

La ballade de Fronin

Etienne B.

La ballade de Fronin

ou

*Les pérégrinations d'un jeune noble
borênan dans les Folandes*

Roman

© 2009 Etienne B.

Ce livre est mis à disposition et modifiable selon les termes de la licence Creative Commons « Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage des Conditions Initiales à l'Identique 2.0 France ».

Vous êtes libres :

- De reproduire, distribuer et communiquer cette création au public
- De modifier cette création

Selon les conditions suivantes :

- Paternité - Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'oeuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'ils vous soutiennent ou approuvent votre utilisation de l'oeuvre).
- Pas d'Utilisation Commerciale - Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.
- Partage des Conditions Initiales à l'Identique - Si vous modifiez, transformez ou adaptez cette création, vous n'avez le droit de distribuer la création qui en résulte que sous un contrat identique à celui-ci.

*A Louis, sans qui tout ce qui suit
n'aurait probablement jamais été écrit.*

Chapitre I

« Quitte ce lieu qui t'a vu naître, et n'y reviens jamais sinon que pour connaître le fil de mon épée et sois maudit, toi que je voudrais ne jamais avoir eu comme fils ! »

Je ne pus voir ma mère que quelques brefs instants.

« Prends cette lettre et ne pose pas de questions. Va au port le plus proche et donne-la au capitaine du premier bateau libreterran que tu trouveras. Tu partiras en Libreterre où tu ne devras t'étonner de rien -de rien, tu m'entends- et ne jamais juger.

— Mais, mère...

— Tu ne risques rien en Libreterre. Si tu restes sur Borène, tu ne vivras pas, mon fils. Au mieux, tu finiras comme esclave, au pire, tu seras tué par le premier malandrin qui en voudra à tes bottes »

Elle ôta son voile et je pus contempler son beau et fin visage, ses yeux si bleus que tous ici qualifiaient d'ensorcelés alors qu'ils n'étaient qu'ensorceleurs. Elle me sourit et me caressa le visage en un geste très tendre...

« Va, mon fils. Tu es bien meilleur que ne le croient ton père et tous ces gens ici. Tu trouveras là-bas plus de bonheur qu'une vie ici peut t'en offrir ».

Je pris la route de Polan, le port le plus proche. Je n'avais pas un sou vaillant en poche, juste une grosse miche de pain et un morceau de fromage. Je marchai jusqu'à l'épuisement pendant trois jours avant d'arriver à l'aube dans la petite ville où je

n'étais venu qu'enfant. J'avais faim, j'avais froid, j'étais mort de honte et affreusement triste. Ma peur de la mer m'ôtait tout le courage qui me restait, c'est à dire pas grand chose. J'étais prêt à rebrousser chemin quand j'aperçus ce fin navire aux trois coques et son étendard, croix verte sur fond blanc, au milieu des petits bateaux de pêche et des lourdes caravelles.

A quai, son capitaine -ou celui que j'identifiai comme tel- discutait avec un jeune homme bien mis, l'épée au côté. Je m'approchai et ne pus m'empêcher d'entendre leur conversation. J'ai toujours eu l'ouïe fine et la vue perçante et cela m'a plus d'une fois rendu service. C'était un homme immense, à la longue chevelure nouée par un lacet de cuir, vêtu d'une simple tunique de lin blanc sans manches. Ses bras et jambes étaient terriblement musclés et son visage à la barbe blonde finement taillée et aux yeux bleus était magnifique. Un jeune homme s'approcha, un très beau, grand et frêle adolescent dont les cheveux étaient masqués par un grand foulard. Son visage aux traits fins et délicats, aux fossettes hautes et couvertes de tâches de rousseur était totalement imberbe. Il était habillé d'une chemise bouffante et de braies. Le contraste était surprenant entre l'homme qui parlait borênan avec un accent typique des îles du sud et ce jeune garçon peu viril.

« Insister il ne faut pas. En Libreterre, de ce que tu cherches tu ne trouveras rien. Avec les derniers dragons sommes en paix. Mettre pied sur notre île les sangrelins n'osent pas car leur vie prend fin très vite. Si ton épée veux user, reste ici. Borêne, les Verougues veulent s'emparer. Adversaire à ta mesure en eux tu trouveras »

Le Borênan tourna les talons et je m'approchai timidement en tendant la lettre froissée.

« Bonjour, » fit l'homme en soupirant, « En Libreterre aujourd'hui veulent aller tous les Borênan. Ta langue je parle, jeune homme, mais point ne la lis.

— Cette lettre est écrite dans votre langue, Capitaine.

— Capitaine ne suis pas. Écrit dans ma langue, dis-tu ? Le libreterrann aucun Borênan ne s'abaisse à apprendre !

— Ma mère venait de Libreterre... »

Il me regarda longuement dans les yeux comme pour éprouver la véracité de mes paroles., décacheta la lettre et la lut rapidement. Le jeune homme à ses côtés fit de même en regardant par dessus son bras..

« Quel est ton nom ?

— Je suis Fronin de Lyr, fils de Dame Lanoelle, Capitaine.

— Capitaine m'appelles encore une fois sur le quai je te laisse. Embarquer tu peux après ton bagage aies récupéré. Et vite, car je veux partir avec la marée.

— Je n'ai pas de bagage, Cap... Monsieur.

— Lordel est mon nom. Bienvenue sur l'Espadon, Fronin »

La peur au ventre, je montai sur le bateau. L'équipage était composé de cinq immenses et robustes marins, tous blonds et abondamment barbus. Leurs gestes étaient précis. Le bateau appareilla et sortit du port. Le jeune homme ne participait pas à la manœuvre. Il ôta le foulard qui enserrait ses cheveux, laissant filer une longue cascade de magnifiques cheveux blonds ondulés avant d'enlever sa chemise. Une bande de tissu enserrait son torse. Il la défit rapidement, faisant apparaître une poitrine féminine, menue mais ô combien plaisante.

Je restais interdit. Sur Borêne, mise à part quelques paysannes sans éducation (généralement laides et frustrées), jamais une fille ou une femme ainsi formée ne se serait montrée ainsi, même à son époux, sans risquer l'opprobre de tous. La jeune femme continua à se dévêtir sous mes yeux et ceux des autres marins qui, d'ailleurs, n'y prêtaient que peu d'attention. Je baissai les yeux lorsqu'elle commença à dénouer sa ceinture.

« Suis je si laide pour que tu ne veuilles pas me regarder ? » me dit-elle dans un borênan parfait.

Il y avait de la colère dans sa voix. Je me sentis rougir. Les yeux toujours baissés, je ne pus qu'exprimer mon profond désarroi.

« Sur Borêne....

— Sur Borêne et ses usages idiots tu ne vis plus désormais. En Libreterre, détourner le regard quand une fille se déshabille est une insulte !

— Pardonnez-moi, Madame.

— Et en Libreterre, on appelle madame une femme qui a porté au moins un enfant. As tu vu un jeune enfançon sur ce bateau ? Relève les yeux ou je te fais jeter par dessus bord ! »

Je restais les yeux baissés, interdit. Lordel vint à mon secours, riant à gorge déployée.

« Patience et tolérance tu dois user, Néalanne, Tout apprendre à nouveau il lui faut » Dit-il d'une voix douce.

Elle lui répondit en libreterrann. C'était une langue chantante mais ses propos ne semblaient guère aimables. Je relevai la tête...

A mon grand soulagement et sans cesser de me regarder dans les yeux d'un regard qui en disait long sur son courroux, elle revêtit à même la peau une robe courte, sans manches, largement décolletée, qui ne dissimulait pas grand-chose de son joli corps. Lordel lui parla à nouveau et ses propos plaidèrent sûrement ma cause, car les braises qui couvaient dans les yeux de Néalanne s'éteignirent. Le reste de sa colère se dissipa au fur et à mesure que les côtes de Borêne s'éloignèrent.

Les marins laissèrent filer des lignes de pêche et, avec force cris de victoire, ramenèrent plusieurs poissons de bonne taille, qu'ils mirent à griller sur un braséro après les avoir vidés. Sur Borêne, la pêche est autorisée dans les fleuves et les rivières pour tout le monde. « Réduit à manger du poisson » désignait chez nous les plus pauvres et les

plus humbles et je n'avais, jusqu'à ce jour, jamais goûté à un de ces animaux.

Le marin en charge de la préparation du repas fit cuire dans de l'eau bouillante des graines translucides que je n'avais jamais vues non plus.

Le vent était faible et le bateau, malgré toutes ses voiles largement déployées, n'avançait guère. Néalanne vint se placer à l'arrière du bateau, elle ferma les yeux et elle resta d'une immobilité de pierre pendant un long moment. Elle ouvrit les yeux en écartant largement les bras et prononça un seul mot d'une voix extraordinairement forte :

« Lokar ! »

A l'instant où ce mot jaillissait de sa bouche, je sentis le vent se lever rapidement. Les voiles se tendirent et le bateau fila sur les flots. Néalanne baissa les bras. Son visage était radieux et paisible.

Lordel était à mes côtés, un fin sourire sur le visage.

« Vent de Magie, » Dit-il simplement « Sur Borène, maudits sont les magiciens. Traqués, brulés, massacrés. Si peuple Borène respectait et acceptait magiciens, plus de sangrelins à Borène, plus de Verougues, plus d'ennemis. Ce n'est pas par le fer que les Verougues avons chassés de Libreterre, c'est par la Magie ! Maintenant, manger avec nous tu vas »

Les petites graines translucides étaient devenues blanches et de la taille d'un gros grain de blé. Elles avaient été placées dans un grand plat en bois. Les poissons avaient été grossièrement découpés et mis sur les céréales.

Lordel et les marins s'assirent en tailleur autour du plat. Ils firent passer un récipient d'eau avec lesquels ils se lavèrent les mains et commencèrent à manger avec leurs doigts et maints soupirs de contentement. Néalanne restait à l'arrière du bateau. Je m'assis à côté de Lordel.

« Pourquoi Néalanne ne nous rejoint-elle pas ? »

— Vent de Magie tomber sinon. Doit rester arrière bateau. Mange, mon garçon, c'est un bon repas. Pour Néalanne, reste poisson et riz au chaud. Notre maîtresse des vents n'allons pas affamer ! dit-il avec un sourire magnifique »

Je les imitai donc, en prenant quelques graines du bout des doigts. C'était effectivement délicieux. Et ce poisson valait les meilleurs gibiers ! Au fût et à mesure ou je m'enhardissais, Lordel et les marins, d'un geste sûr et discret, poussaient vers moi de nombreux morceaux de poissons, dont ils avaient préalablement ôté la peau et les arêtes.

« Merci, c'était très bon, vraiment »

Un des marins sourit et prononça quelques mots. Lordel et les autres partirent d'un rire tonitruant.

« Cette tête ne fais pas, mon garçon. Se moquer de toi ils ne font pas. Eux disent que tu ne manges pas plus qu'un enfant petit. Tiens, prends ce plat et porte à manger à Néalanne »

Se déplacer sur le bateau filant à pleine vitesse, une assiette à la main, n'était guère aisé. Il m'a fallu redoubler d'attention pour ne pas tout renverser sur le pont.

Néalanne était assise, une jambe pliée sous elle, le regard vers les voiles. Son visage baigné de lumière était magnifique. Je lui tendis l'assiette et restai là, sans savoir si je devais rester près d'elle ou la laisser seule.

« Assieds-toi, » me dit-elle très doucement d'une voix presque imperceptible.

Je m'assis face à elle, le plat posé entre nous à même le pont du bateau.

Elle se mit à manger très lentement, s'attardant sur chaque bouchée avec un plaisir évident. Ses gestes étaient maladroits comme si elle était victime d'une intense fatigue. Ne se servant que d'une seule main, elle avait du mal à défaire le poisson de sa peau.

« Aide-moi, Fronin.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Aide-moi à manger »

Elle parlait toujours d'une voix faible. Mais il semblait y avoir une joie immense dans cette voix. Ses traits étaient paisibles, doux, extraordinairement beaux. Je défilai maladroitement la peau du poisson, pris un peu de chair gluante et lui mis le morceau dans sa main.

« Non, porte-le à ma bouche.

— Mais, dame Néalanne... »

Je me sentais honteux et ridicule. A quoi jouait-elle ?

« S'il te plaît, Fronin »

Je ne l'avais rencontré que depuis quelques heures à peine mais j'avais rapidement compris qu'on ne disait pas non à Néalanne. N'était-elle pas, comme ma mère, libreterranne, fille du peuple le plus libre des Folandes ? Je m'exécutai donc. Le contact de ses lèvres sur mes doigts me laissa sans voix et très heureux en même temps. J'eus souhaité avoir un énorme poisson posé entre nous et la faire manger ainsi pendant des heures. Elle semblait ne pas me regarder et je pouvais à loisir détailler son joli visage. Hélas, elle sonna rapidement le glas de ce moment délicieux.

« Merci, Fronin.

— Désirez-vous que je... voulez-vous rester seule ?

— Non, tu peux rester. Mais ne parle pas... »

Je restai donc assis et silencieux. Le bateau avançait vite, le vent faisait jouer ses cheveux. Le décolleté de sa robe me laissait deviner ses seins. Je fus soudain pris d'une irrésistible envie de la toucher, de la prendre dans mes bras, de sentir son corps contre le mien. Elle avait à ce moment les yeux clos, le visage offert au soleil, et elle les ouvrit brusquement. Elle me regarda et elle rit, d'un rire clair, magnifique et heureux. Le vent tomba, le bateau ralentit. Elle semblait s'éveiller d'une longue nuit de sommeil paisible.

« Et bien, Fronin de Lyr, voilà une attitude qui ne sied guère à un noble de Borêne ! »

Sa voix était normale. Elle souriait toujours. J'étais médusé. Comment avait-elle pu percevoir le trouble qu'elle faisait naître en moi ?

« Que, que... je ne... »

Elle me regardait et sous le feu de ses yeux bleus, je me sentais rougir et accablé de honte.

« En état de Magie, Fronin, je perçois tout.

— Je... je suis désolé.

— Désolé ? Mais de quoi ?

— J'ai interrompu votre... votre sortilège.

— Ce n'était pas un sortilège ni un sort. Je demande simplement à Lokar de faire souffler le vent dans les voiles de ce bateau. Comme le vent est capricieux et changeant, il me faut être avec lui en permanence. Ce qui explique pourquoi je dois te sembler si absente. Mais quand, comme aujourd'hui, le vent daigne répondre à mes souhaits, c'est presque aussi agréable que de faire l'amour et cela dure beaucoup plus longtemps. Mais c'est aussi épuisant. Et il faut donc s'arrêter avant d'être totalement à bout de forces. Parfois, certains meurent en voulant que cela ne s'arrête pas... »

Elle se leva et me laissa, rougissant et incrédule.

« Les femmes de mon pays interdit te laissent ? »

Je n'avais pas entendu Lordel me rejoindre. J'étais toujours assis à l'arrière du bateau, contemplant la mer, hésitant entre rire et pleurer après ce qui venait de se passer.

« Je songeais au prodige auquel je viens d'assister.

— Au prodige ou à notre belle magicienne ? »

Je ne pus m'empêcher de sourire.

« Peut-être plus à Dame Néalanne qu'à sa magie.

— Néalanne est belle. Mais les trois ans que sur Borêne elle a passé ne lui ont pas donné des gens de ton pays -particulièrement des hommes- une

image très bonne. Avec elle être très prudent il te faut !

— Trois ans ? Mais quel âge a t'elle donc ?

— Qui sait l'âge des magiciens ? Je pense que plus de quarante ans elle ne doit pas avoir...

— Mais, mais, Capitaine... heu, Lordel, à la voir, c'est une très jeune femme !

— Moins vite que nous les magiciens vieillissent.

— Mais que faisait-elle en Borène ? »

Il a souri.

« Savoir ce qui se passe. Ce que Verougues font. User de sa Magie et de ses charmes pour apprendre tout ce qu'on nous cache et qui peut nous servir. Pousser fiers seigneurs de guerre borênans à ne pas laisser les Verougues prendre trop possession de vos terres.

— Une espionne ? Une intrigante ?

— Tu peux l'appeler ainsi, dit-il en haussant les épaules.

— Chez nous, certains disent que les Verougues apportent la stabilité et la sécurité.

— Comme l'éleveur apporte stabilité et la sécurité au troupeau pour mieux le saigner et se nourrir des petits. Sauf qu'ici d'hommes et de femmes nous parlons, pas de bétail. Seule la force et la violence les Verougues respectent.

— Il est aisé de porter ces jugements quand personne ne peut vaincre votre ... magie.

— De la Magie tu ne dois pas parler ainsi. La Magie est notre plus grande amie. Cette discussion cessons là. De choses plus agréables parlons. Quel âge est le tien ?

— Vingt deux ans.

— Et une femme tu as connu ? »

Je baissai la tête, honteux

« Non. Mon père n'a jamais voulu me marier. J'ai trois frères plus âgés que moi et tous bien meilleurs guerriers. Chacun d'eux a plusieurs épouses.

— Voilà pourquoi des Borênans nous ne voulons pas sur Libreterre. Ton pays est dur, Fronin. Injustice et malheur y règnent. Quand en Libreterre viennent de ton pays les hommes, ils veulent les femmes prendre comme ils tuent un cerf en vos forêts. Quand une Libreterrane s'offre, son cœur, son âme et son corps elle donne. Même si quelques heures cela dure. Les hommes de ton pays ne comprennent pas cela. Eux ont droit à toutes les femmes mais chacune de leurs femmes n'a que le droit de dire oui, toujours et à un seul. Même dans l'été le plus chaud, se couvrir de mille étoffes elle doit. Ne pas regarder les hommes. Travailler et se taire.

— C'est ainsi partout.

— Borêne as tu déjà quitté ?

— Non »

Lordel ne sembla pas percevoir le tremblement de ma voix ou il ne le montra pas. L'heure n'était pas encore venue où j'aurais pu conter mon séjour parmi les Verougues à Lordel. Je craignais trop qu'il me jette par dessus bord sans autre forme de procès !

« Alors parler ainsi tu ne peux pas. Quand sur Libreterre tu seras, qu'à toi une femme s'offrira, lui dire ton manque d'expérience tu devras !

— Jamais je ne le pourrai.

— Imbécile tu es. Flattée et fière elle sera. Pour toi très agréable alors ce sera. Sinon, elle te prendra pour un pourceau »

Néalanne s'approcha de nous.

« Lordel, nous approchons d'un haut-fond. Il me serait agréable de me baigner.

— Bonne idée »

Elle s'était exprimée en borênan. Je le lui fis remarquer et l'en remerciai.

« Il te faudra apprendre notre langue, Fronin. En Libreterre, peu de gens parlent la tienne. Et il viendra bien un moment où nos routes se sépareront. Ne fais pas cette tête, nous n'allons pas t'abandon-

ner dans le premier village. En attendant, ôte tes vêtements et viens te baigner.

— Je ne sais pas nager.

— Nul besoin de savoir nager. L'eau n'est vraiment pas profonde à cet endroit.

— Si cela ne vous fâche pas, je préférerais rester sur le bateau.

— Soit »

Les marins avaient baissé les voiles et jeté l'ancre. Ils se dévêtirent et sautèrent du bateau dans l'eau claire avec de grands cris de joie. Là, tels des enfants, ils se mirent à jouer, se lançant de l'eau au visage et luttant pour se renverser. Néalanne riait à gorge déployée. Elle était absolument superbe et puisque c'était une offense de ne pas la regarder, je ne m'en privai pas. C'était délicieux de pouvoir la regarder ainsi sans gêne et sans honte. Son regard croisa le mien à plusieurs reprises et je crus la voir esquiver un petit sourire.

J'aperçus soudain une voile à l'horizon. Un bateau venait vers nous. La voile triangulaire indiquait clairement un zaddar, ces petits bateaux verougues à rames et à voile. J'interpellai Lordel.

« Un zaddar vient vers nous ! »

Lordel sortit précipitamment de l'eau à mon appel. Son visage était soucieux. Il ne resta pas longtemps immobile et invita nos compagnons à nous rejoindre. En un autre moment, voir ces marins nus comme des vers et dégoulinant d'eau, sortir précipitamment l'ancre de l'eau et hisser les voiles eût pu sembler comique.

Je restai à l'arrière, le regard rivé vers l'autre voilier qui venait vers nous. Néalanne revint se placer près de moi et ferma les yeux. Sa respiration était rapide et trahissait son angoisse. Elle se tourna vers Lordel, le visage plein de crainte et lui dit quelques mots en libreterran. Il lui répondit d'une voix très douce, l'implorant.

Une première flèche jaillit du zaddar et termina sa course dans la mer, une vingtaine de pas derrière nous.

Lordel avait également sorti son arc. Un grand arc, presque aussi haut que lui. Il visa longtemps et sa flèche atteignit un des archers adverses à l'épaule. Un petit sourire se dessina sur son visage et il encocha une deuxième flèche.

Les voiles étaient bordées au maximum. Le bateau commença à bouger, imperceptiblement, beaucoup trop lentement pour que la distance entre les Verougues et nous ne continue pas à diminuer. Néalanne s'était assise en tailleur, la tête entre les mains. Elle psalmodiait à voix très basse un chant étrange, dans une langue qui n'était pas du libreterran et qui semblait venir du fond des temps.

Une flèche se ficha dans le pont du bateau, à cinq pas de la magicienne. Elle ne cilla pas. Lordel décocha trait sur trait et faisait souvent mouche bien que les Verougues essayaient de s'abriter entre deux lâchers de flèches. Les marins libreterrans, toujours nus, s'était agenouillés sur le pont, sans doute afin de diminuer leur exposition aux traits verougues. Tous imploraient du regard la magicienne. A nouveau, deux flèches frappèrent le bateau.

Néalanne se dressa soudain, ouvrant les bras, cria « Lokar » d'une voix forte. Le vent se leva, le bateau prit un peu de vitesse. Néanmoins, notre avance se réduisait toujours. Au contraire de ce matin, le visage de Néalanne laissait apparaître une sourde douleur. La magicienne serrait les poings. Je vis des larmes dans ses yeux. Elle m'implora du regard.

« Dame Néalanne..

— Fronin... »

Elle me tendit les mains, comme un noyé vers celui venu à son secours. Je les pris dans les miennes. A peine mes doigts avaient-ils saisi les siens que je sentis un frisson parcourir tout mon

être. Néalanne me regarda, les yeux écarquillés. Toute douleur avait disparu de son visage.

Il me sembla ne plus être maître de mes sens. Le vent de magie avait considérablement forcé et notre bateau volait désormais sur les eaux. Les marins hurlaient leur joie mais leurs cris me paraissaient lointains et étouffés. Même le beau visage de Néalanne, pourtant tout proche du mien, semblait flou. Une douce et merveilleuse fatigue commençait à m'envahir.

« Fronin ! »

La voix de Néalanne me semblait distante mais je perçus sa joie et son étonnement mêlés.

« Que... que se passe-t'il ? »

— Il y a de la Magie en toi, Fronin. C'est ton sang libreterran qui s'exprime ! »

Je sentis mes jambes vaciller. Je me mis à genoux et Néalanne en fit autant. Je glissai rapidement dans un sommeil doux et profond. Sous moi, le bateau continuait à filer à vive allure.



Je me réveillai au milieu de la nuit. J'étais au même endroit à l'arrière du bateau. On m'avait emmitouflé dans une épaisse couverture. La nuit était claire et étoilée. Néalanne était allongée tout près de moi. A quelques pas, un marin veillait debout. Mon regard croisa le sien. Il me sourit. Il joignait ses mains verticalement à hauteur de son visage et inclina doucement la tête vers moi en un salut respectueux et chaleureux.

Le bateau avançait doucement, poussé par le vent de mer. Je regardai Néalanne. Elle était également éveillée.

« Ça va ? » Murmura-t-elle.

« Je crois que oui. Que s'est-il passé ? Où est le zaddar ? »

— Oh, très loin derrière nous, j'espère. Quand à ta première question, disons que je me suis un peu

servi de toi comme... source de Magie, si tu vois ce que veux dire »

Non, je ne voyais pas. Mon esprit était embrumé. Toujours allongée, Néalanne se rapprocha de moi, souleva ma couverture et vint se blottir contre moi. A l'exception d'une petite chemise ouverte qui lui couvrait les épaules et le dos, elle était entièrement nue.

« Pousse-toi un peu, j'ai froid.

— Mais, mais...

— Pas de protestations, Fronin, s'il te plaît »

Le contact et la chaleur de sa peau m'étaient délicieux. Je bougeai ma main et mon index effleura son ventre. Il me sembla n'avoir jamais rien touché de plus doux. Heureusement, j'étais bien trop épuisé pour que mon corps puisse lui témoigner tout le désir que me faisait ressentir sa présence...

Le matin nous trouva tous les deux enlacés. J'étais sur le dos et Néalanne dormait sur le côté, la tête sur mon épaule, sa main reposant sur ma poitrine, sa jambe pliée posée en travers des miennes. J'essayai, aussi délicatement que possible, de me dégager d'elle. En un instant, je réalisai que je ne pouvais à peine bouger, comme si une main géante me tenait cloué au sol.

« Néalanne, je ne peux plus bouger.

— Hmmmm ?

— Je n'arrive pas à bouger.

— C'est normal.

— Mais c'est abominable !

— Dors, Fronin, s'il te plaît. Tu faisais des bonds à chaque fois que j'essayai de me tenir contre toi. J'ai usé d'un tout petit sort d'immobilisation. Fatigué comme tu l'étais, ça n'a pas été difficile. De plus, ton sommeil est ainsi plus profond, plus paisible. Tu pourras ainsi reconstituer tes forces plus vite. Maintenant, rends-toi !

— Je ne veux pas !

— Et moi, je le veux ! »

A peine eut-elle prononcé ses mots que je m'endormis aussitôt.

Quand je m'éveillai à nouveau, le soleil était haut dans le ciel. Les marins allaient et venaient sur le bateau qui avançait à belle allure. Je me sentais toujours dans un état étrange, l'esprit brumeux mais étonnamment serein et calme. Je bougeai un bras et constatai avec plaisir que j'avais retrouvé toute liberté de mouvement. J'aperçus Lordel assis à l'avant du bateau, à l'autre extrémité de celle où j'avais passé la nuit. Je me levai avec un peu de difficulté accrue par les mouvements du bateau et marchai vers la proue en m'appuyant au bastingage. Les marins que je croisai me saluèrent avec de grands sourires. Lordel m'accueillit avec la même chaleur.

« Merci, Fronin. Merci !

— Merci ? Qu'ai-je donc fait ?

— Notre vie tu as sauvée à tous.

— Comment ?

— Hier, quand vers nous le zaddar venait, Néalanne était épuisée. Sans toi, jamais n'aurait fonctionné son appel au vent de Magie. Quand se sont jointes vos mains, de la puissance la Magie en toi lui a donnée.

— La magie en moi ! Mais je ne suis pas magicien !

— Ton talent éduqué n'est pas. En Borêne, magiciens il n'y a pas ?

— Non. Ceux qui sont soupçonnés de sorcellerie finissent très vite sur le bûcher »

Lordel leva les yeux au ciel et poussa un long soupir.

« A quel moment de la journée est-on, Lordel ? Au soleil, il est plus de midi !

— Sans toi, nous avons mangé le repas du milieu du jour. Longtemps tu as dormi...

— Je crains que Néalanne ne m'y ait un peu aidé par sa magie.

— Je pensais qu'épuisé elle t'avait !

— Il ne s'est rien passé ! » Répliquai-je avec force. « Nous avons juste ... heu, dormi ensemble.

— Ce qu'il y a entre Néalanne et toi je ne juge pas. Et à ta place, profiter de ce qu'elle t'offre j'accepterai.

— Où est-elle ? »

Il désigna du menton l'arrière du bateau, là on un petit abri de toile était dressé. Je m'en approchai, tendant l'oreille. J'entendis rapidement des soupirs et des cris de plaisir. Cette catin était sans doute avec un des marins, puisqu'il n'y en avait que quatre sur le pont. Tous pouvaient les entendre et j'étais persuadé qu'en m'approchant un peu, il aurait été possible de les apercevoir.

Je m'appuyai au bastingage, fixant l'horizon. Un marin s'approcha de moi, une assiette à la main, contenant une large portion de riz baignant dans une sauce épaisse, le tout dégageant une odeur délicieuse. Je me mis à manger sans guère d'appétit, bien que mon dernier repas remonta à la veille.

Je n'avais aucune raison d'être triste. Qu'avais-je à faire de cette trainée qui se donnait en plein jour au premier venu ? Qui m'aguichait sans cesse avec ses tenues et manières impudiques ? Qui m'utilisait la nuit comme une vulgaire bouillotte ?

Un nouveau cri, plus fort que les précédents, retentit, venant de l'abri. Les marins se regardaient en souriant. Lordel, à l'avant du bateau, retenait visiblement son fou-rire. Je retournai à l'avant du bateau où je tournai le dos à Lordel.

Quelques minutes plus tard, je sentis une paire de bras m'enlacer et un corps s'appuyer contre mon dos.

« Hmmm, Fronin... Comment va notre sauveur ? »

Toute débauche consommée, cette gourgandine venait me narguer.

« Tu ne dis rien ? »

Elle se serra contre moi de plus belle. Je sentis ses seins contre mon dos, son souffle léger contre mon cou.

« Serais-tu en colère ?

— Pourquoi le serais-je ?

— Tu mens vraiment très mal, Fronin. Parfois, je me demande comment tu as pu survivre sur Borêne.

— Peut-être n'avais-je point besoin de mentir. Peut-être n'était-il pas nécessaire pour moi de tromper qui que ce soit, d'intriguer, de dresser les uns contre les autres.

— Bon, tu es en colère. D'ailleurs, il n'est pas besoin de t'interroger à ce sujet. Je le sens bien.

— Lisez-vous donc en moi comme dans un livre ouvert ?

— Comme dans un livre, non. Mais je perçois parfaitement bien tes émotions et tes sentiments. Et toi, ne sens donc tu rien ?

— Non

— Ferme les yeux et prends mes mains.

— Non

— Fais-le, Fronin. Il faut bien commencer à éduquer ton talent. Le plus tôt sera le mieux.

— NON !

— Pourquoi cette hargne, monsieur le borênan ?

— Vous ne le savez donc pas ?

— Cela tient à moi, n'est ce pas ? Parce que j'ai usé de ton pouvoir ?

— A quel jeu jouez-vous ? Hier matin, au port, vous parliez de me jeter par dessus bord. Hier après-midi, vous étiez souriante. Cette nuit, vous avez dormi contre moi, quasiment nue. Et à l'instant, vous vous ... vous avez fait...

— Retourne toi, Fronin, s'il te plaît »

Je lui obéis, sachant bien qu'elle trouverait un moyen de me le faire faire si je refusais. Ses cheveux étaient en désordre et elle semblait avoir sué

comme après une longue course. Il y avait dans ses yeux une gravité que je lui connaissais pas. Elle me parut soudain plus âgée, plus adulte...

« Je viens de passer huit mois sur Borène, Fronin. Mon cinquième séjour sur cette île maudite, le plus long et le plus périlleux. Huit mois seule, loin de mon peuple et des miens. Huit mois à avoir peur d'être démasquée, huit mois à jongler avec plusieurs identités, huit mois à craindre sans cesse de me trahir, huit mois à me donner à des rustauds car c'est là ma seule arme pour les amener à faire ce que je veux qu'ils fassent quand ce n'était pas pour sauver ma peau, huit mois à m'entourer de mille précautions avant d'utiliser le moindre sort de peur de finir sur un bûcher. Je suis une edrulaine, Fronin. Le rôle de cet ordre auquel Lordel et moi appartenons est de protéger notre peuple. Nous essayons aussi d'empêcher que les peuples libres des Folandes se retrouvent un jour sous le joug des Verougues ou d'autres fous avides, comme nous l'avons été quand Libreterre s'appelait encore le Logran. Hier, quand l'Espadon a quitté le port, j'ai pu enfin respirer. Cesser de tricher. Je n'étais guère heureuse que tu embarques avec nous, je le reconnaissais. Mais quand tu es venu me porter à manger, quand tu m'as nourrie, j'ai perçu ce que tu étais vraiment.

— Et que suis-je vraiment ?

— Un pauvre petit garçon malheureux, désespéré, perdu et seul. Sans la moindre once de méchanceté ou de cupidité. Tu avais pour moi l'émoi tendre d'un adolescent. Pas une envie de me prendre comme un soldat d'un seigneur de guerre, de m'avilir, mais une émotion douce, un désir maladroit, porté par l'amour. C'était aussi délicieux qu'une eau fraîche pour l'assoiffée, qu'un bon feu après une marche dans le froid. Comment y être insensible ? Peu après, tu nous as sans doute sauvés la vie à tous -et la tienne par la même occasion- même si tu ne l'as pas fait volontairement. Et je devrais te mépriser ? »

Ses yeux brillaient en me tenant ces propos.

« Quand à cette nuit, j'avais froid, tout simplement. Et il m'a plu de dormir tout contre toi.

— Peut-être vous faudrait-il vous vêtir plus avant de dormir...

— Et quand à ce matin, j'avais tout simplement envie de faire l'amour. De faire vraiment l'amour, de recevoir et de donner de la vraie tendresse, de m'abandonner enfin. C'est quelque chose que tu as du mal à comprendre, n'est ce pas ? »



Les deux jours qui suivirent furent calmes. Un vent régulier nous faisait mener bon train sans qu'il soit nécessaire de recourir à la magie et, le soir du deuxième jour, nous étions en vue de Libreterre. Néalanne était radieuse. Elle avait commencé à m'apprendre les bases de la langue libreterranne. C'était une langue simple et chantante et je l'étonnai par ma rapidité à l'apprendre.

C'était un plaisir de travailler avec elle. Elle me surprenait par sa connaissance du borênan. Aucune des subtilités de ma langue natale ne lui était étrangère.

Elle semblait néanmoins bien vouloir garder la distance à laquelle je voulais qu'elle reste. Certes, elle restait à mes yeux fort impudique mais cela semblait être le cas de tous les gens de ce peuple étrange. Nous avions pris pour habitude de travailler à l'arrière du bateau, assis en tailleur face l'un à l'autre. Ses jolies jambes nues et son ample décolleté troublaient souvent ma concentration et elle en jouait avec malice.

Ainsi que me l'avait enseigné mon bon maître Loquan, il était aisé d'apprendre une langue quand on en connaît plusieurs. J'avais bien sûr caché à mes nouveaux compagnons ma connaissance du verougue. Par contre, je leur avais dit que je m'exprimai bien dans la langue des nains, que je lisais sans souci le telgesh, cette langue que plus personne ne parle mais qu'on trouvait sur maints vieux parchemins et que celle des elfes ne m'était pas

inconnue non plus. Tant Lordel que Néalanne avaient salué ces connaissances en me disant que ces talents trouveraient leurs emplois sur Libreterre.

Le matin du troisième jour, il faisait un temps magnifique. Je ne ressentais plus les effets de la fatigue d'avoir servi de source de magie à la belle magicienne. Comme chaque matin, les marins remplissaient un tonneau d'eau de mer, à l'aide d'un seau attaché à une corde. Ceci fait, Néalanne rendait l'eau douce d'un simple claquement de doigts.

« En fait, ce claquement de doigts est totalement inutile. Comme tu as pu le constater, je suis à même de lancer certains sorts sans remuer les lèvres ni faire le moindre geste. Changer l'eau de mer en eau douce est un jeu d'enfant. On apprend cela aux petits apprentis dans les écoles de Magie. Mais cela fait son petit effet, non ? Si j'adoucissais cette eau du fond du bateau sans lever le petit doigt, ils finiraient par croire que c'est facile. La Magie ne doit jamais apparaître comme facile, Fronin. Tu apprendras tout cela.

— Vous voulez faire de moi un magicien ?

— Laisser un talent inexploité ? » Me répondit-elle en écarquillant les yeux. « Fronin, un magicien doit être formé ! N'as-tu pas envie de pouvoir parler aux animaux ? De maîtriser le vent ? De jeter à terre les plus puissants guerriers ?

— Je n'en suis pas sûr. Cela m'effraie un peu.

— Ladorne saura lever tes craintes...

— Qui est Ladorne ?

— Très grande magicienne elle est. Très sage, très puissante... » Dit Lordel qui nous avait rejoints.

« ... et très belle, Lordel, n'est-ce pas ? » Ajouta Néalanne avec un sourire fripon.

Sans répondre, Lordel tourna les talons et elle éclata de rire. Devant mon regard interrogatif, elle m'expliqua :

« Lordel est très amoureux de Ladorne. Très très amoureux. Peut-être même depuis qu'il l'aperçut pour la première fois, lorsque, jeune adolescent, il

vint à la Tour recevoir ses enseignements d'edrulain.

— La dame ne lui prête pas attention ?

— Bien sûr que si.

— Je ne comprends pas. Les magiciens font-ils vœu de chasteté ?

— Je crois qu'il en est certains qui, dans les Folandes, croient que l'ascétisme peut accroître leur pouvoir. Personnellement, cela me laisse assez sceptique. Mais ni Lordel ni Ladorne ne peuvent se donner le temps de s'aimer. Ni en prendre le risque. Leur destin n'est pas de se consacrer l'un à l'autre.

— Pourquoi ? Ne pourraient-ils pas simplement se marier ?

— Les gens ne se marient pas sur Libreterre. Ils peuvent vivre ensemble pendant quelques années, parfois pendant toute leur vie s'ils le désirent tous deux. Mais cela ne peut être le sort d'un maître edrulain et d'une grande magicienne, quels que soient leurs sentiments l'un pour l'autre. S'ils le faisaient, ce serait au mépris de leur mission en ce monde.

— Et vous, vous vous moquez de ce pauvre Lordel. Sa peine vous est donc indifférente ?

— Je ne me moque pas, Fronin. Il n'y a aucune méchanceté dans mes propos.

— Souhaiteriez-vous donc être à la place de cette dame ?

— Mes talents de magicienne sont bien insuffisants. Et je suis loin de posséder toute la sagesse nécessaire !

— Je voulais dire à sa place... Dans le cœur de Lordel »

Elle se tut un instant, se tourna vers l'edrulain qu'elle sembla examiner avec attention.

« Il est certes très bel homme. Plutôt que d'être dans son cœur, je crois que je préférerai partager quelques moments intimes avec lui »

Je faillis lâcher un juron.

« Oui, Fronin ? Laisse-toi aller, mon garçon. Ce que tu veux me dire, je l'ai déjà entendu maintes fois et en des termes sans doute plus affreux que ceux dont tu voulais me qualifier. Catin, putain, garce, la langue de ton pays est riche en petits mots délicats sur le sujet.

— Et la votre ?

— Beaucoup moins sur ces termes. Par contre, il en existe au moins dix-huit termes pour désigner l'acte amoureux entre un homme et une femme, selon l'affection qu'ils se portent et l'intensité de leur rapport, au moins douze pour dire « merci » et sans doute une bonne vingtaine pour dire « je t'aime ». Mais il va être temps de faire grande toilette, jeune homme. Pendant que nous devisons gentiment -et sans guère faire progresser ta connaissance du libre-terran-, nos marins ont fini de se laver. C'est notre tour. Je suis au regret de te dire que tu ne sens pas très bon, mon jeune ami. Je ne crois pas t'avoir vu te laver depuis que tu as embarqué sur ce bateau et tu n'étais pas des plus propres quand tu y es monté pour la première fois. Dévêts-toi, jeune homme !

— Devant vous ?

— Fronin, il suffit. Ta pudeur borênane m'exaspère infiniment plus que ton odeur d'écurie. Là où tu vas vivre désormais, personne, quelque soit son âge, son état physique ou sa condition, ne fait mystère de son corps.

— Je ne peux pas le faire.

— Fronin, je peux t'amener à te déshabiller sans même te toucher. Sans même que tu te rendes compte que tu le fais. Ne sois pas ridicule.

— Retournez-vous, Madame.

— J'ai déjà vu bien des fois des hommes nus, Fronin. Et je ne m'en moque que si cela sert mes buts. Tu es sans doute la dernière personne en ce monde que j'aie envie d'humilier. Que crains-tu ?

— Vos questions... » Dis-je en ôtant ma chemise

Néalanne ne pouvait bien sûr pas le savoir. Ses yeux s'agrandirent démesurément et elle porta sa

main à sa bouche sans pouvoir étouffer un cri. La peau de mon torse et mon dos n'avaient plus grand chose de celle d'un jeune homme. Leur vision était insoutenable au plus grand nombre.

« Qui t'a fait cela ? »

— Je ne vous répondrai pas, Madame. Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais »

J'ôtai mes braies. Mes cuisses avaient jadis subi le même sort que mon torse. Mon bourreau avait épargné mes attributs virils. Nu, je me dirigeai vers le tonneau d'eau. Les marins détournèrent le regard après que Néalanne leur ait parlé. L'eau était fraîche et son contact délicieux. Je me savonnai longuement, me rinçai et m'essuyai. Lordel s'approcha, le regard baissé et posa à quelques pas de moi des vêtements.

« Trop grand pour toi cela sera, mais sur Libreterre propre tu dois débarquer. Telle est la tradition »

Il y avait un pantalon ample et une chemise toute simple, tous les deux d'un blanc éclatant. Leur tissu m'était inconnu. Il était doux et fin. L'odeur et le contact du linge frais étaient agréables.

Néalanne vint me succéder au tonneau. Je ne la regardai pas. Elle se lava rapidement et s'habilla d'une longue robe blanche. Elle arrangea longuement ses cheveux en une coiffure complexe, qui laissai son visage dégagé. Lordel avait enfilé des braies et revêtu une chemise ainsi qu'un magnifique manteau de soie délicatement brodé de fils vert et d'or. Je reconnus là le célèbre manteau edrulain qu'ils ne portaient qu'en de rares circonstances, parmi lesquelles les ambassades et les batailles. Le noble verougue chez qui je vécus avec mon maître Loquan en possédait deux qu'il affichait dans sa grande salle de réception avec plus de fierté que tous ses autres trophées de guerre.

Il s'approcha de Néalanne, portant un petit paquet enveloppé d'une peau de cuir. Néalanne l'ouvrit rapidement. Un immense sourire apparut sur son visage. Il contenait un autre manteau edrulain.

Elle étreignit Lordel avec chaleur en l'embrassant longuement sur la joue. Le fait de tenir ce manteau dans ses mains lui procurait une joie profonde, presque enfantine et elle s'en drapa avec délice. Ainsi vêtue, le visage radieux, elle était magnifique et superbe, rayonnante de beauté et de gratitude.

L'Espadon approchait du port. J'aperçus de grands arbres, une prairie verdoyante, une multitude de petites maisons et de tentes. Une grande foule nous attendait sur le quai de bois en nous faisant de grands signes et en poussant de hauts cris de joie.

Chapitre II

Le soir tombait sur le village et le soleil couchant qui venait mourir dans l'océan lançait ses derniers feux. J'étais seul avec Lordel, sur le pont de l'Espadon. La journée n'avait été qu'étreintes, embrassades, pleurs et cris de joie. Néalanne avait été fêtée telle une héroïne après de grands exploits. Peut être en avait-elle réellement réalisés... J'avais été également accueilli avec beaucoup de chaleur et de gentillesse. J'étais surpris par la beauté et la propreté de ces gens. Leurs habits étaient simples, propres et de couleurs vives. Ces gens de basse condition, ainsi qu'en témoignaient la simplicité de leur mise et de leurs logis, ne ressemblaient en rien aux paysans de Borêne crasseux, laids, craintifs et stupides. Leurs sourires étaient rarement édentés et je n'avais pas croisé un seul infirme. A l'image de Néalanne, les femmes, même les plus jeunes, étaient belles, souvent magnifiques, très effrontées, court vêtues, amplement décolletées et, à ma grande honte, il me fallut reconnaître que je trouvais cela fort agréable.

« Lordel ?

— Fronin ?

— Ma question va vous sembler fort impertinente. Toute la journée, j'ai vu de nombreuses dames, dont certaines fort jeunes et jolies, vous approcher, vous toucher et vous faire ouvertement des avances. Vous m'avez plusieurs fois reproché de ne pas céder à celles de Néalanne. Dois-je vous reprocher la même chose ce soir ? »

Il éclata de rire, un grand rire franc, joyeux, massif.

« Fronin, un jeu cela est. Maître edrulain je suis. Pour ces coquines, un exploit est de me mettre dans leur couche. Un bon moment cela serait. Très agréable. Mais l'enjeu d'un concours entre jeunes filles audacieuses je ne veux pas être. Et te laisser seul ne veux pas non plus. Mais toi aussi, des propositions elles t'ont fait.

— Ha ? Je ne l'ai pas vu. Et quand bien même m'en serais-je rendu compte, je... je n'ai pas envie que la dame s'enfuit en hurlant à l'instant où j'ôterai ma chemise !

— Comment cela est-ce arrivé ?

— Je vous ferais la même réponse qu'à Néalanne, je ne vous le dirais pas. Jamais.

— Cela n'est pas sûr.

— Qu'allons nous faire dans les jours à venir ?

— A la Tour nous rendre nous allons.

— La Tour ?

— Là où les jeunes magiciens et magiciennes la Magie apprennent à maîtriser. Là où repos, connaissance et amitié les edrulains viennent trouver. Là où ton talent éduqué sera.

— Est-ce l'endroit où vit dame Ladorne ?

— Oui »

A l'évocation de la dame, ses yeux brillèrent. Nous nous tûmes tous deux. Je me levai et approchai de la rambarde. Les maisons des gens étaient minuscules. Quelques petites cases de torchis, de nombreuses tentes coniques entouraient une immense bâtisse de bois ouverte sur deux côtés où nous avions déjeuné et dîné en compagnie de l'ensemble du village. Quelques personnes y étaient encore, riant et buvant.

« Où est Néalanne ?

— je ne sais pas. Sans doute dans une maison. Très heureuse de retrouver sa terre elle est. Besoin de raconter, de se livrer elle a.

— Et besoin de... passer du temps avec un homme.

— Ou une femme.

— Une femme ! Mais c'est indigne, cela ne se fait pas !

— Dans ton pays, sans doute. Ici, à personne d'agir ainsi on ne reprochera. Cette tête ne fais pas. De le faire personne ne te demandera si tu ne le veux pas »

Je me tus. Je tournai le dos et allai à l'arrière du bateau. Là, je m'allongeai, regardant les étoiles que les nuages commençaient à masquer. Le sommeil fût long à venir.

Ce fût la pluie qui me réveilla. Une pluie drue et intense qui eût tôt fait de tremper ma couverture et l'infortuné qui était dessous. Ces imbéciles de marins avaient replié l'abri sous le mat, ne laissant aucun endroit où s'abriter sur le bateau. Abandonnant la couverture, je descendis du bateau et je courus vers le bâtiment où nous avions dîné. Là, dans une immense cheminée, un feu mourait. Je frissonnai et essayai vainement d'attiser les braises. Toujours grelottant, je m'allongeai sur la table, me recroquevillai en position fœtale et essayai de dormir.

Le reste de la nuit me parut interminable. La pluie ne cessait pas. J'avais de plus en plus froid, je tremblai et claquai des dents. L'aube était interminable à venir.

Quand le soleil se leva, totalement épuisé, je parvins à trouver le sommeil. Ce fût Néalanne qui me réveilla.

« Fronin ? »

J'ouvris un œil. Elle était enveloppée dans un grand manteau de laine brune. Le ciel était d'un bleu éclatant et le soleil brillait mais l'air était toujours vif et je me sentais transi au plus profond de moi.

« Mais... tes mains sont glacées ! » Dit elle en les prenant dans les siennes. « Que t'est-il arrivé ?

— La plu... pluie !

— Et tu frissonnes !

— Il a plu... plu pen... pendant la... la... nuit »

Je claquai toujours des dents

« Et qu'as tu fait ? Tu es venu ici ? Trempé ! Sans manteau ni couverture !

— Qu'au... qu'aurais-je dû faire ? »

Elle se défit de son manteau dont elle m'enveloppa, tout en me frictionnant vigoureusement.

« Bougre de crétin de Borênan ! » dit-elle, visiblement triste. « L'idée de demander de l'aide ne t'a même pas effleuré l'esprit ! On t'aurait ouvert, proposé des vêtements secs, un thé chaud, une place dans un lit !

— Sur Borêne, les ...

— Je me moque de Borêne ! Borêne t'a chassé, rejeté, exclus ! Tu es désormais sur Libreterre, Fronin. Viens avec moi ! »

Elle me prit par la main et se dirigea d'un pas énergique vers un petit bâtiment. C'était un des rares du port à être bâti en pierres. Nous y entrâmes. Il ne comportait que deux pièces aux murs lambrissés de bois clair. Dans la première, juste meublée de quelques bancs, il y avait un grand tonneau, quelques seaux de taille diverse et le sol carrelé était aménagé de façon à que l'eau puisse s'évacuer facilement par un trou dans le centre de la salle. Dans la seconde, que j'entrevis par la porte ouverte, je vis une immense cheminée, dont la taille me parut totalement disproportionnée en regard de celle de la pièce. Nous y entrâmes. A peine la porte passée, les fagots présents dans la cheminée s'embrasèrent. Rapidement, la chaleur monta, jusqu'à devenir presque insupportable.

« C'est une maison de sudation. Habituellement, c'est un endroit que nous aimons partager. Je vais essayer d'expliquer à nos hôtes que tu veux y rester seul. Il y a un loquet sur la porte que tu pourras tirer. Il y a aussi de l'eau dans le tonneau de la première pièce avec laquelle tu te rincerás abondamment après avoir sué. Je vais t'apporter des vêtements propres et secs.

— Merci, Madame »

Je baissai la tête. Elle s'approcha de moi, me prit dans ses bras, me serra contre elle. Elle était aussi grande que moi. Je la serrai à mon tour et c'était délicieux de l'avoir ainsi tout contre moi. A mon oreille, sa voix se fit douce et me souffla :

« Aide nous à t'aider, Fronin. Accepte de découvrir notre terre et ceux qui y vivent avec l'innocence d'un enfant. Cesse d'avoir peur. Personne ici ne cherchera à te nuire »

Elle se sépara de moi -beaucoup trop vite à mon goût- reprit son manteau et sortit. Je tirai le loquet, me dévêtis et m'abandonnai à la chaleur. Quelques instants plus tard, on frappa à la porte.

« C'est moi, Fronin. Je pose tes vêtements devant l'entrée. Prends le temps qu'il te faut »

Elle m'avait apporté mes vêtements de Borène, qui étaient plus propres qu'ils ne l'avaient jamais été. Je la retrouvai dans la grande maison où elle déjeunait seule. Une théière fumante, un gobelet de terre cuite, une corbeille de fruits, une miche de pain frais et un pot de miel étaient posés sur la table.

« Tout cela est pour toi.

— Est ce vous qui avez lavé mes vêtements ?

— Je leur ai jeté un petit sort.

— Où sont nos hôtes ?

— S'ils prennent les repas du midi et du soir ici, dans la grande maison, ils prennent celui du matin là où ils dorment.

— Ces maisons sont minuscules. Comment une famille peut-elle y loger ?

— Ils ne logent pas en famille. Seuls les jeunes enfants, jusqu'à cinq ou six ans, dorment avec celui de leurs parents qui s'occupe d'eux.

— Leur mère, vous voulez dire ?

— Leur mère les allaite aussi longtemps qu'il est nécessaire. Passé cinq ou six ans, parfois plus tôt ou plus tard, le village leur bâtit une maison où leur fabrique une tente qui sera la leur. Généralement, leur mère continue à veiller sur eux et les aide à

grandir. Mais il arrive qu'un enfant soit pris en charge par son père, son oncle, son grand-père ou tout adulte qui a envie de s'occuper de lui. Et les enfants sont ici les enfants de tout le monde. Tu ne verras jamais, comme chez toi, un adulte détourner les yeux d'un enfant fautif ou malheureux au prétexte que ce n'est pas le sien et qu'il n'a pas s'en occuper. Pour en revenir à la taille des maisons, sache que la plupart des activités, la préparation des repas, le tissage des vêtements, la fabrication d'objets se font ici, en commun »

Le thé et le pain étaient délicieux. Autour de nous, les gens du village commençaient à rejoindre la grande maison, chargés de paniers de légumes et de fruits, de planches, de bandes de tissus, d'outils. Tout en s'activant, ils se saluaient avec de grands sourires chaleureux. Ils se mirent à travailler, chacun semblant trouver sa place sans que personne n'ait besoin de la lui indiquer. Personne ne semblait diriger et, malgré cela, les activités requérant plusieurs personnes paraissaient parfaitement coordonnées. Les rires fusaient. Beaucoup chantaient d'une voix douce. Les plus jeunes enfants jouaient ou dormaient sous l'œil vigilant et bienveillant des aînés. Bientôt, la grande maison fût une ruche débordante d'activité.

Le bonheur se lisait sur le visage de Néalanne alors qu'elle regardait tout cela. Lordel vint nous rejoindre.

« Partir il faut »

Néalanne lui parla longuement en libreterran. Lordel me regarda plusieurs fois pendant qu'il écoutait la magicienne en ne lui répondant que par des brèves interjections.

« Nous n'allons pas beaucoup marcher aujourd'hui. Le plus proche village sur la route de la Tour est à une dizaine de lieues. Nous les ferons en trois jours en nous arrêtant dans des fermes et des hameaux. Ensuite, nous serons au pied de la montagne. Là, personne ne vit. Il nous restera alors vingt lieues à faire que nous ferons en trois jours.

— Vingt lieues en trois jours ? En montagne ?

— Nous ne trouverons rien à manger en montagne. Nous n'allons pas charger Lordel telle une mule. Avec trois jours de vivre pour trois personnes, son fardeau sera bien assez lourd comme cela. Es-tu bon marcheur, Fronin ?

— Heu... pas vraiment.

— Hé bien, ce sera le moment de le devenir, mon garçon.

— Peut être pourrions nous faire les dix premières lieues en deux jours et les vingt dernières en quatre ?

— Non. Après ce voyage en bateau, trop marcher dès les premiers jours nous épuisera inutilement. Et je vois mal refuser de m'arrêter quand on nous le proposera. Ici, c'est un affront de ne pas le faire. L'hospitalité libreterranne est le plus beau des cadeaux mais elle a ses mauvais côtés. Et après huit mois où tu sais, je veux profiter pleinement de chaque sourire, de chaque étreinte, de chaque baiser, de chaque mot gentil »



Il nous fallut presque deux heures pour quitter le port, le temps de dire au revoir à tous ces braves gens. Mes deux compagnons ne portaient pour bagage chacun qu'un petit sac dans lequel se trouvait leur manteau, une poignée de fruits secs et une gourde d'eau. Lordel portait en plus son arc, un bâton ferré et un carquois amplement garni. Nous marchions dans un paysage verdoyant, semé d'un grand nombre de bois aux arbres majestueux. A l'horizon, les contreforts de la montagne se dessinaient au fur et à mesure de nos pas. Lordel marchait souvent à bonne allure à une bonne centaine de pas devant nous, s'arrêtant fréquemment pour nous permettre de le rejoindre.

A l'exception du petit chemin sur lequel nous marchions, il y avait que peu de traces des actions humaines sur la nature qui nous entourait. De temps en temps, un petit champ de céréales, un

verger, un tas de bois soigneusement coupé et rangé signaient la présence d'hommes. J'aperçus à plusieurs reprises des animaux sauvages : lapins, daims, cerfs, renards et loups. Ils ne semblaient pas nous craindre. Néalanne m'expliqua que peu de Libreterrans chassaient. Les poissons de mer ou d'eau douce, étaient très souvent préférés la viande.

L'eau était partout. Ruisseaux, rivières, étangs et lacs se succédaient sous nos yeux. Un après-midi de forte chaleur, Néalanne, qui marchait pieds nus ses sandales à la main, les laissa tomber en même temps que son sac et sa gourde et se jeta dans l'eau claire d'un lac que nous longions. Quand elle en sortit, sa courte robe trempée mettait merveilleusement en valeur son corps superbe et elle rit devant mon émoi. Je crus comprendre que Lordel lui dit gentiment combien sa conduite me mettait mal à l'aise et elle se drapa dans son manteau avec un sourire faussement contrit.

Nous ne croisâmes que peu de gens et nous nous arrêtions à chaque rencontre. Ces gens étaient visiblement flattés et heureux de croiser des edrulains et les étreignaient comme de vieux amis. Souvent, Lordel sortait une petite théière de son sac et proposait du thé, qui était toujours accepté comme le plus beau des présents. Les enfants d'un petit groupe de voyageurs, qui marchaient en compagnie d'ânes bien chargés, jouèrent à la lutte un long moment avec lui, flattés de pouvoir se mesurer avec un membre de l'ordre. La rapidité et la force extraordinaire du guerrier, mais aussi l'attention extrême dont il faisait preuve pour ne pas faire de mal à ses adversaires, forcèrent mon admiration. Il feignit la défaite devant le plus petit d'entre eux, y trouvant un vif plaisir.

Tout en marchant, Néalanne avait repris son enseignement du Libreterrann.

« Dans notre langue, le futur n'existe pas. Seul le conditionnel existe. Tu ne peux pas dire 'demain, j'irai faire cela', car nul ne peut être sûr de ce que sera demain. Nous n'avons qu'un seul temps pour le passé. Nos conjugaisons sont très simples,

comme tu as pu en juger. Chez nous, pas d'exceptions, de règles de grammaire complexes. Le vocabulaire te donnera plus de mal. Comment dit-on 'eau' ?

— Heu... Lana ?

— Oui et non. Lana est l'eau qu'on boit. Elle ne désigne pas l'eau de la mer. Ni celle des larmes. Ni celle, croupie, de cette flaque que tu ne te risquerais pas à boire. Dans un premier temps, ne t'embarrasse pas l'esprit avec toutes ces subtilités. Cela viendra tout seul et très vite. Tu apprendras rapidement les infinies variations de notre langue au fur et à mesure du temps que tu passeras ici.

— En subissant quolibets et moqueries.

— Les Libreterrans ne raillent jamais ceux qui font l'effort de s'intéresser à eux. Il arrivera que les gens rient de ta maladresse ou d'un jeu de mots involontaire mais ils ne se moqueront jamais de toi. Ils ne voient pas souvent d'étranger : La position de notre île, au sud des Folandes, fait que celle-ci est à l'écart des routes de navigation. On ne fait pas escale sur Libreterre. On ne vient pas y faire commerce. Nous n'avons rien à vendre, si ce n'est notre vin dont les nains de Krig ont le monopole du commerce suite à la guerre de libération. Nous n'avons rien à acheter, puisque nous n'avons pas de monnaie. Notre réputation de magiciens un peu fous selon certains, de sorciers cruels selon d'autres, font que peu ont envie de venir ici. Tu trouveras bien sûr des aventuriers, comme ce soi-disant chevalier borênan que Lordel a éconduit au port où tu as embarqué, qui cherchent à venir ici, attirés par la perspective de conquêtes, de richesses et de femmes qu'ils croient faciles. Mais rares sont ceux qui, venus d'autres îles, obtiennent le droit d'embarquer sur un bateau libreterran. Sans la lettre de ta mère, nous t'aurions laissé sur Borêne.

— Et je n'aurais pas été là pour vous servir de source de magie et vous permettre ainsi d'échapper au zaddar verouge, vous sauvant sans doute la vie.

— Sans nul doute. Et c'est bien pourquoi Lokar a fait que tu puisses embarquer avec nous. Nul hasard dans tout cela...

— Vous vous moquez !

— Non. Je le crois, sincèrement. Revenons au vocabulaire. Je vais te traduire quelques mots d'usage indispensable »

Elle récitait des mots borênans et les traduisait ensuite en libreterrann, en indiquant les subtiles variations d'un mot à l'autre. De temps en temps, elle me demandait la traduction d'un mot qu'elle venait de m'apprendre et son sourire était la récompense de chaque réponse exacte.

Le temps du repas, elle me désigna chaque fruit en indiquant son nom. Les mots différaient parfois entre le fruit sur l'arbre, une fois cueilli et une fois sec. Il y a avait ainsi des variations pour l'amande avec ou sans sa coque et selon qu'elle soit entière ou réduite en poudre. Les différences tenaient souvent à des suffixes et des préfixes et il était facile de comprendre certains mots à leur étymologie.

« C'est très bon, » Dis-je en Libreterrann après avoir mangé une pistache que je goûtai pour la première fois de ma vie.

« Non, Fronin. Pas ce terme là pour quelque chose qui se mange. Ce que tu viens de dire traite d'un plaisir plus... sensuel » me dit Néalanne en souriant avant de me citer les dix-neuf déclinaisons possibles de l'adjectif pouvant désigner un plaisir gustatif.

J'enregistrai tout cela avec soin. Apprendre était un plaisir. Nous étions assis à l'ombre d'un grand chêne. Lordel avait placé son sac sous sa tête et s'était endormi. Je saisis un pied de koselte.

« Comment désigne t-on ceci dans votre langue ?

— C'est une plante.

— Plante est le terme générique. En borênann, on appelle cela de la koselte. Elle relève le goût des

viandes. En infusion, c'est une boisson qui redonne plein d'énergie »

Je lui désignai un pied d'éphéline.

« Une autre plante ? »répondit-elle, penaude.

« De l'éphéline. Il soulage les douleurs d'estomac et facilite la digestion. Vous n'avez donc pas de mot pour désigner les différentes sortes de plantes ?

— Si, bien sûr. Mais je dois t'avouer que l'herboristerie n'est pas mon fort.

— C'est dommage. Son étude est passionnante. Savez-vous, par exemple, que ces deux herbes, prises individuellement, sont bienveillantes mais que leur mélange, même à très faible dose, est fort dangereux ?

— Et alors ?

— Cela affaiblit considérablement le cœur. La moindre émotion peut alors être mortelle.

— Ce que tu me dis là me dissuade bien de m'intéresser aux herbes. Et à quoi bon s'embarasser la tête des propriétés et du nom de chaque plante quand aucune maladie ou aucune blessure ne résiste à un bon sort de soin ? Et que deux sorts de soin différents ne feront jamais le moindre mal ?

— Un sort de soin ?

— Un guérisseur saura refermer une blessure, désinfecter une plaie, guérir une maladie.

— Sans qu'il ait besoin de comprendre de quelle maladie il s'agit ?

— Non.

— Il n'y a donc pas de médecins parmi vous ? De barbiers ? de chirurgiens ?

— Rien de tout cela.

— Et si vous n'aviez pas votre magie ?

— Nous avons toujours eu la Magie ! Depuis que Libreterre est peuplée d'hommes et de femmes !

— Vous êtes donc capable de me soigner si je suis blessé ou malade ?

— Moi, non. Ma Magie porte sur la maîtrise des vents et sur celle des ... heu... disons que je peux amener quelqu'un à faire ce qu'il ne ferait pas ... spontanément.

— C'est de la sorcellerie.

— C'est de la Magie ! » Protesta t-elle. « Jamais je ne m'en servirai pour desservir mon peuple ou mettre en danger des innocents. C'est avant tout l'intention qui fait la différence, pas l'usage de tel ou tel sort.

— Quand le seigneur de guerre Kirondo, anciennement allié des Verougues, est devenu brusquement leur ennemi, certains disent qu'il était sous l'emprise d'une sorcière diaboliquement belle.

— Oui, c'était moi.

— Et que faites-vous du sort des pauvres soldats massacrés lors de la bataille des Champs Rouges ? N'est-ce point sorcellerie ?

— Ces pauvres soldats étaient des soudards boréniens au service des Verougues.

— Certains étaient de jeunes gens de bonne origine comme moi. Ils avaient des familles, des mères qui les ont pleuré, de jeunes enfants qui sont devenus orphelins. Est-ce là donc un usage bénéfique de votre... Magie ?

— Si je ne l'avais fait, jeune idéaliste, les Verougues se seraient rendus maîtres de trois comtés du sud. Et tous leurs habitants auraient subi leur joug. Les jolies femmes auraient fini dans les bordels à soldats, les jeunes hommes auraient été enrôlés de force et ceux qui auraient refusé auraient fini dans les mines de sel ou empalés en guise d'exemple.

— Il est vrai que l'administration de votre amant était sans doute plus douce.

— Oui, je le pense. Entre deux maux, il faut parfois savoir choisir le moindre.

— Et pour cela, vous vous êtes offerte à lui.

— Mon corps, ma Magie et mes talents de courtisane étaient simplement l'arme la plus efficace

pour parvenir à mes fins. Ce n'était pas mon amant de cœur. Pas un seul instant, je ne l'ai aimé, pas un seul, tu entends !

— Je n'en suis pas sûr »

La gifle claqua comme un éclair. Lordel s'éveilla brusquement. Néalanne serrait les dents, retenant à grand peine ses larmes.

« Et qu'aurais-je dû faire, Monsieur le noble Borênan ? Laisser ces Verougues affamer ton peuple ? Ne comprends-tu pas que chaque fois qu'ils s'approprient un fief de plus, qu'ils enrôlent quelques jeunes abrutis en leur vantant la gloire de leur bel uniforme et de leurs conquêtes, qu'ils s'emparent d'une forge, d'un moulin, d'une réserve de blé, c'est un pas de plus vers le jour funeste où leur force sera telle que plus personne ne pourra s'opposer à eux, ni nous, ni ces pauvres abrutis idéalistes de servants de l'Unique, ni ces crétiens isolationnistes de Malinchois, ni ces malheureux elfes convaincus que personne ne s'en prendrait jamais à eux au prétexte qu'ils ne s'en prenaient à personne ?

— Il me semble que ce sont les sangrelins qui se sont attaqués aux elfes, pas les Verougues, dis-je en me frottant la joue.

— Les Verougues n'ont pas levé le petit doigt pour leur porter secours, alors qu'ils se faisaient massacrer par centaines, femmes et enfants compris. Et que fais-tu des trois galères d'armes de Lanareta tombées mystérieusement dans les mains des sangrelins quelques mois avant le début de leur offensive ? Nous autres, edrulains, avons été les seuls, avec quelques nains de Krig et une poignée de volontaires des brigades folandaises, à aider ces malheureux elfes. Que fais-tu de ton roi Amalon XII qu'un carreau d'arbalète a occis pendant une chasse au sanglier, plongeant Borêne dans la guerre civile alors qu'auparavant elle était source de paix et de stabilité jusqu'aux confins des Folandes ? Que fais-tu du comte de Lanareta, empoisonné après avoir refusé de signer un traité commercial avec les Verougues ? Crois-tu que c'est avec plaisir que je passe des mois, crevant de peur et de tristesse, à

tricher, à mentir, à singer le plaisir en subissant les assauts infamants de soudards brutaux puant la sueur et le mauvais vin quand je pourrais rester ici, parmi les miens, et tout simplement être heureuse !

— Brutaliser ainsi notre jeune ami indispensable il n'est peut-être pas, la coupa Lordel de sa voix douce »

Elle se leva brusquement, nous tourna le dos et s'éloigna de quelques mètres, en frappant rageusement à plusieurs reprises un caillou de son pied.

« Cette tête ne fais pas, Fronin. Si tu as su si bien fâcher Néalanne, c'est de sa tendresse pour toi la preuve évidente. Sur ce, de vous battre cessez. Dormir un peu je veux »



Certes, Néalanne était une friponne aguicheuse et amoral mais il me fallut reconnaître que la rancune n'était pas au nombre de ses défauts. L'après midi qui suivit notre altercation, elle me laissa avec Lordel. Ce dernier était rêveur et peu attentif à mes propos. Faute de pouvoir lui parler, je me répétais intérieurement les mots appris le matin et les autres jours.

Notre pas était régulier et nous abordâmes les contreforts de la montagne. Le paysage de forêts et de lacs laissa place à des collines et des vallons et nous montions doucement. La terre ici était plus sèche. L'herbe était rase et de nombreux rochers affleuraient à la surface. Il faisait toujours aussi beau et c'était fort agréable de marcher sous le soleil. Nous n'étions pourtant qu'au printemps.

« L'été doit être très chaud ici, Lordel ?

— Quand il fait trop chaud, nos magiciens provoquent des pluies.

— Ils en ont réellement le pouvoir ?

— Oui.

— Néalanne saurait le faire ?

— Non. Néalanne est bonne maîtresse des vents mais faire tomber la pluie en été est d'un maître la tâche »

Nous aperçûmes de grands troupeaux de moutons. Les bergers nous saluèrent avec de grands signes. Mes deux compagnons de marche revêtirent leurs manteaux edrulains quand nous vîmes leur campement d'une centaine de tentes au pied de la montagne. Comme pour le port où nous avons débarqué, je fus surpris de sa propreté. Les quelques poules, vaches et porcs présents n'erraient pas dans le village mais étaient parqués à part dans des enclos. A l'entrée du village, le potager était magnifiquement tenu. La grande maison était ici une immense tente tendue entre deux arbres gigantesques sous laquelle une douzaine d'adultes filaient la laine sur des rouets. D'autres, parmi lesquels deux hommes, confectionnaient de grands manteaux blancs en devisant joyeusement. Ces gens nous accueillirent avec chaleur, nous proposant tout de suite de grandes chopes d'une bière mousseuse et légère, un vrai bonheur après cette marche. Néalanne vint s'asseoir près de moi alors que je m'étais installé à l'ombre d'un grand arbre.

« Êtes-vous toujours en colère contre moi, Madame ? »

Elle se mit à genoux face à moi et me caressa très doucement la joue d'un geste tendre et affectueux. Puis elle me prit les mains et ferma les yeux. Un doux sentiment de paix m'envahit. Au bout de quelques minutes de silence, elle me lâcha, ouvrit les yeux, et me sourit tendrement.

« Non, je ne suis plus fâchée. Et, par Lokar, si tu ne peux t'empêcher de me vouvoyer, arrête de m'appeler « Madame ». Et parle-moi en libreterran, s'il te plaît. Plus tu le parleras, plus cela te semblera facile. N'hésite pas à dire les mots dans ta langue si tu ne les connais pas, je te les enseignerai.

— Comment dois-je vous appeler ?

— Par mon nom, tout simplement. Nous avons pour habitude d'appeler sœur ou frère les gens de

notre âge, petite sœur ou petit frère ceux qui sont plus jeunes que nous, grand frère ou grande sœur les gens plus âgés et ainsi de suite. La notion de famille comme elle se vit en ton pays n'est pas présente ici. Donc tu m'appelleras ?

— Sœur ?

— Grande sœur serait plus près de la réalité.

— Vous me semblez beaucoup trop jeune pour que je vous appelle ainsi ! » Dis-je en rougissant.

Elle rit de bon cœur.

« Petit frère, j'ai presque quarante ans !

— Vous vous moquez de moi !

— Non.

— Vous semblez si jeune ! Votre visage n'est pas marqué...

— Tu es trop gentil, Fronin, » dit-elle, heureuse.

« Est-ce un effet de votre magie ?

— Je ne me jette pas un sort tous les matins pour changer mon apparence. Mais la pratique de la Magie ralentit le vieillissement de notre corps. Nos plus grands magiciens ont quatre ou cinq cents ans, leur corps est encore robuste et leur esprit tout aussi vif. Et leur pouvoir est immense car il croit avec l'âge »

Je bus une gorgée de bière, finissant ainsi ma chope.

« Tout ce qu'on mange et boit ici est délicieux. Je n'ai jamais bu une bière aussi agréable.

— En veux-tu d'autre ?

— J'en redoute les effets. Je me sens déjà un peu... euphorique.

— Et bien, c'est une excellente chose. Si cette bière peut contribuer à te donner un peu de joie, je retourne de ce pas t'en chercher une autre »

Sans attendre ma réponse, elle me prit la chope des mains et s'éloigna. Elle avait posé son manteau. Sa robe était fort courte. La voir marcher était un bonheur pour les yeux. Je détournai les yeux de ses

superbes jambes. La révélation de son âge la rendait encore plus inaccessible à ma passion. Je la vis parler en souriant un long moment avec un beau jeune homme et mon cœur se serra quand elle l'embrassa sur la joue et le serra contre elle. Quand elle revint, une dame et un tout petit bébé vinrent nous rejoindre. L'enfant dormait paisiblement, drapé dans une grande écharpe contre le corps de sa mère.

Nous parlâmes de tout et de rien. Je commençai à comprendre ce que disait la dame et elle m'encourageait à parler Libreterran. L'enfant s'éveilla, pleura un peu et sa mère, découvrant un sein généreux, lui donna la tétée tout en continuant à bavarder comme si de rien n'était. S'il m'était arrivé de voir des mères procéder ainsi à Borène, c'était dans l'intimité du foyer et je n'étais alors qu'un jeune garçon. Jamais, au grand jamais, dans mon pays natal, une femme n'aurait agi ainsi aux yeux de tous. Je surpris le regard attendri et un peu triste que Néalanne portait sur le bébé goulou. Sa mère nous invita à rejoindre la grande maison pour participer à la préparation du dîner. Nous nous assîmes autour de la grande table commune. Néalanne entreprit de peler des pommes de terre et des carottes qu'elle me passait afin que je les coupe en petits morceaux. Je me montrai maladroit pour mener à bien cette tâche et les deux chopas de bière bues contribuaient à me rendre encore plus malhabile. Quand Lordel vit le tas de légumes à côté de moi, il vint à mon secours. Il maniait un redoutable pognard avec une habileté et une rapidité étonnante, tout en devisant avec nos hôtes.

« Lordel.

— Hmmm ?

— Néalanne dit que vous êtes un maître edrulain. J'ai cru comprendre qu'il s'agit là d'une distinction assez rare.

— Vrai cela est.

— Pourquoi un maître edrulain s'abaisse t-il à couper des légumes et à préparer la soupe ?

— Parce qu'à manger même un maître edrulain doit s'abaisser. Que rester sans rien faire devant mes hôtes cela ne se fait pas. Et que couper des légumes humiliant n'est pas.

— Fronin, » Intervint Néalanne en continuant à me parler en borênan, « Si un grand maître de l'ordre des edrulains passait par ce village et demandait l'hospitalité, il participerait à la préparation de la soupe.

— Qui dirige ce pays ?

— D'être dirigé il n'a pas besoin. Responsables sont les gens de cette île.

— Et en cas de conflit entre villages ? Entre individus ?

— S'asseoir et parler jusqu'à un accord trouver. Libreterre assez grande est pour tout le monde.

— Il est une règle implicite que chacun respecte ici. Ne jamais prendre plus qu'il ne faut et ne jamais épuiser les ressources. C'est pourquoi les villages changent parfois d'endroit plusieurs fois par an. Que le nombre de gens dans une communauté s'adapte aux ressources environnantes. Si, dans ce village, on se rend compte que la cueillette ne ramène plus grand chose, que le poisson dans la rivière se fait plus rare, que les sols sont fatigués, deux choses pourront se produire. Soit des gens partiront afin que leur nombre corresponde aux ressources disponibles, soit toute la communauté s'en ira, expliqua Néalanne.

— Ce qui veut dire que des familles peuvent se séparer ?

— La famille, au sens où tu l'entend, n'est pas de mise ici. La dame qui est venue parler avec nous tout à l'heure sous le chêne allaitait son cinquième enfant. Aucun des cinq n'est du même père. Je l'ai connue dans un autre village, à l'autre bout de l'île. De ses cinq enfants, seuls les deux derniers restent avec elle. Les autres sont restés dans d'autres villages, librement, parce qu'ils l'ont choisi.

— Et cette dame l'accepte ?

— Si c'est là le bonheur et le désir de ces enfants, elle l'accepte sans problème.

— Quitter ma mère fût un déchirement.

— Car tu n'as jamais trouvé d'autre qu'elle qui te comprenne vraiment et te porte une réelle affection.

— Si, mais... cela ne vous concerne pas.

— Il faudra bien, un jour ou l'autre, que tu nous contes ton histoire, Fronin. Je ne doute pas un seul instant qu'elle soit tragique et que la dire te soit difficile mais je t'ai dit de ne pas avoir peur, petit frère.

— Me conterez-vous la vôtre ?

— Quand tu le voudras.

— Y compris toutes les ... fourberies auxquelles vous vous êtes livrée ?

— Je suis en guerre, Fronin, et je me bats avec les armes que Lokar m'a données. Ma mission est de protéger ces gens, cette île. Quand ton bon roi Amalon XII vivait, Borêne était puissante et pouvait contrer les Verougues dans leur conquête des Folandes, même s'il n'a pas jugé bon de venir nous aider dès le début de l'invasion verougue. Certains disent qu'il avait l'intention d'intervenir à nos côtés avant de mourir. Borêne désormais livrée à la guerre civile, il n'y a aucune force assez puissante dans toutes les Folandes, à part nous, pour nous opposer à leur folie destructrice.

— Vous avez déjà mené une guerre contre eux et l'avez gagnée. Votre vengeance n'aura donc jamais de cesse ?

— S'ils conquièrent toutes les Folandes, ils lèveront une armée si puissante que rien ne pourra s'opposer à eux.

— Même votre magie ? Même vos dragons ?

— Nul n'a envie de revivre les horreurs de la guerre ici. Tu n'as pas idée de ce qu'ils ont fait ici. Aux gens de mon clan, par exemple. Nous étions réfugiés dans les bois à la fin de la guerre. Ils nous ont trouvés. Je ne peux pas te décrire précisément ce qu'ils ont fait car, pour me permettre d'échapper

à la folie, Ladorne me le fit oublier définitivement. Mais sache que je fus la seule survivante, sans que personne ne comprenne jamais pourquoi. La seule survivante sur plus de cent personnes, des vieillards, des femmes, des enfants, jusqu'aux plus petits bébés. Les bébés, Fronin. Ils les ont massacrés, tous, jusqu'au dernier »



Le dîner fût pris tôt. On nous proposa deux tentes, une minuscule où ne pouvait dormir qu'une personne et une autre à peine plus grande pour deux. Néalanne s'installa dans la seconde et me fit signe de la rejoindre.

« Heu, peut-être que Lordel...

— Lordel dormira dans l'autre tente.

— Il peut dormir avec vous ?

— Avec toi.

— Oui, c'est aussi possible.

— Non, je veux que tu dises « Il peut dormir avec toi ! ». Ici, il prendrait tout l'espace disponible. Cela ne me dérange pas mais il aime avoir de la place et il a besoin de repos. Il nous servira de bête de somme dans les jours à venir. Je ne vais pas te manger, petit frère. Moi aussi, je veux dormir.

— C'est moi qui risque de ne pas dormir... »

Elle éclata de rire.

« Je te promets de rester vêtue si telle est ta crainte. Mais pourquoi ne pas faire ce que tu désires et que je suis toute prête à accepter ?

— Je n'en ai pas envie ! » Protestai-je avec énergie

« Fronin, je t'ai déjà dit que tu mens très mal. Et tu n'as pas besoin de mentir. Je le sais, je le sens.

— Je ne suis pas un animal pour me laisser mener par le bout du nez par mes plus bas instincts.

— C'est pourtant ce que tu devrais faire »

Elle souriait toujours. Ses yeux brillaient.

« Pourquoi ne pas laisser libre cours à ton désir ? Ta passion juvénile et maladroite est un vrai délice. Et tu voudrais que je l'ignore ? Que je la balaie d'un revers de main ? Que je te laisse avec ta peine d'amour ? »

Elle me parlait en borênan alors que le début de notre conversation s'était fait en Libreterran.

« Oui, je crois que je préférerai vous voir indifférente.

— Et pourquoi ?

— Je ne peux concevoir que vous ne soyez pas entièrement et uniquement à moi.

— Cela n'est guère possible ici et cela ne le sera jamais avec moi. Je ne dis pas que tu ne trouveras jamais en Libreterre une jeune femme prête à cela mais je ne serais pas celle-là. Cesse de cultiver ton propre malheur, Fronin.

— L'autre jour, sur le bateau, vous m'avez dit qu'il ne pouvait y avoir d'amour entre Lordel et Ladorne. Cela ne s'applique pas à vous ?

— Je ne suis pas maître edrulain. Je ne suis pas une grande magicienne. Il y a de l'amour entre Lordel et Ladorne. Un grand amour, profond, fort. Mais ni l'un ni l'autre ne peuvent le vivre pleinement car là n'est pas leur rôle en ce monde.

— Je ne comprends pas.

— Je ne suis qu'une petite espionne, une magicienne de tout petit pouvoir. Si demain l'ennemi me tue, une autre accomplira les mêmes missions avec la même efficacité. Et si je choisis de ranger mes armes, de ne jamais repartir sur Borêne ou ailleurs et de vivre ici définitivement, auprès de ceux que j'aime, personne ne me l'interdira ni m'en fera reproche.

— Vous pourriez faire l'amour avec moi ? Malgré mes cicatrices ?

— Oui, sans hésiter. Et plus que de le pouvoir, je le désire. Sincèrement.

— Je ne peux le comprendre.

— Que dois-je te dire ? Que veux-tu entendre ?

— Je suis un monstre.

— Non. Tu as subi d'atroces supplices. Et leurs traces dans ton esprit sont bien pires que celles qu'ils ont laissés sur ta peau. Mais ceux qui t'ont fait cela n'ont pu abimer ton cœur qui est digne et beau. C'est lui que j'aime. Je n'ai cure de ta peau ou de ton corps. De beaux amants, il s'en trouve à foison. Mais de belles âmes comme la tienne, Fro-nin, sont rares, même ici.

— Vous ne me connaissez pas, Néalanne.

— Oh ! Si, jeune homme. Infiniment mieux que tu ne le crois. Ou dormirais-tu cette nuit ? »

Ses yeux étaient une invitation. Je baissai les miens.

« Avec vous, mais uniquement si vous me promettez d'être sage. Ne soyez pas triste, grande sœur, ne vous souciez pas de moi. Donnez-moi du temps.

— C'est à toi d'en décider, petit frère »

Elle tint sa promesse et donc ses distances pendant la nuit. Lordel nous réveilla alors que le jour pointait à peine. Il faisait frais encore. Nous bûmes un peu de thé. Néalanne était vêtue d'un pantalon ample serré aux chevilles et d'une chemise d'homme et n'avait conservé que les sandales usées qu'elle portait depuis son arrivée en Libreterre. Sa chevelure était serrée dans un foulard blanc.

« Mais, mada..., heu, grande sœur, que sont ces vêtements ?

— J'ai troqué ma robe contre ceux-là. Ils sont plus adaptés à notre marche à venir. Je ne t'ai pas proposé d'échanger les tiens, ils conviendront à notre marche. Par contre, je t'ai trouvé ça »

Elle me tendit un grand manteau de laine blanche, épais et ample.

« Mais il faut le ... Comment dit-on « payer » en Libreterran ?

— On ne le dit pas. Il n'y a pas de mot équivalent.

— Alors, je dois donner quelque chose en échange.

— Que peux-tu donner ?

— Heu... rien.

— Alors, tu ne donnes rien. Ce village a de beaux troupeaux de moutons qui paissent dans la montagne et les collines alentour. Ils tissent la laine et en font des manteaux pour les voyageurs qui doivent se rendre à la Tour et ceux qui en ont besoin. Un jour, tu repasseras par là et tu pourras alors leur laisser quelque chose.

— C'est très généreux de la part de ces gens.

— C'est leur mission. Ils élèvent des moutons, ils tissent la laine, ils font des manteaux. Tu as besoin d'un manteau, on te donne un manteau. D'autres leur font don de riz ou de blé.

— Je ne peux croire que cela fonctionne aussi simplement que vous le dites.

— Et pourtant si. Depuis des centaines d'années »

Néalanne et moi ne portions que nos manteaux et deux gourdes chacun. Lordel portait l'intégralité des vivres, son manteau, son bâton et son arc. Malgré cette absence de charge, cette marche fût pour moi un véritable enfer. Le premier jour, il nous fallut monter sans cesse sur un chemin caillouteux sous un soleil de plomb. Il n'y avait pas un arbre ni le moindre point d'eau. Mes compagnons se montraient néanmoins attentionnés à mon égard, m'accordant de me reposer aussi souvent que possible. La nuit, nous dormîmes dans une petite cabane aménagée pour les voyageurs. Les matins suivants, Lordel nous réveilla alors que l'aube pointait à peine, prétextant qu'il fallait mieux marcher à la fraîche. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de la Tour, il était de plus en plus joyeux. Il souriait, chantait de plus en plus souvent d'une voix grave et fort agréable et m'encourageait.

Le troisième jour, nous venions de terminer notre repas de midi quand la Tour fût enfin en vue.

« Allons, encore deux lieues et nous y serons. Deux petites heures de marche à peine, Fronin, du courage »

La Tour semblait gigantesque. A sa base, on apercevait une petite ville fortifiée. Le chemin serpentait au flanc de la montagne. Sur notre gauche, au dessus de nous, il y avait de gros rochers. Lordel était en tête, marchant d'un pas altier. Néalanne le suivait à quelques pas et j'étais un peu plus loin derrière, trainant la patte et pestant contre mes pieds douloureux.

Ce fût à la sortie d'un petit bois que tout arriva. Il surgit, rapide comme un oiseau de proie, au moment précis où Lordel se retournait vers nous. J' hurlai « Attention ». L'edrulain se jeta sur le côté et Néalanne resta au milieu du chemin, interdite. En un bond, il se jeta sur elle, la frappa à l'épaule de sa main aux griffes plus longues que mes doigts.

C'était un crapaud-lézard gigantesque, à la peau verdâtre couverte de pustules purulentes. Néalanne à terre, il se tourna vers Lordel qui, en un éclair, s'était débarrassé de son sac et lui faisait face, tenant son bâton à deux mains.

« Lordel, il va sauter ! »

... et c'est ce qu'il fit. Lordel fit un pas sur le côté en pivotant sur lui-même et frappa le monstre à la poitrine. La créature poussa un cri rauque. En prenant contact avec le sol, elle bondit à nouveau et se retourna. Lordel avança vers elle. Au moins, Néalanne était hors de portée des griffes. Je me précipitai vers elle. Ses blessures étaient profondes et saignaient abondamment. J'ôtai ma chemise et la plaçai sur la plaie. Une première large coupure courait du haut de l'épaule jusqu'au milieu du biceps mais n'était pas grave. Une deuxième griffe avait pénétré l'épaule profondément, la traversant entièrement et ressortant par le dos, brisant probablement l'omoplate. Une troisième avait entaillé les chairs de la clavicule jusqu'au sein. Il était impossible de poser un garrot.

Je redressai la tête. Lordel s'avançait vers son adversaire qui reculait au même rythme que l'edru-lain progressait. Le monstre devait faire plus de huit pieds de haut. Il se fendit en avant, essayant d'atteindre Lordel au visage. Ce dernier se baissa, para et porta du bout de son arme un coup terrible au genou. Un horrible craquement se fit entendre et le crapaud lézard s'effondra en hurlant. Lordel recula rapidement, prit son élan et bondit. Il leva son bâton et porta un coup d'estoc dans l'œil de la créature dans lequel l'arme pénétra de plusieurs pouces. Elle tomba sur le sol et s'immobilisa dans un dernier spasme. Notre compagnon revint vers nous.

J'avais déchiré ma chemise et entrepris de panser tant bien que mal les blessures de Néalanne. Sans que je ne dise quoi que ce soit, Lordel comprit que j'allais manquer de charpie et il ôta et déchira la sienne en quelques secondes.

« Ça ne suffira pas, Lordel. Si elle n'est pas soignée rapidement, elle va perdre tout son sang.

— Attends. Garde confiance »

Il se retourna et se mit à courir.

« Lordel !

— Garde confiance ! » Hurla t-il avant de disparaître à ma vue après le virage le plus proche. Je le revis quelques secondes plus tard dans un repli du chemin, courant à une vitesse prodigieuse. Je bandai rapidement la blessure du bras. D'un petit sac que je portai à la ceinture, je sortis une aiguille et du fil.

« Après tout, » dis-je à voix haute pour moi-même, « Il est peut-être préférable que Lordel ne voit pas ce que je vais faire »

Il eut fallu faire bouillir l'aiguille, ainsi que me l'avait enseigné Loquan, mais je n'avais ni feu ni récipient adéquat. Le plus important était d'arrêter ce flot de sang. Néalanne était évanouie. Je décidai de commencer par la troisième plaie qui était celle qui saignait le plus abondamment. Je travaillai rapidement, me concentrant sur le travail de mes

doigts. L'hémorragie cessa bientôt. Je levai alors la tête...

Le crapaud lézard était debout. Une haine terrible se lisait dans son œil intact.

« Ne fais pas un pas, démon. Recule ! » Criaï-je en verougue.

La surprise, le ton impératif de ma voix et la phrase prononcée dans la langue de ses maîtres le firent hésiter. Il découvrit ses crocs jaunes.

« Donne la femme !

— Elle est à moi. Va t-en. Le guerrier va revenir très vite. Quitte cet endroit si tu ne veux pas mourir ! »

Il fit un pas vers moi et trébucha quand il essaya de s'appuyer sur sa jambe. La blessure de son œil, qui aurait tué tout autre que lui, avait cessé de saigner et, sous mes yeux effarés, commençait à se refermer.

« N'avance pas.

— Veux la femme !

— La femme est à moi. C'est moi qui vais la manger. Je suis moi aussi au service de tes maîtres et si tu me désobéis, tu seras châtié. Le guerrier va revenir, avec d'autres guerriers, et tu mourras dans d'atroces souffrances »

Combien de temps s'était-il passé depuis que Lordel nous avait laissé ? Une heure ? Plus ? Moins ? Et une fois arrivé à la Tour, combien de temps lui faudrait-il pour revenir ? Concentré comme je l'avais été sur les blessures de Néalanne, je n'avais aucune conscience du temps passé.

Néalanne ouvrit les yeux et gémit. Tout en gardant un œil sur le monstre, je me penchai vers elle. Elle murmura quelque chose en Libreterran que je ne compris pas. L'abominable créature fit un pas vers nous. Il fallait jouer le tout pour le tout. Je me dressai et avançai vers elle, le doigt dressé.

« Allons, recule. Va t'en, quitte cet endroit. La femme est à moi, te dis-je. Allons, il suffit ! Disparais, raclure de l'enfer, et que je ne te voie plus. »

Mon ton était impératif. Ma voix ne tremblait pas. Il ne fallait pas lui montrer ma peur. Il fit un pas en arrière.

« Voilà, c'est ça. Va t-en vite. Sinon tu mourras »

Il recula encore et commença à se ramasser sur lui-même.

« Oh non, tu ne vas pas sauter ! Tu dois m'obéir ! Ne saute pas ! »

Ses lèvres se retroussèrent en un abominable sourire. Il continua à se ramasser sur lui-même. J'aperçus le bâton de Lordel et je m'en emparai, le pointant vers lui. Ce fût, je crois, mon erreur. Mon tremblement me trahit.

« Tu as peur » dit-il.

C'est alors qu'une forme apparut dans le lointain. Il venait vers nous à une vitesse fantastique et poussa un cri rauque et étrange. Fasciné, je relâchai mon attention.

En un geste rapide, le crapaud-lézard saisit le bâton, me l'arracha des mains sans effort et le jeta au loin. A l'instant où il allait bondir sur moi, le ciel parut s'obscurcir et un « Non », prononcé en Libretteran, retentit. Un être vivant, de petite taille, tombé du ciel, frappa de ses pieds joints la tête du monstre. En touchant le sol, il bondit à nouveau pour être hors de portée de son adversaire.

Il ne devait pas mesurer plus de cinq pieds. Son visage était incroyable. Des oreilles pointues dressées vers le ciel, un nez plat, glabre et rose, de grands yeux verts et ronds à la pupille allongée du bas vers le haut, des petites et très fines moustaches raides. Il était couvert d'un fin duvet, ou pelage, où se mariaient le blanc, le brun et le noir. Une longue queue, semblable à celle d'un chat, sortait de sous ses vêtements. Ces derniers étaient en cuir épais et portés près du corps, sans doute pour lui permettre une grande facilité de mouvement. Il fit jaillir deux longues dagues de leurs fourreaux croisés dans son dos et vint se placer entre le monstre et moi. Notre adversaire se frottait la tête à l'endroit où il avait été frappé.

« Ça fait mal, hein ? »

Sa voix était ténue comme celle d'un adolescent qui n'a pas encore mué. Soudain, la créature essaya de le frapper de ses griffes. Avec une vitesse stupéfiante, l'être étrange esquiva d'un retrait du corps et frappa de sa dague, laissant une longue estafilade sur l'avant-bras de son adversaire. Je me retournai avec l'intention de revenir vers Néalanne. La créature volante que je n'avais fait qu'entrevoir venait de se poser. Un dragon. Un dragon énorme, aux écailles d'un jaune d'or. Il était chevauché par un être aussi étonnant que celui qui faisait face au crapaud-lézard, qui descendit rapidement de sa gigantesque monture ailée. Son visage tenait plus du loup que de l'homme. En prenant contact avec le sol, il rejeta son ample manteau en arrière, découvrant ses bras terriblement musclés. Armé d'une énorme masse cloutée qu'il portait à deux mains, il se précipita au secours de son compagnon.

Le dragon abaissa sa tête immense vers Néalanne comme pour la sentir. Cette dernière, les yeux ouverts, posa la main de son bras valide sur l'énorme museau. Je crus la voir grimacer un sourire.

« Volfeu, mon tout beau, tu es là... »

L'homme-loup et son étrange compagnon se débarrassèrent facilement du crapaud-lézard. Le second s'approcha de Néalanne, posa sa main sur la tête du dragon et la poussa doucement.

« Je dois regarder, Volfeu, s'il te plaît.

— Elle est gravement blessée. Je l'ai aidée mais elle... » Je m'exprimai en borênan mais ils semblaient me comprendre. « Elle a besoin de soins. Il faut l'amener à la Tour »

L'homme-loup ramassa mon manteau qu'il étendit sur le sol, tout près de la magicienne blessée. Il s'accroupit près d'elle, la souleva avec d'infinies précautions et la posa très doucement sur le manteau. Il la couvrit des deux pans et la prit dans ses bras. Néalanne gémit. Il enfourcha le dragon, qui portait une sorte de selle à deux places installée à la

base du cou et, avec l'aide de son compagnon, plaça Néalanne devant lui en la serrant délicatement dans ses bras. Elle laissa retomber sa tête contre son épaule. Le sang rougissait déjà le tissu qui couvrait ses plaies, par dessus le bandage sommaire. L'homme-loup prononça deux mots que je ne compris pas, le dragon s'envola et prit rapidement de la vitesse dans les cieux.

« Parles-tu Libreterran ? » Me demanda celui qui était resté avec moi alors que je regardai le dragon et son étrange cavalier s'éloigner.

« Un peu.

— Mon nom est Étoile. Comme les étoiles dans le ciel la nuit.

— Je suis Fronin de Borêne. Êtes-vous ... un edrulain ?

— Je suis edrulain »

Tout en parlant, il ouvrit le sac de Lordel et un sourire éclaira son visage quand il trouva le manteau edrulain de celui-ci.

« C'est à Lordel !

— Je sais bien que c'est celui de Lordel. Où est celui de Néalanne ?

— Dans ce petit sac, je crois »

Il vérifia avant de me tendre le sac. Il mit sur son dos celui de Lordel ainsi que l'arc et le carquois de ce dernier.

« Prends le bâton, s'il te plaît. En route !

— Et lui ? » Dis-je en désignant l'abominable créature sur le sol.

Je ne compris pas la réponse qu'il me fit et lui dis. Tirant la langue et révulsant ses yeux en une grimace comique -même si les circonstances ne s'y prêtaient guère-, il me fit comprendre que leur adversaire ne nuirait plus jamais à personne.

« Merci d'être venu à notre aide »

J'avais utilisé le remerciement Libreterran le plus fort que je connaissais. Il sourit à nouveau. Son visage devint alors extrêmement plaisant et doux.

« N'exagérons rien. Il ne s'agissait que d'un tout petit crapaud-lézard qui tenait à peine debout »

Sa marche était rapide et quand il vit qu'il prenait de l'avance, il s'arrêta sans mot dire.

« Je suis fatigué. Excusez-moi.

— Prends ton temps »

Il semblait faire totalement abstraction de l'état de mon corps, de mes innombrables cicatrices, de ma peau qui n'avait plus rien de celle d'un être humain. Il se plaça à ma gauche, réglant son pas sur le mien. L'homme-chat m'arrivait à peine à l'épaule, sa carrure était étroite mais le sac ne semblait le gêner en rien. Au fur et à mesure de nos pas, je découvrais la Tour et la ville qui l'entourait. De là où nous étions, nous la dominions. Je pouvais apercevoir ses deux enceintes fortifiées, hautes de plus de cinquante pieds. Les maisons, en terre et bois, étaient collées les unes aux autres et les rues, à l'exception de celle qui allait de l'entrée de la ville à la Tour, étaient particulièrement étroites. Les toits plats communiquaient les uns avec les autres et les habitants s'y déplaçaient librement. Autour de la ville, les potagers et vergers s'étiraient à perte de vue. La Tour était quand à elle gigantesque. Sur Borène et Verrou, je n'avais jamais vu plus grande construction. Sa couleur était d'un blanc éclatant. C'était un endroit magnifique et, à sa vue, une paix profonde m'envahit.

« C'est magnifique. Qui a construit cela ? »

Je ne compris pas sa réponse, sauf les mots 'nains' et 'guerre'.

La porte de la ville était gardée par deux êtres aussi inattendus que mon compagnon. Le premier était un taurin, un homme à tête de taureau, immense et massif, au visage barré d'une énorme cicatrice. Le second était un nain presque aussi large que haut et amplement barbu. Ils étaient donc de carrure comparable, au détail prêt que le premier était deux fois plus grand que le second. Ils nous arrêterent d'un geste calme et le nain me demanda

courtoisement mon nom et l'objet de ma venue. Je choisi de lui répondre en nain.

« Mon nom est Fronin de Lyr, je suis né à Borêne de l'union d'un seigneur borênan et d'une dame de Libreterre. Contraint à l'exil, j'ai rencontré Lordel et Néalanne et les ai accompagnés sur Libreterre. Nous avons été attaqués à quelque distance d'ici par une créature qui a blessé Néalanne. Je suis resté auprès d'elle et Lordel est parti chercher du secours. Le sieur Étoile et un autre compagnon sont venus jusqu'à nous à dos de... dragon. Le compagnon a pris en charge Néalanne et nous avons fini la route à pied.

— Le sieur Étoile, dis-tu. Je ne connais pas de Sieur Étoile !

— Mais... c'est lui » dis-je, le désignant.

« Te voila un monsieur, maintenant, Étoile ! » Dit-il en Libreterrann »

Étoile éclata de rire en découvrant ses dents. Ses canines étaient particulièrement longues et effilées.

« Qu'ai-je dit de si drôle ?

— Fronin, je suis une femme » Dit Étoile en me regardant et en secouant la tête...

« Je suis désolé, Madame, je vous prie de m'excuser.

Étoile riait toujours. A ma grande surprise, elle me répondit en borênan.

« Il n'y a pas d'offense, jeune homme. Et ne m'appelle pas 'Madame' mais Étoile ou sœur, tout simplement. Est-ce donc la première fois que tu aperçois quelqu'un de ma race ?

— Oui

— Je suis une kitling. Certains affirment que nous fûmes créés il y a des milliers d'années par un magicien amoureux des chats. Il n'y a pas de kitlings sur Borêne ?

— Non. Ou je n'en ai jamais vu. Ou avez-vous appris ma langue pour la parler si bien ?

— C'est celle que les hommes parlent sur Litrun, là où je suis née. C'est donc celle que je parle depuis l'enfance, avec le miaulant que je partage uniquement avec ceux de ma race car seuls les kitlings peuvent le parler et le comprendre.

— C'est aussi la première fois que je rencontre une dame guerrière.

— Tu en verras bien d'autres ici.

— Je pensais également que seuls des libreterrains pouvaient devenir edrulains.

— Là encore, tu te trompes. Les Verougues ont débarqué sur Litrun il y a une vingtaine d'années. Ils se sont emparés du comté de Négris et, peu à peu, y ont massacré tous ceux de ma race alors que nous vivions en paix relative avec les hommes depuis des siècles. Ils considèrent ce qu'ils appellent les hommes-bêtes comme d'abominables créatures qu'il faut massacrer sans pitié jusqu'au dernier. Ici, j'ai trouvé une famille, un peuple, des amis. Ils ont su soigner mon âme et mon corps et m'apprendre à me battre. Beaucoup ici pourraient te faire un récit similaire. Et toi, que viens tu faire ici ?

— Je ne le sais pas vraiment. Mon père m'a exilé de Borêne et ma mère, qui est née ici, m'a incité à embarquer sur un navire libreterran. Je ne vous cacherai pas que les gens de cette île m'étonnent »

Elle éclata de rire à nouveau. Son rire était étrange mais fort agréable.

« C'est le cas de tous ceux qui viennent ici. Mais tu aimeras très vite ces gens si doux et, comme moi, tu auras à cœur de les protéger. Veux-tu apprendre le métier des armes ?

— Je ne m'en crois pas capable.

— Tous les talents ici trouvent à s'exprimer, tu sais.

— C'est que je n'en ai guère.

— Tu te trompes sûrement. Quand je suis arrivé ici après que les edrulains m'aient sauvé la vie, j'avais sept ans. J'étais une petite chatte maigrichonne, craintive et agressive. Ils m'ont laissé du

temps et c'est un louphomme qui m'a appris à combattre.

— Un louphomme ?

— Certains les appellent hommes-loups. Un loup apprenant à un chat à se battre, il faut venir sur Libreterre pour voir ça »

Elle rit à nouveau.

« Étoile, j'aimerais pouvoir trouver une chemise. Je n'aime guère montrer à tous l'état de ma peau »

Elle regarda autour d'elle, entra dans une ruelle perpendiculaire à la grande avenue. Je la suivis. Au bout de quelques minutes de marche dans des rues minuscules, nous arrivâmes devant ce qui ressemblait à une échoppe de tailleur. Il y avait là un vieil homme avec deux jeunes et jolies femmes, toutes les deux cousant. Étoile parla à l'homme qui me regarda avec un bon sourire. Il me tendit rapidement une chemise blanche que je revêtis rapidement. Elle était faite du même tissu que les vêtements que Lordel m'avait prêtés lors de mon arrivée sur Libreterre.

« Quel est donc ce tissu ? Je ne crois pas en avoir jamais vu sur Borêne ?

— Du coton. Il provient d'une plante cultivée dans le sud de l'île. Cette chemise te va à ravir.

— Que dois-je donner à cet homme ? J'ai pu voir que la monnaie n'avait pas cours dans les campagnes. Mais dans les villes ?

— C'est la même chose.

— Mais comment cet homme se nourrit-il ?

— Comme tout le monde ici, il a son potager à l'extérieur de la ville. Pour le reste, il troque ou demande à d'autres ce dont il peut avoir besoin.

— Donc je peux revenir demain chercher une autre chemise. Et encore après-demain. Et les autres jours aussi.

— Si tu le fais, il t'éconduira sèchement.

— Qu'est-ce qui m'empêche d'aller le faire chez un autre tailleur ? Et chez un troisième ?

— Absolument rien. Mais si un de tes visiteurs se rend compte que tu collectionnes les chemises, tu subiras l'opprobre de tes proches.

— Et si je suis las de porter la même chemise ?

— Tu iras voir un de tes amis pour lui en emprunter une ou tu reviendras ici ou ailleurs en chercher une autre.

— Et il y aura toujours assez de chemises ?

— S'il n'y a pas assez de chemises, une autre personne deviendra tailleur. Où les gens se passeront de chemises. Grâce à la Magie, les objets usés peuvent être réparés aussi souvent que nécessaire. Et donc il n'est pas besoin de fabriquer de nouvelles chemises trop souvent.

— C'est surprenant.

— C'est ainsi. Viens, nous allons laisser travailler ces braves gens »

Je remerciai le tailleur en libreterran. Il sourit à nouveau, me salua et me tendit une seconde chemise.

« Qui les lavera ? »

Les yeux d'Étoile s'écarquillèrent de surprise.

« Il faut être Borênan pour poser de telles questions ! Soit tu es doué en magie et cela ne sera jamais un problème. Soit un ami ou une amie pratique la Magie et ce n'est pas un problème non plus. Soit tu n'as pas d'ami -cela est peu probable- et tu n'es pas magicien et tu iras au lavoir la laver. Là, tu rencontreras probablement quelqu'un qui sera magicien et t'aidera ou te présentera un magicien qui sera heureux de t'aider.

— Il n'y a pas de lavandières ? De serviteurs ? »

Elle leva les yeux au ciel et poussa un juron en une langue inconnue.

« Par Lokar ! Qui aimerait passer son temps à laver le linge sale d'autrui ? Tu le ferais, toi ?

— Ma condition l'interdit ! »

Elle me regarda en secouant la tête.

« Ta condition ! Ne dis jamais ce mot devant un libreterran. Personne ne le comprendrait ! Ici, peu importe ta naissance et qui étaient tes parents ! Je veux bien te pardonner de tels propos car tu n'es ici que depuis peu de temps -comme le montre ton ignorance crasse des usages- mais, je t'en prie, réfléchis un peu avant de parler. Ta condition !

— Veuillez me pardonner » Dis-je en baissant la tête, penaud.

« Je veux bien le faire, mon garçon, si tu me promets de tenir ta langue. Tu as beaucoup de chance d'être accepté sur Libreterre et encore plus de pouvoir venir à la Tour à peine arrivé sur l'île ! Bon, suis-moi. Tu as sûrement envie de te reposer un peu.

— Je voudrais surtout avoir des nouvelles de Néalanne.

— Ne crains rien pour elle.

— Elle était gravement blessée. Presque mourante.

— Je ne me fais pas de souci. Aie confiance en nos guérisseurs »

Je l'accompagnai jusque dans un jardin intérieur au centre d'un vaste bâtiment. Il y avait là un grand nombre d'edrulains qui allaient et venaient, des hommes et des femmes de toutes races et de tous âges. Au centre du jardin, aussi sur le rebord d'un petit bassin, Lordel, simplement vêtu d'un pantalon court, parlait avec une dizaine d'autres edrulains. Étoile m'amena vers eux.

« Ah, amis, voici donc Fronin dont je vous parlai à l'instant » Dit Lordel en souriant.

En un instant, je fus l'attention de tous les regards et de toutes les attentions. Tous me saluèrent en me tapant amicalement l'épaule ou le dos. Les mots aimables fusèrent.

« Bravo !

— Bel exploit !

— Bien, mon garçon ! »

Je me sentis rougir. Étoile tendit le sac à dos qu'elle portait à son propriétaire en disant simplement :

« Ton manteau y est. Fronin a celui de Néalanne dans le sac qu'il porte.

— Lordel, je voudrai voir Néalanne. » Dis-je.

« Pas de souci, mon garçon. Suis-moi. Sœurs et frères, nous nous retrouverons au dîner »

Je me tournai vers Étoile.

« Encore merci, sœur.

— Sois le bienvenu en ce lieu, jeune Boréan. Sois bien conscient de ta chance d'y être et comporte toi en hôte respectueux des usages. Nous nous reverrons très bientôt »

Je suivis Lordel dans le bâtiment. Le sol était fait d'une magnifique mosaïque et les murs étaient peints de fresques d'une grande finesse d'exécution. Des boules de verre diffusaient une lumière douce.

« Quel est cet endroit, Lordel ?

— C'est un havre, Fronin. Un lieu où vivent les edrulains. Chacun d'entre nous est sûr d'y trouver un lit. Il y a également des salles d'enseignement, des lieux où préparer les repas et manger, se reposer, méditer, parler et se distraire. Nous avons aussi une bibliothèque et une infirmerie où nous trouverons Néalanne »

Au bout d'un large couloir, Lordel frappa à une large porte peinte en blanc. Un vieil homme nous fit entrer et, à la demande de Lordel, nous amena dans une petite chambre. Néalanne était assise sur un lit, vêtue simplement d'une tunique qui laissait ses épaules découvertes. A l'endroit de ses plaies si affreuses, je ne vis que quelques très fines cicatrices, comme celles que laissent les blessures plusieurs années après qu'elles aient été infligées. A la tête du lit, une grande femme, vêtue d'une longue robe blanche, parlait avec elle. Ses longs et fins cheveux noirs, serrés dans un fin diadème d'argent, encadraient un visage magnifique aux grands yeux bruns. Si Néalanne incarnait à mes yeux toute la

sensualité féminine, cette dame était la beauté incarnée. Une beauté non pas froide, mais douce, chaleureuse, celle de la mère ou de la sœur que tout homme rêve d'avoir. Lordel, saisi par l'émotion, s'inclina devant elle, un genou sur le sol.

« Ladorne » Murmura t-il.

« Lordel, mon très cher ami, qu'il est agréable de te voir ! »

Elle lui tendit la main. Lordel se releva et prit dans ses bras la dame qui l'étreignit en souriant. Ils restèrent ainsi un long moment avant de se séparer comme à regret et la dame se tourna vers moi :

« Et tu dois être Fronin. Sans tes bons soins, Néalanne ne serait plus. Puisse Lokar t'avoir en sa garde, jeune homme. Sois le bienvenu à la Tour.

— Merci, Dame »

Je m'accroupis de façon à que mon visage soit à hauteur de celui de Néalanne. Saisi d'émotion, je lui pris la main dans les miennes. Elle me sourit et me caressa la joue en un geste tendre. J'embrassai sa paume.

« J'ai eu si peur de vous perdre, Néalanne.

— De me perdre, dis-tu ? Si tu ne m'avais pas soignée si rapidement et de façon si efficace, Fronin, cela aurait été le cas. Je te dois beaucoup, une fois de plus.

— Mais par quel miracle, Néalanne, vos blessures ont pu guérir si vite ?

— Ladorne est une très grande guérisseuse.

— Néalanne avait perdu beaucoup de sang. Tu as fait exactement ce qu'il fallait faire, Fronin, avec les moyens dont tu disposais. Néalanne m'a dit qu'il y a de la Magie en toi. Je crois que tu feras un bon guérisseur, une fois formé. Tu comprendras alors qu'un sort est plus efficace et moins douloureux pour le blessé que ces méthodes que seuls pratiquent ceux qui ignorent ou méprisent la Magie, » Dit Ladorne.

Sa voix était chantante et, bien que parlant librement, je compris sans aucune difficulté ce qu'elle

disait alors qu'elle usait de mots que je n'avais pas encore appris. Néalanne parla à son tour, cette fois en borênan, et sa voix était triste.

« Et il faut que tu nous expliques où tu les a apprises, Fronin. Car, pour être franche, je crains que ce soit au même endroit que celui où l'on t'a enseigné le verougue que tu parles si bien.

— Je ne parle pas verougue !

— Et en quelle langue t'es-tu adressé à la charmante créature qui voulait me dévorer ? J'étais consciente, Fronin. Suffisamment pour t'entendre lui parler. Je ne parle le verougue que très mal, Fronin, nous manquons un peu d'enseignants pour l'apprendre, mais je sais reconnaître cette langue quand je l'entends. Il va donc falloir nous conter ton histoire, jeune ami, toute ton histoire... »

Chapitre III

Une heure plus tard, nous étions dans une grande salle lumineuse, meublée avec soin et magnifiquement décorée. Mais je ne prêtai qu'une attention limitée au décor. Je suai abondamment malgré la fraîcheur des lieux. J'étais assis au centre de la salle. Ladorne et Lordel étaient en face de moi. Néalanne était assise dans un grand fauteuil amplement garni de coussins et ses jambes que couvrait un plaid reposaient sur un gros pouf. Tous les trois avaient revêtus leurs manteaux edrulains. Ce fût Ladorne qui parla la première :

« Tu parleras dans la langue qui te sied, jeune homme. Nous te comprendrons et tu nous comprendras, bien que nous parlerons Libreterran. Tu n'as rien à craindre. Nous savons que tu n'es pas notre ennemi même si tu parles leur langue, que tu appris leur façon de prodiguer des soins et que tu as caché ces connaissances à Lordel et Néalanne. Le fait que tu aies sauvée et protégé au péril de ta vie une des nôtres te préserve de tout châtement et de toute punition. Saches également que tu si tu mens, même par omission, je le saurais. Prends ton temps, la parole est délivrance.

— Je suis le neuvième enfant de mon père, son quatrième garçon, et le seul que ma mère lui ait donné. Mon père était et est toujours un homme dur et sévère, que je n'ai jamais vu manifester de tendresse à quiconque, si ce n'est à ses chiens où à son cheval de guerre. Il avait pour habitude de rosser ses enfants, ses serviteurs et ses serfs à la première incartade ou à la première insolence et j'ai

appris très vite à le craindre. Au contraire, ma mère était douce et affectueuse. Ses relations avec les autres épouses et concubines de mon père n'étaient guère chaleureuses et elle se sentait très seule au château. Bien que mon père le lui défendit, j'étais toujours avec elle. Elle m'entoura d'affection et de tendresse et m'apprit à lire et écrire dès mes quatre ans. Je dévorai les rares livres de la bibliothèque de mon père -qui a toujours tenu les lettrés en piètre estime- jusqu'à les connaître par cœur. Vint ce jour funeste de ma neuvième année où je fus donné en otage d'honneur au comte Labrenan, un vieil ennemi de notre famille.

— Otage d'honneur ? » Me coupa Lordel, un sourcil interrogateur dressé.

« Une charmante coutume borênane, » Répondit Néalanne. Quand deux seigneurs concluent un traité, chacun donne en gage à l'autre un membre de sa famille. Généralement, il s'agit d'un fils aîné, voire d'une épouse notoirement aimée, bref de quelqu'un qui compte pour chacun des signataires. C'est la garantie que le traité sera respecté. Continue, Fronin.

— Le comte Labrenan me traita pire que ses chiens. Je fus chargé de m'occuper des porcs et de la basse-cour. Mal nourri, dormant dans l'écurie, me lavant à l'eau glacée et subissant les railleries, quand ce n'étaient les coups, des fils du comte, rien ne me fut épargné. Cela dura environ sept mois, jusqu'au jour où mon père attaqua et pilla deux villages de Labrenan, en représailles de je ne sais quel incident. »

Le visage de Néalanne se contracta imperceptiblement, elle ouvrit la bouche mais se ravisa avant de parler.

« Labrenan, fou de colère, me fit fouetter à plusieurs reprises. Il m'enchaîna avec les porcs et me fit manger avec eux. Puis il me jeta dans un cachot sans lumière. De temps à autre, il me faisait sortir et s'amusait à me brûler avec un fer rougi au feu ou à me fouetter. Il lui arrivait de m'oublier pendant deux ou trois semaines puis de me réveiller en

pleine nuit pour me jeter en salle de torture. Il faisait soigner mes plus graves blessures par son barbier. Pour me nourrir, il me faisait jeter un morceau de pain dur, des épiluchures de légumes, des fruits pourris que je devais retrouver dans le noir avant que les rats, nombreux dans ma cellule, ne les dévorent. Parfois, il venait me rendre visite et riait de ma peur. D'autres fois, il me faisait sortir, m'attachait à sa table de torture et me laissait là plusieurs heures durant sans me faire le moindre mal. Il lui arrivait aussi de revenir me chercher quelques minutes après une séance de torture pour me faire souffrir à nouveau. Je basculai dans la folie, je n'étais que peur et souffrance. Un matin, je fus réveillé par des bruits de lutte et des cris dans le château. La porte du cachot s'ouvrit pour laisser place à un officier verougue. Je me recroquevillai dans un angle de ma cellule, il m'approcha, se pencha vers moi et me parla doucement dans ma langue. Devant mon absence de réponse, il me fit sortir sans violence et interrogea quelques serviteurs. Il venait de s'emparer du château à la suite d'une opération particulièrement audacieuse, puisque lui et quelques hommes avaient pénétré par le souterrain secret à l'heure où presque tout le monde était endormi et avaient rapidement défait les quelques sentinelles. Labrenan était absent depuis quelques jours, sans doute parti guerroyer contre mon père ou un autre seigneur. La garnison du château se composait à ce moment d'un vieux sergent boiteux et de quelques jeunes recrues. Cet officier verougue s'appelait Kernak. Il m'amena au médecin de son bataillon, un vieil homme nommé Loquan. Ce dernier me lava avec douceur et enduisit mes plaies d'un baume bienfaisant qui me procura un grand soulagement. Il me nourrit de choses simples mais qui me parurent un festin.

— Combien de temps a duré cette épreuve ? » Demanda Ladorne.

« Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment car j'avais perdu toute notion du temps. Il faisait noir comme dans un four dans ce cachot et je

ne voyais pas passer les jours et les nuits. Pour en avoir parlé plus tard avec Loquan, en tenant compte des saisons, nous avons pu déduire que cela avait du durer huit ou neuf mois.

— Neuf mois ! » S'exclama Néalanne « Mais c'est absolument abominable ! Quand on voit ta pauvre peau et qu'on sait que cela fait plus de douze ans que cela t'es arrivé, comment est-il possible que tu aies pu survivre ?

— Car il savait parfaitement quand s'arrêter. Son barbier était habile. Les blessures qu'il m'infligeait ne se sont jamais infectées. Aucune plaie ne l'a jamais fait durant ma vie »

A ces mots, Ladorne et Néalanne échangèrent un bref regard. Néalanne m'encouragea à poursuivre.

« Tu étais un enfant ! Un tout jeune garçon encore...

— J'étais le fils de son ennemi. Et me faire ainsi souffrir semblait le réjouir au plus haut point.

— Revenons à ce Loquan, Fronin » Dit Ladorne.

« Il me soigna et veilla sur moi. Il m'enseigna sa langue. Kernak et les soldats verougues...

— Oui ? » M'encouragea Ladorne par un sourire.

« ... se montraient gentils avec moi. Ils m'offraient des friandises et des fruits, jouaient avec moi, me manifestaient des preuves d'affection, de respect et d'amitié. Quand à Loquan, il était chaleureux et me consacrait tout le temps dont il disposait. C'était un grand lettré, un médecin et un poète. C'est lui qui m'apprit l'elfique, le nain et le telgesh, étonné de ma capacité à apprendre les langues aussi vite. Il m'apprit également son métier, la science des simples, comment recoudre une plaie et diagnostiquer une maladie. Je servais également d'interprète aux soldats auprès des gens de la région. Kernak sut l'administrer avec efficacité et bienveillance et les paysans étaient plus prospères qu'au temps de Labrenan malgré les impôts que levaient les Verougues. Loquan et moi soignons les blessés, les malades, les vieillards. J'ai même appris à aider

les femmes à mettre au monde leurs enfants. Quand le bataillon, après avoir conquis et pacifié la région, embarqua vers Verrou, ils m'emmenèrent avec eux. J'avais alors dix-sept ans.

— N'as tu pas eu envie de revenir parmi les tiens ? » Demanda Lordel.

« Ceux qui m'avaient presque condamné à mort, vous voulez dire ? N'ayant pu recevoir l'éducation de chevalier, ils m'auraient probablement envoyé nettoyer les écuries. J'avais rencontré un homme bienveillant qui était un puits de science et de sagesse et qui me permettait enfin d'étancher ma soif de connaissances. Il a été mon père beaucoup plus que n'a pu l'être mon géniteur.

— Et ta mère ? » Le visage de Néalanne était grave quand elle posa cette question.

« Elle me manquait... infiniment. Mais retourner vers elle signifiait retourner vers tous les autres »

A ce moment, je ne pus empêcher les larmes de jaillir de mes yeux. Ma gorge était serrée. Néalanne posa ses lèvres sur son poing serré et détourna les yeux. Lordel fixait le plafond. Seule Ladorne laissa ses yeux dans les miens et m'encouragea d'un geste de la main à poursuivre.

« Le territoire de mon père ne faisait pas partie du protectorat verougue. Kernak me proposa de me faire franchir la frontière mais j'avais trop peur. La compagnie qu'il commandait était ma famille désormais. Ses hommes m'ont témoigné infiniment plus de tendresse que celle dans laquelle je suis né. Arrivée à Verrou, le bataillon fût démobilisé et Loquan retourna habiter chez un noble de ses amis. C'était un vieux général qui m'accueillit avec mon maître. Je poursuivis mon apprentissage de médecin à l'université verougue dont Loquan acquitta les lourds droits d'inscription. Tous mes instants de loisirs étaient consacrés à la bibliothèque de l'université où je perfectionnai ma maîtrise des langues et la connaissance de mon art. Hélas, mon vieux maître avait plus de soixante-dix ans et il mourut dans son sommeil. N'ayant plus de ressources pour

achever mes études, incapable de trouver un emploi, je n'eus d'autre choix que de repartir à Borène... Ils furent tous très surpris de me voir vivant. Ma mère, bien sûr, était particulièrement heureuse, au contraire de mon père et de mes frères qui se montrèrent fort peu joyeux de me revoir. Bien sûr, ils me contraignirent à leur apprendre ce que Labrenan m'avait fait et cela les mit en colère. J'aurais aimé leur dire qu'en rompant le traité, ils en étaient responsables, mais je n'en trouvai pas le courage. Je devins médecin itinérant, soignant les pauvres et les miséreux fort nombreux dans la région. J'essayai de passer le moins de temps possible au château où je n'étais guère le bienvenu.

— Quand as tu quitté Verrou ?

— Il y a environ quinze mois de cela.

— Tu as donc passé onze ans loin des tiens. Tu as dit être très proche de ta mère. Comment a t-elle pu survivre à cette épreuve ?

— Je ne sais pas. Me revoir vivant lui a bien procuré une joie immense. Les médisances des servantes m'apprirent qu'elle ne partageait plus le lit de mon père depuis que j'avais été fait otage d'honneur. Elle était terriblement seule. Je n'ai pu rester au château après ce jour où mon père décida de m'offrir les services d'une prostituée, prétextant qu'un noble borénan de plus de vingt ans se devait de ne plus être puceau et que cet état était une insulte à son honneur. Je me retrouvai donc avec une jeune femme, presque une adolescente. Lorsqu'elle me vit enlever ma chemise, elle retint son cri et se réfugia dans un coin de ma chambre en disant « non, non ». Je remis ma chemise et lui dit que je ne lui imposerais pas ce dont elle ne voulait pas et que je n'en parlerai à personne. Le lendemain, je remerciai mon père de son attention en lui disant que cela m'avait beaucoup appris »

Néalanne se prit la tête dans ses mains et murmura :

« Ce n'est pas possible.

— Ce fût la dernière fois avant le jour de mon exil où je vis mon père. Je me fis bâtir une petite maison dans les bois par un charpentier dont j'avais soigné l'épouse, m'y installai et continuai de dispenser quelques soins autour de moi.

— Mais as-tu tout dit à ceux de ta famille ? Les tortures de Labrenan ? Ta vie sauve grâce aux Verougues ? Ton séjour sur Verrou ? Tes études de médecin ?

— De façon très brève. J'ai bien sûr raconté tout cela plus longuement à ma mère. Elle m'a simplement dit que les Verougues pouvaient se révéler parfois moins chaleureux et courtois qu'ils ne l'avaient été avec moi »

Un petit sourire sans joie se dessina sur les visage de mes interlocuteurs.

« Quel souvenir gardes-tu de Verrou ? Des gens de là-bas ? » Me demanda Ladorne.

Il m'était difficile de croiser longtemps son regard. La beauté de cette femme était absolument fascinante. Ô, comme je comprenais Lordel !

« C'est un pays riche... très riche ! Et si pauvre en même temps. Zorkoff, l'homme qui nous accueillit, Loquan et moi, était froid mais toujours courtois à mon égard alors qu'il était chaleureux et aimait plaisanter avec mon maître. A l'université, il n'y avait guère de camaraderie. On me raillait souvent à cause de mon accent borênan, me traitant de bouseux, de plouc, de paysan, de colonisé. Tous les Verougues que j'ai rencontrés, à l'exception de Loquan, étaient infiniment persuadés que leur peuple était supérieur en tous points à tous les habitants des autres îles. Il me faut reconnaître que Zorline, la ville où je vivais et étudiais, était fort belle et propre, du moins dans les quartiers que je traversai pour me rendre à l'université. Nous habitions dans un véritable palais avec de nombreux serviteurs. J'ai cru comprendre que notre hôte avait fait fortune dans la conquête de la province de Flona, en Verlande, grâce au commerce du bois et des esclaves. J'ai eu beaucoup de mal à comprendre qu'un soldat

pouvait aussi être marchand mais, sur Verrou, s'enrichir semblait être le devoir absolu et impératif de tout homme vivant. A part mon vieux maître, je n'ai rencontré que très peu de Verougues capables d'un acte désintéressé. J'ai vu des hommes de la milice battre comme plâtre des mendiants innocents. J'ai vu des enfants morts de faim ou de froid, au petit matin dans la rue, avant que ne passent les ramasseurs de morts.

— Les ramasseurs de morts ? » M'interrogea Néalanne, une grimace de dégoût sur le visage.

« Une sépulture coûte cher. Très cher. La plupart des morts sont mis dans la rue où les ramasseurs de morts les prennent en charge chaque matin. Mille légendes, toutes plus abominables les unes que les autres, courent sur leur compte, en particulier sur la façon dont ils parviennent à dégager un revenu de cette sinistre activité.

— Tu as parlé de pauvreté ?

— A côté de quelques Verougues dont la fortune se compte en milliers de pièces d'or, il y a une foule de petits artisans et serviteurs qui arrivent à vivre tant bien que mal, selon le métier qu'ils exercent et selon les saisons. La plupart des serviteurs de Zorkoff n'étaient pas payés. Un jour où je m'en étonnai sur Borêne, les serviteurs reçoivent quelques gages-, il me répondit sèchement qu'il les nourrissait, leur fournissait un toit, des vêtements propres et de la nourriture saine, et que cela était bien assez. Je dois reconnaître qu'ils n'étaient moins à plaindre que les paysans. Ces derniers ne possèdent pas la terre qu'ils travaillent et doivent reverser la moitié des récoltes à leur propriétaire. Les années de bonne récolte, cela est supportable. Les autres, il y a de grandes disettes alors que les entrepôts des marchands regorgent de blé borênan ou verlandais. Souvent, les fils de paysan s'engagent dans l'armée où la solde est bonne et où les meilleurs peuvent devenir officiers et alors participer au commerce. Je me souviens d'un hiver où il y eût une révolte, de propriétaires molestés par leurs serfs suite à la mort de vieillards et d'enfants affamés. Nous ne pouvions

nous rendre à l'université car tout le monde devait rester chez soi. En quelques jours, les désordres - comme les appelait Zorkoff- furent réprimés dans le sang par les légions. Je me rappelle aussi les corps déchiquetés de pauvres hères que notre enseignant d'anatomie disséquait devant nous pour montrer les effets des blessures internes.

— Et cela t'a paru ... normal ? logique ?

— Je ne cherchai pas à y voir de la logique. J'avais vu bien pire sur Borêne. J'étais en vie, bien nourri, sans peur du lendemain et j'étudiai. Qu'aurais-je du faire, Dame Ladorne ? Me dresser seul face à tous ces gens ? Pour connaître une fois de plus le cachot, le fouet, la faim, le froid, la crasse, la nuit, la peur et sans doute pire ? Un jour, un camarade de promotion avec lequel je marchai dans la rue, me tança vertement parce que je voulais acheter un morceau de pain à une pauvre mendicante avec un tout petit enfant qui pleurait. Il me dit que nourrir les pauvres était criminel, que la pauvreté n'était que le résultat de la paresse et de l'ignorance et que nourrir un pauvre revenait à encourager sa fainéantise naturelle. Quand je m'en ouvrai à Loquan, ce dernier me dit que je ne devais pas fermer mon cœur mais qu'à Verrou, la bonté était souvent considérée comme de la faiblesse.

— Revenons à Borêne. Et quelle fût donc la cause de ton exil ?

— Un jour, mon père envoya un de mes frères me chercher. Il avait, me faisait-il dire, une merveilleuse surprise à me faire. Labrenan... Il l'avait capturé. Il avait réuni tous ses serviteurs, soldats, serfs, ses épouses et concubines, ses enfants, ses brus, ses petits enfants. Labrenan était dans un triste état. Il avait été rossé par mon père et mes frères. Il avait été blessé au flanc lors de sa capture et sa plaie était gravement infectée. Il pleurait comme un enfant en implorant pitié.

« Il est à toi, mon fils. Prends ce fouet et montre à tous ici comment mon fils se venge », me dit mon père. Je ne fis rien. Je me contentai de regarder ce pauvre hère. « Allons, mon fils, si tu ne veux pas le

fouetter, prends cette arme et tue le. Mais avant, fais le souffrir comme il t'a fait souffrir ! ». Je ne bougeai pas. Mon frère aîné, d'un geste brusque, me fit comprendre qu'il fallait que j'agisse. Alors je réunis tout mon courage, regardai mon père dans les yeux et lui tint ces propos : »

Je m'étais remis à pleurer mais ma voix restait claire :

« Je ne ferais rien de cela, mon père. Mon rôle est de soigner les gens, pas de les blesser, quel que soit le mal qu'ils ont fait. Je ne ferais rien de ce que vous demandez. Si je tue cet homme, les siens voudront tuer ma famille. Je ne prendrai pas part au cycle de la haine. Faites en ce que vous en voulez mais soyez seul responsable ! ». Vous connaissez la suite. Il se leva et me tendit son épée en m'ordonnant de tuer Labrenan et me menaça de m'exiler sur le champ si je ne faisais pas. Je ne le fis pas... et lui tint sa promesse.

— Tu as fais montre d'un très grand courage, jeune homme, » dit Ladorne; « Tu es bien digne d'être des nôtres. Que désires-tu apprendre ? Néalanne m'a confié que tu avais quelques talents magiques. Ta connaissance des langues pourrait également nous être précieuse. Ainsi que ta passion des livres.

— Je ne veux pas être impliqué dans des actions violentes, de près ou de loin.

— Personne ne te le demandera.

— Néalanne m'a dit que mes talents de médecin ne sont d'aucune utilité ici.

— Il me semble que tu lui as prouvé le contraire. Mais nous avons le temps. Continue d'apprendre nos usages, nos traditions, notre langue et sache que tu es désormais ici chez toi et que tu y as toute ta place. N'es-tu pas déjà un héros ? »

Elle souriait toujours. Son visage était accueillant, confiant, empli de chaleur et peut-être de tendresse. Elle ne se moquait pas de moi. Elle se mit debout en même temps que Lordel et posa sa main sur le bras de ce dernier et tous deux sortirent de la

salle. Je restais seul avec Néalanne qui me regardait, les yeux dans les yeux.

« Ne disais-je point que tu avais une belle âme ? »

Elle se leva avec difficulté et s'avança jusqu'à moi. Je lui fis face. Elle me prit dans ses bras, me serra contre elle. Je m'abandonnai à son étreinte et laissai libre cours à mes larmes. Elle m'embrassa longuement sur la joue, au coin des lèvres et me glissa à l'oreille.

« Bienvenue en Libreterre, Fronin, petit frère... »



Je laissai Néalanne, épuisée, se reposer à l'infirmierie. Cette journée avait été celle des prodiges et tout cela m'avait rendu fourbu mais merveilleusement serein.

En sortant de l'infirmierie, je cherchai Lordel et ne le trouvai point. Puis je me dis qu'il était vain de le chercher. Il était probablement avec Dame Ladorne et il aurait été inconvenant de les déranger. Je me mis alors en quête d'Étoile que je découvris rapidement dans la cour où je l'avais laissée.

« Tu as l'air exténué, jeune homme.

— Je crois l'être effectivement, sœur. Je m'interroge néanmoins. Ou puis-je dormir ? Me restaurer ?

— Rien de plus simple. Viens avec moi, je te prie »

Je la suivis. Nous nous rendîmes à l'entrée du havre. Là, Étoile me présenta au portier, un vieil homme fort courtois.

« Tu peux lui parler Borênan, si cela t'est plus facile. Je te laisse, Fronin. Une fois que tu auras pris possession de ta chambre, rejoins-nous pour dîner à la salle de repas nord, tu m'y retrouveras avec quelques amis que je te présenterai.

« Es-tu là pour longtemps, Fronin ? » Me demanda le vieillard. « Et es-tu seul ?

— A vrai dire, je n'en sais rien et, oui, je suis seul. Je suis venu ici pour apprendre. Y a t-il un autre endroit dans la ville où je pourrais loger ?

— Certains apprentis habitent en ville dans des familles. Mais considérons que tu vas rester ici au moins quelques semaines, ne serait-ce que le temps de bien maîtriser notre langue. Je vais donc te mettre au deuxième étage à l'aile ouest »

Il me confia une paire de draps propres, du linge de toilette, appela une jeune demoiselle et lui demanda de me conduire à ma chambre. La jeune femme, petite et mince, ne devait pas avoir plus de dix-huit ans. Elle avait des cheveux courts et noirs. Son visage, qui était encore celui d'une adolescente, était frais et doux. Ses yeux immenses, l'un noisette et l'autre d'un bleu éclatant, lui conféraient un regard étrange. Elle était néanmoins fort agréable à regarder. Se présentant comme Ledane, me saluant avec un petit sourire, elle me fit signe de la suivre. Nous traversâmes la cour et, utilisant un escalier fort large, montâmes au deuxième étage. Là, je découvris un long couloir avec, à droite comme à gauche, de nombreuses portes sur lesquelles un mot, à chaque fois différent, était écrit dans un alphabet que je ne connaissais pas. La demoiselle compta les portes et s'arrêta devant l'une qu'elle ouvrit.

C'était une petite pièce carrée de dix pieds de côté. Un matelas assez large, sur lequel étaient posés deux couvertures sommairement pliées, était placé à même le sol dans un coin de la pièce. Il y avait une table minuscule avec une chaise confortable sur le mur opposé. Une petite étagère et un petit coffre de bois complétaient le mobilier de la pièce, dont les murs étaient peints d'un bleu léger. La pièce était propre et sentait bon. Une petite fenêtre donnait sur la cour intérieure.

« Voilà. Tu dois écrire ton nom sur un morceau de papier et le mettre sur la porte »

Elle parlait borénan avec un accent que je ne connaissais pas.

« En libreterran ?

— Bien sûr. Si bon nombre des gens qui passent ici parlent ta langue, ils sont peu nombreux à l'écrire.

— Je ne connais pas l'alphabet libreterran. Je n'ai commencé l'apprentissage de votre langue que depuis quelques jours.

— Le libreterran n'est pas ma langue maternelle, grand frère. Je viens de Verlande pour apprendre la Magie. Viens-tu aussi pour apprendre la Magie ? Tu ne ressembles pas à un guerrier.

— Je ne sais pas encore. J'ai du quitter Borêne malgré moi et les hasards m'ont conduit ici. Néalanne dit que j'ai un don pour la magie. Et vous, sœur ?

— Les edrulains protègent mon village contre les Verougues depuis une bonne dizaine d'années. Ils ont décelé mon pouvoir et m'ont proposé de venir apprendre la Magie ici, de façon à que nous soyons plus forts face à ces maudits envahisseurs. Un jour, nous les bouterons hors de Verlande comme ils ont été boutés hors de Libreterre. Mais donne-moi tes mains »

Je ne le fis pas.

« N'aie pas peur. Tu n'as rien à craindre ! » Dit-elle en souriant.

Je les lui tendis. Elle me les prit. Ses mains étaient douces et chaudes et son contact était agréable. Elle ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Puis elle les ouvrit brusquement, lâcha mes mains, recula et se cogna contre le mur, poussant un juron que je ne compris pas. Se frottant la tête à l'endroit du choc, elle me regardait avec une grande surprise dans le regard.

« Que se passe t-il ? » Demandai-je.

« Excuse-moi. Ton pouvoir est fort surprenant !

— Que voulez-vous dire ?

— Il est surprenant, il est difficile d'en dire plus. Il est différent de tous les autres magiciens ou ap-

prentis que j'ai pu approcher. As-tu déjà lancé ton premier sort ?

— Pas encore.

— Cela devrait venir vite. Bon, nous allons préparer ton lit. Tu n'as pas de vêtements ? Des livres, des objets personnels ?

— Non, seulement cette chemise que l'on m'a donnée tout à l'heure. Et ce petit sac avec... heu... quelques affaires.

— Tu peux les laisser dans ce coffre.

— Il n'y a pas de lieu où se laver ?

— Il y a une salle commune de sudation et de bains au bout du couloir. Elle est chauffée tous les matins et tous les soirs.

— Il y a rien de plus... intime ?

— Ici, il te faut oublier toute pudeur. J'ai eu un peu de mal au début avec cela quand je suis arrivée, surtout devant les garçons. En fin de compte, on s'y fait très vite et j'aime bien y aller avec des amis. Ne fais pas cette tête là !

— C'est que... j'ai quelques cicatrices fort laides sur tout le corps.

— Oui, comme beaucoup de nos aînés edru-lains.

— Comment ça ? Néalanne a été gravement blessée ce matin et, après avoir été soignée par Ladorne, il n'y a presque plus de traces.

— Parce que c'est Ladorne ! Une des plus grandes guérisseuses qui soient. Et que la blessure était très récente. Plus on tarde à soigner une blessure, plus c'est difficile et plus les traces éventuelles sont importantes.

— Donc on ne peut, par magie, faire disparaître une cicatrice ?

— Je ne sais pas. Nul ne connaît les limites de la Magie. Accepterais-tu de me les montrer ? »

Je restais coi un moment. Une telle demande, exprimée seulement deux jours plus tôt, aurait valu

de ma part une réponse cinglante. Mais là, je ne ressentais aucune honte.

« Ce n'est guère un spectacle agréable.

— Sur Verlande et même ici, j'ai vu des choses affreuses en ce domaine.

— Soit »

Je me tournai et soulevais ma chemise. Je n'avais pas envie de voir son visage. Je sentis ses doigts sur mon dos.

« C'est comme si plusieurs blessures successives t'avaient été infligées au même endroit.

— C'est le cas.

— Je crains que cela soit difficile. Il faudrait en parler à Ladorne ou à un autre enseignant de la Magie de guérison. Maintenant, viens, allons manger.

— Une dame kitling m'a déjà proposé de la rejoindre pour dîner.

— Ha ? Tu es mangeur de chair ? »

Je crus déceler un reproche dans sa voix.

« Oui, je mange de la viande. Il ne faut pas ?

— Bien sûr qu'il ne faut pas. Du moins, quand on peut s'en passer. Nos frères loups ou chats ont du mal à ne pas en manger et leurs forces s'épuisent s'ils ne le font pas. Mais la plupart des Libreterrans ne mangent pas la chair d'autres animaux que les poissons et je pense qu'ils ont raison »

Elle tourna son regard vers la porte et je crus voir de l'inquiétude dans son regard.

« Nos maîtres nous interdisent de débattre de cela. Ils disent que c'est inutile. Mais ne restons pas là à discuter comme deux vieilles magiciennes de Libreterre. Je vais écrire ton nom et nous irons manger... chacun de notre côté »

D'un petit sac qu'elle portait à la ceinture, elle prit un petit morceau de papier et une mine grasse. Son écriture était toute en rondeurs et fort agréable à regarder.

Elle m'accompagna jusqu'à la salle à manger, une salle immense où bon nombre de convives étaient déjà attablés, autour de tables rondes de huit ou dix personnes. Il y avait un grand nombre d'hommes-loups, immenses et un peu effrayants, des kitlings, qui paraissaient minuscules à côté des premiers, des nains et quelques humains. Tous dévoraient avec entrain de grandes pièces de viandes rôties. Étoile était assise à côté de trois de ses frères -ou sœurs- de race et d'un homme-loup. Je m'approchai d'elle et la saluai. Elle me désigna un siège en face d'elle.

« Mes amis, » dit-elle en Borênan « Je vous présente Fronin. Je crois l'avoir quelque peu aidé aujourd'hui alors qu'il se sentait un peu seul face à un crapaud-lézard. Cette sale bête a failli envoyer la pauvre Néalanne rejoindre Lokar. Heureusement, ce jeune homme semble doué pour soigner les gens. Fronin, je ne te présente pas Solkar, mon maître et ami, qui est venu à ton aide avec moi sur le dragon Volfeu » dit-elle en désignant l'homme-loup. « Voici aussi Vunesse, Feu Follet et Lune Rousse. Afin de ne pas te mettre dans l'embarras, je te précise que Vunesse et Lune Rousse sont des dames et que Feu Follet est un monsieur. Mais assieds-toi donc, mon garçon, à moins que tu n'aimes la viande froide »

Pendant qu'elle me parlait, Solkar mit trois gros morceaux de viande dans une assiette qu'il mit devant moi. Il remplit également un gobelet d'eau.

« Bonsoir, je suis... heu... content d'être avec vous, » Dis-je en un libreterrann maladroit.

Les kitlings utilisaient un couteau pour couper des petits morceaux de viande qu'ils portaient à leur bouche. Solkar tenait un os énorme entre ses mains et croquait à pleines dents, indifférent au jus qui coulait sur son menton, en mastiquant bruyamment.

« Mange, mon garçon. Sinon, Solkar finira par s'attaquer à ton assiette. Il n'est jamais rassasié. D'ailleurs, je te conseille de l'éviter entre les repas » Dit Feu Follet en Borênan.

« Sois sûr que je ne te mangerai jamais, sale chat. Tu es tout maigre, tu es plein de poils et tu es tellement plein de morgue que tu dois en être im-mangeable. Je crois que je préférerai manger du Verougue » Répondit l'homme-loup dans la même langue.

« Beuh, du Verougue ! Je préférerais une assiette de poireaux bouillis avec de la salade crue plutôt que de manger du Verougue ! » Répondit Feu Follet.

Les deux comparses éclatèrent bruyamment de rire. Étoile leva les yeux au plafond.

« C'est tous les soirs la même chose. Je ne sais pas pourquoi je persiste à vouloir dîner avec ces deux là. Ils ne savent pas se tenir et mangent plus que de raison. Je comprends pourquoi les grands maîtres de l'ordre vous envoient dès que possible en mission. Je ne sais quoi, de votre appétit insatiable ou de votre humour, est le plus désespérant »

Solkar et Feu Follet rirent de plus belle, des larmes dans les yeux, en tapant du poing sur la table, à tel point qu'un nain hilare, sur la table voisine, nous dit :

« On ne s'entend plus mâcher ! »

La viande grillée, probablement du mouton, était délicieuse. L'absence de couverts me décontenança quelque peu mais j'étais affamé et je dévorai le contenu de mon assiette avec un plaisir évident, sans prêter plus d'attention à mes compères de table qui échangeaient des traits d'humour en Libreterran.

A la fin du repas, ils se levèrent et allèrent laver leur assiette. Je les accompagnai. Étoile s'approcha de moi et, à voix basse, me dit :

« Ne juge pas trop vite Solkar et Feu Follet, mon garçon. Ils peuvent te paraître un peu fous mais ils reviennent d'une mission éprouvante sur Sombre-rive où ils ont été témoins du sort cruel que les sangrelins font subir aux elfes et d'autres choses plus affreuses encore. Ils se laissent aller. Tu as pu voir cet après-midi que Solkar, face à l'adversité, sait être parfaitement efficace.

— Tout comme vous, sœur.

— Ne me fais pas ronronner, vil flatteur »

Je regagnai ma chambre alors que la nuit commençait à tomber. Quelques minutes plus tard, on frappa à ma porte. C'était Ledane.

« Je suis venu voir si tu ne manquais de rien, frère, et te souhaiter une agréable nuit.

— C'est fort courtois à vous, sœur. Je crois qu'il me faudrait une chandelle.

— Une chandelle, à la Tour ? Ce serait la première fois qu'on en utiliserait une ! Prête moi un petit objet, ce que tu veux.

— Cette cuillère de bois ?

— Ce sera parfait »

Elle s'en empara de la main gauche et, de la main droite, fit un signe avec ses doigts en prononçant une courte incantation. La cuillère se mit à briller comme l'aurait fait une lampe.

« Voilà. Pour l'éteindre, il te suffit de la recouvrir d'un linge quelconque. De toute façon, la lumière ira en décroissant jusqu'à disparaître complètement au bout de quelques heures. Je ne sais pas encore lancer de sorts de lumière perpétuelle !

— Et pour demain ?

— Je repasserai te voir.

— Et de même les soirs suivants ?

— Jusqu'à que tu saches le faire tout seul ou que tu trouves quelqu'un d'autre pour le faire. Mais si tu as envie de parler, peut-être m'autoriseras-tu à m'asseoir ?

— Oui, bien sûr. Mais je ne veux pas abuser de votre temps.

— On se sent souvent seul quand on arrive à la Tour »

Elle s'assit sur le matelas, les jambes repliées sous elle. Sa courte robe remonta, découvrant ses cuisses qui étaient fines et musclées. Je tournai la chaise de façon à lui faire face.

« J'ai entendu dire que tu as sauvée Néalanne en la soignant sans Magie ?

— Les bruits courent vite.

— Il paraît que Ladorne elle-même a été surprise par ce que tu as fait. Sauver une edrulaine est un grand exploit pour un apprenti, même pour quelqu'un d'aussi vieux que toi.

— Je n'ai que vingt-deux ans !

— La plupart d'entre nous arrivent ici entre douze et quatorze. Comment se fait-il que tu sois si vieux ? Ils n'y a pas de quêteurs d'apprentis à Borène ?

— Des quêteurs d'apprentis ?

— Des edrulains qui se chargent de trouver des enfants qui pourraient devenir des edrulains eux-mêmes. Soit parce que la Magie est en eux, soit parce qu'ils sont à même de devenir de grands guerriers.

— Sur Borène, au moins dans la région où je vivais, la magie est considérée comme un crime et les très rares magiciens ne font part à personne de leur pouvoir. Et les edrulains ne se montrent guère au grand jour, même s'ils sont bien présents.

— Ton pays n'est guère hospitalier.

— C'est ce que me dit tout le monde ici et je vais finir par le croire. Surtout après avoir vu Libreterre.

— Toi aussi, tu aimes cette île.

— C'est beaucoup trop tôt pour le dire. Mais c'est un endroit agréable.

— Il n'en est pas de plus délicieux dans toutes les Folandes.

— Et pourquoi ne pouvez-vous pas y rester ?

— Je dois retourner sur Verlande. Ils ont besoin de moi. Ce sera pour bientôt, d'ailleurs. Il ne me reste que quelques mois à passer ici.

— Vous êtes là depuis longtemps ?

— Trois ans.

— Il ne faut que trois ans pour devenir magicien ?

— Ladorne te dirait qu'une vie, même une vie de magicien, ne suffit pas. Mais j'ai beaucoup appris durant ces trois ans. Il ne me reste plus qu'à apprendre quelques sorts que seul un maître magicien est à même de m'enseigner et je repartirai là d'où je viens.

— Cela vous attriste ?

— Cela me fait peur. Après avoir vécu au sein d'un lieu aussi paisible, aussi beau, aussi protégé, plein de gens merveilleux, j'ai peur de devoir faire face à la guerre, à la misère et à l'adversité.

— Vous me disiez avant le repas que vous espérez bouter les Verougues hors de Verlande.

— C'était fanfaronnade de ma part. Connais-tu les Verougues ? Quand l'un d'entre eux tombe, cent viennent et massacrent tous les tiens. Quand je suis partie, des familles venaient s'implanter dans nos villages, en réduisant en esclavage les habitants présents. Nos terres à blé sont riches.

— Verrou est surpeuplée. Il n'y a pas assez de terres pour nourrir tout le monde.

— Cela justifie t-il la guerre ? Les conquêtes ? Les pillages ? Les esclaves ? Rahajida est également une terre aride et peuplée et les rahajidans ne sont pas des pillards pour autant. Des marchands habiles, pas toujours d'une honnêteté scrupuleuse - comme tous les marchands- mais ils n'ont jamais usé de violence pour nourrir les leurs.

— Je ne défendais pas les Verougues, Ledane.

— On dit qu'ils ont aussi fait des choses terribles sur Borêne.

— Les gens les plus abominables que j'ai pu rencontrer à Borêne étaient borênans »

J'étouffai un bâillement.

« Je vous prie de m'excuser, sœur. Je suis épuisé.

— Désires-tu que je dorme avec toi ?

— Par...don... Pardon ? » Réussis-je à bégayer.

« Ma question est-elle à ce point surprenante ?

— Pour moi, elle l'est, Ledane. Qu'entendez-vous par « Dormir avec moi » ?

— J'entends dormir avec toi et rien de plus. C'est agréable de dormir avec quelqu'un. Les nuits sont parfois glaciales. Il y a assez de place pour nous deux sur ce matelas.

— Vous arrive t-il souvent de... de dormir ainsi avec quelqu'un ?

— Presque tous les soirs. Je n'aime pas être seule.

— Ah.

— Alors ?

— Seriez-vous fâchée si je préfère rester seul ?

— Non. Bonne nuit, Fronin.

— Une dernière question, Ledane, si vous me le permettez ?

— Bien sur.

— Il n'y a pas de clé pour fermer cette pièce ?

— Une clé ? Ici, une personne sur deux peut ouvrir une serrure juste avec un petit sort. Pourquoi ? Tu comptes t'enfermer ?

— J'en avais l'intention.

— Le dernier apprenti qui a volé quelque chose a été renvoyé de la Tour dans l'heure qui a suivi. C'était il y a plus de quinze ans. D'ailleurs, on finit par se demander si cette histoire est vraie ou si elle a été inventée pour nous faire peur »

Je souris et elle fit de même.

« Bonsoir, Ledane. Grand merci pour votre accueil.

— De rien. C'est l'usage ici et c'est fort agréable. Tu feras de même avec les apprentis dans quelques temps »

Elle s'approcha de moi, posa ses mains sur mes épaules, se hissa sur la pointe des pieds -elle était

de fort petite taille- et m'embrassa sur la joue. Je me sentis rougir jusqu'à la pointe des oreilles.

« Plein de choses à apprendre, hein ? Dors bien, Fronin. A demain »

Après avoir recouvert la cuillère lumineuse avec le linge de toilette, je m'allongeai et m'assoupis rapidement. Quand je m'éveillai, le soleil était levé depuis longtemps. Je me sentais frais, dispos et reposé comme je ne l'avais pas été depuis longtemps.

Je descendis dans la cour. Il n'y avait que peu de monde et je me rendis à l'entrée. Le vieil homme qui s'y trouvait la veille était toujours là, assis devant un gobelet fumant. Il me fit signe de m'asseoir et me proposa du thé, du pain et des fruits que je m'empressai d'accepter.

« Le havre me semble bien vide, ce matin, Monsieur.

— Oh, il ne l'est pas, mon garçon. Ils sont tous à l'étude. Les magiciens dans leurs salles de Magie, les combattants dans celles de lutte ou à l'extérieur.

— Il est donc si tard ?

— Au soleil, il ne doit pas être moins de dix heures.

— J'ai dormi fort longtemps.

— C'est un lieu de paix. Le sommeil y est réparateur. Et la marche à travers la montagne est fatigante.

— J'aimerais me rendre à l'infirmerie pour y voir Néalanne.

— Tu n'as pas à demander l'autorisation à quiconque.

— Je ne sais pas la trouver.

— C'est facile »

Il m'indiqua comment m'y rendre. Je le remerciai, le saluai et y allais. Je trouvai Néalanne assise, écrivant face à la fenêtre ouverte. Ses cheveux n'étaient pas coiffés et elle les avait rassemblés en un chignon informe, le tout maintenu par un petit

morceau de bois. Elle n'était vêtue que d'une longue et fine chemise d'homme sans manches et ses jambes superbes et nues s'offraient à mes yeux en un délicieux spectacle dont je ne me lassai pas. Sous le soleil, son visage était resplendissant. Qu'elle était belle ! A mon entrée, elle se leva, m'offrit son plus beau sourire, m'enlaça et m'embrassa longuement sur la tempe puis sur la joue.

« Fronin, mon cher, mon très cher Fronin »

Quelque peu embarrassé et surpris, je ne savais que faire de mes mains. Je finis par les poser sur son dos. Je sentis sa peau au travers du fin tissu sous mes doigts. Ce contact était troublant et délicieux et je ne pus m'empêcher de la caresser. Nous restâmes un long moment dans les bras l'un de l'autre. Je fermai les yeux, ravi de cette étreinte et de la sentir contre moi. Elle murmura quelque chose à mon oreille en Libreterran, que je ne compris pas. Elle recula un peu tout en restant dans mes bras, de façon à me regarder dans les yeux. Elle souriait toujours. Elle m'embrassa à nouveau sur la joue en un long baiser appuyé avant de se séparer de moi.

« Qu'avez vous dit ?

— Tu n'as pas compris ? Je crois que je ne sais pas le dire en borênan. Il te faut continuer ton apprentissage, cher Fronin »

Le ton de sa voix semblait traduire un léger embarras mais ses yeux étaient moqueurs.

« J'écrivais quelques informations à transmettre aux maîtres de l'Ordre » Me dit-elle en désignant du menton le papier et la plume. Rien d'urgent ou d'important. Je n'ai pas appris ni fait grand chose de bien utile durant ces huit mois. Je crois que le fait de t'avoir rencontré et amené ici est indubitablement le plus grand bénéfice de cette mission.

« Vous semblez tout à fait remise.

— Je me sens encore faible. Il me serait néanmoins agréable d'arpenter les rues de la ville en ta compagnie, si tu veux bien m'accompagner.

— Ce serait avec plaisir. Mais n'y a t-il rien d'autre que je doive faire ?

— Pour l'heure, rien d'autre que de continuer à apprendre le Libreterrann. Veux-tu bien que je continue à être ton professeur ?

— Ce serait un très grand plaisir »

Sans plus de pudeur que d'habitude, elle ôta sa chemise. Les traces sur son épaule et son bras étaient à peine visibles et elle ne semblait avoir aucune difficulté à s'en servir. Elle revêtit une longue robe et son manteau edrulain. Puis elle m'invita à sortir. Elle marchait lentement, s'appuyant sur mon bras. Elle continuait à m'apprendre des mots libreterrann, désignant les maisons, les portes, les fenêtres, la rue, les pavés... Puis elle dit en borênan :

« Ne marche pas trop vite, s'il te plaît. Si la Magie soigne, elle n'ôte pas la fatigue. Il me faudra plusieurs jours, voire plusieurs semaines, avant de retrouver toute ma vigueur. Comment s'est passée cette première soirée au havre ?

— Fort bien. J'ai fait la connaissance d'une apprentie qui m'a aidé à m'installer. Ma chambre est fort agréable. J'ai dîné hier avec Étoile et Solkar, les deux edrulains venus hier à notre secours. Comment se fait-il qu'il y ait autant de gens ici qui ne viennent pas de Libreterre ?

— L'oppression et la guerre sont présentes dans les Folandes. A Borêne, à Litrun, à Verlande, à Terra Furiosa, dans les Milîles, à Sombrevive, à Forlame. Des îles peuplées de gens qui ne demandaient qu'à vivre en paix. Les invasions verougues ou sangrelines et d'autres de cet acabit ruinent leurs terres et leurs vies. Nous ne faisons que leur apprendre à se défendre et, pour quelques uns, nous les amenons ici faute de pouvoir les protéger chez eux.

— Renforcer ainsi la résistance face à vos ennemis diminue également la pression qu'ils exercent sur vous.

— Exactement, Fronin. Mais les choses sont claires. Tout cela est connu, nous ne nous en cachons pas. Il y a autre chose. La très grande majorité des Libreterrans est profondément pacifique. Ils ne font pas de bons soldats. Libreterre est peu peuplée. Si nous devons chercher des edrulains uniquement sur cette île, nous ne trouverions pas assez de gens.

— Faut-il être cruel pour devenir edrulain ?

— Il ne faut pas hésiter à recourir à la violence. Pourquoi, à ton avis, nous évitons systématiquement les combats frontaux entre edrulains et Verougues, quitte à céder du terrain ?

— Pour diminuer vos pertes ?

— Certes. Mais aussi et surtout parce que les Verougues, ne t'en déplaît, font souvent de leurs soldats des monstres décérébrés qui ne connaissent pas la pitié. J'ai eu l'occasion de parler avec des Verougues qui avaient déserté ou que nous avons fait prisonniers. Leur entraînement est terrible. Les morts et blessés sont nombreux. Tout est fait pour anéantir toute trace d'humanité en eux. Il n'est pas question de procéder ainsi avec nos guerriers, même si c'est au prix de leur efficacité au combat. C'est pourquoi qu'il nous semble aussi important que les edrulains passent du temps ici, à la Tour ou sur Libreterre entre deux missions. Afin qu'ils ne perdent pas leur âme. Pour en revenir aux Verougues, cela, heureusement, ne fonctionne pas toujours. Ton témoignage en est une preuve supplémentaire. L'existence des communautés des Verougues libres en est une autre.

— Les communautés des Verougues libres ?

— Un peu partout dans les Folandes, en des lieux où ils peuvent vivre et prospérer en paix, des Verougues ont fondé des communautés indépendantes de Verrou. La plus importante d'entre elles est à l'est de Libreterre. Si tu regardes une carte de notre île, tu verras que celle-ci est partagée en deux moitiés inégales par les Monts de Krig. Avant l'invasion, la partie ouest, qui a un climat moins agréable

que l'est, était vide de gens. Elle a servi de refuge pendant la guerre à tous ceux qui la fuyaient. Après la libération, nous avons proposé aux nombreux Verougues que nous avons faits prisonniers de les ramener sur Entreville -où il leur était facile de trouver un bateau vers Verrou- ou de rester ici. Un très grand nombre a préféré rester. Mais vivre avec eux était trop difficile. La rancœur, quand ce n'était pas la haine, étaient là. Et nous sommes trop différents. Aussi il nous est apparu plus facile de leur abandonner l'est de Libreterre. Nous en avons accompagné d'autres sur Forlame. Et pendant des années, nous avons maintenu des portes magiques entre Verrou et ici pour permettre à leurs familles de les rejoindre.

— Je ne savais rien de tout cela.

— Les Verougues le savent, sois-en sûr. Les communautés de l'est sont des nids d'espions et d'agents doubles et c'est pourquoi nous préférons les tenir à l'écart. Nous ne sommes pas dupes un seul instant. Ils ont même essayé de faire venir des apprentis ici.

— Que s'est il passé ?

— Tout être qui vient à la Tour avec de mauvaises intentions ne peut y rester. Il y perd le sommeil, l'appétit, il est rapidement malade et s'il reste trop longtemps, il dépérit et meurt en quelques mois. En trente ans, seule une dizaine de Verougues ont pu vivre sereinement à la Tour.

— Comment est-ce possible ?

— Nul ne le sait. Certains disent que les murs de la Tour ne sont pas fait uniquement de pierres et de mortier.

— Je me sens bien ici »

Elle déposa un léger baiser sur ma joue. Son visage était rayonnant.

« Je le sais bien mais je suis heureuse que tu le dises ainsi.

— Vous ne l'avez pas toujours su.

— Tss, tss, jeune homme. Il te faut perdre cette affreuse habitude de relever et de revenir sans cesse sur mes erreurs de jugement. Quand tu as embarqué sur Borêne avec nous, notre intention était de te laisser au sein d'un village dont les gens sont habitués à ceux qui viennent d'autres îles. Mais quand j'ai pris conscience de ton pouvoir, de ta nature profonde et que j'en ai fait part à Lordel, nous avons compris qu'il fallait impérativement t'amener ici. Pour en revenir à nos amis verougues, leur dernière tactique est de faire venir sur Libreterre de charmantes créatures sans âme comme celle qui a malencontreusement croisé notre route hier. Des choses immondes que leurs alchimistes créent on ne sait trop comment. Chaque année, plusieurs des nôtres disparaissent ainsi.

— Comment pouvez-vous être surs qu'ils sont morts ?

— Nous essayons de savoir en permanence où est chaque edrulain et surtout s'il est vivant. Viens, je vais te montrer quelque chose »

Elle me désigna un gigantesque bâtiment sans fenêtres dans lequel nous entrâmes. Il était composé d'une seule et très grande pièce. D'énormes colonnes supportaient le toit. D'immenses tables, occupant tout l'espace disponible, étaient disposées et, sur chacune de ces tables, d'innombrables petites billes de verre brillaient, certaines plus faiblement que d'autres. Chaque petite bille était scellée à un socle de bois sur lequel une petite plaque de cuivre, portant un nom, était scellée. Sur les tables étaient peintes des cartes et je compris que j'avais sous les yeux une carte gigantesque des Folandes. Néalanne s'approcha de la table représentant Borêne, prit une boule qui brillait un peu plus faiblement que les autres et la plaça sur la table avec la carte de Libreterre.

« Nous appelons ses objets des symboles de vie. Chacun d'entre eux est relié à un edrulain ou à un allié. Celui que je viens de déplacer est le mien. Quand le symbole émet moins de lumière, cela signifie que la personne qu'il désigne est blessée,

épuisée ou désespérée. Quand elle s'éteint, cela signifie que la personne n'est plus.

— Ce n'est pas possible !?

— Ça l'est »

Sur la table correspondant à Sombrevive, un symbole s'éteignit brusquement. Néalanne le prit, lut le nom. Elle semblait envahie de tristesse.

« Lenolan »

Un vieil homme s'approcha et Néalanne lui donna le symbole. Il soupira.

« Viens, Fronin. Sortons d'ici. Je n'aime pas rester ici »

Elle resta silencieuse, les yeux baissés. Elle me tenait toujours le bras droit. Je posai ma main gauche sur la sienne et la serrai doucement.

« Vous le connaissiez ?

— Non, je ne crois pas. Mais cela n'a aucune importance que je le connaisse ou non. Je sais bien que c'est un sort commun à beaucoup d'entre nous. Trop peu d'edrulains ont une mort paisible parmi les leurs. Mais cela me rend toujours triste et me rappelle que mon symbole s'éteindra aussi un jour.

— Puisse cette heure ne jamais venir »

Elle sourit tristement et posa sa tête sur mon épaule.



« Néalanne !

— Firbon ! »

C'était encore un edrulain libreterran, lui aussi grand, blond, musclé et aussi beau qu'un elfe. A croire qu'ils sortaient tous du même moule. Bien évidemment, Néalanne se jeta dans ses bras, il la souleva du sol, la fit tourner en l'embrassant dans le cou et elle rit, toute tristesse oubliée. Je me surpris à haïr cet homme que je ne connaissais pas de toute mon âme, à souhaiter le voir foudroyé sur place, ou tout simplement être ridicule ou devenir très laid en un instant.

C'était là des sentiments peu nobles et, si ce que m'avait dit Néalanne était vrai, de quoi m'amener à quitter la Tour rapidement. Leur tournant le dos, je m'éloignai doucement. Néalanne m'appela quelques secondes plus tard. Je me retournai.

« Firbon, voilà Fronin. Fronin m'a sauvée la vie à deux reprises en quelques jours. Un ami très précieux, bien que je ne le connaisse que depuis fort peu de temps. Fronin, voici Firbon, maître edrulain. Je te raconterai une autre fois tout ce que nous avons vécu ensemble sur Borêne »

Firbon vint vers moi et, avec un grand sourire chaleureux, me tendit la main. Sa poigne était forte, énergique, amicale.

« Merci du fond du cœur, Fronin. Que serions-nous sans Néalanne ?

— Je n'ose y penser. Mais je n'ai pas fait grand chose.

— Je dois vous laisser, amis. Nous nous reverrons bientôt.

— Avec quel plaisir, Firbon ! » Dit Néalanne, le visage rayonnant.

Je n'osais imaginer ce que seraient les retrouvailles de ces deux là dès qu'ils bénéficieraient d'un peu plus d'intimité. Nous continuâmes à marcher, silencieux, et franchîmes la première enceinte.

« Fronin, c'est ridicule.

— Qu'est ce qui est ridicule ?

— Ton attitude. Tu es encore en colère.

— Absolument pas »

Elle éclata de rire et son rire était si frais, si doux et si communicatif que je souris à mon tour.

« Veuillez accepter mes excuses, Néalanne.

— Que devrais-je faire ? Ne pas saluer mes amis parce que suis avec toi ? Me montrer aussi hypocrite qu'une petite pimbêche borênane ? Oui, j'ai aimé Firbon. Et je l'aimerai aussi souvent que l'occasion m'en sera donnée. Je sais que cela t'est difficile à accepter, mais c'est à toi, à toi tu m'entends,

d'accepter nos mœurs, aussi choquantes te semblent-elles. Ne juge pas, Fronin. Profite donc du plaisir de l'instant présent. C'est toi qui refuses de laisser libre cours à notre passion, ce n'est pas moi qui te rejette.

— Vous me l'avez déjà dit.

— Et je te le redirai aussi souvent que possible, jusqu'à que tombe le mur de tes préjugés. Montons sur les murailles, la vue y est magnifique »

Le spectacle était en effet superbe. A perte de vue, sous un ciel bleu sans nuages, les montagnes se succédaient les unes aux autres. Un grand troupeau de chèvres dévalait la pente face à nous pour rejoindre une bergerie tout près des remparts. Juste en dessous de nous, des enfants rieurs jouaient sous l'œil bienveillant de leurs parents qui cueillaient des fruits dans un verger.

« Néalanne, j'ai une question fort impertinente à vous poser ?

— Je dois être un livre ouvert pour toi, mon cher Fronin. Pose ta question.

— Avez-vous eu des enfants ?

— Non. La plupart des magiciennes ne peuvent pas avoir d'enfant. Nul ne sait pourquoi. Cela est sans doute en rapport avec la Magie mais personne ne comprend. C'est fort triste. Dans mon cas, cela a aussi des avantages. Si avoir un enfant est sans doute un grand bonheur, je n'apprécierai guère être la mère d'un bâtard de soudard borénan ou de mercenaire verougue.

— Comment faites-vous ? Comment pouvez-vous accepter d'être ainsi souillée et garder une telle foi dans la vie et une si grande capacité à aimer ?

— C'est toi qui dis cela, Fronin ? Toi qui refuse avec autant de courage de laisser libre cours à la haine, malgré toute celle que tu as subie ?

— Nous parlons de vous.

— Je te l'ai déjà dit, je me bats avec mes armes. Et je ne fais aucun amalgame entre l'amour qu'on me porte et... et tout ce que je suis parfois obligée

de faire ou d'accepter. Il y a des jours, Fronin, où je m'interroge aussi sur cela. Des matins où j'ai envie de m'ouvrir les veines ou de me jeter du haut d'une falaise tellement ce que je fais me fait horreur. Je pense alors à Libreterre. Viens, s'il te plaît, j'ai quelque chose à te montrer que tu aimeras »

Nous revînmes vers la ville. Elle me fit entrer dans une petite maison toute proche du havre. Il y avait là, dans une pièce minuscule, un vieux nain portant une barbe qui descendait jusqu'à sa ceinture, ses rares cheveux en désordre, et dont les vêtements étaient pleins de tâches et de poussière. Il tenait dans ses mains un vieux livre relié de cuir. Il nous accueillit en grommelant.

« Maître Karg, voici Fronin. Je suis certain qu'il sera ravi de vous rencontrer, vous et tous vos amis.

— Pffff, j'en serais le premier surpris ! »

Nous passâmes une porte opposée à celle qui donnait sur la rue. Et là, j'eus le souffle coupé. Des livres. Des livres par milliers. Jusqu'au plafond. Sur les tables, les chaises, par terre, dans tous les coins. Je restai bouche bée. Il y en avait de toute sortes, des plus petits aux plus grands.

« Fronin parle votre langue, Mmaître, » dit Néa-lanne.

« Tu aimes les livres, petit ? » Me dit-il en nain.

« Je les adore, Maître. Votre collection est extraordinaire.

— Ce n'est pas ma collection. C'est celle de la Tour. Bien sûr, tu ne trouveras pas ici de livres de magie. Ils sont au havre où ils bénéficient de tous les soins.

— Puis-je les ouvrir ?

— Bien sûr que oui. Un livre est fait pour être lu et regardé »

J'en ouvris un au hasard. « Des vins de Logran et autres délices ». Il était imprimé et non écrit à la main.

« Les libreterrans connaissent l'imprimerie ?

— C'est peut-être la seule chose utile que leur ont apprise ces maudit Verougues ! Installe-toi à ton aise, mon garçon. J'ai rarement de la visite. Ici, ils ne s'intéressent qu'à la magie. La magie ! La culture de l'esprit est la seule chose qui vaille la peine.

— Je partage votre opinion, maître.

— Regarde, regarde celui-là, petit. « L'art de la forge ». Et là. Un exemplaire unique de « Paroles de Lokar », illustré de surcroît. Rien que des merveilles »

Sa voix s'était adoucie et ses yeux brillaient. Il caressait la tranche des livres avec un bonheur évident, presque enfantin.

« Et celui-là : « Contes des Folandes en vers », réunis par Landon l'ancien. Landon l'ancien, petit !

— Le grand voyageur ? Celui dont on dit que pas une île des Folandes n'a reçu sa visite ?

— Celui-là même, petit ! Il y a là tous ses livres de poésie, ici. Quel dommage qu'il écrivait en elfique !

— Ce n'est pas un problème pour moi.

— Tu parles la langue des elfes ? Tu sais la lire ?

— Oui

— Tu ne sais quand même pas l'écrire ?

— Si. Enfin, pas trop mal...

— Et à part cela ? Tu parles bien le nain. Ton accent est perfectible mais tu as du vocabulaire.

— Je parle borênan qui est la langue de ma terre natale. Je lis aussi le telgesh et parle, lis et écris le ... le verougue »

Je craignais sa réaction en citant ce dernier mot.

« Mais c'est merveilleux, mon garçon, merveilleux. J'ai des quantités de livres en verougue. J'ai du mal avec cette langue. M'aideras-tu ?

— Ce sera avec un très grand plaisir, Maître.

— Tu es un don de Lokar, mon garçon »

Néalanne nous regardait en souriant.

« Que lui dites-vous, Maître Karg ?

— Je dis que ce garçon est un don de Lokar. Me le laisseras-tu ?

— C'est à lui d'en décider. Mais il vous faudra lui apprendre le libreterrann.

— Aucun souci »

Il arpena la bibliothèque, prit plusieurs livres.

« Là « Le libreterrann sans peine » écrit en elfique. Ici, « Libreterrann pour les Nains ». Là, « Les mille mots libreterranns qu'il faut connaître » également en nain.

— Bon, Fronin, aurais-tu la courtoisie de me ramener au havre ? Après, tu pourras revenir ici passer tout le temps que tu voudras.

— Reviens vite, mon garçon. Je vais réunir là tous les livres qui peuvent t'aider sur ce sujet.

— Vous pouvez compter sur moi »

Nous sortîmes dans la rue, toujours bras dessus, bras dessous.

« C'est un endroit incroyable.

— Je savais bien qu'il te plairait ! Karg est un vieux ronchon. Peu ici partagent sa passion absolue des livres, bien que chacun apprenne à lire et à écrire.

— Tout le monde sait lire ?

— Oui. Ne marche pas si vite. Je sais bien que tu as hâte d'explorer l'ancre de Karg, mais si tu es si pressé, tu vas être contraint de me porter »

Arrivés à l'infirmerie, elle déposa son manteau et s'assit sur son lit. Je restai debout. Elle me regarda en souriant.

« File, espèce de rat de bibliothèque. Puis-je te demander de venir me chercher pour dîner avant le coucher du soleil ? Trouveras-tu le courage de t'arracher à tes livres ? Et n'oublie pas, ta première tâche est d'apprendre le Libreterrann, pas de dévorer des poèmes elfiques ou de te plonger dans un livre de médecine verougue »

Sitôt sorti de sa chambre, j'accélérai le pas. Dans la rue, je me mis à courir.

« Tu as fait vite, mon garçon. J'ai posé ici, sur cette table basse, des ouvrages qui te seront utiles »

La pile atteignait deux pieds en hauteur. Il y avait là une bonne vingtaine de livres. Karg me montra un fauteuil.

« Assieds-toi, mon garçon. Ici, tu seras près de la fenêtre. Tu y verras bien. Il y a ce livre en trois volumes de Farmil le jeune, ce borênan qui vécut ici juste après la guerre. « Libreterran pour les enfants borênans ». Magnifiquement illustré. Garde-les avec toi aussi longtemps que nécessaire. Moi, en ce moment, je m'immerge dans le rahajidan. C'est intéressant »

Les livres étaient couverts de poussière mais je n'en avais cure. Je lus ainsi jusqu'à que Karg me tire de ma lecture.

« As-tu faim, petit ? Je peux te proposer de partager une miche de pain frais et un morceau de fromage. J'ai un peu de bière naine. C'est autre chose que cette pisse d'âne libreterranne qui n'est bonne que pour les femmelettes et les enfants »

Je l'accompagnai à l'étage. Il y avait là une petite pièce sous les combles avec juste un lit, une table et une vieille commode. Là aussi, des livres envahissaient tout l'espace disponible. Nous parlâmes de nos écrivains préférés pendant deux longues heures. Sa culture semblait ne pas avoir de limites et il me morigéna à plusieurs reprises de n'avoir pas lu certains auteurs qui, selon lui, étaient aussi indispensables à la vie que la bière et le pain.

« Tareus, petit ! Tu n'as pas lu Tareus ? Comment peut-on vivre jusqu'à vingt-deux ans sans lire Tareus ! J'en ai un là, justement. Ah, c'est du malinchois. C'est normal, c'est la langue dans laquelle il écrit. Il doit y en avoir écrits en libreterran dans la bibliothèque mais ils ne sont pas bien traduits. Il faut que tu apprennes le malinchois, petit. C'est facile.

— A vous écouter tous, je me demande si j'aurais assez de cette vie pour apprendre tout ce qu'il me faut savoir. Tous ceux que je croise ici me di-

sent qu'il me faut apprendre. Jamais la même chose, bien sûr »

Il rit à gorge déployée.

« C'est un lieu déconcertant, n'est ce pas ?

— Oui. Vous venez de Krig ?

— Non. Je suis un nain de Mina Roka. Nos frères de Krig sont des artisans habiles mais ils n'aiment guère les livres. Je suis venu ici juste après la libération pour aider les Libreterrans à utiliser les presses d'imprimerie que les Verougues leur avaient involontairement laissées. Et je suis resté. J'ai traversé l'île d'est en ouest et du nord au sud, avec mon chariot et mes ânes. Tous les gens étaient ravis de me donner des livres. Ce sont des nomades. Un livre, c'est lourd et fragile. Et ces bavards infatigables n'aiment guère passer du temps à lire. Les Verougues avaient des bibliothèques merveilleuses, mon garçon, et les gens d'ici ont été assez intelligents pour ne pas abîmer ces trésors. Je n'ai jamais compris que ces monstres de Verougues aiment autant les livres et n'en tirent pas plus de sagesse.

— Ce ne sont pas tous des monstres.

— Il suffit de lire certains auteurs pour s'en convaincre. Mais ce qu'ils ont fait ici était abominable, tu peux me croire »

Nous redescendîmes dans la bibliothèque et avons reprîmes nos travaux respectifs. Quand je parle de travaux, je supposai que ceux de Maître Karg ne devaient pas être trop urgents car, au bout de quelques minutes, je l'entendis ronfler bruyamment. Il se réveilla au bout de deux bonnes heures et je l'entendis chuchoter :

« Rien de tel qu'une petite sieste après le déjeuner »

Puis il dit à haute voix :

« Ça va, petit ?

— Fort bien, Maître Karg.

— Puis-je te demander de m'aider ? Je bute sur un petit paragraphe en verougue »

Je me levai et le rejoignis. C'était un traquenard. En fait de « petit paragraphe », il avait entre les mains un fascicule de philosophie de plusieurs pages, qu'il me fallut relire trois fois avant de comprendre. Le traduire en nain fût une sacrée paire de manches mais je m'en sortis honorablement. Maître Karg ne se contentait pas de m'écouter. Il fallait lui expliquer le sens de chaque mot qu'il ne connaissait pas et pourquoi je le traduisais ainsi. J'en profitai pour apprendre de nouveaux mots nains.

« Ah, c'était donc ça ! Je comprends mieux maintenant. Ta maîtrise du verougue est impressionnante, jeune homme !

— Merci, maître. Mais quelle heure est il ?

— Oh, il ne doit pas être plus de neuf heures, je pense.

— Neuf heures ? Neuf heures !! Mais Néalanne m'attend pour le dîner !

— Ah. En général, le dîner au havre est vers sept heures. Et il n'est pas bien vu d'arriver et de mettre les pieds sous la table »

Je me levai brusquement, conscient de l'impolitesse qu'il y avait à le laisser là et à partir en courant tel un voleur.

« Va, petit. Mais promets-moi de revenir dès demain !

— Vous pouvez compter sur moi. Bonsoir, Maître Karg »

Et je franchis la porte vers la rue tel un éclair. Je courus comme un fou. La nuit était effectivement tombée depuis longtemps déjà. La cour du havre était presque vide. J'arrivai devant la porte de la chambre de Néalanne, le souffle court et en nage, et frappai. Une voix joyeuse dit « Entrez ». J'ouvrai la porte. Néalanne était assise dans son fauteuil et Ladorne et Lordel l'étaient sur le lit.

« Je suis très sincèrement désolé, » Dis-je en Libretteran.

« Nous avons convenu de nous retrouver AVANT le dîner, jeune homme.

— J'étais avec Maître Karg. Nous avons parlé de livres et...

— Oh, ça, je n'en doute pas un seul instant. Et tu te sers de mots que je ne connaissais pas ce matin, ce qui est fort agréable à entendre. Puisque tu as manqué le dîner, tu t'en passeras, cela te servira de leçon. Bon, je crois qu'il n'est pas nécessaire de te demander si tu as passé une bonne journée ?

— Merci de m'avoir présenté Maître Karg, Néalanne... Et merci également pour la promenade de ce matin »

J'avais pris soin d'utiliser des remerciements de même intensité. Elle me désigna le lit et je m'assis tout près de Ladorne. Il émanait de sa chevelure une délicieuse odeur de fleurs et je me sentis honteux, tout suant que j'étais.

« Fronin, » Me dit Ladorne de sa voix si douce, « Nous avons besoin de toi.

— De moi, Dame Ladorne ? Mais je ne sais rien faire qui puisse vous être utile ! »

Néalanne leva les yeux au ciel et soupira.

« Je te l'avais dit, Ladorne, il est incorrigible »

Ladorne sourit et se tourna vers moi.

« Si. Nous avons besoin de gens qui parlent borênan pour l'enseigner à nos apprentis et à nos edrulains. Ton île, Fronin, va subir de nouvelles attaques de la part des Verougues dans les temps à venir. Nous allons devoir y envoyer plus des nôtres. Et ils devront connaître la langue et les usages des tiens.

— Mais je parle à peine Libreterran !

— Néalanne et d'autres se chargent d'enseigner les bases du borênan. Les gens qui viendront assister à tes leçons sauront déjà parler un peu ta langue et c'est dans ta langue que tu t'adresseras à eux. Bien sûr, ce travail te vaudra le titre de professeur.

— Ce qui signifie concrètement ?

— Absolument rien. Ah si, les professeurs qui ne sont pas edrulains -ils sont rares- reçoivent un manteau blanc, juste brodé d'un fil d'argent.

— Et quand commencerai-je ?

— Et bien, dès demain, à l'heure où commencent les cours, vers sept heures et demie. Nous nous arrêtons vers onze heures pour la préparation des repas et tu pourras librement disposer de tes après-midi, y compris pour rendre visite à Karg ou faire ce que tu as envie de faire.

— Quand commencerai-je à apprendre la magie ?

— L'enseignement de la Magie commence par des choses très simples, utiles au quotidien : nettoyer ses vêtements ou une salle, purifier de l'eau, déplacer lentement de petits objets à distance. Nos jeunes apprentis doivent également apprendre les règles d'éthique qui accompagnent l'usage de la Magie. Toi qui est un adulte, tu n'assisteras pas à ces cours. En revanche, il te faudra lire le livre « Éthique de la Magie », qui est généralement un peu difficile pour nos jeunes élèves mais que tu dévoreras avec bonheur. Je pensais à la jeune Ledane dont tu as fait la connaissance pour t'apprendre ces bases. Elle parle bien ta langue, elle est douée et, faute d'enseignant disponible, elle n'a pas grand chose à faire en ce moment. Je lui en ai parlé au dîner et elle est très contente de le faire. Tu la verras demain en fin d'après midi dans sa chambre. Essaie de ne pas te perdre dans les pages d'un livre, cette fois-ci. Je te souhaite une bonne nuit, Fronin »

Elle se leva et Lordel fit de même. Ce dernier leva son bras et Ladorne posa sa main sur la sienne et ils quittèrent la pièce tous les deux. Néalanne bailla.

« Bon, sur ces bonnes paroles, il ne nous reste plus qu'à nous coucher.

— Je vais donc vous laisser.

— Ce n'est pas ce que je te demande.

— C'est néanmoins ce que je vais faire, en vous priant, une fois de plus, d'accepter de m'excuser pour ce retard.

— J'y consens, malgré l'envie que j'ai de te tirer les oreilles. Préférer les pages poussiéreuses d'un livre à un dîner avec Ladorne, c'est non seulement

impardonnable mais stupide, Fronin. Tu n'en auras pas souvent l'occasion. Ladorne est très sollicitée et n'a que peu de temps à accorder à chacun.

— A ce point ?

— Où crois-tu qu'elle soit partie ? »

Je me sentis rougir.

« Heu, se coucher, je suppose, avec... heu... avec Lordel et... enfin, vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, je vois ce que tu veux dire et ce n'est pas la peine de rougir ainsi, espèce d'âne pudibond. Mais tu te trompes. Elle se rend au conseil des grands maîtres, qui a lieu tous les soirs. Elle en sortira sans doute au milieu de la nuit, après avoir débattu en tête en tête avec certains d'entre eux sur les points qui nous préoccupent en ce moment. Elle ira dormir -je dis bien dormir- peut-être avec Lordel quelques heures et se lèvera à l'aube pour travailler avec quelques étudiants, avant le lever du soleil et le premier thé. C'est une heure propice pour certains enchantements. Et toute la journée, elle se consacrera à nous, apprentis, edrulains, maîtres et tous les habitants de la Tour. Sans jamais prendre un instant de détente, sinon pour méditer et prier. «

Je baissai la tête, honteux.

« Et prends un bain, s'il te plaît. Tu es pire qu'un gamin à cet égard. Je ne suis pas ta mère pour devoir te le rappeler tout le temps.

— Voilà une évocation qui n'est guère heureuse, Dame Néalanne, » Dis-je, les dents serrées.

« Je me l'autorise à dessein, Fronin. Nous allons aller la chercher. Il n'est pas question de la laisser se morfondre dans ce maudit château au milieu de gens qui la détestent ou la méprisent.

— Que dites-vous ?

— Tu as parfaitement entendu. Nous avons parlé de cela en t'attendant. Lordel mènera l'opération. Il y aura aussi des kitlings qui excellent dès que la discrétion est nécessaire. Un ou deux magiciens, bien sûr, et toi.

— Moi ?

— Tu connais le château de ton père. Tu serviras de guide.

— C'est une farce !

— C'est très sérieux.

— Mais quand aura lieu cette... cette opération ?

— Dans une ou deux semaines, tout au plus.

— Ce qui signifie quitter la Tour pendant un mois, peut-être plus. Tous ces dangers !

— A peine arrivé, il s'attache déjà à ce lieu ! Tu m'en vois sincèrement ravie. Rassure-toi, tu ne quittera tes chers livres que deux ou trois jours...

— Mais comment allons-nous faire ? Il nous faudrait voler plus vite que le vent !

— A dos de dragon, évidemment. Comment voudrais-tu y aller autrement ?

— A dos de dragon ?

— Nous entretenons avec les dragons d'excellentes relations depuis la guerre de libération.

— Alors, cela signifie que ma mère va revenir sur Libreterre ?

— C'est ce que je pense également.

— C'est une merveilleuse nouvelle, Néalanne. Merci infiniment.

— Je n'y suis pour rien. Ce sont Ladorne et Lordel qui sont à l'origine de cette idée et Lordel est en train de faire le nécessaire pour tout préparer.

— Il ne me reste plus qu'à prendre congé et vous souhaiter bonne nuit.

— Reste avec moi, s'il te plaît... »

Son visage était devenu grave et triste. Elle me tendit la main.

« Non, Néalanne, non ! Je vous en prie...

— Pourquoi ? Pourquoi, Fronin ? Vais-je devoir te supplier à genoux de me prendre dans tes bras ? De me caresser ? De m'embrasser ? De laisser libre cours à ton désir ?

— Vous n'êtes qu'une tentatrice. Arrêtez, je vous prie.

— Non, je n'arrêterai pas. Je suis lasse, Fronin, je suis fatiguée. Je connais ta passion, je la sens, je la vis au plus profond de moi. Personne ne m'a jamais aimée comme toi, personne, jamais. Alors, il suffit, jeune homme. Si vous êtes aussi noble que vous prétendez l'être, il est temps de faire preuve de courage et de me prouver votre ardeur au combat, Sire Fronin de Lyr. Combat dans lequel vous ne risquez pas grand chose, d'ailleurs.

— Votre mission ne prime-t-elle pas sur tout le reste ?

— Non, Fronin. Je ne suis pas Ladorne. Je ne suis qu'une petite espionne blessée qui a besoin de repos et de tendresse et tu n'es, pour le moment, qu'un futur apprenti magicien. Probablement doué, sans doute, mais un apprenti !

— Vous savez bien que là n'est pas le problème.

— Bien sûr que je le sais ! Sire Fronin de Lyr me veut pour lui seul ! Sire Fronin de Lyr veut que je sois son épouse, fidèle, silencieuse et que je ne lance des sorts que pour nettoyer ses vêtements et sa mesure ! Sire Fronin de Lyr n'accepte pas l'idée que d'autres me touchent et m'aiment ! Sire Fronin de Lyr veut être mon seul et ultime amant ! Et bien, Sire Fronin de Lyr se trompe sur toute la ligne !

— Dame Néalanne se moque de mes sentiments ! Dame Néalanne se moque de l'éducation que j'ai reçue ! Dame Néalanne croit pouvoir jouer avec moi et me jeter ensuite quand elle en aura assez ! Dame Néalanne n'a que faire de ma peur d'être maladroit et peut-être ridicule !

— Tes sentiments ! Mais si je m'en moquais, comme tu le dis si bien, crois-tu que je serais en train de t'implorer avec autant de rage de laisser tout simplement libre cours à ta passion ?

— Vous être une courtisane. Vous savez admirablement jouer de vos charmes.

— Mais ce n'est pas possible ! Je rêve ! Ou plutôt, c'est un cauchemar ! Oui, je suis une courti-

sane. Oui, je sais admirablement tromper autrui. Oui, je sais tout à fait faire croire à un homme que je suis éperdument amoureuse de lui, pour me l'attacher et en faire un esclave d'amour. Mais je ne le fais jamais sans raison. Crois-tu que je prenne plaisir à ce genre de choses ?

— La dernière fois que je vous ai répondu oui à cette question, votre réponse fût cinglante et ma joue en garde un souvenir fort cuisant! Je choisirai donc me taire cette fois.

— Je pourrais aussi t'ensorceler pour que tu rampes à mes pieds. L'ai-je fait ?

— Non.

— Fronin, que veux-tu de moi ?

— Vous avez répondu à cette question.

— Tu sais que ce n'est pas possible.

— Allons, restons-en là. Restons les excellents amis que nous sommes.

— Ce n'est pas ce que tu veux.

— C'est vous qui ne voulez pas ce que je veux. Il va de soi que si vous vous engagez, votre fidélité ira de pair avec la mienne. Je ne prendrai pas de concubine, je serais loyal.

— Mais que sont ces propos de marchand boré-nan que tu me tiens là ?! Et pourquoi ne pas signer un contrat ? Ta fidélité, je n'en veux pas ! Nous sommes magiciens tous les deux. Combien de siècles allons-nous vivre, Fronin ? Deux ? Trois ? Plus ? Ne te vient-il pas un seul instant à l'esprit l'idée que notre passion puisse s'user au fil du temps et s'éteindre ? Tu as envie que notre histoire finisse comme tant d'autres en d'autres îles que celle-là ? Que nous soyons ensemble uniquement par habitude et par souci du respect des convenances ? Mais nous serions alors la risée de tous. Ou plutôt non, on serait triste en nous regardant car, ici, on ne se moque pas des amours qui meurent.

— Oui, je sais, sur Libreterre, on ne se moque jamais de rien.

— As-tu déjà rencontré une seule femme heureuse sur Borène ? Veux-tu que nous allions en parler à ta mère ?

— Laissez ma mère en dehors de tout cela, je vous prie.

— Soit, revenons-en alors à cette maudite notion de fidélité. Je ne dis pas qu'il n'est pas possible que notre amour dure aussi longtemps que nous. Mais ne me demande pas de faire un pacte sur ma vie comme le ferait un vulgaire démon. Mais considérons cette fidélité (ce mot dans sa bouche semblait être de la pire obscénité) comme acquise. Dans ce cas, je serais donc la seule femme que tu auras aimée dans toute ta vie ?

— Mieux vaut en aimer une de tout son cœur que mille l'espace d'un instant ou d'une nuit.

— Belle expression, Sire Fronin de Lyr. La colère vous rend poète. Mais tu te trompes, mon jeune ami. Les amours ne durent pas toujours mais ce n'est pas une raison suffisante pour ne pas les vivre jusqu'au bout.

— Je ne suis pas en colère, Néalanne. Je n'en dirais pas autant de vous.

— Oui, je suis en colère. J'étouffe de rage, j'ai envie de te prendre et de te rudoyer jusqu'à que ces idées stupides te sortent de la tête pour ne jamais y revenir.

— Et songez-vous à ce que sera mon malheur quand, après vous être jouée de moi, je vous trouverai dans les bras d'un bel edrulain ou d'un autre de ces libreterrans magnifiques ?

— Mais pour qui me tiens-tu, à la fin ? Pour une catin insatiable qui passe d'un amant à un autre comme une ogresse avale tout ce qu'on lui sert, sans même en percevoir le goût ?

— Depuis que nous sommes ici, je ne compte plus ceux que vous avez embrassés ou étreints !

— Oui, bien sûr, tous les hommes et femmes à qui je donne un baiser, fût-il amical ou affectueux, sont un jour passés dans mon lit ou y passeront.

Sans compter ceux que j'ai aimés à la va-vite, dans un buisson ou sur un tas de foin, voire plusieurs à la fois quand j'en avais envie !

— Cessez de vous avilir, par pitié.

— Parce que c'est s'avilir que de se donner ? Bien sûr, l'amour est bestial, sale, répugnant ! Les gens de Borène et tes amis verougues t'ont décidément bien éduqué ! Traiter sa femme pire que son chien, donner son fils en gage d'un traité qu'on se respectera pas, laisser mourir un pauvre à sa porte alors qu'on dort sur un tas d'or acquis sur le travail d'autrui, massacrer tout un village de gens sans défense, voilà de belles marques de civilisation ! Mais faire l'amour juste parce que l'on en a envie, parce qu'on se plaît, pour échanger de un peu de tendresse et de chaleur, juste pour le plaisir simple d'un moment de bonheur, voilà qui est vil, impur, vulgaire !

— Et laisser de pauvres mercenaires défendre sa terre au péril de leur vie pendant qu'on se prélassé au soleil et qu'on fornique sans amour, cela est-il noble, grand, beau ?

— Ce ne sont pas des mercenaires. Ils défendent cette terre car ils l'aiment ! Tu as tout à apprendre, Fronin !

— Cessez avec cela ! Apprendre, apprendre, toujours apprendre ! J'en ai marre d'apprendre, de devoir fouler aux pieds ce que je crois, d'être considéré comme un pauvre petit borénaux qu'on tolère en dépit de ses idées fausses et de ses principes idiots !

— Nous ne te tolérons pas, Fronin. Tout le monde ici te respecte. Il y en a même qui t'aiment et qui se désolent de voir le peu de considération et de respect que tu t'accordes.

— Qui m'aiment, dites-vous ?

— Oui, qui t'aiment, Fronin.

— Et qui donc ?

— Mais es-tu incapable d'entendre ce qu'on te dit ? Sais-tu voir autre chose que tes maudits livres ? Tous les Libreterrans que nous avons croisés depuis

notre départ de Borène, ce pays où tu vécus tant d'instants délicieux, Lordel, les marins, les gens des villages que nous avons traversés, louent ta gentillesse et admirent ta capacité à apprendre notre langue.

— Le bel hommage que voilà. Nous nous comprenons à peine ! Et il ne s'agit que d'amitié, au mieux d'affection.

— Et moi ! »

Un silence se fit, comme une tempête qui s'achève brutalement.

« Comme vous ? Vous... vous m'aimez ?

— Imbécile ! Regarde-moi, vraiment, Fronin, regarde-moi sans vouloir à tout prix voir en moi celle que tu veux que je sois.

— Mais... pourquoi ne me l'avoir jamais dit ?

— Mais quel besoin est-il de te le dire ? Tu ne le vois donc pas ?

— Je n'ai pas vos pouvoirs pour lire au fond des cœurs.

— La peste soit de tes doutes, Fronin de Lyr !. Crois-tu qu'il est dans mes habitudes de m'offrir par charité, comme on donne l'aumône à un pauvre ? Ne vois-tu donc pas la tendresse que je te porte ? La joie que j'ai d'être avec toi ? Mais que faut-il faire, que faut-il dire, que veux-tu entendre ?

— Je ne sais plus. Essayez un instant de me comprendre. Vous semblez faire si peu de cas de votre honneur.

— L'honneur ! Il ne manquait plus que ça. Je n'ai pas d'honneur, Fronin. De l'orgueil, certes, et peut-être en trop grande quantité. L'honneur est une monstruosité inventée par les puissants pour que les humbles puissent croire posséder quelque chose. Je te parle de tendresse, d'affection, de plaisir, peut-être de bonheur et tu me parles d'honneur ! »

Elle s'assit brusquement, la tête en arrière, ferma les yeux et laissa tomber ses bras de chaque côté du fauteuil.

« Ce combat me brise, Fronin. Je ne sais plus quoi te dire. Je ne sais plus où est la vérité. Il y a une seule chose dont je suis sûre, c'est de ton amour, du mien et de la rage avec laquelle tu construis ton propre malheur.

— Cela en fait trois.

— Pardon ?

— Cela fait trois choses et non une.

— Crois-tu vraiment que l'heure soit à plaisanter ?

— L'humour est la politesse du désespoir ».

Elle me regarda, sourit tristement et secoua la tête.

« Je t'aime, Fronin. Sincèrement. Vraiment. Pas comme tu le voudrais, certes, mais je t'aime, par Lokar, je t'aime ! »

Chapitre IV

Abasourdi, je regagnai ma chambre. J'y entrai. Il y faisait noir comme dans un four. Je me déshabillai et, nu, je m'allongeai sur mon lit. Je sursautai et poussai un cri. Il y avait quelqu'un.

« Hein, quoi, qui est-ce ? » Dit une voix en Bretonnais.

« Vous êtes dans mon lit ! »

Une minuscule boule de lumière apparut, flottant au dessus d'une petite main. Ledane était là.

« C'est toi ! Mais où étais-tu donc ? »

Je me relevai promptement, pris le premier vêtement que je trouvai et le mis devant moi.

« Ne sois pas ridicule, Fronin.

— Que faites-vous là ?

— Ce que j'ai promis et qu'on m'a demandé de faire.

— On vous a demandé de dormir dans mon lit ?! »

Elle rit.

« Que tu es drôle, Fronin ! J'avais promis de te rejoindre ce soir. Je suis venue. Il n'y avait personne. Je me suis assise sur le lit et j'ai du m'assoupir. J'ai passé ma journée à travailler les sorts d'illusion, c'est épuisant. Lâche ce vêtement et viens, s'il te plaît.

— Je... je crois que je vais remettre cette chemise.

— Fais ce que tu veux mais viens dormir »

La lumière déclina rapidement. J'étais allongé sur le flanc, lui tournant le dos. Elle s'approcha, mis sa main sur mon épaule, se plaqua contre moi et je sentis son souffle léger dans mon cou. Je ne trouvais pas le sommeil. Tous les événements de cette journée, la nouvelle extraordinaire de cette action pour ramener ma mère ici, les propos de Néalanne, le contact doux et infiniment agréable de cette jeune femme contre moi, sensation délicieuse que je découvrais, tout cela m'empêchait de dormir.

Je trouvais finalement le sommeil au bout de longues heures d'insomnie. Je fus réveillé par Ledane qui me caressait les cheveux en me secouant légèrement.

« Fronin, Fronin ! Mais quelle marmotte tu fais !

— Hmm... C'est quoi, une marmotte ?

— Un animal qui dort longtemps, comme toi. Lève toi. Nous devons aller aux bains et prendre le premier thé. Allez, debout, paresseux ! »

Elle se pencha vers moi et m'embrassa sur le nez. Sa chemise était ouverte et me laissa entrevoir ses petits seins aux larges aréoles brunes, une vue délicieuse pour commencer la journée.

Je me levai et la suivis, tout ensommeillé. Il y avait grand monde aux bains. J'hésitai un instant avant d'ôter ma chemise. Je croisai le regard de Ledane et je lus sur ses lèvres « Allez, Fronin, il faut le faire ». Une fois nus, Ledane me tendit un seau en bois. Je la suivis dans une salle en pierre pleine de vapeur. Le long d'un des murs de la pièce, de petits bassins permettaient aux personnes présentes de remplir leurs seaux, avant de se laver, debout, sans aucune gêne. Il y avait là de très jeunes gens, presque des enfants, des adultes jeunes ou dans la force de l'âge, de toutes les races. Nombre d'entre eux étaient superbes. Je me retins de rire devant des kitlings mouillés qui ne semblaient guère apprécier ce moment.

« Il faut faire vite, Fronin. Nous n'avons que peu de temps. Voici du savon »

Elle se mouilla le corps en se renversant un seau d'eau sur elle, le remplit à nouveau, s'enduisit le corps de savon en se frottant énergiquement, avant de se rincer. Elle s'ébroua comme un chien, ravie de cet instant. Tout cela n'avait pas duré plus de deux minutes. Elle sortit quelques instant avant moi. Quand je la rejoins, elle était parfaitement sèche et était en train de revêtir sa robe. Elle posa son doigt sur mon torse, prononça un mot. Je sentis comme un souffle d'air chaud parcourir ma peau et, l'instant d'après, j'étais sec, à l'exception de mes cheveux encore un peu humides. Elle prit ma chemise encore poussiéreuse, la secoua et me la rendit, miraculeusement propre. Je la suivis dans le couloir.

« Ça fait du bien, non ?

— Oui. Sur Borène, pour prendre un bain, il fallait faire chauffer de l'eau pendant des heures. Elle était souvent froide une fois le baquet rempli. On n'en prenait guère plus d'un par mois. Comment se fait-il que cette eau soit chaude ? Et comment arrive-t-elle jusqu'à cette pièce ?

— Tu demanderas aux nains qui ont construit tout cela. Je crois qu'il y a des sources chaudes sous la Tour. Après, c'est une sombre histoire de tuyaux et de pression. Un nain a essayé une fois de m'expliquer tout cela mais je n'entends rien à toute cette mécanique.

— Ce ne serait pas plus simple avec de la magie ?

— Non, les enchantements permanents sont très complexes et épuisants à réaliser »

Elle s'arrêta devant ma porte.

« Habille toi vite »

Je le fis aussi vite que possible. Je la suivis jusqu'à sa chambre, meublée de façon identique à la mienne. Sur l'étagère étaient posés quelques bijoux tous simples : un collier de cuir avec une petite aiguë-marine, une paire de boucles d'oreilles en argent, un anneau d'or très fin. Sur la table, il y avait quelques feuilles de papier griffonnées, un carnet épais relié de cuir et une cruche d'eau. Un bouquet

de lavande et de menthe fraîche laissait planer dans la pièce une odeur délicieuse. Dans un coin, un petit brasero en terre cuite était posé à même le sol, à côté d'un fagot, d'une théière sans anse noire de suie, de trois gobelets en terre et de quelques petits pots. Ledane disposa quelques branchettes sur le brasero, qui s'enflammèrent rapidement. Elle emplit la théière d'eau, de thé et de feuilles de menthe.

« Comment faut-il faire pour avoir un brasero ?

— Il suffit de le demander à un artisan potier » Dit-elle en haussant les épaules, comme si ma question était stupide, ce qui était sans doute le cas.

Quand le thé fût chaud, elle plaça sa main à proximité de la théière, qui se souleva toute seule et versa le thé dans deux gobelets.

« Il y a du miel pour ton thé si tu veux.

— On ne mange rien d'autre le matin ?

— Non, pas au premier thé. Le cours commence avec le deuxième thé et le partage du pain aux fruits. C'est une coutume agréable. Fais vite, s'il te plaît. Il nous faut encore passer prendre ton manteau de professeur avant de nous rendre là où tu donneras ton cours.

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Je viens avec toi. Je parle aussi borênan et je pense être utile. Et moi aussi, j'ai envie d'apprendre des choses sur Borêne »

Nous bûmes le thé aussi vite que possible. Il était brûlant, doux et délicieux. Ledane me guida pour trouver l'atelier des tailleurs. Une toute petite dame âgée aux cheveux argentés m'accueillit avec un bon sourire.

« Professeur Fronin ! C'est un plaisir de faire votre connaissance. Voilà pour vous. Un manteau de soie, doublé de coton. Vous pouvez ôter la doublure en été »

Il était magnifique, d'un blanc de neige et d'une douceur merveilleuse au toucher.

« Il est très beau, Dame.

— Oh, ce n'est pas grand chose. Prenez en soin néanmoins. Mais n'ayez crainte. Votre nom est brodé à l'intérieur. Si vous l'égarez, on vous le ramènera »

Je le revêtis.

« Tu es superbe » Me dit Ledane, les yeux brillants.

« Il vous va fort bien » Ajouta la tailleuse.

« Merci du fond du cœur, Dame »

Je suivis à nouveau Ledane qui, courant presque, m'amena à une petite salle au rez-de-chaussée du havre : Une pièce lumineuse aux murs blancs, au sol recouvert d'épais tapis, meublée de tables basses et de nombreux poufs. Une dizaine de personnes m'y attendait : deux kitlings minuscules se ressemblant comme deux gouttes d'eau, sept humains parmi lesquels trois dames et un taurin gigantesque, qui dominait tout le monde de la tête et des épaules. Tous portaient le manteau brodé caractéristique des edrulains. Ils me saluèrent avec courtoisie et chaleur. Ledane me présenta, un homme servit le thé et coupa en fines tranches un pain chaud à l'odeur délicieuse.

Nous commençâmes par parler des repas à Borène, des habitudes alimentaires, des règles de politesse liées à cela. Souvent, l'un d'entre eux m'interrompait pour me demander de préciser le sens d'un mot. Je dus faire appel à deux reprises à l'aide de Ledane pour avoir le terme libreterran correspondant.

Ils se montraient extrêmement attentifs et respectueux à mon égard. Il était visible que mes propos les étonnaient souvent, les choquaient parfois. Mais ils ne pipaient mot. Ils étaient là pour apprendre, calmes et studieux. Je notai qu'une jeune femme avait affectueusement laissé sa main entre celles, immenses, d'un autre homme, probablement un guerrier, au vu de la gigantesque cicatrice qui traversait son visage. Ce début de matinée passa vite jusqu'au moment où le taurin leva la main pour réclamer la parole.

« Excuse, Professeur, mais la préparation du repas est venue l'heure. Je propose à toi d'ensemble y aller et ainsi nous pourrons parler à continuer.

— Continuer à parler.

— Excuse, Professeur »

Ils se levèrent comme un seul homme, joignirent leurs mains à hauteur de la poitrine et, se tournant vers moi, l'un après l'autre, inclinèrent la tête en me disant solennellement merci.

« Merci de m'avoir écouté, sœurs et frères »

Je les accompagnai jusqu'à la salle à manger, qui était à l'opposé de celle où j'avais dîné avec Étoile et ses amis l'autre soir. Les deux kitlings, tout contrits, vinrent vers moi.

« Nous sommes des mangeurs de chair, Professeur » Dit le premier.

« Nous sommes donc dans l'obligation de te laisser » Dit le second.

« Croyez-bien que nous en sommes très désolés » Reprit le premier.

« Tout à fait désolés de te laisser. Honteux même. Mais nous ne pouvons nous nourrir de salades, de légumes et de fruits.

— Auras-tu l'exquise bonté de nous pardonner ? »

Je souris.

« Bien sûr, mesdames.

— Heu... Nous sommes des mâles, Professeur »

Et sans plus de commentaires, ils tournèrent les talons. Ils marchaient d'un même pas. Ils étaient de la même taille. Sans leur manteau, même leur mère ne devait pas les différencier. J'entendis un gigantesque rire étouffé derrière moi. Je me retournai. Ledane et les autres étaient hilares.

« Pardonne-nous, Fronin. Sache que nous aussi, sauf aux bains, nous avons le plus grand mal à différencier les hommes des femmes.

— Alors comment doit-on les appeler ?

— Par leur nom. Ou quand tu veux t'adresser à plusieurs que tu ne connais pas, tu les appelles « Kitlings », tout simplement.

— Kitlings ?

— Kitlings, oui. Cela n'a rien de vulgaire ou d'insultant »

Nous entrâmes dans la salle à manger. Il y avait déjà un grand nombre de gens, très affairés autour de monceaux de légumes, de fruits, de grands sacs de farine, de pots de toutes sortes.

« Que dois-je faire, Ledane ?

— Que sais-tu faire ?

— En cuisine ? Rien. A la limite, éplucher un fruit.

— Et bien, trouve toi une table où on épluche des fruits. Tiens, là, je crois qu'il y a des gens qui préparent une compote »

Comme dans les grandes maisons lors de notre voyage entre le port et la Tour, je retrouvai cette impression de voir chacun à sa place, sans qu'un maître d'œuvre ne fût nécessaire, dans une ambiance amicale et enjouée. Le temps passa vite jusqu'au repas. Je compris que nous étions également en train de préparer le dîner et que seuls certains, ceux qui seraient disponibles peu avant le repas, se chargeraient de mettre la soupe à chauffer et des quelques tâches à accomplir au dernier moment.

Le repas en lui-même était un instant joyeux. Sans aller jusqu'aux fou-rires des « mangeurs de chair », les bons mots et les aimables plaisanteries fusaient de toute part. Nombreux étaient ceux qui allaient de table en table, heureux de retrouver des frères et des sœurs d'armes revenus récemment à la Tour. Je fus surpris de voir qu'aucun ne parlait de la mission qu'il venait d'accomplir.

Je remarquai que Ladorne, toujours accompagnée du fidèle Lordel, mangeait dans cette salle en compagnie de plusieurs grands maîtres edrulains, souvent des gens d'âge mur, à l'exception d'une femme qui semblait très jeune. Leurs manteaux étaient des chefs-d'œuvre absolus de broderie.

Après le repas, la vaisselle fût réalisée en un tour de main par les magiciens et j'aidai à ranger les assiettes, gobelets et couverts.

En sortant de la salle à manger, je rejoignis la maison de Maître Karg. Il me salua avec chaleur.

« Te voilà donc professeur, petit. Qu'enseignes-tu ?

— Le borênan et les mœurs borênanes. Je suis surpris qu'on consacre du temps à apprendre à des gens de guerre les réalités du pays dans lequel ils vont aller.

— Les méthodes de lutte des edrulains sont inefficaces sans le soutien de la population. J'ai entrepris de classer mes livres en verougue. Je dois en avoir trois ou quatre mille. Voudras-tu m'aider ? Nous parlerons Libreterran pendant ce temps.

— Je dois vous laisser à seize heures pour recevoir ma première leçon de magie.

— Ah. Toi aussi, tu es magicien »

Je perçus de la tristesse dans sa voix.

« Ils disent que j'ai ce qu'ils appellent le don. Je ne sais rien de plus. N'ayez crainte, rien ne viendra diminuer mon intérêt pour les livres.

— Je le souhaite vivement, mon garçon, mais peut-être n'auras tu pas le choix. Un magicien doué n'a plus un instant à lui, tu sais.

— Néalanne me semble avoir beaucoup de temps en ce moment.

— Néalanne n'est pas une magicienne douée.

— Vous la connaissez bien ?

— Bien sûr que je la connais. Je l'apprécie beaucoup. Elle est une des rares ici à venir me voir. Elle me ramène parfois des livres de ses voyages lointains. Elle aime bien la poésie. Elle est jolie quand elle lit.

— Elle n'est pas jolie, elle est belle. Et elle l'est tout le temps »

Nous parlions en Libreterran tout en faisant des piles de livres. Tout cela dégagait de la poussière

qui envahissait la pièce, gênant notre respiration et piquant les yeux. Je gardai un œil sur la grande horloge présente dans la pièce. Quelques minutes avant seize heures, je saluai Maître Karg. J'étais couvert de poussière. Je rejoignis Ledane dans sa chambre qui m'attendait en compagnie d'un thé fumant.

« Mais d'où sors tu, Fronin, pour être aussi sale ?

— De la bibliothèque de Maître Karg. Nous avons rangé des livres. Je crois qu'un bon sort de nettoyage ne serait pas de trop chez lui.

— Je viendrais avec toi dans les jours qui viennent. A propos de livre, voici « Éthique de la Magie » que tu devras lire avec la plus grande attention »

Elle me tendit un très vieil ouvrage, un petit livre fin à la couverture de cuir brun usée et à la reliure fatiguée.

« En quelle langue est-il écrit ?

— Il est écrit de façon à que son lecteur le comprenne, quelles que soient les langues que connaît celui que le lit. C'est un livre qui parle de Magie, tu sais.

— Il n'est pas dangereux, au moins ?

— Ne fais pas cette grimace, Fronin. C'est un bon livre. Si tu en prends soin, tu n'as rien à craindre.

— Ceux qui l'ont lu avant moi ne semblent pas avoir été très précautionneux. Il est assez abimé.

— Pour un livre qui doit avoir six ou sept siècles, je le trouve en bon état.

— Vous plaisantez !

— Jamais au sujet de la Magie. Allez, cessons de discuter. Voilà une pierre, Fronin. Je la pose à cette extrémité de la table et tu dois l'amener à l'autre bout. Mais non, Fronin, sans te servir de tes mains, bien sûr. Tes mains, donne-les moi »

Elle les prit dans les siennes.

« Et comment dois-je m'y prendre ?

— Regarde-là et désire qu'elle se déplace.

— C'est idiot !

— C'est idiot si tu n'essaies pas. Fais-le.

— Mais...

— Fais-le, Fronin. Je ne te demande rien d'autre. Regarde-la et déplace là. Non, pas comme ça. Là, tu n'en as pas envie. Tu es en train de lui demander. Tu n'as rien à lui demander. C'est une pierre, Fronin ! Non, ça ne sert à rien de froncer les sourcils. C'est un tout petit caillou de rien du tout. Et si tu fermes les yeux, tu ne vas pas voir ce que tu fais »

Je regardai la pierre. Soudain, je ne sentis plus les mains de Ledane qui tenaient les miennes. Je ne sentis plus mon corps. Je ne voyais que cette petite pierre ridicule et je sentis, sans la voir, qu'elle se déplaçait.

« Oui, Fronin, c'est comme cela qu'il faut faire. Continue, oui, c'est ça, c'est bien ! Ouvre les yeux, regarde là »

Elle bougeait. Imperceptiblement, pouce par pouce, elle glissait doucement sur la table. Elle s'arrêta quand je le voulus et je repris contact avec la réalité. Le visage de Ledane était radieux.

« Tu vois, ce n'est pas plus compliqué que ça.

— Mais comment est-ce possible ? C'est... c'est de la Magie !

— Exactement, Fronin, c'est de la Magie. Il ne doit jamais y avoir de pourquoi ni de comment. Il y a ce que tu es capable de faire et ce qui n'est pas possible pour toi. C'est tout.

— Mais je n'ai rien dit. Ou alors, c'est vous qui l'avez fait.

— Non, c'est toi. Je n'ai fait que te guider un tout petit peu.

— Il suffit de le désirer ?

— C'est souvent plus complexe que cela. Mais pour déplacer de petites pierres, c'est effectivement aussi simple.

— Il n'y a pas d'incantation, de geste des mains ?

— Pas toujours. Mais ne sois pas si impatient. Tu apprendras tout cela »

Nous passâmes le reste de l'après-midi à faire bouger ce satané caillou d'un bout à l'autre de la table, jusqu'à que je parvienne, au prix d'un terrible effort de volonté, à le soulever très légèrement dans l'air pendant un très bref instant. Mais je me sentais épuisé et j'en fis part à Ledane.

« Oui, c'est normal. Il nous reste un peu de temps avant le dîner pour passer aux bains. Je t'accompagne pour nettoyer tes vêtements.

— Mais je suis déjà lavé ce matin !

— Oui, mais là, tu es sale à faire peur. Allez, Professeur »

Au dîner, j'avalai ma soupe à grand peine et rejoignis ma chambre. Ôtant juste mon manteau, je m'effondrai sur mon lit et je dormis tant et si bien que je ne sentis même pas Ledane venir se glisser contre moi.



Dix jours passèrent ainsi. Cours, préparation des repas, tri des livres avec Maître Karg, apprentissage de la Magie avec Ledane, lecture du livre de magie et apprentissage du Libreterran rythmaient les journées et le cours du temps allait bon train.

Néalanne était sortie de l'infirmerie le lendemain de notre altercation. Sa chambre était dans une autre aile du havre et je ne l'aperçus de loin qu'une ou deux fois durant ces dix jours. Ledane avait passé toutes ces nuits avec moi et nous dormions alternativement dans ma chambre ou la sienne. Son prochain départ vers son pays natal la rendait mélancolique. J'aimais sa compagnie. Elle était douce, calme, rieuse, profondément gentille. Passer ainsi du temps avec une personne du sexe opposé de mon âge était pour moi une expérience inédite. Ledane riait parfois de ma maladresse mais ne se moquait jamais. Elle n'était pas née ici et compre-

nait mes doutes et mes surprises. Nous fumes rapidement inséparables.

Un soir, je lisais, assis sur son lit, le dos contre le mur. Elle était allongée, silencieuse, sa tête contre ma cuisse. Nous étions silencieux et celui qui frappa à la porte nous surprit tous les deux. C'était Lordel.

« Bonsoir, jeunes gens. Ah, Fronin, je suis heureux de te voir. Comment vas-tu, ami ? Je n'ai même pas pris le temps de prendre de tes nouvelles depuis le soir de ton arrivée. Tout se passe bien pour toi ?

— A merveille, Lordel.

— C'est une bonne chose. Et je suis heureux de pouvoir te parler Libreterran. Je viens te trouver pour te parler de ta mère et de ce que nous envisageons pour la ramener sur Libreterre.

— Je vais vous laisser » Dit Ledane en se dirigeant vers la porte.

« Non, Ledane. Tu es également concernée »

Le visage de Ledane exprima une grande surprise. Un principe absolu des edrulains voulait qu'on ne parle pas d'une mission à venir à ceux qui n'avaient pas de rôle à y jouer.

« La seule magicienne disponible est Ferlane. Il n'est pas question d'y aller avec un seul magicien. Nous avons donc pensé à toi, si tu es d'accord, bien entendu »

Ledane pâlit, me regarda, déglutit avant de se tourner vers Lordel.

« Maître Lordel, je n'ai jamais participé à aucune mission !

— Il faut bien commencer un jour, » Dit Lordel avec un sourire rassurant. « Tu sais faire voler quelqu'un ?

— Oui, Maître Lordel.

— Tu resteras en arrière, avec les dragons. Tu seras également là pour soigner d'éventuels blessés. Fronin nous guidera dans le château. Feu Follet et Étoile nous accompagneront.

— Quel est l'objet de la mission ?

— Fronin ne t'a rien dit ? Nous allons aller chercher sa mère sur Borêne et la ramener ici.

— Nous serons donc six à l'aller. Et sept au retour, si je ne me trompe pas.

— Si Lokar y consent, j'espère qu'il en sera ainsi.

— Combien de dragons ?

— Trois.

— Ce qui signifie que quelqu'un restera la-bas. Aucun dragon, à l'exception de Volfeu, ne peut porter trois personnes.

— Je resterai la-bas. Vous revenez sur la côte de Libreterre. Je laisse une journée de repos au dragon et il repart. Il revient me chercher et le tour est joué. Il me faudra me cacher un peu plus d'une journée. Fronin, j'ai cru comprendre qu'il y a une forêt à proximité du château de ton père.

— Oui mais elle n'est pas très grande. Ils vont se jeter à votre poursuite avec des chiens. Si nous réussissons, il sera fou de rage. Mon père connaît cette forêt pour y avoir chassé un nombre incroyable de fois depuis son enfance.

— Je serais loin quand il lancera ses chiens. N'aie crainte.

— Et si vous devez vous déplacer, comment le dragon vous retrouvera t-il ? »

Ils éclatèrent tous les deux de rire.

« Qu'ai-je dit de si comique ?

— C'est un dragon, Fronin. Un dragon !

— Et alors ?

— Un dragon est capable, si on le lui demande, de retrouver quelqu'un sur une étendue immense. Ne te fais aucun souci.

— Vous allez prendre un risque énorme.

— C'est mon métier, mon ami. Ledane, pouvons-nous compter sur toi ? »

Elle me regarda, je lui fis non de la tête.

« Bien sûr, Maître Lordel »

Il sourit.

« Merci, Ledane. Fronin, tu as fais de grands progrès en Libreterrann. J'en suis surpris et très heureux, mon ami »



Le lendemain, après que mon cours ait été dispensé, Lordel et les autres membres de cette future expédition vinrent nous rejoindre dans ce que j'appelai, de façon sans doute prétentieuse -et bien peu Libreterrann-, « ma » salle de cours.

« Bon, nous partirons demain dès l'aube Nous serons sur place au début de l'après-midi. Je compte investir la place au milieu de la nuit, au moment où la garde se relâche. Fronin, tu peux me répéter ce que tu m'as dit ?

— Les portes du château sont fermées tous les soirs avant le dîner. La nuit, il y a un garde sur chaque mur, deux en haut du donjon, deux dans la salle près de l'entrée de celui-ci et deux ou trois à l'entrée du donjon. Ma mère dort à l'avant-dernier étage, celui des femmes.

— Qui y-a t-il au dernier étage ? » Demanda Étoile

« C'est celui des vigies. Là où seront les gardes.

— Peut-on y entrer en venant de l'extérieur ?

— Non. A moins de passer par la cheminée dans laquelle, à cette saison, il ne devrait pas y avoir de feu, sauf s'il fait exceptionnellement froid.

— Le feu, j'en fais mon affaire, » Dit Ferlane.

C'était une femme grande et mince, au visage taillé à la serpe, aux lèvres minces. Sa peau était très sombre et ses yeux et cheveux noirs comme la suie. Il émanait d'elle une grande puissance et un calme immense. Ce matin, avant mon cours, elle m'avait fait voler grâce à sa magie. C'était une sensation extraordinaire et grisante.

« Je vous rappelle à tous que ces hommes ne sont pas nos ennemis. Nous ne serons certes pas

accueillis à bras ouverts mais nous devons les laisser en aussi bon état que possible, » dit Lordel.

« Que voulez-vous dire par là, Lordel ? » Demandai-je.

« Ça veut dire que nous ne ferons couler le sang que si cela est absolument nécessaire et que nous ne nous battons pas pour tuer.

— C'est pas drôle, » Dit Feu Follet qui, depuis le début de cette entrevue, jouait avec un fin stylet qui paraissait terriblement tranchant.

« Quel est l'effectif de la garnison ? » M'interrogea Étoile.

« Une centaine de soldats, mon père, mes trois frères et cinq autres chevaliers.

— Des borênans engoncés dans leurs armures et ignorant tout de la Magie de combat, dit Ferlane avec un sourire un peu cruel, ça fait peur à quelqu'un ici ?

— A moi » Dit Ledane d'une toute petite voix.

« C'est normal. On a toujours peur à sa première mission. Mais n'aie aucune crainte, c'est parfaitement jouable.

— Ce n'est pas un jeu, Ferlane. Nous y allons pour ramener la mère de Fronin, par pour prendre ce château, dit Lordel.

— De quel côté sont ces gens ? » Demanda Étoile

« Du leur, » Répondis-je. « Mon père n'a jamais fait alliance avec les Verougues ni avec ceux qui s'opposaient à eux. Il a profité des ennuis des seigneurs voisins avec ceux-ci pour leur prendre ici un moulin, là un hameau, ailleurs un peu de bétail, mais a toujours réussi à se tenir à l'écart des guerres entre eux ou contre les Verougues. Dame Ferlane, sachez toutefois que sa troupe est réputée dans toute la région.

— Monsieur Fronin, demandez aux sangrelins - du moins, ceux qui sont encore en vie après qu'ils m'aient croisée- ce qu'ils pensent de moi.

— Nous allons ramener ta mère, petit frère, tout se passera bien » Dit Étoile d'une voix douce.

« Vous trouverez des vêtements chauds dans la pièce à côté de celle-ci. Je vous rappelle qu'un dragon vole vite, très vite et que nous allons passer six heures dessus. Il est hors de question de s'arrêter durant la plus grande partie du trajet car il n'y aura que la mer en dessous de nous. Nous aurons l'après-midi de demain pour nous reposer »

Ledane et moi n'avons guère dormi la nuit suivante. Nous étions allongés à côté l'un de l'autre, sa main dans la mienne.

« Je suis morte de frousse, Fronin.

— Moi aussi, Ledane. Cette aventure me paraît folle.

— Il y a vraiment cent soldats dans ce château ?

— Oui. Que peut un magicien contre cela ?

— Un sort de sommeil profond, un sort pour faire chauffer les armures, pour briser les liens de cuir qui les tiennent, je ne sais pas. Tout ce dont je suis certaine, c'est que Ferlane est vraiment redoutable.

— Espérons-le.

— Fronin, je m'interroge vraiment. Suis-je vraiment prête à repartir à Verlande et me battre avec les rebelles ?

— Je n'ai pas la réponse. As-tu vraiment le choix ?

— Je ne sais pas non plus. Je ne me vois pas non plus, lors de la remise de mon manteau, dire « Non merci, je préfère rester à la Tour, je pourrai faire le ménage ou la cuisine ». Ce serait trahir ceux qui m'ont accueillie ici et ceux qui ont besoin de moi là-bas »

Le matin nous trouva fort peu dispos. Nous revêtîmes les épais vêtements de laine qu'on nous avait confiés la veille. Trois dragons nous attendaient devant la porte de la ville. Le premier était rouge et immense. Le deuxième était plus fin et ses écailles étaient d'un noir brillant. Le troisième, le

plus petit, était d'un bleu profond. Lordel, à l'aide de trois autres hommes, étaient en train d'ajuster les selles à la base de leurs cous.

« Non, là, ça me fait mal. Desserrez la première sangle, je vous prie »

Le dragon parlait. Sa voix était douce, calme, rassurante. Ferlane vint vers nous.

« C'est la première fois que vous montez sur des dragons, n'est ce pas ?

— Oui.

— Ils vont vous interroger. Vous leur répondrez sans mentir. Nous nous éloignerons pendant ce temps, nous n'avons pas à entendre ce qu'ils vont vous demander et surtout ce que vous allez leur répondre.

— Pourquoi ?

— Un dragon ne laisse monter que des gens dans lesquels il a une totale confiance.

— Sont-ils aussi cruels qu'on le dit ?

— Qui dit que les dragons sont cruels ? »

Les yeux de Ferlane flamboyaient alors que sa voix restait calme et posée. Son visage était contracté et ses dents serrées.

« C'est ce que j'ai entendu durant toute mon enfance.

— C'est ce que croient tous ceux qui ne les connaissent pas. Et c'est pourquoi les dragons ne peuvent désormais vivre que dans des lieux loin des hommes et qu'ils ont été massacrés par des chevaliers abrutis pendant des années. Ils n'aspirent qu'à vivre en paix, jeune homme. Nous sommes les seuls dans toutes les Folandes à l'avoir compris et c'est pourquoi ils acceptent de nous aider. Mais ils n'aideront que ceux qui le méritent car ils sont fiers et indépendants et accepter de prendre quelqu'un en croupe n'est pas une chose agréable pour eux. Maintenant, allez, et n'ayez pas peur. La seule chose que vous risquez est de rester ici »

Nous nous approchâmes. Lordel nous salua en souriant.

« Rougesang » Dit-il en s'adressant au premier dragon, « Je te présente Fronin et Ledane. Fronin vient d'arriver de Borêne et Ledane de Verlande recevra son manteau brodé dans quelques mois. Ils sont gens de bien tous deux »

Le dragon baissa sa tête jusqu'à qu'elle soit toute proche de nos visages et sembla nous renifler.

« Vous avez peur. Peur de nous ?

— Oui » déglutis-je.

« Le dernier humain que j'ai mangé était un Verougue. Toi, le petit homme, est-ce toi qui a sauvé Néalanne ? »

Je me demandai si il y avait quelqu'un en cette île qui ignorait cette histoire.

— C'est moi, oui.

— Il y a en toi plein de contradictions. Tu as des amis verougues. Pour toi, la guerre n'est pas juste. Tu crois la paix possible. Tu as souffert dans ta chair plus que tous les hommes que j'ai rencontrés. Et tu es amoureux. De deux femmes. Et cela te rend triste et amer. Pourquoi, petit homme ? »

Je me tournai vers Ledane qui me regarda, les yeux écarquillés, la bouche ouverte.

« Je crois que la guerre et la haine ne résoudre rien.

— Face aux verougues, la guerre est la seule alternative, petit homme. Tant que la cupidité et l'arrogance seront en eux, nous ne pouvons que les combattre. Mais parler de la guerre ne m'intéresse pas, petit homme. Parler de l'amour est infiniment plus drôle. Nous autres, dragons, nous ne connaissons pas l'amour. Nous n'avons pas de femelles.

« Comment vous reproduisez-vous ?

— Ce n'est pas à toi de poser les questions. Tu n'es pas homme à avoir le droit d'interroger un dragon.

— Je vous prie de m'excuser.

— Tes bonnes manières nous font perdre notre temps. Réponds à ma question.

— Les deux femmes que j'aime ne sont pas destinées à m'aimer. La première est trop différente de moi. L'autre a une autre mission, infiniment importante, qui l'attend. Et je suis trop laid et trop faible pour qu'elles m'aiment.

— Trop laid, dis-tu ? Qu'est ce que la beauté ?

— Ce qui est plaisant à voir. Ce qui rend content. Ce qui réjouit l'œil.

— Comme à tes yeux cette toute petite humaine à côté de toi »

Je rougis violemment. Je devais être violet.

« Oui »

J'avais essayé de parler aussi bas que possible.

« Je n'ai pas entendu ta réponse.

— Oui.

— Parle fort. Les dragons ont la vue perçante et notre odorat est incomparable mais notre ouïe n'est pas toujours excellente.

— Oui ! » Repris-je une troisième fois, presque en criant.

Je m'efforçai de ne pas regarder Ledane.

« De quoi as-tu peur ? En quoi ces paroles sont si difficiles à dire, petit homme ?

— Je crains.. qu'elle ne se détourne de moi. De la mettre dans l'embarras. D'être ridicule. De souffrir.

— La vérité n'est jamais mauvaise. Et toi, toute petite humaine, que dirais-tu de cela ?

— Je... Je ne savais pas.

— Bien sur que si, tu le savais. Tu es heureuse d'en être sûre désormais. Mais tu ne veux pas l'accepter. Ce qui est très différent. Pourquoi, vous autres, les humains, passez tant de temps et consacrez tant d'efforts à refuser vos sentiments ? Ce n'est pas bon de les dire ?

— Je n'ai pas le droit.

— Il y a des... lois ? C'est ainsi que vous appelez cela, je crois. Les hommes ont fait des lois pour que

vous ne puissiez pas vous aimer ? Je croyais qu'aimer était agréable, plaisant, encore plus que de voler, qu'un chant d'oiseau dans la forêt, que les cerisiers en fleurs ou qu'admirer un lever de soleil sur la montagne ?

— Certes, mais cela peut conduire à de grands chagrins. Si vous aimez...

— Je ne sais pas aimer.

— Pardon, sire Dragon. Je voulais dire, si j'aime un homme et que je sais que la vie va nous séparer, notre malheur sera immense.

— La vie, le destin, la mission, la nécessité. Ne pouvez-vous pas décider ? Ne savez-vous pas ce qui est bon pour vous ?

— Si chacun n'agit que pour son bien, le malheur de tous sera certain, » Dis-je, relevant la tête et le regardant dans les yeux.

Les siens étaient d'or, superbes et inquiétants, et ni sentiment ni passion ne semblaient les animer.

« Mais tu es fier, petit homme. Tu as du courage. Le sacrifice, petit homme. Cette irrésistible envie d'être grand, de susciter l'admiration. Pour nous, cela est encore plus incompréhensible que l'amour.

— Alors, pourquoi aidez-vous les hommes, sire Dragon ? Alors que vous n'aimez pas cela ?

— Cette alliance est nécessaire. Quand aux hommes, quand ils ne cherchent pas à nous nuire, nous les trouvons amusants. Sache que je ne comprends pas ce que nous allons faire. Nous allons chercher une femme qui n'est ni une guerrière, ni une magicienne, ni une guérisseuse, ni une érudite, qui ne sera même pas un moyen de pression. Risquer de perdre des vies pour cela, je ne comprends pas. Ou alors, il y a peut-être une raison. Tu es attachée à cette femme. Peut-être que ton pouvoir est si grand qu'ils veulent être surs que tu le mettras à leur service. Ce sont eux qui te doivent quelque chose. Tu as sauvé d'une des leurs. Ils ont une dette et ils veulent la payer.

— Ils n'ont pas de dette. J'ai soigné Néalanne car... j'avais décidé de le faire. Cela me rendait content de la soigner.

— Tu as compris comment on parle à un dragon, petit homme. Tu as gagné le droit de monter sur moi. Quand à toi, petite humaine, tout ce que tu as entendu a provoqué une tempête dans ton esprit. Je sens de l'incompréhension, de la tristesse, un peu de colère aussi. Et derrière tout cela, une joie immense qui ne veut pas dire son nom et que tu ne veux pas laisser s'exprimer.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu m'accuses de mentir ? »

Il avait dit cela d'une voix si forte, si grave, si ample que je crus sentir mes tympan exploser. Ledane fit un pas en arrière, trébucha, et tomba sur le sol. Le dragon approcha son nez, le posa sur sa poitrine et la plaqua au sol.

« Pardon, sire Dragon, je ne voulais pas dire cela.

— Que voulais-tu dire, alors ?

— Je ne peux accepter de l'aimer. C'est trop difficile.

— Il te faut apprendre à être libre, petite. Si aimer cet homme te donne de la joie et du plaisir, renoncer serait idiot »

Il leva la tête, laissant Ledane se mettre debout. Il ne dit rien durant un moment qui me parut sans fin. Ledane s'approcha de moi, me prit la main et je crus sentir mon cœur éclater de joie. Enfin, Rouge-sang parla d'une voix forte :

« Tu monteras sur Ailesnoires, s'il le veut bien »

Le dragon noir nous regarda et se tourna vers Lordel et les autres qui s'approchèrent.

« Cette petite humaine est-elle nécessaire ?

— Elle l'est.

— Elle a essayé de mentir. Elle n'est pas mauvaise, son esprit est frais, clair et vif comme une

source de montagne mais elle a encore plus peur que les chats.

— La peur est source de prudence. Elle va le faire. Le courage n'est pas ne pas avoir peur, le courage est d'agir comme il le faut au bon moment. J'ai confiance.

— Alors, nous partons, »dit Rougesang. « Le petit homme et la magicienne avec moi, la toute petite femme et le chat sur Ailesnoires, la chatte et le grand homme de guerre sur Ragebleue.

— Donne-nous quelques minutes, Rougesang »

Nous nous éloignâmes. Ferlane vint vers nous.

« Subir l'interrogatoire d'un dragon n'est jamais agréable, n'est ce pas ? Ils savent à merveille retourner le fer dans les plaies.

— Entre les magiciennes et les dragons, je me demande s'il est possible de garder un secret, ici, » Dis-je.

« Moi, la première fois, ils ont commencé à me parler de ma peur des serpents. Je n'en avais jamais parlé à quiconque ici. Ils m'ont demandé comment je pouvais accepter de monter sur un animal à écailles. J'ai répondu que c'était nécessaire. Ils le comprennent. Il y a foule d'attitudes et de sentiments humains qu'ils ne comprennent pas mais ils conçoivent ce qui signifie la nécessité.

— Ils ne veulent qu'être libres, » Dit Ledane qui gardait le visage baissé vers le sol « et se moquent de nous car nous ne le sommes pas et le serons jamais.

— Tu as bien compris. Mais tu te trompes. Tu es libre. Totalement. Celui qui te dis que tu ne l'es pas n'a rien compris à ce que doit être un edrulain »

Ledane, dont la main n'avait pas lâché la mienne, releva les yeux. Ils étaient plein de larmes.

« Je ne sais plus, Ferlane.

— L'heure n'est pas aux questions. Tu veux rester ? Personne ne te le reprochera. Personne. Je t'assure que celui qui aura seulement l'idée de le faire aura affaire à moi.

— Je viens.

— Je m'en réjouis »

Nous nous étions éloignés d'une centaine de pas des dragons. Feu Follet dit soudain :

« Lordel, j'ai pas peur. Ce dragon raconte n'importe quoi. Il est sans doute gâteux. Il serait temps de lui conseiller de se retirer dans la montagne. Si ça se trouve, il va nous emmener à Forlame ou TerreHaute. Peut-être même chez les Verougues.

— Si tu n'as pas peur, tu nous expliqueras pour quoi tu as vomé tripes et boyaux ce matin même, espère de menteur, » Dit Étoile en haussant les épaules.

« Et toi ? Tu n'as pas peur peut-être, espèce de vipère siffleuse ?

— Si. Quatre heures de vol sans arrêt pour soulager ma vessie est une perspective absolument effrayante. Je vais encore pisser sur ce dragon, j'en suis sûre et certaine »

Ferlane éclata de rire.

« Calmez-vous, les chats. La peur est dans votre nature. C'est ainsi, vous n'y pouvez rien.

— Tu n'as pas peur, toi ?

— Non.

— C'est vrai ?

— Veux-tu que nous allions demander aux dragons ?

— Il suffit, »dit Lordel. « L'heure n'est plus aux chamailleries. Maintenant, nous allons prier. Faites le vide en vous.

— Je ne prie aucun dieu, Lordel »

Ma déclaration me valut d'être le point de convergence de quatre paires d'yeux écarquillés et ébahis. Seul Lordel sembla indifférent.

« Alors, contente-toi de faire silence, mon garçon »

Ils s'agenouillèrent tous les cinq en cercle. Chacun tenait la main de son voisin dans la sienne. Ils fermèrent les yeux et chantèrent à voix très basse

un texte que je ne compris pas. Ils restèrent ainsi, psalmodiant, durant un long moment. Puis ils se relevèrent. Chacun s'approcha des quatre autres, l'étreignit et l'embrassa chaleureusement.

« Si tu ne veux prier, peut-être accepteras-tu de participer à nos vœux de bonne fortune, jeune homme ? » Me demanda Ferlane d'une voix douce.

« Ça, je veux bien » Acquiesçai-je, heureux.

Je passai dans les bras de chacun. L'étreinte d'Étoile était douce, celle de Feu Follet rapide et énergique, celle de Lordel longue et puissante, celle de Ferlane, bienveillante et sereine. Ledane fût la dernière, passionnée et tendre. Elle me sera fort contre elle et je l'embrassai longuement sur la tempe.



« Je monterai devant. Regarde, tu peux tenir tes mains là et ici. Tu peux aussi les passer autour de ma taille, si tu as en envie. Nous allons nous envoler et nous nous poserons juste avant de commencer à franchir l'océan. Dans tous les cas, n'aie pas peur, il sait ce qu'il fait, il ne se retournera pas pour voler sur le dos, il sait que nous sommes là »

La selle était relativement confortable mais ne laissait que peu de place à chacun. Le dragon s'envola vite et gagna de l'altitude. Voir la Tour, la ville et la campagne environnante était un spectacle fascinant. Son allure était rapide et je compris rapidement pourquoi on nous avait fait revêtir ces épais vêtements.

Une fois haut dans le ciel, le dragon replia ses ailes en arrière et se laissa filer en avant, chutant à une vitesse prodigieuse. J'hurlai ma peur. Ferlane me pinça la cuisse et cria.

« N'aie pas peur, il prend simplement de la vitesse »

Arrivés tout près du sol, il déploya ses ailes et remonta en flèche. Ce régime était éprouvant pour nos estomacs et je compris pourquoi nous avions sauté le petit déjeuner. Après quelques montées et

descentes sur le même rythme, je constatai que nous avions perdu de vue les autres dragons.

Le froid me gagnait peu à peu. La vitesse à laquelle nous nous déplaçons était considérable.

Au bout d'une heure et demie de vol, Rouge-sang se posa sur une plage. Quelques secondes plus tard, les autres dragons nous rejoignirent.

« Quelques minutes pour se dégourdir les jambes, se réchauffer, vous soulager, » dit Lordel. « Le temps pour les dragons de reprendre souffle. Ne vous éloignez pas trop »

Ledane s'approcha de moi. Nous fîmes quelques pas sur le sable.

« C'est merveilleux, non ?

— Ce n'est pas ce que je dirais. Je préfère être sur mes deux jambes.

— Fronin, ce qu'a dit le dragon, c'est vrai ?

— Je pourrai te poser la même question.

— Tu le sais bien »

Je levai les yeux au ciel.

« Non, je ne le savais pas.

— Une fille dort avec toi toutes les nuits après qu'elle t'ait rencontré et tu ne le savais pas.

— Tu m'as dit toi-même que tu ne voulais que dormir.

— Et tu m'as crue ?

— Bien sûr.

— Et, pourtant, tu es tombé amoureux ?

— Oui.

— Et tu ne m'as pas fait d'avance ni rien demandé ? Tu n'as jamais essayé de prendre ma main ou de tout simplement me le dire ?

— Je suis un gentilhomme, Ledane.

— Je le sais bien. Que va t-on faire ?

— Délivrer ma mère. Après, on verra »

Elle sourit en secouant la tête et elle me prit dans ses bras.

« Je n'avais vraiment pas besoin de ça, Fronin, et tu le sais bien.

— Moi, je ne sais pas si j'en avais besoin mais c'est quand même fort agréable.

— Te souviens-tu que je vais devoir quitter cette île dans peu de temps ?

— Quelques mois. Une éternité ! N'as-tu pas entendu ce que te disait Ferlane ?

— C'est toi qui me dit cela, Fronin ? Toi, si attaché au respect de la parole donnée ? Si attentif aux autres ? »

Elle me serra contre elle, la tête contre ma poitrine. Fermant les yeux, j'enfouis mon visage dans ses cheveux.

« Ah, elle est belle, la nouvelle génération ! L'amour, toujours l'amour ! C'est pas avec ça qu'on va sauver Borêne et taper sur les Verougues.

— Laisse-les, ils sont adorables.

— Bien sûr, quand il est question d'amour, Madame Étoile est une vraie minette. Regarde-toi avec tes yeux humides ! On dirait un chaton de quelques semaines »

Je reconnus les voix de Feu Follet et d'Étoile. Je n'ouvris pas les yeux et restai immobile, serrant contre moi celle que j'aimai.

« Fronin et Ledane, je suis très sincèrement désolée de devoir interrompre un tel moment mais il nous faut repartir »

Cette fois, c'était Ferlane. Nous nous séparâmes à regret et regagnâmes nos dragons. La traversée de l'océan fût plus calme que la première partie du voyage. Visiblement, le dragon économisait ses forces, volant au ras des flots, battant des ailes sur un rythme lent. Nous avançons néanmoins fort vite. Je souffrais en plus en plus du froid et, ne sentant plus mes doigts, je passais mes bras autour de la taille de Ferlane et me serrai contre elle. Lâchant ses prises, elle releva l'épaisse veste de laine qu'elle portait, me prit les mains, les plaça sous son vêtement et remit sa veste par dessous-tout. Au travers

du tissu de sa chemise, son corps était délicieusement chaud.

« Tu as vraiment les mains glacées. Il fallait le faire plus tôt » Hurla t-elle pour que je l'entende.

Quand les côtes de Borène furent en vue, mon corps me paraissait être un glaçon. Quand le dragon se posa, je claquai des dents. Ferlane me prit par le poignet et me fit avancer jusqu'à Ledane et me mit contre elle, nous invitant à nous frictionner l'un l'autre. Nous nous étions posés à proximité d'une haie et Lordel rassembla quelques branches mortes pour dresser un foyer qui s'enflamma aussitôt sur un geste de Ferlane.

« Co...comment faites-vous pour ne pas... être complètement gelée ? » Lui demandai-je, surpris de la voir aussi active.

« Le froid, c'est comme la peur. Certains en souffrent, d'autres moins. Continue à serrer et à frictionner Ledane, ses lèvres sont bleues »

Feu Follet et Étoile paraissaient également souffrir et se réconfortaient mutuellement. Je les entendais grommeler dans leur langue étrange, faite de chuintements et de miaulements plus ou moins aigus. Ledane s'était assise devant le feu et je frottais ses épaules, ses bras et son dos, pendant que Lordel préparait du thé. Les dragons s'étaient roulés en boule et s'étaient endormis quelques secondes après s'être posés, leurs grandes ailes déployées autour d'eux, sans doute pour bénéficier du soleil qui était radieux.

« Tu trouves toujours cela merveilleux ?

— Un peu moins. Comment font-ils pour voler à une vitesse pareille ?

— J'ai lu dans un livre chez Maître Karg qu'ils sont plus faits de Magie que de chair »

Le soir, aller jusqu'au château de mon père fût un saut de puce pour nos dragons. La forteresse était située sur une colline, dominant tout le territoire alentour. Une fois posés dans la forêt la plus proche, les quatre edrulains se devêtirent et s'habillèrent d'habits de combat de cuir noir épais. Chacun

noua une corde autour de sa taille. Ils étaient munis de cagoules qui ne laissaient entrevoir que les yeux et les oreilles pour les kitlings et de gants cloutés. Étoile paraissait minuscule à côté des trois autres. Quand à moi, on m'avait confié des vêtements de coton noir et Lordel recouvrit mon visage et mes cheveux, qui étaient blonds, d'un mélange de cendre et d'eau, suscitant le rire de Ledane.

Étoile, Lordel et Feu Follet avaient tous les trois de courts bâtons ferrés, de la longueur d'une épée. Ferlane était sans arme mais je savais qu'elle n'en avait pas besoin pour être infiniment redoutable. Elle regarda le château et psalmodia une longue incantation. Bientôt, un brouillard se leva, le cachant à notre vue.

« Voilà, » dit-elle. « On n'y verra pas à dix pieds. Ledane, prépare-toi. Il ne nous reste plus qu'à attendre minuit »

Nous primes un léger repas. La nuit était sans lune. Lordel, agenouillé devant un chêne, pria silencieusement. Feu Follet et Étoile dormaient, la tête de l'une posée sur le ventre de l'autre. Ledane se concentra sur le sort qu'elle devait lancer, les yeux fermés, répétant sans cesse la même phrase incompréhensible. Je m'étais éloigné avec Ferlane et, à l'aide d'une petite branche morte sur laquelle elle avait conjuré un petit sort de lumière, je traçai dans la poussière un plan sommaire du château, lui désignant l'emplacement des chambres.

« Ce sera aisé, Fronin. Ils n'ont jamais imaginé qu'on puisse les attaquer par le dessus. Cela fait pourtant des années qu'on procède ainsi. Maintenant, même les Verougues l'ont compris et construisent leurs forteresses sous le sol où les creusent dans des collines ou des montagnes.

— Ce château a été bâti il y a plus de trois cent ans, Ferlane, à une époque où la magie était quasi inconnue ici. Elle l'est toujours, d'ailleurs.

— Tu n'es pas le seul borênan à avoir le don. Je me rappelle être venue ici il y a quatre-vingt ans venir sauver des enfants condamnés au bûcher. Quelle bêtise crasse ! Quelle imbécillité !

— Quatre-vingt ans ? Mais quel âge avez-vous donc ? »

Elle me regarda, moqueuse. Elle avait quelques rides minuscules autour des yeux, d'autres au coin des lèvres et deux ou trois cheveux blancs.

« Cent quarante ans, à un ou deux ans près.

— Vous ne les paraissez pas.

— Trop aimable. Les premières années, je trouvais cela merveilleux. Ne pas se sentir vieillir, Fronin, rester jeune, souple, insensible à la fatigue, belle, même pour moi qui ne le suis guère. Puis tu vois tes amis, tes frères et sœurs se flétrir et passer sous tes yeux sans que tu ne puisses rien faire, malgré la Magie. Tes chiens et tes chats semblent vivre à peine plus longtemps que les papillons. Et il y a le poids des souvenirs. J'ai vécu l'occupation et la guerre de libération. Toute ma famille a été prise en esclavage et ils se sont tous laissés mourir sur le bateau qui les emmenait à Verrou. L'homme que j'aimais plus que tout au monde était un érudit, Fronin. Un amoureux des livres -comme toi- qu'il passait son temps à copier admirablement. Je l'ai vu vieillir, son esprit si vif s'éteindre, son corps s'épuiser pour devenir un vieillard alors que j'avais le visage et le corps d'une jeune femme. J'ai cru ne jamais pouvoir survivre à cela. Et pourtant je suis là. Le temps cicatrise parfois les blessures mais les douleurs restent. Il te faudra apprendre à vivre avec cela. Cette quasi-éternité qui nous est offerte est un cadeau empoisonné, Fronin »

Minuit vint trop lentement. Nous sortîmes de la forêt. Ledane semblait dans un état second. Ferlane avait insisté pour que je ne lui parle pas ni ne la touche. A voix basse, elle nous glissa à l'oreille.

« Une fois le sort conjuré. Fronin passera le premier pour nous guider. Fronin, on y va doucement. Pas question de se perdre de vue dans le brouillard »

Ledane déclama une longue incantation en marchant autour de nous et en agitant ses doigts. Je me

sentis soudain léger. Je poussai sur mes jambes et m'arrachai au sol. Les autres me suivirent.

« J'ai réussi ! J'ai réussi ! »

Ledane était radieuse. Je me tournai vers elle.

« Ne mange pas tous les dragons, s'il te plaît. On en a besoin pour revenir »

Elle sourit tristement.

« Fais attention à toi. Faites tous attention à vous. Et surtout, revenez tous.

— On va essayer de leur laisser Feu Follet. On ne va pas rater une telle occasion de s'en débarrasser ! » Dit Étoile en pouffant.

« Maintenant, faites silence. Pas un mot sauf si cela doit sauver une vie. Nous ne devons passer que quelques minutes dans ce château, pas plus » Souffla Lordel d'une voix grave et calme.

Nous volâmes dans la nuit. J'avançai lentement. Mes compagnons me suivaient de très près. Je m'approchai de la cheminée du donjon qui laissait filer une épaisse fumée. Ferlane désigna la cheminée de son doigt, posa son doigt sur sa poitrine et leva le pouce en l'air, nous faisant comprendre ainsi sa volonté de passer la première. Feu Follet leva deux doigts, Étoile trois et Lordel quatre. Je montrai ma main, tous les doigts écartés et la magicienne acquiesça d'un hochement de tête.

Ils agirent avec une rapidité prodigieuse. Ledane lança un sort qui dispersa le feu, elle plongea dans la cheminée et en quelques secondes, les autres suivirent. Naturellement, j'agis avec un temps de retard et quand je me retrouvai dans la salle de vigie, tout était terminé. Un des gardes était étendu sur le flanc, un deuxième sur le ventre et un troisième était le dos au mur, les bras plaqués sur celui-ci, les yeux écarquillés de frayeur, tenu en respect par Ferlane qui pointait son index vers lui. Les braises étaient éparpillées dans toute la salle mais, sur le sol de pierre, le risque de provoquer un incendie était nul. Je m'agenouillai à côté d'un des gardes pour constater qu'il dormait profondément et cela me rassura.

Feu Follet et Lordel se dépêchèrent d'attacher et de bâillonner le dernier garde. Étoile vérifia le lien et le bâillon après qu'ils eurent terminé. Ferlane nous fit signe de nous regrouper au milieu de la pièce, et, parlant à voix très basse, dit :

« Étoile descendra seule à l'étage. Si la voie est libre, elle remontera nous chercher »

La reconnaissance que fit la guerrière fût sans doute très courte mais son absence me parut durer une éternité. Je poussai un long soupir de soupir de soulagement quand je la vis reparaitre et nous faire signe.

« J'ai omis de vous dire que, la nuit, les portes des chambres des femmes sont toujours fermées. C'est leur mari qui a la clé.

— Ce n'est pas un problème mais tu aurais pu effectivement le dire plus tôt.

— Elles ne sont jamais avec eux ? » Demanda Feu Follet.

« Si, bien sûr, parfois. Enfin, une seule à la fois.

— Ils ont plusieurs épouses et ne couchent qu'avec une seule à la fois ? Ces Borênans sont vraiment idiots !

— Feu Follet, Fronin dispense un enseignement fort intéressant sur les mœurs des gens de Borêne. Tu t'y rendras à notre retour. Et maintenant, silence, » Insista Lordel.

Le tapis du couloir qui permettait d'accéder aux chambres des femmes était garni d'un épais tapis. Je désignai la porte de celle de ma mère. Ledane posa sa main sur la serrure.

« Elle n'est pas fermée »

Elle baissa la poignée. La porte s'ouvrit. Nous entrâmes dans la chambre. Ferlane conjura un sort de lumière et je m'approchai du lit, le cœur battant la chamade.

Il était vide. Les draps étaient parfaitement tirés, l'édredon plié au pied du lit. Ma mère n'avait visiblement pas commencé sa nuit ici.

« Je savais bien qu'on n'y arriverait pas aussi facilement » dit Étoile avec un long soupir.

« Fronin, où peut-elle être ? » La voix était très calme, posée et ne laissait trahir ni étonnement ni reproche.

« Je ne sais pas, Lordel. Je... Je ne comprends pas.

— Qui ici le saura ? Un des gardes la-haut ?

— Non. Ils n'ont pas le droit d'approcher des femmes de mon père où de mes frères.

— Une autre femme le saura t'elle ?

— Peut-être.

— Il nous faut essayer.

— Qu'allez-vous faire ?

— Nous allons en interroger une autre.

— On n'a pas le droit de parler à une femme qui n'est pas la sienne.

— C'est toi qui nous l'interdit ? » Demanda Étoile.

« Non, bien sûr. Mais les usages ici veulent que...

— Zut alors. On vient de franchir un océan à dos de dragon, de lever un brouillard par Magie, de pénétrer dans un château en volant, d'endormir deux gardes, d'en ligoter un troisième et parce que les usages ne le veulent point, on va repartir tout penaud et la queue entre les jambes. C'est ça, Fronin ? C'est les dragons qui vont bien rire !

— On s'est même pas battus » Ajouta Feu Follet, triste.

« Si nous réveillons une femme, elle va hurler !

— Oh ça, ça m'étonnerait. Vraiment. Bon, on choisit une porte au hasard où tu nous dis à qui demander ?

— Dans la chambre en face, il y a Dalinelle, la première épouse. Elle a toujours été courtoise avec ma mère. Et si quelqu'un ici doit savoir quelque chose, ce sera elle.

— Alors, allons-y, » Conclut Lordel.

Ferlane ôta sa cagoule et ses gants et me les mit dans les mains.

« Il n'est pas nécessaire d'effrayer cette dame plus que nécessaire. Elle parle Libreterran ?

— Non.

— On ne va pas user de Magie pour parler. Fronin, viens avec moi. Essaie de ne pas faire de bruit. Je vais lui lancer un sort qui l'empêchera d'avoir peur, de crier et la contraindra à tout nous dire. Tu seras sans doute surpris par son ton où sa façon de parler »

Nous nous approchâmes du lit où dormait paisiblement la plus ancienne compagne de mon père, allongée sur le dos. Ferlane alluma la chandelle d'un geste, dit un mot, un seul et eut un geste de la main au dessus du visage de l'endormie. Dalinelle ouvrit les yeux.

« Parle, » Lui dit Ferlane.

« Dame Dalinelle, où est ma mère ?

— Elle est dans la chambre de ton père »

Son ton de voix était monocorde et sans expressivité.

« Mais je croyais qu'il la négligeait !

— Il y a quelques jours, elle s'est ouverte les veines des poignets avec un couteau. Depuis, ton père l'a pris avec lui dans sa chambre.

— Est-ce grave ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Il y avait beaucoup de sang sur le sol et elle était évanouie quand on l'a trouvée.

— NON !

— Que se passe t-il, Fronin ? Tu as fini de parler avec cette femme ? »

J'acquiesçai en silence. Ferlane eut un geste de la main et la femme se rendormit en un instant. Nous rejoignîmes les autres dans le couloir. J'exposai rapidement ce que je venais d'apprendre.

« Où est la chambre de ton père ?

— A l'étage inférieur.

— Allons-y.

— Ce n'est pas si facile. Il faut traverser une salle de garde pour y accéder.

— Combien de gardes ?

— Cinq, six, sept au grand maximum. Et sans doute dormiront-ils à cette heure.

— Sept ? C'est tout ? Mais ça fait en à peine un chacun !

— Feu Follet, je pense que l'heure n'est pas à rire. Étoile, tu vas jeter un œil ?

— J'y vais, Lordel »

Elle ne s'absenta qu'un court moment. J'étais sous le choc des révélations de la première épouse. Ferlane me serra l'épaule.

« Rien n'est perdu, Fronin. Ta mère est encore vivante.

— Mais pourquoi a t-elle fait cela, Ferlane, pourquoi ?

— La voie est libre » Dit Étoile que je n'avais pas entendue revenir.

Une minute plus tard, nous étions devant la porte de la salle de garde. Ferlane ferma les yeux, plaçant son index et son pouce sur ses paupières.

« Cinq qui dorment profondément et un qui lutte contre le sommeil. Il est face à la porte, à une dizaine de pas. Il y a quelque chose entre lui et nous, une table ou un meuble de la même taille. Lordel ouvrira la porte et les chats lui sautent dessus. Fronin, tu gardes un œil sur les autres et tu nous fais signe si l'un d'entre eux se réveille »

Lordel ouvrit la porte. Je ne vis même pas Étoile et Feu Follet bondir. Le garde non plus. La dague du second était sur sa gorge et Étoile, posant son index sur sa bouche, lui intima silence. Lordel entra, le bâillonna et l'attacha rapidement sur sa chaise. Un des gardes bougea dans son sommeil. Ferlane s'approcha, lui posa un doigt sur le front et le soldat s'assoupit à nouveau.

« Feu Follet, tu restes là. Si l'un d'eux se réveille, tu l'assomes. J'ai bien dit, tu l'assomes, rien de définitif, » Souffla Lordel à voix très basse.

Je franchis la porte le premier. Un feu ronflait dans la cheminée. Mon père était éveillé et assis. Il me masquait la tête du lit et je ne pus voir qu'un bras nu, posé sur le drap, dont le poignet était bandé. Il se tourna et me vit. Sans manifester un instant sa surprise, il me toisa et dit d'une voix triste :

« Tu arrives trop tard, jeune homme. Ta mère avait encore un souffle de vie il y a à peine une heure. Mais cela ne change rien. Je t'avais promis de te passer au fil de mon épée si tu revenais ici et je ne vois aucune raison qui me ferait changer d'avis. Oh, mais tu n'es pas seul ! Es-tu venu avec une meute d'assassins ? Quels pactes infernaux as-tu donc conclu pour trouver des gens capables d'investir mon castel sans mettre en alerte la garnison ?

— Nul pacte infernal, monsieur mon père. Je venais juste vous reprendre ma mère puisque vous n'en vouliez plus. Et non content de lui avoir donné mille motifs de malheur tout au long de sa vie, je vois que vous avez été incapable de la soigner...

— Il n'y avait rien à faire. Elle avait perdu trop de sang et elle ne voulait pas vivre.

— Qui me dit que ce n'est pas vous où un de mes charmants frères qui lui a tranché les veines ?

— Insolent ! »

Il se leva, dégaina son épée et, avec une vitesse surprenante pour un homme de son âge, se rua vers moi. Étoile réagit plus vite encore. Sans prendre d'élan, elle sauta à pieds joints, prit appui sur une table et vint frapper mon père de son pied à l'épaule du bras qui tenait l'arme. J'entendis un craquement sinistre et, brisé dans son élan, il lâcha sa lame et s'effondra sur le dos.

« On ne touche pas au petit, Sire, » Dit-elle en accentuant le dernier mot de sa phrase.

Dans la pièce de garde que nous venions de traverser, j'entendis deux hommes grommeler, rapidement suivi de bruits sourds et de cris de douleur.

« Dodo ! » Fit Feu Follet.

Je m'approchai et m'asseyais sur le lit. Le visage de ma mère était terriblement pale. Je ne l'avais quittée que depuis quelques semaines mais elle me parut terriblement âgée. Je ne pus longtemps retenir le flot de mes larmes et, fermant les yeux, je me mis à pleurer silencieusement.

« Pleurer comme une femme ! Tu n'es qu'un avorton souffreteux ! Vous êtes bien du même sang, elle et toi »

J'entendis Feu Follet assommer un troisième garde.

« Je vais aller voir ce qu'il fait » Dit Étoile d'une voix basse à Lordel. « Je me demande s'ils se réveillent vraiment. Il est capable de leur taper dessus juste par plaisir. Faites taire cet imbécile, je ne suis pas sûre que ses paroles de réconfort fassent le plus grand bien au petit »

Lordel se pencha vers mon père et le prit à la gorge.

« Tes paroles peu agréables sont. Ton fils un grand homme est. Infiniment plus que toi. Si te taire ne fais pas, je vais serrer un peu plus. Ta mort personne ne sera triste dans cette pièce » Dit-il dans son borênan si particulier.

Le visage de mon père vira rapidement au violet. Il voulut se servir de son autre bras mais Lordel avait placé son genou dessus.

« Il ne mérite pas de mourir, Lordel. Veuillez l'épargner »

A ce moment précis, la porte de la salle de garde s'ouvrit à la volée. Mes trois frères aînés, armés de leurs épées et accompagnés de plusieurs gardes en armes, surgirent dans la pièce. L'un deux portait une arbalète qu'il braqua vers Étoile. Le trait frappa la kitling au sein gauche et elle s'effondra en hurlant.

Ferlane dit un mot, un seul. La table et les chaises de la salle de garde se soulevèrent du sol et volèrent tous vers nos assaillants. En un instant, à l'exception de deux d'entre eux, ils étaient tous à terre. Feu Follet se précipita vers eux, frappa de son bâton, une fois sur la cuisse de l'un et une autre sur la tête du second. Puis il se mit à frapper les hommes à terre qui bougeaient encore. Lordel se jeta dans la mêlée et, du bâton, du coude, du genou, du poing, assomma ceux qui commençaient à se relever.

Je me précipitai vers la guerrière blessée, inconsciente sur le sol. Le sang jaillissait à gros bouillons de sa poitrine. Je mis ma main sur la blessure, fermai les yeux, me concentrant pour ne pas entendre les bruits du combat et faire abstraction de la folie autour de moi. Je ne fis qu'un avec le carreau. Je le sentis se retirer de la plaie et, au fur et à mesure qu'il venait dans ma main, les chairs meurtries se reformer, les os se ressouder, les deux lèvres de la blessure se fermer comme si elle n'avait jamais existé.

Je rouvris les yeux. Je me sentais plus épuisé que jamais, encore plus que le jour où Néalanne avait usé de moi sur le bateau. Étoile écarquilla les yeux et ce fût la dernière chose que je vis avant de sombrer dans le néant tandis que la voix de Feu Follet hurlait.

« Il en arrive des douzaines par l'escalier ! »

Chapitre V

La première sensation fût la soif. Une soif terrible. J'ouvris les yeux mais ne vit rien. La nuit autour de moi était complète. J'étais nu et j'avais froid. Je sentais pourtant le poids de plusieurs couvertures sur moi. J'étais incapable de bouger. Puis vinrent les images. Le visage de ma mère, la veste d'Étoile maculée de sang, Lordel et Feu Follet au milieu des gardes qu'ils jetaient à terre en les frappant à une vitesse stupéfiante.

« Y-a t-il quelqu'un ? »

Ma voix n'était qu'un souffle mais je perçus plusieurs mouvements autour de moi. Une lumière brilla soudain, blessant mes yeux.

« Il y a trop de lumière. Baisse en l'intensité »

Je reconnus la petite voix d'Étoile. Une main caressa ma joue, sur laquelle je sentis crisser une barbe de quelques jours.

« Mon amour, je suis là »

Un immense bonheur m'envahit. J'ouvris les yeux à nouveau. Ledane était là, souriante, bien que son visage trahit un grand épuisement.

« De l'eau » Réussis-je à dire.

Parler était une torture.

« Attends, je vais tenir sa tête » Dit Étoile.

Elle plaça sa main sous ma tête qu'elle souleva et me fit boire tout doucement. Je toussai, recrachant l'eau.

« Sers-toi d'un linge »

Ledane prit un mouchoir qu'elle trempa avant de le poser et de le presser doucement sur mes lèvres. Elle procéda ainsi à plusieurs reprises. Ma soif était toujours présente mais me faisait moins souffrir. Je réussis avec leur aide à m'asseoir et Ledane me prit et me serra fort dans ses bras pendant qu'Étoile nous entourait des siens. Nous restâmes ainsi pendant un long moment, immobiles, silencieux, jusqu'à qu'un bruit léger, infiniment doux et agréable, semblant venir de la gorge de la guerrière, s'éleva dans le silence.

« Qu'est ce que cela ? » Demanda Ledane.

Le bruit cessa aussitôt.

« Vous n'avez jamais entendu quelqu'un ronronner, lourdauds incultes ?

— Que s'est-il passé ? »

Ma voix était ténue et je la reconnus pas.

« Oh, tu m'as tout simplement sauvé la vie, jeune homme. Tu ne t'en souviens pas ?

— Si, je crois. Je ... je veux bien un verre d'eau »

Ledane me fit boire à nouveau, doucement. Le plaisir de ces quelques gorgées était infini et indescriptible.

« Encore, s'il te plaît »

Je bus ainsi quatre verres à la suite.

« Il te faut arrêter, Fronin. Tu boiras à nouveau dans quelques minutes » Dit Ledane en le posant.

« Mais comment sommes-nous sortis de la pièce ? Je me souviens du cri de Feu Follet ! Où est-il ? Et Lordel ? Et Ferlane ?

— Tout le monde est bien vivant, Fronin. Tous vont bien. Juste quelques bleus. Je n'ai même pas eu besoin de lancer le moindre sort de guérison. Lordel, Feu Follet et les dragons sont repartis sur Libreterre le lendemain de notre arrivée ici.

— Où sommes-nous ?

— Sur Forlame. Parmi les ranatoks.

— Les quoi ?

— Les ranatoks. Ils sont adorables, tu verras.

— Raconte-moi tout, Ledane. Ou plutôt vous, Étoile, car Ledane n'était pas avec nous dans le château.

— Pendant que tu me soignais, Lordel et Feu Follet ont neutralisé les gardes qui pouvaient encore présenter un danger. Ils ont fermé la porte et l'ont bloqué avec les autres meubles. Ces imbéciles de borênans ont commencé peu après à la briser avec des haches. On s'est donc envolé par la fenêtre de la chambre de ton père.

— Mais il n'y a qu'une petite meurtrière dans la chambre de mon père ! Même vous auriez eu la plus grande peine à passer !

— Merci, n'hésite pas à me dire que je suis grosse ! Effectivement, tu as raison. Ferlane l'a un peu agrandie pour que nous puissions tous passer... Lordel te portait. On a filé rejoindre Ledane. Ferlane et moi étions épuisées, tu étais toujours évanoui, on s'est donc contentés de venir ici où on savait qu'il était possible de se reposer sans n'avoir rien à craindre.

— Combien de temps ais-je été évanoui ?

— Cinq jours. Comment te sens-tu ?

— Ivre de fatigue.

— Je crois que c'est normal.

— Mais comment ai-je fait pour vous soigner, Étoile ? Je n'ai pas appris la magie de guérison !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ça, jeune homme. Et peu importe comment tu l'as fait ! Moi, je trouve que c'était une foutue bonne idée de le faire car sinon, on parlerait d'Étoile au passé, aujourd'hui !

— Te rappelles-tu de quelque chose ? » Me demanda Ledane.

« J'ai *voulu* le faire. Quand j'ai regardé la blessure, j'ai su qu'elle était sans doute mortelle. Je me suis dit que le seul moyen de vous sauver était de retirer ce carreau et je lui ai ordonné de venir dans ma main. Je ne peux rien dire de plus. Comment vous sentez-vous, dame Étoile ?

— Pas trop mal pour quelqu'un de mortellement blessé.

— Et nous avons fait tout cela pour rien. Savez-vous si des hommes de mon père sont morts ? Mes frères ?

— On n'est pas encore passé prendre de leurs nouvelles, je ne suis pas sûre que ça leur ferait plaisir.

— Ils ne faisaient que se défendre.

— Rassure-toi, Fronin. Ferlane leur a jeté les meubles dans les jambes. Lordel et Feu Follet n'ont pas frappé pour tuer. Des fractures, des plaies, des bosses, il y en eut une grande distribution. Mais je ne crois pas qu'un seul y ait succombé.

— Où est Ferlane ?

— Elle dort ailleurs. Tu la verras à l'aube. Nous te veillons nuit et jour. Ledane n'a pas pu te réveiller et ce n'est pas faute de t'avoir couvert de baisers et de caresses.

— Étoile ! Je t'interdis !

— Un edrulain se doit de toujours dire la vérité !

— Ce n'est pas vrai !

— Au sujet de la vérité et des edrulains, tu as peut-être raison, il faudra s'en assurer. Mais que tu l'ais embrassé, touché, câliné, cajolé, dorloté, que Lokar me foudroie tout de suite si je mens.

— S'il pouvait seulement te faire taire, félin de malheur ! »

Ledane essaya de saisir Étoile par le bras et sa main ne rencontra que le vide.

« Pfff, un escargot serait plus rapide.

— Sors d'ici, vipère !

— D'accord. C'est demandé si gentiment et ça a l'air de te faire tellement plaisir que ça ne peut pas se refuser. Bonne fin de nuit, les amoureux. Ledane, il faut quand même le laisser dormir »

Elle sortit. Je sentis le sommeil me gagner à nouveau. Ledane s'allongea contre moi et nous nous endormîmes en un instant.

Quand je m'éveillai à nouveau, il faisait grand jour. J'étais seul. J'essayai de me lever mais le vertige me prit et je restai assis sur la peau d'ours sur laquelle j'avais dormi. J'avais soif, faim et froid et un mal de tête lancinant me faisait souffrir. Je m'allongeai, fermai les yeux et la douleur s'atténua peu à peu sans disparaître.

J'étais dans une petite hutte de branchages et la lumière filtrait entre les branches. La porte, un simple rideau de peau, ne faisait pas plus de quatre pieds de hauteur. Le plafond ne permettait pas à un humain de taille normale de se tenir debout. Le gobelet dans lequel j'avais bu était également minuscule.

La peau de la porte s'écarta et Ferlane se glissa dans la pièce avec maintes contorsions pour pouvoir passer la petite porte. Elle était entièrement nue. Elle portait une cruche à la main et un bol.

« Ferlane !

— Bonjour, Fronin. Il est agréable de te voir éveillé, mon garçon.

— Que faites-vous dans cette tenue ? Ou plutôt, dans cette absence de tenue ?

— Je te raconterai pendant que tu te restaureras. Tu dois être affamé. Je vais t'aider à t'asseoir »

Avec une force surprenante, elle me souleva et m'installa dans une position assise confortable. Elle remplit le gobelet d'un liquide orange et elle me fit boire. Un jus de fruits que je ne pus identifier. Le goût en était doux et sucré.

« Je vais te faire manger. C'est une petite purée de fruits de la forêt que je viens de préparer. Dans ton état, il est peu conseillé d'absorber des aliments solides »

Elle me nourrit comme l'aurait fait une mère avec son tout petit enfant.

« Vous devez être transie de froid.

— J'ai l'habitude. J'ai vécu six ans ici il y a longtemps. Les ranatoks vivent nus en permanence, à l'exception des shamanes. Ils ne semblent pas souffrir.

frir du froid qui n'est jamais très vif dans cette région.

— Les shamanes ?

— Les magiciennes, si tu préfères. C'est bon ?

— C'est un délice.

— Mange doucement. Je sais que tu es affamé mais il faut y aller très progressivement. Je suis venue ici il y a cent quinze ans, à peu près. Je voyais dans les Folandes pour apprendre d'autres magies que la nôtre. Lier connaissance et gagner la confiance des ranatoks n'a pas été aisé. Nous les avons aperçus mais ils fuyaient dès que nous les approchions. Un jour que je me lavai près d'une source, une femme ranatok est venue tout près de moi. Nous étions toutes les deux nues et j'ai compris qu'ils avaient en fait peur de nos vêtements. Ici, seules les shamanes portent des vêtements et elles sont terriblement craintes. Une shamane qui n'est pas de leur clan est considérée comme dangereuse. J'ai donc réalisé qu'il fallait être ainsi pour ne pas les effrayer. Au début, cela était difficile. Il faisait froid. Avec la venue de l'été, cela est devenu plus aisé. J'y ai même pris plaisir. Je suis revenue ici maintes fois. C'est grâce à eux que j'ai appris à communiquer avec les animaux. Ils sont très forts pour cela. Ils m'appellent Rakatamapalaya, ce qui, dans leur langage, signifie quelque chose comme « La femme géante qui fait de la bonne magie ». Ils sont merveilleux. Ils sont incapables –à part ces foutues shamanes– du moindre geste agressif. Ils s'allient avec les animaux de la forêt -lynx, ours, loups, chats sauvages, renards, rapaces- et vivent de cueillette et de pêche car ils refusent de manger des animaux qui vivent sur terre ou dans les airs. Comme cette forêt est d'une richesse incroyable en arbres fruitiers, en buissons à baies de toutes sortes, en plantes comestibles, vivre ici est plutôt plaisant. En été, c'est un vrai délice et je viens là aussi souvent que possible. Mais je te rassure, tu pourras garder tes vêtements. Leurs shamanes s'infligent de cruelles scarifications sur tout le corps pour acquérir leurs pouvoirs et c'est pour ne pas les montrer -car

elles ne sont guère agréables à regarder- qu'elles sont vêtues. Ils te prennent donc pour un shamane, ce qu'ils ne comprennent pas, car, pour eux, seule une femme est capable de magie. Ils seront sans doute très craintifs à ton égard, tu ne devras pas t'en offusquer »

Cette purée de fruits était un enchantement.

« Fronin, je suis sincèrement désolée pour ta mère. Pendant que tu étais évanoui, je l'ai regardée. Sa mort était effectivement récente.

— Donc si nous étions arrivés une ou deux heures plus tôt, nous aurions pu la sauver ?

— Non. La Magie ne peut soigner une blessure qu'on s'inflige volontairement. Je ne pense pas que les tiens, comme tu as pu le dire, aient attenté à sa vie. Ils n'avaient aucune raison de le faire et ils ne l'auraient pas fait ainsi.

— Tout ça pour rien. Étoile aurait pu mourir ! Et mon père, mes frères et tous ces pauvres gardes blessés.

— Ton père t'aurait tué si Étoile ne l'avait pas arrêté. Vouloir tuer son propre fils devant le corps encore chaud de sa mère ! Lordel a été courtois de le laisser vivre.

— C'est quand même mon père.

— Parlons d'autre chose, veux-tu ? Je ne suis pas douée pour consoler les gens. Je ne trouve jamais les mots qu'il faut.

— Il n'est pas nécessaire de parler. Je suis heureux que vous soyez restée.

— J'étais épuisée, Fronin. Toute cette Magie dépensée ! Je ne pouvais repartir avec Lordel et Feu Follet qui étaient en pleine forme après une nuit de sommeil. Il fallait de toute façon que je reste ici pour veiller sur toi. Nous ne pouvions laisser les nôtres sans nouvelles.

— Ils nous savaient vivants, grâce aux symboles de vie.

— Certes, mais nous aurions pu être prisonniers. Et il ne fallait pas que les dragons restent loin de Libreterre trop longtemps.

— Et Ledane et Étoile, pourquoi ne sont-elles pas reparties ?

— Étoile était aussi épuisée. La Magie soigne mais elle n'annule pas la fatigue. Quand à Ledane, est-il vraiment nécessaire que je te l'explique ? Lordel lui a bien sûr proposé de repartir. Mais je crois qu'elle ne t'aurait laissé pour rien au monde »

Ses propos étaient du miel.

« Fronin, il faut que tu saches que ce que tu as fait à Étoile est un exploit qu'aucun novice n'avait réalisé avant toi. Cela en dit long sur la force de ton don et de ta capacité à l'utiliser.

— Je ne suis pas près de le refaire.

— Je ne te le conseille pas. Cela aurait pu te tuer.

— Si cela avait permis à Étoile de vivre, cela aurait été une fin juste.

— Ne désire jamais mourir, Fronin. Jamais, tu m'entends ?

— C'est vous qui dites cela ? Vous, une edru-laine ?

— Ce n'est pas parce que nous côtoyons trop souvent la mort qu'il faut la désirer. Elle vient bien assez vite !

— Ne m'avez-vous pas dit que votre longévité était source de tristesse ?

— Si. Mais tant que tu es utile, et il y a mille façons de l'être, il faut rester en vie »

L'image de ma mère vint à mes yeux. Il me fallait changer de sujet sous peine de fondre encore en larmes.

« Si je comprends bien, les dragons sont repartis ?

— Oui.

— Comment allons-nous revenir à Libreterre ?

— Par bateau. Lordel fera le nécessaire.

— Ce qui signifie que nous allons passer de longues journées ici.

— Des semaines, sans doute des mois. J'en profiterai pour enseigner à Ledane les sorts majeurs. Ce ne sera pas du temps perdu, sois-en sûr. Tu continueras à apprendre les bases de la magie auprès de Ledane. Peut-être pourra-t-elle commencer à t'apprendre les bases de la Magie de guérison. Elle est douée pour cela.

— Et vous ?

— Je ne maîtrise pas les sorts de guérison.

— Comment expliquez-vous cela ? Vous n'êtes pas une méchante personne !

— En matière de Magie, ni comment, ni pourquoi. Jamais, Fronin »

Ledane apparut bientôt, également nue comme un ver. Elle se jeta dans mes bras et me couvrit le visage de baisers.

« Fronin, mon aimé, mon amour !

— Tu t'es toi aussi ralliée à la mode d'ici, je vois.

— J'en avais assez de les voir s'écarter de moi. On s'y fait, tu sais.

— Je trouve cela plutôt plaisant.

— J'ai eu si peur que tu ne te réveilles jamais, Fronin »

La porte laissa la place à un être minuscule. Sa taille était celle d'un enfant de trois ans mais son corps était visiblement celui d'un adulte. Son visage était tout en rondeurs, avec des yeux verts immenses et des cheveux d'un noir profond, coupés courts. Il était bien sûr nu à l'exception d'une petite corde en travers de sa taille et je pus voir ainsi qu'il s'agissait d'un homme. Son corps était fin, noueux, étonnamment musclé et sa peau couleur de miel était couverte de multiples et fines cicatrices. Il s'approcha de moi, littéralement fasciné, fixant mes cheveux.

« Lanapatanaramatapa ! » Dit-il en posant son doigt sur ma poitrine.

Sa voix était étonnamment forte et puissante pour un être de cette taille. Il approcha son visage de moi, presque à me toucher et renifla à plusieurs reprises.

« Lanapatanaramatapa » Répéta t'il. « Lanapatanaramatapa !

Et il éclata de rire. Un rire gigantesque, totalement disproportionné par rapport à sa taille. Il se mit à parler sur un rythme extrêmement rapide et Ferlane approuva à plusieurs reprises.

— Il est très content de voir que tu es réveillé. Et voir que tu n'as pas de folie dans les yeux et que tu as l'air gentil le réjouit au plus haut point, comme tu peux le constater, « Me dit Ferlane.

« Comment m'a t-il appelé ?

— Lanapatanaramatapa. Cela signifie quelque chose comme « Le grand sorcier qui dort ».

— Qui est il ?

— Une sorte de chef. Il m'aime beaucoup et m'a demandé à plusieurs reprises d'être son épouse. Il m'a dit que je suis tellement laide que je ne trouverai jamais de mari mais il veut bien de moi. Je crois qu'il espère ainsi que je lui obéisse et que je mette mes pouvoirs à son service.

— Vous n'êtes pas laide !

— Merci, Fronin, c'est gentil, vraiment. Attends de voir leurs femmes, tu comprendras mieux.

— Elles sont magnifiques, Fronin, » Ajouta Ledane.

Le ranatok me toucha les cheveux avant de sortir de la hutte.

« Ils ne voient que très rarement des gens blonds, Fronin. Ne t'offusque pas qu'il te touche ainsi. Les ranatoks aiment bien toucher les gens. Je lui ai dit à plusieurs reprises que tu étais calme et sage mais je crains qu'il ne m'ait pas cru. Te voir lui ôte quelques doutes. Il exprime sa joie et c'est pourquoi il rit ainsi. Bon, Fronin, il va falloir essayer de te lever. Vas y doucement, reprit Ferlane »

Je me mis d'abord à genoux. La tête me tournait. Ledane me tendit les habits noirs que je portais durant l'assaut du donjon et m'aida à m'habiller, ce qui était peu aisé du fait de mon état et de la faible hauteur de plafond. Je sortis de la hutte à quatre pattes.

Dehors, le sol était fait de rondins de bois soigneusement assemblés. Il y avait une vingtaine de huttes similaires à celle que je venais de quitter. Nous étions sur une petite plate-forme bâtie dans les frondaisons d'un chêne immense. Le « chef » parla aux gens présents, visiblement un peu effrayés par mon apparition, concluant sa diatribe par un nouveau rire homérique auquel se joignit celui de tous ceux présents. Je me mis sur mes deux jambes, soutenu par Ferlane.

« Je n'y arrive pas, Ferlane. C'est trop difficile.

— Assieds-toi. Doucement »

Les ranatoks vinrent tous vers moi, hommes, femmes, enfants, en observant néanmoins une distance de cinq à six pieds. Les dames étaient effectivement très belles, avec des traits incroyablement délicats et purs, de longs cheveux d'un noir de jais coiffés en nattes et ornés de fleurs fraîches et des yeux de toutes les nuances de gris, de bleu et de vert. Leurs corps étaient encore plus superbes que leurs visages, avec des membres délicats, des tailles fines, d'amples hanches, des seins ronds et voluptueux qui ne tombaient pas et une peau d'un brun léger sans aucun défaut. Une femme, peut-être encore une jeune fille au vu de la rondeur de ses joues et de sa poitrine menue, s'approcha tout doucement de moi, me toucha la barbe du bout des doigts et pouffa. Bientôt, tous en firent autant, me caressant le visage, me prenant les mains, riant et babillant doucement en leur langage étrange plein de 'a'. Une dame approcha son nez du mien et le frotta à plusieurs reprises. Il émanait d'elle un parfum subtil et doux.

« C'est leur manière d'embrasser ceux à qui ils veulent souhaiter la bienvenue » M'expliqua Ferlane.

Une voix aigüe et fort désagréable vint interrompre ce doux moment. Les ranatoks s'écartèrent de moi, visiblement apeurés, laissant place à une vieille édentée, vêtue d'une robe de peau crasseuse, aux joues et au front couverts de cicatrices affreuses. Ses cheveux gris et blancs ne semblaient pas avoir eu la visite d'un peigne depuis des années. Un collier de crânes d'animaux morts, sans doute des rats, et une ceinture garnie de colifichets divers et sinistres la rendaient encore moins agréable au regard. Au milieu de tant de beauté et de grâce, sa laideur et son odeur repoussante paraissaient déplacées et incompréhensibles. Elle pointa un index à l'ongle noir de crasse vers moi et lâcha une bordée de jurons inintelligibles mais vraisemblablement très désagréables à mon égard.

« Je te présente la shamane. Personne exquise et accueillante, comme tu t'en rends compte, me souffla Ferlane. Ne montre pas qu'elle t'impressionne »

Elle m'insulta ainsi pendant un long moment avant de cracher devant moi. Elle se retourna et s'en fût vers ce qui semblait être une hutte, pestant toujours. La jeune femme qui m'avait touché le visage la première vint près de moi, me caressa les cheveux et tira la langue au dos de la sorcière. Puis elle se mit à genoux, prit ma main dans les siennes et la caressa gentiment en me regardant avec ce qui me parut être une tendresse infinie. Ledane lui lança un regard peu amène.

« Ferlane, aurais-tu la courtoisie d'expliquer à cette jeune demoiselle que Fronin est MON amoureux ?

— Je peux le faire mais elle ne comprendra pas. Ne te mets pas en colère, ils ne comprendraient pas non plus. Pour eux, seuls les fous se mettent en colère. C'est encore une toute jeune fille, elle n'est pas à l'âge où on commence à s'intéresser aux garçons. A ta place, je me méfierai plus des autres dames. Tu as vu qu'elles n'ont pu s'empêcher de venir nous voir l'autre jour quand nous avons lavé Fronin et ont été très impressionnées par les cicatrices de son corps.

— Vous m'avez lavé devant tout ces gens ?

— Tu n'arrêtais pas de transpirer, Fronin. Tu sentais vraiment mauvais. Donc on t'a sorti et lavé.

— Qui, on ?

— Au début, Ferlane, Étoile et moi. A la fin, nous trois et la plupart des dames présentes. Enfin, sauf la shamane, bien sûr.

— J'étais nu ?

— Il aurait été difficile de faire autrement » Dit Ferlane. « Et je préférerais qu'ils te voient endormi. J'ai eu ainsi tout le temps de leur expliquer que tu étais certes un magicien et, comme moi, que tu n'étais ni fou ni agressif. Ce que tes cicatrices pouvaient leur laisser croire. Pour en revenir aux dames, elles vont s'intéresser à toi. Les hommes nous trouvent repoussantes, au mieux vilaines, mais leurs femmes n'ont pas cette opinion de nos hommes. Les frères qui sont venus avec moi ici en gardent tous un excellent souvenir.

— Fronin, gare à toi si je te surprends avec une seule de ces petites aguicheuses, » Me dit Ledane, un éclair dans les yeux.

« Je ne suis pas en état de leur faire quoi que ce soit.

— Tu te rétabliras vite, Fronin. Pas de Magie, du repos, un peu de méditation et tu seras sur pied rapidement »



Ferlane disait vrai. Mon rétablissement fût prompt. Deux jours après mon réveil, je pus me lever sans souci et faire quelques pas. Le lendemain, je descendis de la plate-forme et pus marcher un peu en compagnie de celle que j'aimais. La forêt de Forlame était superbe et s'y promener un réel plaisir.

Les jours suivants, Ferlane et Ledane s'absentèrent tous les matins. L'apprentie revenait de ses séances souvent épuisée et dormait une bonne partie de l'après-midi. Je mettais tout ce temps à profit

pour perfectionner mon Libreterrann avec Étoile, chargée par Ledane de ne pas me quitter un seul instant durant son absence et ses siestes, bien que je n'eus d'yeux que pour elle.

La guerrière avait cédé à la mode des lieux et abandonné ses vêtements. Son corps harmonieux et finement musclé, recouvert d'un fin pelage très doux, était plaisant à regarder. Les femmes kitlings avaient la réputation d'être des amantes exceptionnelles et nombre d'hommes des Folandes rêvaient d'en attirer une dans leur lit. Mais Étoile était pour moi une grande sœur et nous avait une fois laissé entendre que son cœur était déjà pris et, qu'au contraire de ces polissonnes de libreterrannes, la fidélité était une qualité primordiale à ses yeux. Ledane avait accueilli cette information avec plaisir et soulagement.

Comme l'avait prévue Ferlane, les dames rana-toks m'approchaient, me parlaient gentiment, m'envoyaient des baisers du bout des doigts, m'offraient des fruits, des fleurs et leurs plus beaux sourires. Leurs tentatives de séduction m'amusaient mais ne m'intéressaient pas, malgré leur très grande beauté.

Leur langage était extrêmement simple à apprendre et, une fois que Ferlane m'eut appris quelques expressions de base, il me fût facile de comprendre le reste. Je pris plaisir à parler avec eux. Leur philosophie de vie était simple et naïve. Ils ne croyaient pas au mal. Ils ne connaissaient ni la violence ni l'envie. Leur vie était simple, faite de cueillettes, d'entretien de leurs maisons fragiles, de jeux de toutes sortes, de rires, d'amour. Ils prêtaient une attention extrême à leurs jeunes enfants, les dorlotant, les câlinant, veillant sur leur sommeil avec une très grande attention.

« Leur échelle de vie n'a pas grand chose à voir avec la nôtre » Me dit un jour Ferlane.

« Que voulez-vous dire ?

— Ils sont adultes vers dix ans. A trente, parfois trente-cinq, quand ils commencent à souffrir de divers maux, de rhumatismes, de soucis de sommeil, de pertes d'appétit et de désir, ils s'enfoncent

dans la forêt et meurent en s'allongeant au pied d'un arbre, pour être dévorés par les animaux. C'est leur façon à eux de remercier la nature de leur donner ses petits.

— Ils se tuent ?

— Ils ne s'ouvrent pas les veines comme... »

Elle mit sa main devant sa bouche, réalisant que l'évocation involontaire du suicide de ma mère n'était pas très heureuse.

« Continuez, Ferlane. Je vous excuse, il n'y a pas de faute.

— Ils se laissent mourir. Ils s'allongent au pied d'un arbre et meurent, comme si cela leur était aussi facile que se s'endormir. Je n'ai pas compris comment ils font et ils refusent d'en parler »

J'avais effectivement constaté qu'à l'exception de la shamane, il n'y avait pas de vieillard. Les naissances étaient toujours gémellaires. Celle qui eut lieu durant notre séjour donna lieu à une fête joyeuse durant trois jours. Ferlane m'expliqua qu'ils veillaient soigneusement à ne pas accroître la taille du clan car cela aurait rendu la collecte de nourriture plus difficile. Les dames maîtrisaient parfaitement leur fécondité.

La shamane était le seul désagrément de ce séjour idyllique. Elle passait l'essentiel du temps dans la forêt, dont elle ramenait souvent des jeunes animaux sauvages parfaitement apprivoisés. Quand elle était là, elle passait son temps à insulter tout le monde. Ferlane et moi étions souvent l'objet de ses diatribes. Ses propos étaient totalement décousus et n'étaient qu'une longue logorrhée d'insultes odieuses et de menaces vaines. Je m'en ouvrais à Ferlane pendant une des siestes de ma bien-aimée.

« Cette shamane est totalement cinglée.

— Selon nos critères de la raison et de la folie, oui. Mais elle est également suffisamment puissante pour convaincre une mère loup ou lynx de lui donner un de ses petits sans violence, ce qui n'est pas rien. J'ai essayé de parler avec elle, c'est peine per-

due. Je crois que cela est lié à la souffrance qui doit être la leur en permanence.

— Comment apprennent-elles leur art ?

— Quand une shamane est très vieille, elle trouve une jeune fille douée du don et l'amène dans un sanctuaire dans la forêt dont l'enfant ne revient pas. Quand quelques années plus tard, la shamane meurt, de vieillesse ou de maladie, tout le clan quitte la plate-forme durant une dizaine de jours. Quand ils reviennent, la petite fille, devenue une femme, le corps couvert d'abominables scarifications, les seins tranchés, est là et elle prend la place de l'ancienne, récupérant sa hutte et ses possessions. Il semble qu'ils ne peuvent accéder à la Magie que par ce biais. Je n'ai pas trouvé ce sanctuaire. Ils ne veulent rien me dire. Je suis rendu compte que d'autres ranatoks ont le don mais je n'arrive pas à leur faire comprendre l'utilité de leur apprendre notre Magie. Ils en ont très peur. Ils m'ont dit une fois qu'elle rend fou et cruel. Quand je leur ai répondu que j'étais magicienne mais ni folle et cruelle, ils m'ont répondu que j'étais une grande personne, une humaine et qu'à leurs yeux, j'étais très laide et surtout très triste : Comparée à eux, je ne ris que rarement, je n'aime pas faire l'amour avec des gens pour lesquels je ne ressens pas d'affection, je ne fais pas attention à mon apparence, je n'aime pas rester des heures au soleil comme ces petites friponnes et passer un temps fou à me coiffer et me faire belle m'ennuie. A leurs yeux, je suis vraiment à plaindre et la faute en revient à la Magie. Quand leur chef m'a offert d'être son épouse, c'était certes pour acquérir un ascendant sur moi mais aussi un acte d'altruisme et de pure bonté.

— Comment avez vous réussi à apprendre leur Magie ?

— En me rendant indétectable -invisible, inodore et totalement silencieuse- et en suivant leur shamane dans la forêt. En sondant un de leurs lynx familiers, aussi dociles et affectueux que des chiens. Leurs sorts sont très simples à retenir. Il m'a cependant fallu des années. Je devais être discrète. Il était

exclu qu'ils sachent ce que je faisais. Je n'ai pas eu le sentiment de leur voler quelque chose mais je crains qu'ils ne partagent pas cette opinion. Je suis triste de voir que la voie d'accès à la Magie qu'ils ont choisie est aussi cruelle. Mais qui suis-je et quels droits ai-je pour changer leurs traditions et leurs modes de vie ? Je ne sais pas les conséquences. Peut-être y perdraient-ils leur joie de vivre et leur innocence.

— Était-ce si important de le faire ? D'acquérir cette magie ?

— Pendant la guerre et celles qui suivirent, sans nos rapaces, nos dauphins et nos loups qui nous renseignaient sur les moindres déplacements des verougues, nous n'aurions jamais gagné. Imagine une guerre en forêt et sur la mer où tu sais en permanence où est ton adversaire, quelle est sa force, son armement, l'état de ses vivres ! Donc, oui, je crois que c'était important »



Il y avait néanmoins quelque chose qui préoccupait fortement mes compagnes. J'étais incapable du moindre acte de magie. Ledane ne percevait plus mon don. Ferlane le disait « éteint » mais toujours présent. Je recommençais à essayer de soulever de petites pierres mais il ne se passait rien.

J'accueillis cette nouvelle avec calme et résignation. J'avais lu qu'il était admis que l'exercice d'une Magie puissante pouvait réduire considérablement la puissance du don. A de très rares exceptions près, celle-ci revenait en quelques mois.

Je découvris quelques jours après mon réveil que les ranatoks savaient fabriquer des papyrus à partir de plantes et ils m'apprirent comment procéder. Ils ne connaissaient pas l'écriture mais dessinaient remarquablement. Ils me montrèrent des recueils de magnifiques dessins de fleurs, d'animaux, des portraits et aussi des illustrations érotiques d'une finesse d'exécution incomparable.

Il me devenait ainsi possible de prendre des notes et d'écrire tout ce que j'apprenais : leur langage, leurs traditions, leurs croyances. Ils ne croyaient ni au dieu unique des borênans, des Malinchois, des rahajidans et d'autres peuples des Folandes, ni en Lokar ni en aucun autre dieu. Leurs cultes, consistant en des cérémonies simples et peu fréquentes, étaient tournées vers mère Nature, qu'ils appelaient Manalana. Ledane me dit avoir plusieurs fois senti la présence de forces magiques d'une grande puissance qu'elle ne parvenait pas à identifier. J'interrogeai Ferlane à ce sujet mais elle me répondit, à son habitude, avec un petit sourire énigmatique.

« Ni comment, ni pourquoi, jamais, Fronin »

Après deux mois de présence, l'été était là, superbe, chaud, plaisant. Je parvenais à faire bouger très légèrement une pierre. Ferlane avait arrêté l'enseignement qu'elle prodiguait à Ledane, affirmant qu'elle n'avait plus rien à lui apprendre. Étoile était triste et nous abandonnait souvent pour de grandes marches solitaires dont certaines duraient plusieurs jours. La Tour et ses occupants lui manquaient.

Un matin, Ledane me proposa une promenade en forêt. Je m'empressai d'accepter. Elle prit une couverture dans la hutte que nous partagions, la roula et me demanda de la porter.

« Que comptes-tu en faire ?

— Tu verras »

Nous marchâmes trois bonnes heures. Traversant des buissons épais, elle me mena jusqu'à une minuscule clairière à l'abri de tous les regards. Elle s'arrêta, étendit la couverture par terre. Elle se tourna vers moi, ses yeux brillaient.

« Il n'y a pas de cérémonie de mariage sur Libreterre. Sur Verlande, la tradition dit que quand une femme s'offre à son amoureux dans une clairière sacrée, cela signifie qu'elle veut être son épouse. Fronin de Lyr, je ne sais pas si cette clairière est sacrée, mais elle présente l'avantage d'être discrète. Alors je te pose la question : Veux-tu être mon

époux ? Te crois-tu capable de n'aimer que moi ? Et pour longtemps ? »

Je souris sans doute timidement.

« Je crois que oui. Et toi, m'aimeras-tu longtemps ? Malgré mon passé ? Malgré les traces laides sur mon corps ? Malgré nos divergences et nos différences ? »

J'avais tout dit à Ledane de ma vie, absolument tout. Y compris le fait qu'haïr les verougues, qu'elle abhorrait, me serait sans doute impossible.

« Oui, mon aimé.

— J'ai peur d'être maladroit et malhabile. Ce sera la première fois pour moi »

Ledane m'avait dit avoir perdu sa virginité dans les bras d'un bel apprenti edrulain et connu quelques amants durant ses années passées à la Tour, des amitiés amoureuses, des amourettes sans lendemain, se comportant en cela comme une native de Libreterre.

Il m'est difficile de conter le moment qui suivit. Ce fût bien sûr trop court et je me sentis piteux et maladroit. Ledane m'assura qu'elle était très heureuse. Nous restâmes longtemps couchés, serrés dans les bras l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, sans souffler mot.

« Fronin, il me faut te dire quelque chose : Ferlane a reçu un faucon ce matin à l'aube. Un bateau libreterran cingle vers nous et sera ici dans quatre jours, peut-être cinq. Il va nous falloir quitter Forlame, les ranatoks et revenir à Libreterre. Tu sais que cela signifie ?

— Puisque ton enseignement est achevé, après être passé devant un trio de maîtres, tu recevras ton manteau et partiras je ne sais où. Et notre serment pèsera peu dans la balance.

— Exactement.

— Tu iras sans doute à Verlande.

— Je les imagine mal m'envoyer à l'ouest ou au nord. Même si ma famille n'est plus, Verlande reste ma terre et c'est la-bas que je serais la plus utile.

— Il ne me restera plus qu'à être l'apprenti le plus rapide pour l'obtention de son manteau et te rejoindre.

— Et si nous restions ici ? Nous pourrions nous cacher ? Les ranatoks nous accepteront.

— T'en sens-tu capable ?

— Je ne crois pas. Sauf si tu me le demandais.

— Cela m'est impossible et tu le sais »

Je me rhabillai et nous regagnâmes le village. Labas, Étoile était aussi heureuse que Ferlane était triste. Le soir, alors que nous dînions tous les quatre, à l'écart de nos hôtes, Ledane déclara :

« Fronin et moi avons échangé un serment d'amour »

Le visage de Ferlane s'illumina d'une joie immense.

« Puisse Lokar vous protéger, chers Ledane et Fronin. Puisse t-il veiller sur votre passion et faire qu'elle ne s'éteigne jamais. Soyez bénis, jeunes gens, et surtout, soyez libres et heureux, sans jamais empêcher les autres de l'être »

Volontairement ou non, elle venait de faire siens les mots qu'on attribuait à Lokar, quand ce dernier se révolta, cessa de n'être qu'un serviteur du dieu unique et rallia à lui ses premiers fidèles « Soyez libres et heureux sans jamais empêcher les autres de l'être ».

Étoile ne dit rien, eut un petit sourire et se mit à ronronner.

Chapitre VI

Le retour à la Tour ne fût pas l'occasion de péripéties particulières. Pas d'attaque de pirates ou de verougues, pas de tempête, pas de rencontre avec une engeance maléfique sortie de la cuve d'un alchimiste maudit.

Douze jours après notre arrivée, Ledane recevait son manteau edrulain. Ce fût l'occasion d'une cérémonie grave et émouvante. Avec six de ses camarades, devant quelques frères et sœurs, elle prêta serment d'une voix mal assurée :

« Tant que ce manteau sera mien, je jure solennellement sur mon âme et devant Lokar de me dresser face à l'oppression, d'où qu'elle vienne, quelque soit sa forme et ceux qui en souffrent. Je jure de toujours répondre à l'appel de mes frères et sœurs. Je promets de respecter mes maîtres et mes compagnons, d'épargner la vie et de n'user de violence qu'en dernier recours »

Ce fût Ladorne qui lui remit son manteau, qu'elle revêtit aussitôt après l'avoir reçu. Elle semblait avoir ainsi un poids considérable sur les épaules. Au contraire de ses compagnons, conscients de la gravité de l'instant mais heureux d'y participer, elle paraissait infiniment triste.

Vint le moment des premières missions. Les trois premiers reçurent pour tâche de rester à la Tour, de perfectionner leur art et de le transmettre aux plus jeunes. Un espoir fou me saisit mais il fût aussitôt déçu.

« Ledane, tu partiras pour Verlande dès demain »

Demain... Cet ordre était un coup de poignard. Je fermai les yeux et serrai les dents. Ferlane, qui était assise à côté de moi à ce moment, me prit l'avant-bras et le serra doucement.

Après la cérémonie, nous allâmes dans la chambre de Ledane. Elle s'assit sur son lit et je lui fis face. Nous ne disions rien, accablés de tristesse. On frappa. C'était Ladorne, accompagné d'un maître combattant dont le visage ne m'était pas inconnu.

« Bonsoir, Ledane et Fronin. Ledane, je suis venu avec Firbon te donner quelques précisions de la tâche qui t'attend sur Verlande »

Je me levai et me dirigeai vers la porte mais Ladorne m'arrêta avec un sourire.

« Exceptionnellement, je crois que tu peux rester, si Firbon n'y voit pas d'inconvénient.

— J'ai toute confiance en l'apprenti Fronin, Ladorne. Après tout, c'est du fait de sa relation toute particulière avec Ledane que nous avons pris cette décision »

Ledane et moi échangeâmes un regard perplexe.

« Voilà. Ledane, tu vas partir à Verlande dès demain. Mais au lieu de te rendre dans la région de Samonval, comme nous l'avions prévu, tu iras au sud, à Solker. C'est une région qui, comme tu le sais, a été conquise il y a fort longtemps et qui n'est désormais habitée uniquement que de colons verougues. Or, ils ont récemment accepté l'implantation d'une centaine de familles verlandaises. Vous devrez observer et essayer de comprendre ce qui se trame derrière cette étrange disposition et, le cas échéant, protéger les gens présents si ces chers Verougues étaient, comme le conseil de l'ordre le craint, animés d'intentions peu louables. Firbon t'accompagnera et vous rejoindrez là-bas Dale, une de nos meilleures espionnes. Il s'agit donc d'une mission d'observation et d'investigation. Tu seras de retour dans cinq ou six mois ici pour faire ton rapport au conseil. Après ton temps de repos, tu enseigneras la Magie. Une fois que Fronin aura obtenu

son manteau -et je suis convaincue que cela ira vite-, vous partirez tous deux à l'est de Libreterre, dans la communauté verougue libre où ils ont besoin de bon guérisseurs et nous de gens à même de ... garder un œil amical et vigilant sur eux. Cela te convient-il, bien que, comme beaucoup ici, tu n'aimes guère les Verougues, fussent-ils libres ?

— Dame Ladorne ! »

Ledane s'était relevée d'un bond et avait pris Ladorne dans ces bras.

« Merci, dame Ladorne, merci, merci. Je ne sais vous le dire autrement, les mots me manquent...

— Mon enfant, » Dit Ladorne en souriant, « ne me remercie pas trop vite. Votre mission sur Verlande peut présenter des dangers. D'ailleurs, dans un souci de discrétion, je te demanderai, ainsi qu'à ton compagnon, de laisser ton manteau ici. Fronin, en assureras-tu la garde ?

— Je m'y efforcerai, dame Ladorne. Merci pour elle. Merci pour nous.

— Puisque tout est dit, tu partiras demain à l'aube. Bonsoir, jeunes gens »

Le lendemain matin, alors que le soleil était à peine levé, j'accompagnai Ledane à la porte de la ville. Je la serrai une dernière fois contre moi, longuement, tendrement, sans un mot, voulant retenir la chaleur de son être, la douceur exquise de son corps, le doux parfum de sa peau. La voir s'éloigner, si menue à côté de l'immense guerrier Libreterran, fût un déchirement. Ma gorge était nouée. Je m'assis sur une grosse pierre et les regardai s'éloigner.

« C'est un crime de séparer ceux qui s'aiment »

C'était Étoile. Je ne l'avais pas entendue arriver, silencieuse comme seul un chat quand il veut l'être. Elle posa sa main sur mon épaule. A quelques pas derrière elle, Lordel me regardait tristement.

« Que faites-vous là ?

— Nous avons appris le départ de Ledane, nous savions que cela se passerait tôt ce matin. Et il était

évident pour nous que tu serais là. Nous avons pensé que nous pourrions t'apporter un réconfort minuscule. C'est à cela que servent les amis.

— J'ai essayé de dissuader Ladorne de le faire, » Ajouta Lordel. « Trois autres sont restés ici, pourquoi pas elle ? Avec la guerre sur Borêne qui vient, se séparer de nos guérisseurs et de nos meilleurs guerriers est une idiotie. Ils ne serviront à rien sur Verlande. Dale n'a pas besoin d'eux. Et te laisser tout seul est bien pire. N'a t-elle pas entendu le récit de ta vie ? Ne sait-elle pas la longue suite de malheurs et de déchirements qui l'a marquée ? Où est donc la bonté qui devrait animer chacune de ses décisions ? Que veut-elle ? Anéantir en toi toute envie de vivre ? T'ôter toute joie ? Ce sont là les méthodes de nos ennemis, pas les nôtres »

Au fur et à mesure, le ton de sa voix montait. Sa colère était perceptible.

« Ledane est edrulain désormais.

— Être edrulain n'est pas se soumettre, Fronin. C'est là toute la différence entre nous et ces abrutis d'hommes de guerre prêts à massacrer où à se faire massacrer quand on le leur ordonne. S'il lui arrive quoi que ce soit à Ledane, le conseil en subira les conséquences et le regrettera amèrement.

— Lordel, c'est vous qui parlez ainsi ? »

J'étais interloqué par son ton. Lordel, maître edrulain, le calme fait homme, bouillait de colère et de rage contenue. Il se retourna vivement et entra dans la ville. Étoile s'approcha de moi et s'agenouilla afin que son visage soit à la hauteur du mien. Son regard était grave.

« Ma porte te sera toujours ouverte, mon garçon. De jour comme de nuit. La solitude est chose terrible. Ne la laisse pas t'emporter »



Étoile n'avait pas menti. Aujourd'hui encore, je réalise que ce fût grâce à sa présence et à la chaleur de son amitié que je ne sombrai pas dans le désespoir le plus noir. Néalanne était repartie pour Bo-
176

rêne pendant notre séjour parmi les ranatoks et sa tendresse et sa joie de vivre me manquaient beaucoup.

Mes difficultés à apprendre la Magie, exception faite de celle de guérison qui me parut prodigieusement aisée, contribuèrent également à accroître mon désespoir. Dès qu'il s'agissait de faire autre chose que de soigner un être vivant, mes incantations restaient le plus souvent vaines. Je désespérai mes maîtres et désolai mes camarades apprentis. Trois mois après le début des enseignements, alors que tous les autres élèves parvenaient sans aucun souci à déplacer par la seule force de leur pensée une chaise ou une petite table, je parvenais à peine faire bouger une petite assiette. Quand ils pouvaient parler sans souci à un chat ou un chien, je n'arrivai même pas à établir la moindre communication. Allumer une flamme était hors de ma portée. Mes lumières brillaient faiblement ou duraient quelques secondes.

A l'inverse, je soignai les plaies les plus hideuses et les maladies les plus complexes sans aucune difficulté, à tel point qu'il fût décidé de me donner des cours particuliers en ce domaine. A mon grand soulagement, et à celui encore plus vif de mes professeurs, on décida qu'il n'était plus nécessaire que je me consacre à d'autres leçons.

Mes après-midis furent à nouveau libres et je retrouvai le chemin de la bibliothèque de Maître Karg. Ce dernier respectait mes silences amers et mon peu d'appétit pour la conversation. Ensemble, nous avions revu le classement des livres par langue et thème. La bibliothèque était désormais propre et les livres rangés.

Je partageai mes déjeuners et dîners avec Lordel, qui évitait désormais soigneusement Ladorne. Nombre de maîtres et d'edrulains étaient partis sur Borêne. Tous les dragons, à l'exception de Volfeu et de Rougesang et de quelques jeunes qui ne se laissaient guère approcher, les avaient rejoints. La rumeur d'une opération d'une très grande audace

parcourait les couloirs de la Tour et enflammait les esprits.

Nous n'avions aucune nouvelle de Ledane, de Fribon et de Dale. Je passai tous les jours dans le bâtiment où brillaient les symboles de vie et constatai avec à chaque fois le même soulagement que les trois symboles -le sien et ceux de Firbon et de Dale- flamboyaient.

Je dormais souvent mal. Il m'arrivait souvent de me réveiller en pleine nuit et de pleurer, ivre de solitude. Je pensai bien sûr à Ledane mais aussi à ma mère, à mon vieux maître Loquan, à Néalanne sans doute en danger ou réduite aux pires vilénies pour mener sa mission à bien, à Ferlane partie également pour Borêne en ayant juste passé quelques jours sur Libreterre. Une fois, ne me sentant pas capable de faire face seul, je me levais et j'allais jusqu'à la chambre d'Étoile. Au moment précis où mon doigt allait frapper sa porte, une voix ensommeillée dit doucement :

« Entre, Fronin »

La chambre de la dame chat était encore plus démunie que la mienne. A l'exception du matelas et de quelques vêtements accrochés à une patère sur le mur, elle était vide de meubles. La pleine lune éclairait la pièce d'une douce lueur. Étoile était allongée sur ses couvertures, la tête posée sur ses mains, et me regardait.

« Ton pas est caractéristique, mon garçon. Nous autres, chats, dormons beaucoup mais notre sommeil est infiniment léger. Par Lokar, mais tu pleures ! Viens près de moi »

Elle se mit à genoux, s'assit sur ses talons et je lui fis face dans la même position. Elle me prit les mains et me chanta une chanson au rythme doux et envoutant en me caressant le dos des mains de ses pouces. Je distinguai mal les traits de son visage mais me laissai doucement envahir par la douceur de sa voix. Le contact de ses mains était également agréable et un semblant de paix, ou au moins de calme, m'envahit. Sans interrompre sa mélodie, en me guidant de ses mains, elle me fit s'allonger, la

tête sur ses cuisses. Là, elle me massa doucement le visage et je m'endormis.

Quand je me réveillai, elle était allongée près de moi. Elle avait gardé ma main entre les siennes. Je bougeai imperceptiblement et elle se réveilla aussitôt.

« Étoile, je dois me rendre à mon cours de Magie de guérison.

— Va, mon garçon.

— Merci infiniment.

— Ce n'est pas nécessaire, petit frère.

— Merci néanmoins »

Le cours se passa particulièrement bien. Mon enseignant, un elfe à l'âge vénérable, pourtant habituellement peu disert, me félicita chaleureusement à plusieurs reprises et conclut la leçon en me disant laconiquement :

« Encore une dizaine de jours à ce rythme et je n'aurais plus rien à t'enseigner, mon garçon. Ton don et ta facilité à apprendre le soin relèvent du prodige »

Je me rendis à la préparation du repas un peu plus joyeux. Je me surpris même à rire au bon mot d'une jolie apprentie.

Un grand maître entra alors. C'était un homme âgé, un des membres du conseil dont je ne connaissais pas le nom. Il parla à voix haute et tout le monde se tut.

« Je viens à la demande de Ladorne chercher Fronin »

Je me levai, le cœur étreint d'une folle angoisse, et parvins à articuler.

« Je suis là, Maître »

Il me regarda avant de baisser les yeux et de soupirer.

« Accompagne-moi, petit, s'il te plaît »

La salle où il me mena, presque tout en haut de la Tour, était un petit bureau. Ladorne était assise derrière une grande table de bois couverte de pa-

piers et de cartes. Lordel, le dos au mur, lui faisait face et sa colère se lisait sur son visage. Je compris avant même qu'aucun ne prononce un mot.

« Ledane ? »

Ladorne se mordit la lèvre inférieure et acquiesça en silence.

« Elle est morte ? »

— Les verougues l'ont faite prisonnière.

— Que s'est-il passé ? Comment l'avez-vous su ?

— Nous avons reçu un message de Dale. Par le biais d'un faucon »

Elle me tendit une petite feuille fine. Écrit en Libreterran, il y avait le message suivant :

Dale à Ladorne,

Il y a deux jours, alors que nous traversions de nuit un village, nous entendîmes les cris de souffrance d'une femme provenant d'une petite maison. Ledane, malgré mon admonition à ne rien faire, s'en approcha.

Il s'agissait d'une dame d'une de ces familles verlandaises arrivées il y a peu et qui sont à l'origine de notre mission. Elle était en train de mettre un enfant au monde et était épuisée. La matrone à ses côtés semblait désespérée et son époux était totalement désemparé.

Usant de Magie de guérison, Ledane eut tôt fait de soulager la mère et de guider l'enfant. Au petit matin, ce dernier, un robuste bébé, était né.

Je m'en veux considérablement de n'avoir pas vu partir la matrone sitôt le premier sort lancé. Elle revint au matin accompagnée d'une patrouille de douze légionnaires. Firbon se battit comme un lion, en jeta sept à terre mais, plusieurs fois blessé, fût réduit à l'impuissance. Ledane était trop épuisée pour jeter le moindre sort. Je fût également capturée. Le lendemain, j'ai été interrogée (sans brutalité aucune, à ma grande surprise) par un colonel verougue répondant au nom de Kernak. Ce dernier me tint les incroyables propos qui suivent « Je sais qui vous êtes et d'où vous venez. La façon dont

votre camarade a soigné cette femme, celle dont le guerrier s'est battu, n'appartiennent qu'à vous autres, edrulains. Vous n'étiez pas en uniforme. Selon la loi de mon pays, je suis obligé de vous considérer comme de vulgaires malandrins ayant fait usage de magie et non comme des prisonniers de guerre. Je ne pourrai surseoir à votre exécution que durant trois semaines, peut-être quatre, mais pas plus. Cela vous laisse le temps d'informer vos maîtres et de demander qu'une délégation se rende sur l'île de Kotalan où je me trouverai également d'ici sept jours. Kotalan est indépendante, ils n'ont rien à craindre.

« Que voulez-vous leur proposer ? » Demandai-je

« La vie sauve pour vos compagnons. Et surtout une chance de paix. Minuscule, mais réelle. Informez-les. Soyez convaincante »

Il vous paraîtra sans doute important de savoir que ce Kernak est le gouverneur de la région de Solker depuis trois ans. Il est à l'origine de l'idée de faire venir des familles verlandaises pour exploiter des terres en friche. Il a interdit tout commerce d'esclaves sur la région et s'est occupé personnellement et avec beaucoup d'efficacité de mettre fin aux agissements des trafiquants. La région est prospère et sûre. Je ne vois vraiment pas à quoi il peut faire allusion, mais je peux affirmer qu'il s'agit d'un homme loyal et, bien que verougue, doté de réelles qualités de cœur.

Je reposai le papier devant Ladorne.

« Bien sûr qu'il est loyal et qu'il a du cœur. Il s'agit de Kernak, l'homme qui me délivra des geôles de Labrenan.

— Je m'interrogeai pour savoir s'il s'agissait du même. Savais-tu qu'il était devenu gouverneur ? Dit Ladorne.

— Non. Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas »

Lordel intervint avec vigueur.

« Il faut y aller, Ladorne. Ou alors il faut préparer une intervention pour sauver nos compagnons. Mais avec seulement deux dragons, sans connaissance de l'endroit où ils sont enfermés, ce sera très difficile.

— Il est hors de question que les dragons quittent Libreterre, Lordel. Ils sont indispensables à sa défense ! » Dit le grand maître edrulain qui était venu me chercher.

« La porte d'Havredoux est-elle toujours active ?

— Elle l'est.

— Kotalan n'est qu'à quatre ou cinq jours de bateau d'Havredoux. Tu n'as pas le choix, Ladorne. Il te faut y aller.

— Il ne t'appartient pas de dicter sa conduite à Ladorne, Lordel. Tu outrepasses ce que tu as le droit de dire.

— Je me fous de ton avis, Solban »

Son regard était féroce.

« Si elle ne part pas d'ici trois jours, je rends mon manteau. Et toute la Tour saura que le conseil a laissé mourir deux des nôtres en un lieu où leur présence n'était pas indispensable.

— C'est une menace ?

— C'est un avertissement.

— C'est sûrement un piège. Imagine un instant qu'ils capturent ou assassinent Ladorne ! »

Lordel laissa filer un rire sans joie.

« Les Verougues ? Capturer Ladorne ? Solban, serais-tu devenu complètement crétin ? C'est la première fois en soixante ans de guerre que les Verougues nous font une offre de paix. Ce Kernak est homme de bien, j'ai confiance en la parole de Fronin.

— C'est incompréhensible, dit Solban. Ce ne peut être qu'un piège.

— Ils savent que s'ils s'en prennent à Ladorne, dans l'hypothèse hautement improbable qu'ils parviennent à la capturer ou à la tuer, une meute de

dragons et d'edrulains fous-furieux réduira leurs villes en cendres !

— Pas de la part de Kernak. Kernak est loyal, je vous en donne ma parole ! » Dis-je d'une voix que je voulais ferme.

« Il est hors de question de risquer la vie d'un grand maître sur la simple parole d'un apprenti qui n'est pas même libreterran « Dit Solban d'un ton hautain.

Le silence se fit. Lordel et Solban échangeaient des regards peu amènes. Je suppliai Ladorne des yeux.

« Donnez-moi deux heures. Réunissez le conseil. Fronin, Lordel, ayez la bonté de sortir de ce bureau »

Le conseil ne dura pas deux heures mais à peine une. On me fit amener des vêtements de fort belle facture et descendre dans les tréfonds de la tour, jusqu'à une salle baignée dans une étrange lumière bleue dans laquelle deux portes faisaient face à celle d'où nous venions.

« La première nous amène à Verrou. Elle ne sert désormais que fort peu. La seconde communique avec notre ambassade à Havredoux. Comme tu le sais, Havredoux est sur Entreville qui, de par sa position centrale dans les Folandes, nous permet un gain de temps précieux quand nous devons nous rendre rapidement à l'autre bout de l'archipel. Nous pouvons gagner ainsi plusieurs semaines de bateau.

— Pourquoi Ledane et Firbon ne l'ont-ils pas utilisée ?

— La porte n'est pas utilisable à l'infini. Régulièrement, un maître veille à son entretien. Une Magie aussi puissante doit être utilisée à bon escient »

Nous fûmes donc amenés de la Tour à Havredoux le temps de passer une porte. Nous restâmes moins d'une demi-journée dans cette belle cité, juste le temps d'embarquer quelques vivres dans un des bateaux libreterrans basés dans le port. Je constatai avec tristesse que ma peur de l'océan était toujours présente.

Malgré la gentillesse sincère et l'humilité qui étaient siennes, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un vif ressentiment vis à vis de Ladorne. Le troisième jour du voyage, alors que faisais le nécessaire pour ne jamais être en sa compagnie, elle vint vers moi d'un pas résolu et me parla.

« Pendant combien de temps devrais-je subir ce sombre regard, jeune homme ?

— Il me serait plaisant de rester seul.

— Il me serait plaisant que je me sente soutenue par le reste de cette délégation.

— Cette délégation n'aurait pas lieu d'être si vous vous étiez contenté d'envoyer Dale seule sur Verlande. Pour une simple mission de renseignement, Firbon et Ledane n'étaient pas nécessaires.

— Je vois que Lordel t'a fait part de ses doutes.

— Il est difficile de le cacher.

— Lordel est sans doute un des plus grands guerriers de Libreterre. C'est un chef de guerre exceptionnel, un très fin tacticien et un meneur d'hommes extraordinaire. Il n'est un secret pour personne à la Tour que nous avons l'un pour l'autre beaucoup d'affection. Mais il n'entend rien à la politique. Veux-tu bien me laisser t'expliquer pourquoi Ledane, et pourquoi elle, est partie pour Verlande ?

— Je vous écoute » Dis-je en soupirant.

« Ledane est une bonne magicienne et une bonne guérisseuse, ce qui est rare. Comme toi, les guérisseurs font de mauvais magiciens et les magiciens, à l'image de Néalanne ou Ferlane, n'entendent souvent rien à la Magie de guérison.

— Et vous ?

— Disons que je suis une des exceptions qui confirme la règle, comme l'est celle que tu aimes. Je savais que la mission de Dale serait plus aisée avec un magicien à ses côtés. Se rendre invisible, ouvrir une serrure sans bruit, endormir un garde sans qu'il ne s'en rende compte, voilà des atouts précieux pour une espionne.

— Et Firbon ?

— Il était hors de question de laisser une jeune edrulaine qui vient juste de recevoir son manteau effectuer un tel voyage seule. Les verougues lâchent de plus en plus de crapauds-lézards au large de nos côtes et ceux-ci, une fois arrivés, se dirigent vers la Tour. Tu as pu voir à quel point ces charmantes créatures raffolent de nos magiciennes.

— Oui. Cela ne me dit pas pourquoi il fallait une guérisseuse.

— J'y viens. J'avais imaginé quelque chose comme ce qui est arrivé. Non, il est inutile de me regarder avec ces yeux de tueur, Fronin. Laisse-moi finir. Kernak a fait de l'excellent travail à Solker. Les Verougues sont de piètres agriculteurs alors que les Verlandais savent admirablement tirer profit de leurs terres. Tu sais comme moi qu'à l'origine des conquêtes verougues, au delà de l'appât du gain, il y a la volonté de sécuriser leurs approvisionnements en nourriture. Verrou est trop peuplée et ses sols sont si appauvris que l'île ne pourra jamais les nourrir tous.

— Je sais tout cela.

— Donc il leur faut se procurer ailleurs toute cette nourriture. Et là où les rahajidans, qui sont dans une situation identique sur ce point, le font si bien par le commerce, eux le font par la guerre et le pillage. Kernak a compris qu'il s'agissait là d'une mauvaise voie, pas uniquement pour des raisons morales, même si je le crois homme de bien. Partout où ils sèment leurs graines de destruction, se lève la résistance. Cette résistance était souvent vaine hier, du fait de la puissance de combat et de la cruauté de la répression verougues. Mais notre aide, notre Magie, changent la donne. Trente ou quarante résistants déterminés, aidés d'une poignée de magiciens, peuvent immobiliser plusieurs centaines de légionnaires verougues et même les vaincre. Cela leur rend la situation intenable. Maintenir ces soldats sur place leur coûte une fortune. Les marchands ne veulent plus prendre de risque. La guerre devient impopulaire. Kernak a donc compris qu'ils ne peuvent se maintenir sur Verlande

qu'avec l'appui de la population locale. D'où cette proposition de faire venir des Verlandais et de les laisser prospérer. Selon Dale, Kernak a créé un conseil des familles verlandaises, qu'il associe aux décisions importantes, à qui il laisse le soin de définir les règles de levées d'impôt. Il peut toujours livrer des quantités de importantes de blé à Verrou tout en réduisant à presque rien l'effort de guerre. Suis-je claire ?

— Totalement. Mais je ne vois toujours pas l'utilité de la guérisseuse dans tout cela.

— Elle est là tout simplement pour faire basculer de notre côté des populations qui n'ont, à priori, aucun intérêt à l'être.

— Car en soignant des gens, elle gagne leur confiance.

— Exactement. Mais Ledane arrive trop tard. Le fait que ce soit une matrone, une simple femme du peuple, qui livre nos compagnons aux Verougues montre que j'ai totalement sous-estimé le ralliement des Verlandais à ce Kernak. Il a réussi, certes à une toute petite échelle, à trouver une arme d'une puissance formidable à nous opposer.

— Ne pensez-vous pas qu'il risque de subir l'opprobre de ses pairs ?

— Oui et non. Oui de la part des officiers et de toute cette noblesse pervertie par l'idée que les verougues doivent dominer toutes les Folandes. Non de la part du Sénat et du peuple qui ne veut que la paix.

— Le Sénat le soutiendrait ?

— C'est absolument évident. Le Sénat a bien changé après la guerre de libération. Cette guerre a épuisé Verrou. Le nouveau maître du Sénat, Zojo-will, est un opportuniste. Il veut affaiblir l'armée. Il a compris que toute nouvelle conquête serait difficile. La défaite qui sera la leur sur Borêne dans quelques semaines ou mois le leur prouvera de façon éclatante.

— Que va t-il se passer sur Borêne ?

— Je ne peux évidemment pas te le dire. Mais n'aie crainte, j'ai bon espoir que les épées restent au fourreau et que peu de sang soit versé »



« Sire, Madame, les gens que vous attendiez sont arrivés »

Kernak était accompagné d'un homme bien mis à l'embonpoint révélateur d'une certaine prospérité. L'homme qui m'avait autrefois sauvé la vie n'avait guère changé. Grand, ascétique, son visage en lame de couteau exprimait toujours une volonté de fer. Je fus surpris de le voir vêtu autrement qu'en uniforme. Ses habits étaient fort simples.

Ladorne était vêtue d'une sublime robe de soie et de son manteau. J'avais pour ma part une chemise blanche, un pourpoint de coton ocre, un pantalon de bonne coupe également blanc et mon manteau de professeur. Un témoin de notre entrevue aurait été surpris de voir que Ladorne et moi, sensés représenter un peuple dédaignant les richesses, étions infiniment plus richement vêtus que nos interlocuteurs.

« Fronin ! C'est bien toi, mon fils »

Il alla vers moi, me prit par les épaules et me sourit chaleureusement.

« Tu es devenu un homme ! Quelle prestance, mon garçon ! Mais que fais-tu là ? Je te croyais sur Borène !

— Mon père m'a chassé, Kernak. Je vis désormais sur Libreterre. Me permettez-vous de vous présenter Dame Ladorne du grand conseil de l'ordre edrulain ?

— Ladorne ? Ne seriez-vous pas celle à qui la légende attribue la destruction complète d'une flotte de guerre lors de la bataille qui mit un terme à la guerre du Logran ?

— Il n'est pas dans nos habitudes de nier les légendes ni de les confirmer, Sire Kernak. Mais j'étais

effectivement présente lors de ce combat » Lui répondit-elle dans un verougue parfait.

« Voici Valedin. Il est verlandais et dirige le conseil des cent familles. Il m'a paru précieux de l'associer à nos discussions. Peut-être pourrions-nous prendre place autour de cette table ?

— C'est une proposition acceptable »

Nous avons pris place dans une petite pièce isolée de la plus belle auberge de l'île. Kernak prit la parole le premier.

« Que faisaient les gens que nous avons capturés à Solker, Dame Ladorne ?

— Nous craignons que les familles verlandaises présentes soient en danger »

Valedin ouvrit de grands yeux.

« Quel danger ? Kernak nous a confié ces terres en nous demandant seulement de vendre notre production à des prix raisonnables.

— Nous n'avons guère été habitués à ce que les Verougues agissent de façon loyale, Sire Valedin.

— Je ne suis pas responsable des erreurs passées des miens, même si je les condamne » Dit Kernak. « Soyons constructifs, Dame. Évitions les insultes. Efforçons nous, le temps de cette entrevue, d'oublier nos haines. Cherchons à trouver un accord qui soit mutuellement satisfaisant.

— Que voulez-vous ?

— Que vous vous retiriez de Verlande.

— C'est beaucoup demander. Qu'offrez-vous en échange ?

— Nous nous retirerons également, en ne restant qu'à Solker »

Ladorne resta sans voix un long moment et déglutit.

« Je vois mal où est votre intérêt dans tout cela ?

— Nous n'arriverons pas à prendre Samonval sans un bain de sang. C'est une région d'épaisses forêts, peuplée de robustes bûcherons. Des gens qui savent et aiment se battre. Avec l'appui de vos

edrulains, ils peuvent nous nuire pendant des années. La guerre n'est pas une solution. Quand à Triseule, s'y maintenir est impossible à long terme. Ces nains se battront jusqu'à leur dernier souffle et ils ont l'appui de leurs frères de Mina Roka et de Krig. Mais pour faire accepter cela au Sénat, j'ai besoin d'être sûr que vous quittez Verlande pour n'y jamais revenir, sauf si nous rompons nos engagements.

— Qui seront ?

— De ne garder sur Verlande qu'une petite force de police. De ne jamais franchir les frontières du comté de Solker. D'affranchir les esclaves et d'offrir à ceux partis ailleurs et qui le souhaitent la possibilité de revenir ici. De cesser d'attaquer les bateaux verlandais.

— Cet accord ne concerne que Verlande.

— Bien sûr. Vous ne vous attendiez quand même pas à que je puisse vous dire « Nous, Verougues, allons nous retirer de toutes les terres conquises de haute lutte, nous excuser patement, nous replier sur Verrou et nous laisser mourir de faim ».

— A dire vrai, je ne m'attendais à rien et surtout pas à cela. Votre proposition me semble incroyable.

— Je veux la paix, Dame. J'ai vu trop de gens mourir, que ce soit à mes côtés ou dans les rangs ennemis. A Solker, à une échelle minuscule, nous parvenons à réaliser quelque chose. Les Verougues et les Verlandais vivent ensemble. C'est difficile. Je suis l'arbitre constant de conflits mesquins, de rivalités ridicules, d'insultes inchangées. Mais nous y arrivons. Nous montrons que cela est possible.

— Je le confirme, Dame Ladorne. Vos edrulains nous ont beaucoup aidés par le passé. Mais nous n'avons plus besoin de vous. Le temps de la paix est enfin venu » dit Valedin.

« Qui nous dit que, même sans nous, les Verlandais ne marcheront pas sur Solker pour vous en chasser ?

— Ça, c'est mon affaire, Dame Ladorne ! » Pursuivit Valedin. « Et je n'ai guère de doutes la-dessus. Vous connaissez mal les Verlandais. Ils n'ont pas pour habitude de se mêler des affaires de leurs voisins. Vous connaissez l'expression « Aussi peu curieux qu'un gars de Verlande », non ?

— Oui. Avez-vous l'appui du Sénat pour cette négociation ? » Demanda t'elle à Kernak.

« Me croyez-vous assez fou pour le faire sans leur accord ? Vous savez comme moi que ce traité sera nul s'il n'est pas approuvé par le Sénat.

— J'ai du mal à croire qu'il peut être possible de faire la paix sur Verlande et continuer à nous étripier mutuellement sur toutes les autres îles.

— Si nous prouvons que cela est possible ici, alors il sera peut-être imaginable que cela le soit ailleurs. Mais je ne peux m'engager que pour Solker.

— Dans ce cas, si effectivement ce traité est suivi d'effet, je ne peux que le signer.

— Il y a autre chose.

— C'est ce que je craignais. Et que sera cette « autre chose » ?

— La guérisseuse. Je l'épargne mais je la garde.

— Ce n'est pas possible »

Tous les regards convergèrent vers moi et ils étaient peu aimables.

« Ledane déteste les gens de votre peuple, Kernak. Les vôtres ont massacré ou pris en esclavage tous les siens.

— Elle apprendra que nous ne sommes pas tous des monstres. Elle sera la garantie de la paix.

— Un otage, en quelque sorte.

— C'est cela, même si je n'aime pas ce terme. Elle sera bien traitée. Elle pourra se déplacer librement, seulement accompagnée d'un garde. Ses talents nous seront utiles.

— C'est ma femme, Kernak. Mon épouse. Nous nous sommes jurés fidélité quelques semaines avant

son départ pour Verlande. Vous ne pouvez pas nous faire cela.

— Je suis très sincèrement désolé, mon fils. Mais elle est la clé et la garantie de cet accord.

— Gardez Firbon.

— Je n'ai qu'un faire d'un guerrier qui pourrait s'évader à tout moment. Nous vous le rendrons dans quelques semaines.

— J'ai une autre proposition à vous faire, Sire Kernak, » Intervint Ladorne.

« Je vous écoute.

— Je suis disposée à rester avec vous. Et, dusse ma modestie en souffrir, mes talents de guérisseuse sont infiniment supérieurs à ceux de cette enfant.

— Dame, c'est là une très noble proposition. Mais elle ne m'agréa pas, pour au moins trois raisons. La première est que si l'armée apprend que je vous ai à ma merci, ils viendront vous mettre sur le premier bûcher qu'ils trouveront. Leur rancune est tenace. La deuxième est que vous n'êtes pas seulement une guérisseuse mais aussi une magicienne fort puissante. Nous n'aurions aucune garantie de pouvoir vous garder. La troisième est que je crains que les vôtres ne l'acceptent pas.

— Ce n'est pas possible. Prenez-moi mais pas elle » Dis-je avec toute la force de conviction dont j'étais capable.

« Tu es courageux, mon garçon. Mais tu n'es pas edrulain. Et ta tête est mise à prix.

— Ma tête est mise à prix ?

— Oui.

— Mais par qui ?

— Par ton père.

— Cela ne vous concerne pas.

— Hélas si. Je ne sais pas précisément ce qui se passe sur Borêne en ce moment, mais il y a beaucoup... d'agitation là-bas. Les edrulains y sont présents par centaines. Nous recherchons des alliances. Ton père, avec sa forteresse et ses soldats,

a été approché par nos généraux. Il s'est déclaré ouvert à un accord mais il veut ta tête. Tu vau cinq cent pièces d'or, mon fils. De quoi rendre fou neuf verougues sur dix. Il va de soi que je te protégerai mais je ne peux le garantir de la part de tous mes compatriotes de Solker, hélas.

— Comment avez-vous appris cela ?

— L'administration verougue est d'une efficacité redoutable. Ton signalement a été diffusé partout où nous sommes présents.

— Et si nous trouvons quelqu'un d'autre ? Si un des nôtres consent à prendre la place de Ledane, l'accepterez-vous ? » Demanda Ladorne.

« Si c'est un edrulain, je l'accepterai.

— Même si ce n'est pas un guérisseur ?

— Ce serait dommage mais il ne sera pas dit que je laisserai celui qui est comme mon fils et son épouse dans le désespoir. Vous pensez vraiment que cela est possible ?

— Je le pense.

— Il y aurait un edrulain suffisamment désintéressé et courageux pour venir jouer le rôle d'otage ?

— Je crois que oui.

— Donc dois-je comprendre que vous allez signer ce traité ? Et en faire accepter les termes à tous ceux de votre ordre ?

— Oui.

— Vous voulez donc la paix.

— Nous n'avons jamais aspiré à autre chose.

— Dame Ladorne, c'est donc votre âme que je vois sur votre beau visage. Accepterez-vous de me serrer la main ?

— Ce serait un réel plaisir »

Kernak se leva et tendit sa main. Ladorne fit de même et la serra longuement avant de faire de même avec Valedin. L'homme que je considérai comme mon père demanda des feuilles de papier et une plume et, de son écriture fine, posa les termes de l'accord. Pour ne pas prendre le risque d'une

erreur de traduction, il fût décidé de l'écrire en borénan, langue que tous dans la salle parlaient et lisaient couramment. Ladorne le signa au nom de l'ordre, Kernak au nom du Sénat et Valedin et moi attestèrent de la réalité de cet accord en tant que témoins. Je recopiai le texte sur une seconde feuille, de façon à que chaque partie puisse en garder un exemplaire.

« Dès que j'aurais l'accord du conseil et je me fais fort de l'obtenir aussi rapidement que possible, j'enverrai quelqu'un vous le porter à Solker, Kernak. La même personne s'occupera de contacter les nôtres pour qu'ils rembarquent, si vos soldats se retirent comme prévu.

— Ils le feront. Je ferais déposer une copie du traité avec le paraphe du Sénat à votre ambassade d'Entreville, si vous me promettez que ses occupants laissent repartir le messager intact.

— Vous avez ma parole.

— M'autoriserez-vous à écrire à Ledane ? » Demandai-je à Kernak.

« Bien sûr que oui, mon garçon. Ce sera un honneur et un plaisir pour moi de lui transmettre ton courrier.

— Je lui écrirai également, Kernak. Afin de la convaincre de ne rien faire qui réduise cet accord à néant.

— Voilà une négociation rondement menée » conclut-il avec un sourire. « Je vous laisse écrire vos lettres »

Ladorne et moi les rédigeèrent face à face. Elle termina la sienne avant moi et me la tendit. Elle lui expliquai de façon fort claire les tenants et aboutissants du traité et toute l'importance qu'il y avait à ce qu'elle consente à rester là où elle était, l'assurant qu'elle ferait l'impossible pour trouver quelqu'un qui accepte de la remplacer.

« Ladorne, nous avons omis de dire quelque chose à nos interlocuteurs.

— Oui

— Et vous savez de quoi je veux parler ?

— Que Ledane est aussi magicienne -ce qu'ils semblent ignorer- et qu'il lui sera très facile de quitter sa prison si la situation l'exige.

— Ne craignez-vous pas qu'elle le fasse ?

— J'ai confiance en elle et nous trouverons quelqu'un.

— Puissiez-vous être entendue... »

Néalanne

Chapitre VII

Au début de l'hiver, l'ordre des edrulains lança toutes ses forces dans la guerre de Borêne, à tel point qu'il ne restait plus sur Libreterre que quelques maîtres ayant en charge les apprentis. Les Verougues firent de même. La VII^e légion venait de quitter Litrun pour débarquer au nord-ouest de l'île tandis que la IX^e légion attaquait par le sud est, espérant prendre nos forces en tenaille.

Cela ne se passa évidemment pas comme prévu. Tous les ponts qu'empruntaient les convois de ravitaillement de la IX^e légion furent tous détruits la même nuit, immobilisant ainsi cette armée dans sa progression. Le seigneur de guerre Kirondo, dont la neutralité avait été grassement achetée par les Verougues, ne reçut jamais les sommes promises et rompit ses accords, interdisant le passage à la VII^e légion. Quand cette dernière voulut rembarquer pour se porter plus au sud, elle trouva ses galères brulées par nos dragons. Un combat en pleine mer, face aux archers et aux balistes, eut été dangereux pour nos alliés ailés. Ils attaquèrent donc tous ensemble durant une nuit sans lune, au milieu d'un épais brouillard et les galères, échouées sur une longue plage, brulèrent sous leurs jets de flammes comme une poignée d'allumettes. Les deux légions ainsi bloquées, privées de ravitaillement, face à un adversaire pratiquant comme jamais l'art de la dérobade, n'eurent d'autre choix que se rendre comme un seul homme. Comme l'avait prévu Ladorne, les verougues furent vaincus sans qu'une épée -ou presque- n'ait été tirée du fourreau.

Conformément à l'usage, les edrulains laissèrent le choix aux Verougues. Soit rejoindre les communautés libres sur Forlame et à l'est de Libreterre, soit être transportés vers Entreville et pouvoir rejoindre ainsi Verrou. La plupart des officiers, craignant le châtement de leurs généraux, privilégièrent la première solution. Les autres furent confiés à Kirondo, qui, en échange des armes et des équipements des soldats, se chargea d'organiser les transports vers Entreville. Un petit groupe de servants de l'Unique reçut pour mission de s'assurer que cette tâche serait menée à bien car le seigneur de guerre n'était pas, loin s'en faut, homme de parole. Quelques verougues rejoignirent ses rangs mais c'était sans doute là le prix à payer pour ne pas avoir la charge de transporter plusieurs milliers de prisonniers hostiles et prompts à la vengeance si nous nous en étions chargés.

Ce que l'histoire officielle que je viens d'écrire ne dit pas, c'est que les Verougues tinrent leurs engagements et livrèrent bien à Kirondo une bourse de pierres précieuses. J'étais à cette époque revenue auprès de lui. J'essayai de le convaincre de ne pas traiter avec les verougues mais il n'entendit rien. Il me fût en revanche facile d'apprendre par quelle route passerait la troupe chargée de livrer les gemmes et de lui faire tendre une embuscade par une poignée de maîtres edrulains.

Pour les Verougues, Kirondo fût bien sûr responsable. Pour le seigneur de guerre, il ne pouvait s'agir que d'une trahison des Verougues. Mais il était prudent et, connaissant la force de nos adversaires, il se contenta d'interdire le passage à la VII^e légion plutôt que de l'affronter de face, bien que son armée fut supérieure en nombre.

Il était bien sûr fou de rage et me roua de coups, tout simplement parce que j'étais celle qui était là à ce moment funeste. Il me fournit ainsi une raison tout à fait justifiée de partir et je le quittai sous ses insultes, me promettant bien de garder désormais une distance respectable et définitive entre lui et moi.

Je pris la route du sud et rejoignis quelques-uns de mes compagnons. Les semaines qui suivirent furent abominables. Nous n'avions presque rien à manger. Les paysages blêmes qui nous entouraient, les forêts aux arbres nus, le ciel gris et bas, l'humidité et le froid permanents étaient difficilement supportables. Nous vivions dans l'angoisse permanente de ne pas échapper à nos poursuivants. Pour les populations locales, nous étions, au même titre que tous les soldats qui pillaient cette terre depuis des dizaines d'années, des ennemis et il fallait redoubler de vigilance, malgré l'aide de nos faucons et de nos loups qui nous renseignaient sur les mouvements adverses. La reddition des légions verougues nous apporta à tous un immense soulagement.

Ce fût quelques jours après avoir appris cette merveilleuse nouvelle que je revis Loran.

Avec trois de mes camarades edrulains, un louphomme, un taurin et un nain, nous marchions le long d'une falaise sur la côte ouest. Les bras croisés sur ma poitrine pour tenir ma cape serrée contre moi, je ne sentais plus mes pieds glacés dans mes bottes humides. Ronan, le taurin, me tenait serrée tout contre lui sous son manteau, m'offrant un piètre abri face au vent glacial venu de la mer.

Malgré l'annonce de notre éclatante victoire, j'étais affreusement triste. Revenir sur Borêne avait été infiniment plus dur que les fois précédentes. Séduire Kirondo, même avec l'aide de la Magie, avait été très difficile. Il était de plus en plus fou, se laissant happer par de terribles accès de violence dont rien, sinon l'exercice de la plus extrême brutalité, ne parvenait à le sortir. Dans ses moments de calme, il restait aussi rusé qu'un renard et perfide qu'un serpent. Il se méfiait de tous et un peu moins de moi qu'il considérait comme une esclave tout juste bonne à assouvir ses instincts les plus bas. Il m'avait fallu puiser tout au fond de mes forces pour ne pas lui planter une dague dans le cœur.

Je me sentais plus avilie et plus sale que jamais. Je n'avais alors qu'une aspiration, retrouver Libreterre et sa douceur de vivre, rendre mon manteau,

m'allonger sous un arbre au soleil, me baigner nue dans l'océan, jouer avec les enfants, dormir sans cauchemar, retrouver Fronin, le prendre dans mes bras, sentir la pureté de son amour me laver de toute cette vilénie, oublier tout cela et ne plus jamais quitter le pays qui était le mien.

Un de nos loups vint vers nous. Je me penchais vers lui, me concentraï et lançai le sort qui me permettait de le comprendre.

« Des hommes. Sur des chevaux. Avec des manteaux blancs. Armés de grandes lames. Ils viennent vers vous.

— Des servants de l'Unique. Nous n'avons rien à craindre. Tu peux aller te cacher, frère loup »

Ils venaient vers nous à un bon train et ralentirent quand ils nous aperçurent. Ils étaient une douzaine, en cottes de mailles, casqués et armés. Ils firent halte à quelque pas devant nous. J'émergeai de sous le bras de Ronan quand l'un d'entre eux ôta son casque.

Bien que je ne l'aie pas vu depuis au moins cinq ans, je le reconnus immédiatement. Loran était un servant de l'Unique que j'avais rencontré pour la première fois sur Borène une quinzaine d'années auparavant, lors d'une de mes premières missions. Les siens étaient arrivés quelques mois plus tôt et s'efforçaient de protéger les populations civiles des exactions des soldats et des bandits. Ils étaient courageux et accomplissaient leur mission avec efficacité.

Il était beau comme un dieu. Au contraire de mes nombreux amis libreterrans, il n'était pas très grand et sa carrure n'avait rien d'exceptionnel. Mais il y avait une lumière dans ses yeux gris que je ne vis que chez peu d'hommes. Son sourire était superbe. Il était d'une politesse extrême et la manière dont il parlait borênan avec un très léger accent du grand nord me faisait fondre. L'attitude qu'il eût quand il refusa mes avances fût emplie d'une grande courtoisie et d'une telle galanterie que je ne pus que m'incliner avec le sourire, bien qu'en ce domaine je détestai déjà ne pas parvenir à mes fins.

Il avait vieilli mais les ans n'avaient en rien affecté son charme. Ses cheveux et sa barbe impeccablement taillée était d'un superbe blanc de neige. Même vêtu de son pauvre habit de servent de l'Unique, il avait la prestance d'un de ces princes-guerriers du nord où il était né. Peut-être en était-il un, après tout.

« Néalanne, vous, ici ! Mais vous n'avez changé en rien, ma chère. Vous êtes absolument la même. Si toutes les femmes des Folandes étaient comme vous, notre serment de chasteté ne serait qu'un rêve inaccessible pour nous tous.

— Loran, ne vous moquez pas, mon cher ami »

Je devais en effet être hideuse. Mon œil gauche restait à moitié fermé du fait d'un coup de poing affectueux de Kirondo qui, en plus de me rendre presque borgne, avait laissé sur mon visage une trace qui ne pouvait qu'être laide. Je ne m'étais pas lavée correctement depuis au moins trois semaines et bien que la Magie me permettait de garder des vêtements à peu près propres, je devais dégager une odeur corporelle qui aurait fait reculer un paysan borênan.

« Si je tenais le malotru qui a osé toucher ainsi votre frais minois, je le rosserai dument, soyez-en sûre. Nous nous rendons à notre campement. Peut-être seriez-vous tentés de nous y accompagner ? Son confort est un peu rustre mais il y fait sec et il y aura du feu dans la cheminée.

— Voilà une proposition tentante en diable. L'approuvons-nous, compagnons ? »

Mes trois frères de marche avaient pour unique mission de veiller sur moi. Je savais qu'ils n'avaient cure du temps et de nos conditions de marche mais ils connaissaient mon épuisement. Ils savaient que ma question n'était que pure politesse et ils acceptèrent.

Loran se tourna vers un de ses hommes et lui ordonna de descendre de cheval et de me laisser sa monture. Une heure plus tard, nous étions dans une grande ferme fortifiée. La salle commune était

propre et dotée d'une immense cheminée où ronflait un bon feu. Ce fût un véritable bonheur de pouvoir enfin ôter mes bottes et de réchauffer mes pieds devant la cheminée. On m'offrit un bol de soupe chaude, un délice sans nom après ces semaines de racines et de biscuits de guerre rassis.

Loran m'avait laissé au bon soin de ses hommes, prétextant une tâche impérative. Quand il entra dans la pièce, tous les servants de l'Unique présents –il devait y en avoir au moins quinze- mirent un genou à terre en inclinant la tête.

« Repos, frères. J'espère que vous avez fait bon accueil à nos amis edrulains. Pier, veuillez apporter deux bols de soupe, du pain et du fromage et quelques pommes dans mon bureau. Je désire m'entretenir avec Dame Néalanne »

Loran avait depuis longtemps compris que mes missions sur Borêne étaient fort peu louables. Mais il savait que leur finalité était d'épargner des vies et qu'elles contribuaient à rendre l'existence des humbles de ce pays un peu plus supportable. Au contraire de la plupart des membres de son ordre, il avait un grand respect pour les edrulains et tolérait notre religion.

L'ameublement et la décoration du bureau de mon vieil ami -le terme cellule aurait été plus adapté- étaient extrêmement simples : une grande table, trois tabourets, une étagère et un rameau de chêne, symbole du dieu unique, au mur.

« Me permettez-vous de m'occuper de cette vilaine blessure, Néalanne ? »

Les servants de l'Unique, par simple imposition des mains, parvenaient à guérir certaines plaies et maladies. Il s'approcha, plaça ses doigts sur mon arcade sourcilière et ma joue et prononça une courte prière. Je sentis la douleur disparaître et mon œil s'ouvrir complètement.

« Voilà ! Il ne reste qu'un petit bleu qui ne sera plus qu'un mauvais souvenir dans quelques jours. Je vous retrouve ainsi comme par le passé ! On dit

donc vrai, votre Magie vous garde des atteintes du temps.

— J'aimerais qu'elle sache guérir les blessures de l'âme, cher ami.

— Si parler peut vous soulager, je serais aussi muet que mes serments m'y obligent.

— Je ne veux pas perdre votre amitié, Loran. J'ai fait des choses abjectes.

— Vous avez réussi quelque chose d'exceptionnel, vous et vos compagnons. Amener deux légions verougues à déposer les armes sans livrer combat, cela nous laisse tous sans voix. Quoi que vous ayez fait, cela a permis d'éviter un bain de sang —et je pense aux malheureux habitants ce pauvre pays en disant cela— et vous êtes pardonnée de tout ce que vous avez pu accomplir.

— Vous êtes toujours aussi gentil, Loran. Je suis heureuse de vous revoir.

— Moi aussi, Néalanne. Hélas, je ne vais pas pouvoir vous garder longtemps. Certains de mes condisciples vivent fort mal leur serment de chasteté et la présence d'une femme parmi nous, surtout aussi séduisante que vous, est difficile pour eux. Je vous demanderai d'être aussi effacée que possible, Néalanne, et de repartir dès que possible.

— Autant je comprends votre vœu de pauvreté, autant j'ai toujours eu du mal à admettre celui de refuser d'aimer.

— L'amour n'est pas la fornication et la fornication n'est pas l'amour, chère amie. Mais est-il nécessaire de reprendre ce vieux débat entre nous ? Pour vous parler avec franchise, je sais bien que nombre de mes compagnons ne peuvent tenir leur serment. J'en connais même qui vous ont rejoint.

— Alors que je ne connais pas d'edrulain qui soit devenu servent de l'Unique »

Il rit de bon cœur.

« Savez-vous qu'ils veulent faire de moi leur nouveau haut dignitaire ?

— Je l'ignorai, Loran.

— J'ai du mal à le croire.

— Je suis ici depuis plus de huit mois et je ne sais rien de ce qui se passe ailleurs. J'en suis sincèrement heureuse pour vous et pour les Folandes, il ne pouvait y avoir meilleur choix. Notre conseil accueillera cette nouvelle avec plaisir.

— Si telle est la volonté de l'Unique, je m'efforcerai d'accomplir cette mission sans oublier Ses enseignements. Nos ordres respectifs, quelque soient leurs différences, ont tout intérêt à travailler de concert.

— J'en suis convaincue depuis toujours.

— Maintenant que Borène va être plus calme, une fois ce problème des prisonniers verougues résolu, je vais enfin pouvoir me tourner vers Sombrevive.

— Sombrevive ?

— Si on laisse les sangrelins sans rien faire, ils s'en prendront à toutes les autres îles. Maintenant que la paix règne enfin sur Verlande, je n'ai pas envie d'y voir débarquer une horde de ces monstres.

— La paix sur Verlande ?

— Mais où étiez-vous donc ces dernières semaines, mon amie ?

— Je préfère l'oublier.

— La paix est signée sur Verlande. Les verougues ont quitté Samonval et Triseule et les vôtres ont également rembarqué.

— Je n'ose y croire.

— Oui, c'est en effet incroyable. Mais c'est la réalité. Le grand conseil des servants de l'Unique n'aura plus de raison de me refuser les crédits pour emmener mes preux rosser ces maudits sangrelins.

— Les crédits ?

— L'ordre n'a que quelques navires. J'ai besoin d'affréter des bateaux aux compagnies de commerce. Et ces païens ne comprennent rien à la justice de notre cause. Ils veulent de l'or. Là est la

seule chose qui compte pour eux. Quand les sangrelins viendront les égorger sur leur tas de jaunets, ils le regretteront amèrement. Mais je m'emporte, chère amie, je m'emporte. Voilà qui est indigne de la part de quelqu'un qui veut suivre les enseignements du Très Haut « La colère est le fait des esprits faibles », est-il écrit.

— Je peux plaider votre cause auprès de Ladorne. Nous avons de nombreux bateaux.

— Oh, je suis sûr qu'elle y consentirait. Mais vos bateaux sont trop petits. On ne peut y faire monter des chevaux. Sans sa monture, un servant de l'Unique n'est rien. Sitôt ma nomination acquise, je partirai vers Bénie-Ile plaider ma cause auprès de ces maudits argentiers.

— Vous ne les portez pas dans votre cœur.

— Néalanne, je sais que je peux vous faire confiance et que mes propos resteront confidentiels. Parrot IV, notre grand cardinal, ne sait pas s'entourer. Ses argentiers sont corrompus. Ses diplomates sont au service des Verougues et ceux-ci ont avantage à laisser les sangrelins devenir puissants.

— Mais pourquoi ? Je n'entends pas grand chose à ces affaires politiques.

— Regardez une carte des Folandes, Néalanne. Sombrevive est au cœur de l'archipel. Les Sangrelins sont d'excellents marins. Ils peuvent attaquer Litrun, Verlande, Entreville, Borêne, Malinche. Des pays qui ne sont pas précisément des alliés de Verrou. Les ennemis de mes ennemis ne sont pas mes ennemis. Si je parviens à faire plier ces maudits argentiers, j'aurais les mains libres »

On frappa. Un jeune servant de l'Unique, vêtu de la traditionnelle robe de bure, entra. Sur son visage se lisait une grande satisfaction.

« Maître, la nouvelle vient d'arriver. C'est un très grand honneur pour moi de vous annoncer que vous êtes notre nouveau haut dignitaire »

Loran ferma les yeux, joignit les mains et murmura quelques mots.

« Néalanne, je suis sincèrement désolé, mais il va falloir que nous mettions fin à cette conversation. Vous revoir a été un très grand plaisir.

— Laissez-moi vous féliciter, Loran. Je serais heureuse de transmettre cette nouvelle aux membres du grand conseil. Je ne doute pas un instant que cette nouvelle les réjouira et qu'ils dépêcheront rapidement un ambassadeur vers vous.

— J'espère qu'il me trouvera sur Sombrevive.

— Merci pour votre accueil.

— Merci à vous et aux vôtres d'avoir évité un massacre, Néalanne. Ma chère amie, je vous bénis et je prierai pour votre bien-être »

Après que nous ayons quitté Loran, la marche vers le sud avait été un peu moins difficile. Le nouveau haut dignitaire avait demandé à un de ses hommes de nous accompagner. Nous pouvions ainsi aborder les habitants du pays sans craindre qu'on nous jette des pierres ou des insultes. Dormir sous un toit, même sur un tas de foin sous une grange ouverte aux quatre vents, était plus agréable que de passer la nuit sous la pluie. Johah de Virlombe, le servent de l'Unique qui nous accompagnait était un homme juste et bon et il était fort plaisant à regarder, avec son adorable petite fossette au menton, ses rides au coin des yeux et ses cheveux gris. Au delà des services que sa présence nous rendait, sa compagnie était des plus agréables. Ce fût donc avec regret que nous le quittâmes sur les hauteurs de Port-Franc où nous devions trouver un bateau vers Libreterre.

Le port grouillait littéralement d'edrulains impatients de regagner notre pays. Je retrouvai avec plaisir de nombreux visages amis. Les bateaux étaient néanmoins rares et ils ne pouvaient guère embarquer que quelques personnes à chaque fois. A ce rythme, je me rendis compte qu'il ne fallait guère espérer prendre la route de Libreterre avant plusieurs semaines.

Je pris mon mal en patience. Les nôtres avaient monté des tentes libreterrannes à l'extérieur de la

ville, bâti plusieurs grandes maisons et des huttes de sudation. La nourriture, sans être abondante, était suffisante et savoureuse. A chaque retour de Libreterre, les bateaux ramenaient des vivres, nous permettant d'assurer notre subsistance sans avoir à tirer partie des ressources du pays.

Je passai mes premiers jours entre mon lit et la hutte de sudation, dormant plus de la moitié du temps. Mon sommeil était parfois entrecoupé de cauchemars et je dus recourir à plusieurs reprises à l'art de compagnons magiciens pour m'assurer une nuit de sommeil sereine. Peu à peu, mes forces revenaient et, au contact de mes sœurs et frères, la tristesse se faisait un peu moins vive.

Le temps se faisait plus clément. Le ciel était d'un bleu doux et si l'air était vif, il était sec, ce qui était fort appréciable après toute cette humidité glaciale et déprimante. Le soleil resplendissait. Je marchai seule sur le port, savourant cette agréable fin d'après-midi.

Quand j'aperçus l'Espadon, le navire préféré de Lordel, pénétrer dans la baie, un espoir fou me prit et je dirigeai vers le quai en accélérant le pas. J'arrivai à sa hauteur au moment où il accostait.

Étoile fût la première à descendre et je ne la reconnus point au premier regard. Les oreilles basses, le bras en écharpe, les moustaches tombantes, le poil terne, ses habits en loques, chaque pas semblait pour elle une atroce souffrance. Elle marchait appuyée sur Ferlane dont le côté gauche du visage portait les marques de sévères brûlures.

Aussitôt, un edrulain l'enveloppa de son manteau et la prit doucement dans ses bras pour se diriger vers une auberge toute proche.

« Un guérisseur, vite, un guérisseur ! »

Rapidement, deux compagnons se rapprochèrent de l'infortunée kitling.

« Ferlane, mais d'où venez-vous ? Que s'est-il passé ?

— Nous arrivons de Sombrevive »

Elle marcha jusqu'à un banc de pierre et s'assit. Toute la fatigue du monde semblait peser sur ses épaules. Je pris place à côté d'elle.

« Nous devons protéger la fuite de plusieurs dizaines de familles elfes. Les sangrelins nous sont tombés dessus et nous avons tenu le temps que les elfes embarquent. Lordel s'est sacrifié pour qu'Étoile et moi puissions embarquer. Feu Follet est mort dans les premières heures de l'opération. Fronin aussi est resté là-bas, » Dit-elle sans me regarder.

— FRONIN ?

— Oui, Fronin. C'était notre guérisseur.

— Mais il n'était même pas edrulain ! Qui a osé permettre qu'il embarque ?

— Le conseil lui a donné son manteau trois jours avant son départ. Il n'y avait pas d'autre guérisseur disponible. Lordel a tout fait pour le dissuader mais Fronin n'a rien voulu entendre. S'il n'était pas venu, nous n'y serions jamais arrivés. Il a fait preuve d'un courage exceptionnel et d'un calme étonnant. C'est un bon guérisseur.

— Tu es sûre qu'il est mort ?

— Non. Je portais Étoile qui était touchée à la jambe. Il courait à mes côtés sur la plage vers l'Espadon. Une pierre de fronde l'a frappé au visage. Les sangrelins étaient à quelques pas derrière nous. Je n'ai pu rien faire. Je l'ai vu juste sur le sol, sans connaissance, sa tête en sang. Nous avons sauvé les elfes, Néalanne, et fait grand massacre de sangrelins, tu peux en être sûre.

— Si Fronin n'est plus, peu m'importe que vous ayez massacré tous les sangrelins de Sombrevive, Ferlane »

Elle leva la tête et me regarda. Sa blessure la défigurait totalement.

« Qu'est-il arrivé à ton visage ?

— Ces maudits sangrelins se battent avec des brandons enflammés. Fronin a fait le nécessaire pour ôter toute douleur et sauver mon œil mais il

était hors de question qu'il use de Magie pour faire plus. Il était déjà épuisé à ce moment.

— Pourquoi est-il venu ?

— Il était désespéré. Loin de Ledane, il ne pouvait vivre.

— Ledane ? Feu Follet m'en avait touché deux mots à son retour de Borène, pendant que vous étiez sur Forlame. J'étais heureuse qu'il ait une amie.

— Il ne s'agissait déjà plus d'amitié »

Ferlane me raconta tout ce qu'elle savait. Comment Rougesang avait perçu et révélé l'amour que Ledane et Fronin avaient l'un pour l'autre, leur serment sur Forlame, la mission de Ledane sur Verlande, le traité avec les Verougues et l'abominable caution qu'était la tenue en otage de la jeune femme, la chute de Fronin dans le désespoir jusqu'à cette mission qui n'était qu'un suicide.

« Il n'est pas mort.

— Comment peux-tu affirmer cela, Néalanne ?

— Je le sais, Ferlane. S'il était mort, je le serais également »

Du fond de mon être, je sentis monter en moi une colère sourde, une rage prompte à renverser tous les obstacles. J'en avais assez de tous ces Verougues cupides, de ces sangrelins sanguinaires, de ses seigneurs de guerre déments, de ces grands maîtres edrulains qui envoyaient mes amis à la mort comme un joueur sacrifie un pion sur un échiquier, de ces servants de l'Unique chastes et idiots, de ces Borênans stupides, de toute cette démence qui interdisait à deux jeunes gens de s'aimer et d'être heureux ensemble loin de la fureur du monde. Les idées s'enchaînaient à une vitesse folle dans mon esprit.

Je me levai brusquement. Je me penchai vers Ferlane, l'embrassai sur sa joue intacte et d'un pas résolu, marchait vers l'Espadon.

« Ou vas-tu ?

— Je vais chercher Fronin.

— Mais comment vas-tu t'y prendre ? »

Je me retournai vers Ferlane et, un peu malgré moi, souris.

« Je vais simplement user de mes armes, Ferlane. Juste leur donner à tous quelques petites leçons de duplicité.

— Tu es folle !

— Alors, qu'ils prennent tous garde à ma folie... »

Je montai sur l'Espadon. Les marins qui le menaient étaient toujours les mêmes. Je les connaissais bien, pour avoir voyagé avec eux entre Libreterre et Borène à plusieurs reprises. Ils m'accueillirent avec de grands sourires, des étreintes chaleureuses et des baisers sonores.

« Quand repartez-vous, frères ?

— Laisse-nous la fin de la journée pour embarquer quelques vivres et la nuit pour nous reposer un peu. Nous avons mené bonne allure depuis Sombreive. La mer était mauvaise mais les vents favorables.

— Combien de places avez-vous ?

— Six

— Maintenant, vous en avez cinq. Je prendrai la mer avec vous.

— Néalanne, on n'a pas le droit. Ce sont les maîtres qui décident et tu le sais.

— J'ai peut-être un moyen de sauver Fronin. Et Lordel s'il est toujours vivant.

— Néalanne, ils sont morts.

— Non, je ne crois pas. Et on ne le saura qu'en allant à la Tour voir leurs symboles. Mais il faut faire vite. C'est une chance minuscule mais chaque jour perdu réduit nos chances »

Ils faisaient la moue. Désobéir n'était pas dans leur nature.

« Que craignez-vous, les gars ? Au pire, vous aurez droit à subir la grosse colère d'un maître. Au mieux, on vous félicitera. Personne d'autre ici n'a

autant besoin que moi de retourner tout de suite sur Libreterre »

Je les sentais toujours rétifs.

« Pensez à Lordel. Et au petit Fronin, il n'a quand même pas mérité ça ! Vous avez vu les marques sur son corps. Vous imaginez ce qu'il a pu endurer et c'est encore très loin de la vérité. On ne va pas le laisser aux mains des sangrelins sans lever le petit doigt.

— C'est quoi, ton idée ?

— Je ne peux rien dire et vous savez bien pourquoi. Un plan divulgué est un plan qui va échouer. Mais je vous assure qu'il y a bel et bien un moyen »

Ils échangeaient des regards, attendant que l'un d'eux se risque en premier à donner son avis.

« Il ne va quand même pas falloir que je me mette dans la balance pour vous décider ! Pas vous. Pas après tout ce que j'ai enduré ces derniers temps.

— On n'est pas comme ça, tu le sais bien.

— Bien sûr que je le sais bien. Une toute petite place, les gars. Je me ferais toute petite. Je dormirai avec vous, on a besoin de se tenir au chaud en cette saison. Je suis même sûre que ce bon vieil Espadon peut embarquer sept passagers. Et n'oubliez pas que je suis maîtresse de vents. Vous n'êtes pas surs que les vents vont continuer à souffler. Regardez, aujourd'hui, on a tout juste un petit souffle de rien de tout. Avec toutes les galères que les Verougues ont perdues ces derniers temps, la mer doit grouiller de pirates ! »

Je les sentais hésiter. L'un d'entre eux ouvrit la bouche et la referma sans rien dire. Ils refusaient de croiser mon regard. Je portai l'estocade finale.

« Ce n'est pas pour moi, c'est pour Lordel et le petit. Vous le savez bien. Si j'appelle le vent, on peut même gagner un jour ou deux !

— Ça restera entre nous ? T'en parleras à personne ? »

Je levai les yeux au ciel et leur offris mon plus beau sourire.

« Évidemment !

— Tu crois vraiment que Lordel est vivant ?

— Oui. Que Lokar me foudroie sur place si je mens.

— Avec les sangrelins, le petit va pas tenir. Il est pas bien épais.

— Il tiendra. Ne vous fiez pas à sa carrure de moineau, il est beaucoup plus solide qu'il en a l'air. Mais il faut faire vite.

— Alors, au travail. Il va falloir qu'on s'occupe du bateau et qu'on trouve des vivres.

— Ne vous embêtez pas avec l'eau douce.

— C'est vrai que tu sais faire ça aussi.

— Je sais faire plein de choses. Merci, merci infiniment »

Le voyage vers Libreterre se passa fort bien. Je ne dus lever le vent qu'une fois et nous ne fîmes aucune mauvaise rencontre. Retrouver Libreterre, même si je savais que ce n'était que pour quelques jours, me fit grand bien et me redonna encore plus de courage et de détermination. Dès mon arrivée, sans prendre le temps de fêter mon retour avec mes compatriotes, je pris la route de la Tour d'un pas résolu. Je parcourus la distance qui m'en séparait en quatre jours, marchant aussi vite que je le pouvais, poussée par une volonté farouche.

Lorsque j'arrivai, je trouvai la ville sous les dernières neiges de l'hiver finissant. Le spectacle de toute cette blancheur immaculée, celle de la Tour et des paysages environnants, sous un soleil éclatant et un ciel limpide, m'emplit le cœur d'une paix qui m'était étrangère depuis longtemps.

Sitôt entrée, je me dirigeai vers le temple des symboles de vie. Il y en avait juste deux sur Sombrière. Celui de Lordel brillait. L'autre, celui de Fronin, dégageait une lumière pâle.

« Oh, il y a un mois, la lueur de celui-ci était quasi infime, petite sœur. Il fallait le mettre dans le

noir complet pour se rendre compte qu'il n'était pas tout à fait éteint » Me dit un des vieillards qui veillaient sur cet endroit.

« Oui, nous le savons. Tous les nôtres là-bas se sont repliés sur Borêne et Entreville. Les Sangrelins ont promis mille morts à leurs otages si nous reprenions pied sur Sombrevive »

Je respirai longuement. Ils étaient vivants.

Je passai prendre mon manteau là où je l'avais laissé, aux bons soins du portier du havre. Le revoir ne me fit rien. Ce n'était après tout qu'un morceau de tissu habilement brodé, mais rien de plus. Il y avait tant de choses plus importantes. Ladorne fût surprise et heureuse de me revoir. Elle me prit dans ses bras et me serra longuement contre elle avant de me regarder dans les yeux sans souffler mot.

« Tu es en colère...

— Je n'essaierai pas de te le cacher.

— C'est à cause de Fronin ?

— Exactement.

— Je n'ai pas à interdire à un edrulain de partir en mission.

— Depuis quand l'éducation d'un edrulain dure-t-elle quelques mois ?

— Il est très doué. C'est un guérisseur né. Dans quelques années, il sera mon égal sur ce plan.

— S'il survit.

— Néalanne, notre sort est de mourir.

— Facile à dire quand on ne quitte la Tour que pour des ambassades cossues »

Elle soupira longuement avant de reprendre sur le même ton calme. Ladorne ne se mettait jamais en colère.

« Sache que Lordel et moi avons tout fait pour le dissuader d'y aller. Les rapports de Ferlane, qui me sont arrivés par faucon messenger, disent qu'ils n'y seraient pas arrivés sans lui. Sans lui, tous seraient morts ou prisonniers et les elfes ne seraient plus.

— As-tu trouvé quelqu'un pour prendre la place de la Ledane sur Verlande ?

— Farnelle et Moffenn ont proposé de le faire. Le conseil a refusé. Ils sont tous les deux maîtres.

— On ne trouvera donc jamais. Pas surprenant que Fronin fasse le choix d'aller mourir sur Sombre-rive.

— Néalanne....

— Tu ne sais plus ce qu'est l'amour, Ladorne ! De ressentir l'absence de l'aimé comme un vide immense que rien ne peut combler. Le merveilleux bonheur de tenir l'autre dans ses bras, de le regarder vivre, sourire, de l'aimer jusqu'à l'épuisement. Ta mission est tellement plus importante. Ce que tu aimes, ce sont de grandes choses, la liberté, la paix, la fraternité. Mais tu ne fais plus attention aux gens. Tu en sacrifies un pour en sauver cent autres.

— Ne me fais pas de reproches. Cette tâche est exténuante. J'aimerais tant ne plus avoir à prendre de telles décisions.

— Je ne te juge pas. Je t'explique simplement ce que tu ne peux plus saisir. Pourquoi tu ne peux pas comprendre les raisons de ma colère...

— Tu es épuisée, Néalanne. Prends le temps de te reposer et de réfléchir. Fais une retraite de quelques mois ou de quelques années dans un village paisible. Notre reconnaissance à ton égard est immense. Sans toi, notre campagne sur Borène aurait été un bain de sang. Si tu le veux, tu ne repartiras plus. Je m'y engage »

Après le massacre de tous les miens par les Verrouges, par son amour, sa patience et sa Magie, Ladorne m'avait guérie de la douleur de la perte des miens et permis de ne pas sombrer dans la folie et le désespoir. Elle avait veillé sur mon sommeil, éduqué mon talent naissant, tempéré mes ardeurs juvéniles, appris -ou au moins essayé de m'apprendre- la patience, enseigné le borênan et mille autres choses précieuses. Elle avait été ma mère et elle était probablement la femme que j'aimai le plus au monde. Mais je savais bien qu'elle ferait tout ce

qui était en son pouvoir pour m'empêcher de faire ce que je voulais.

« Que vas-tu faire ? »

Je haussai les épaules.

« Je crois que je vais aller marcher dans la montagne. Me reposer quelques jours. Et après, comme tu me le suggères si justement, partir en voyage »



Il me fallut quatre heures de marche pour trouver Volfeu. De tous les dragons, il était mon préféré. Lors d'un de mes premiers séjours sur Borêne, j'avais été condamnée à mort pour usage de Magie et alors que j'étais sur le bûcher, il avait surgi à l'ultime seconde, grillé quelques gardes et brisé mes chaînes d'un coup de griffe. Je lui gardai de cet épisode une affection certaine et une reconnaissance sans bornes. J'avais pour habitude de venir lui parler. Je trouvais plaisant de parler avec un être à qui on ne pouvait mentir. Bien que les dragons disaient ne pas savoir ce qu'aimer était, j'étais convaincue qu'il appréciait ma compagnie.

Je le trouvai dans la montagne, à une altitude où il y avait encore un bon pied de neige fraîche. Il se reposait au soleil sur un rocher, paraissant méditer. Je m'approchai et il me dévisagea de son regard dans lequel personne ne parvenait à déceler le moindre sentiment.

« Bonjour, petite magicienne.

— Bonjour, Volfeu.

— Te voilà revenue. Cela fait un moment que tu n'étais plus là. Où étais-tu partie ?

— Sur Borêne.

— Et tu as échappé au bûcher toute seule, cette fois là ? J'ai entendu parler d'une guerre qui n'en fût pas une et d'ennemis déposant les armes sans se battre. Mes frères qui étaient là-bas ont été déçus de ne pouvoir croquer quelques Verougues. As-tu encore usé de tes charmes pour convaincre des hommes de faire ce que tu voulais qu'ils fassent ?

— Je les ai tellement usés que je crains qu'ils ne servent plus jamais »

Je me tus un instant.

« Volfeu, j'ai besoin de toi.

— Parle.

— Deux de mes amis très chers sont aux mains des Sangrelins sur Sombrevive. Personne ne semble avoir d'idée pour les sauver.

— Où voudrais-tu que je t'emmène ?

— En différents endroits. Sur Verlande. A Entreville. Dans les Mililes. Il faudrait que tu restes avec moi pendant plusieurs mois pour me donner le temps de faire ce qu'il faut que je fasse et me protéger le cas échéant.

— Plusieurs mois, dis-tu ? Dans l'Est ? Loin des miens et de cette terre ?

— Oui, Volfeu. J'aurais beaucoup de mal à trouver un bateau et il faudrait trop de temps. Lordel et Fronin seront morts mille fois avant.

— Tu ne me dis pas la vérité.

— Certes. Lordel survivra. Rien ne peut l'abattre. Mais pas Fronin. Et s'il meurt, je ne pourrai pas lui survivre.

— Tu sais bien que je ne peux quitter les miens et les tiens si longtemps. Sauf, bien sûr, si tu es disposée à en payer le prix »

Je m'attendais à cela. Il ne servait à rien de tergiverser. On ne négociait pas avec un dragon. Je fermai les yeux.

« Je suis prête à en payer le prix.

— Tu sais le sacrifice que cela signifie ?

— Je le sais.

— Et tu sais que ce prix se paie... d'avance ?

— Je le sais également.

— Tu as bien réfléchi ? Tu en as bien pesé les conséquences ?

— Oui.

— Quand veux-tu partir ?

— Au plus tôt.

— Rentre à la Tour. Ce sera pour dans trois jours, à minuit. Sache qu'à l'instant ultime, il te sera possible de dire non.

— Merci, Volfeu.

— C'est à moi de te dire merci. Il y a bien longtemps que les tiens n'ont rien fait de tel.

— Tu me trouveras ? Je ne sais même pas où je serais ! »

Il rit, de son rire étrange. Quelques flammèches jaillirent de ces narines.

« Bien sûr. Je serais particulièrement motivé pour le faire. Va, petite magicienne »

Je revins à la tour. Le portier me demanda, à son habitude, combien de temps j'avais l'intention de rester. Un jeune apprenti porta mon coffre jusqu'à la chambre. Après avoir passé plusieurs mois dans le palais de Kirondo, affreusement sale et outrageusement décoré, retrouver la sobriété de cette petite pièce me fit du bien.

Je vidai mon coffre. Il y avait là toute une vie. Mon carnet de magicienne. Un livre interdit de poèmes borênans, présent d'une des très rares amies que je comptais sur cette île haïssable. Quelques bijoux d'argent, cadeau d'un amant plus amoureux que d'autres, parti dans le grand nord et peut-être disparu là-bas. Une jolie robe de soie que j'affectionnai et dans laquelle je me sentais si belle. Mes vieilles sandales mille fois réparées. Mes vêtements d'homme (J'avais pour cette fois pris le parti de me déplacer en étant habillée comme une borênane voilée de la tête aux pieds). Une petite boîte de laque rahajidanne qui contenait quelques trésors d'enfants : une plume rouge vif d'un oiseau rare, un coquillage amusant, quelques vieilles billes de terre, un petit bracelet de tissu en loques vaguement brodé qui était à mon poignet lorsque les edrulains me trouvèrent au milieu des corps sans vie de tous les miens, un galet blanc, rond et doux, un minuscule flacon de parfum éventé.

Je ne trouvais pas le sommeil cette nuit là. Mille pensées se bousculaient dans mon esprit. J'essayai de me persuader que ce que je faisais était la seule chose à faire. Que la perte que cela impliquait en valait la peine. Je pensai aussi à Fronin, me rappelant que notre dernière rencontre avait été une affreuse querelle.

Au beau milieu de la nuit, je me levai, m'enveloppai dans mon manteau et sortis. Le froid était vif. Le havre était plongé dans le silence et l'obscurité. Seule, une petite lumière perlait de la loge du portier. Je me rendis jusque là et frappai. Il m'accueillit à son habitude, aimable, souriant, chaleureux.

« Vous ne dormez donc jamais ! » Lui dis-je

« Oh, quelques minutes, parfois. Je fais une longue sieste durant l'après-midi. Tu ne dors pas non plus, mon enfant. Tu dois pourtant être bien épuisée.

— Il y a des fatigues que le sommeil ne répare pas.

— Assieds-toi. Je vais nous préparer une petite tisane de tilleul.

— Laissez-moi m'en occuper »

Quelques minutes plus tard, la délicieuse odeur de l'infusion se répandit dans la pièce.

« Depuis combien de temps êtes-vous là ? Dans mes souvenirs, je crois vous avoir toujours vu ici !

— Je suis là depuis le début. J'ai vu cette tour sortir de terre, j'ai assisté au merveilleux travail des nains et de nos magiciens. J'avais pris part à la guerre dans les forêts et je n'aspirai qu'à la tranquillité. Ladorne m'a proposé ce rôle modeste dont je me satisfais.

— Vous connaissez tout le monde ici ?

— Je crois.

— Vous souvenez-vous de Ledane ? Elle venait de Verlande et a reçu son manteau l'état dernier.

— Ledane ! Bien sûr ! Elle faisait partie des apprentis à mon service quand on t'a amenée blessée. Je crois me souvenir qu'elle s'entendait fort bien

avec ce jeune Borênan qui est arrivé ici en même temps que toi.

— Fronin ?

— Oui, le petit Fronin. Un garçon aux manières exquises. Très poli, très courtois, gentil, calme. Je crois n'avoir jamais vu quelqu'un apprendre aussi vite notre langue sans recourir à la Magie. Il avait l'air infiniment triste ces dernières semaines. Où sont-ils d'ailleurs ?

— Je ne peux vous le dire, hélas. Ni l'un ni l'autre ne sont en de bonnes mains »

Son visage se fit triste. Il nous servit et nous restâmes tous les deux silencieux. D'un geste très doux, il prit ma main gauche entre les siennes.

« Pourquoi me parles-tu de cette petite ?

— Quel souvenir gardez vous d'elle ?

— Une enfant calme, douce et intelligente, toujours prête à m'aider et à accueillir avec courtoisie les nouveaux venus. Son regard, avec ses yeux de couleur différente, était étrange, parfois un peu difficile à croiser. Elle était douée, je crois. Elle a reçu les enseignements majeurs. Et toi, tu t'apprêtes à commettre une folie... »

Je retirai promptement ma main, totalement surprise.

« Ma tâche est d'empêcher d'entrer ceux qui veulent nous nuire. Pas d'interdire de partir à ceux qui vont mettre leur vie en danger. Sinon, je ne laisserai pas sortir grand monde. N'aie nulle crainte, je garderai ma langue.

— Je ne savais pas que vous aviez le don.

— Bien sûr que je l'ai.

— Ce n'est pas une folie.

— Tu me manqueras. Beaucoup.

— Je finirai bien par revenir un jour.

— Je serai alors heureux de t'accueillir... »



Les trois jours passèrent finalement fort vite. Le message du portier avait été clair. Il me fallait partir au plus vite et ne parler de mes intentions à personne. Je ne pouvais pas rester dans cette ville pululante de magiciens curieux et je choisis donc de faire de longues marches durant les journées dans la montagne aux alentours. Le temps était superbe et marcher dans les chemins enneigés au milieu de toute cette blancheur et de la nature assoupie avait des vertus apaisantes.

Le soir fatidique arriva. Je passais un long moment en salle de sudation, me fis masser par une amie -dénouée du don- qui me trouva tendue et nerveuse.

Il vint à moi sous la forme d'un homme dans la force de l'âge au visage anodin. Ses habits étaient sobres. J'étais assise en tailleur sur mon lit, méditant, les yeux clos, mes pensées dirigées vers Fronin, Lordel et Ledane. J'ouvris les yeux et il était là, devant moi, à genoux, sans que je ne l'eus entendu arriver. Il souriait.

Je pris ses mains. Rien. Ni amour, ni amitié, ni tendresse, ni mépris, ni haine. Je perçus par contre la force prodigieuse de son pouvoir et la puissance de sa Magie. Il était le dernier héritier d'une longue lignée de grands dragons-mages.

« Tu es prête ? » Me demanda t-il doucement.

« Oui.

— Tu as peur ?

— Oui.

— Il ne s'agit de rien de plus ce que ce que tu as fait un très grand nombre de fois.

— Je redoute la suite.

— Je veillerai sur toi.

— Oui, le temps de parvenir à tes fins. Et ensuite ?

— Ce n'est pas parce que nous ne savons pas aimer que nous ignorons la reconnaissance et la force de l'engagement, petite magicienne. Nous -

moi et les miens- veillerons sur toi et sur ceux qui te sont chers.

— Tu me le promets ?

— Je ne connais pas le mensonge »

Je respirai longuement et ôtai ma robe, sous laquelle j'étais nue. Il me fit m'allonger sur le ventre. Il me caressa longuement. Ses mains étaient douces et habiles et je me détendis peu à peu jusqu'à sentir le désir monter. Avec beaucoup d'habileté et de tendresse, il se consacra à mon plaisir et me fit passer un très agréable moment. Il me fût toutefois difficile de ne le voir exprimer aucune volupté ni même satisfaction dans mes bras.

Quand nos corps se séparèrent, frissonnante de bien-être, j'essayai de le retenir. Il me prit la main, l'embrassa très délicatement, et me dit tout bas :

« Petite magicienne, il est difficile pour moi de rester trop longtemps sous cette forme. Il me faut te laisser.

— Et si nous partions maintenant ?

— Si cela t'agrée, je suis prêt.

— Il me faut juste m'habiller pour ce voyage et préparer mon bagage. L'affaire de quelques minutes, tout au plus.

— Rejoins-moi dans les vergers au sud. Je t'attendrai.

— Qui te sellera ?

— N'aie nulle crainte. Ceux qui le feront ne se rappelleront même pas l'avoir fait. Quelle sera notre première étape ?

— Je ne le sais. Il me faut trouver le dénommé Loran.

— Le nouveau haut dignitaire des servants de l'Unique ? Ce sera aisé »

Il se leva et se vêtit rapidement. Avant de franchir la porte de ma chambre, il me regarda et je crus voir -ou était-ce l'envie que j'en avais ?- un peu de tendresse dans ses yeux.

« Merci, Néalanne. Il y a peu de mots pour te dire ce que je te dois.

— C'est un accord mutuellement avantageux, comme disent nos amis borênans. Va, maintenant, s'il te plaît »

Je réunis dans un sac, soigneusement pliés, mon manteau edrulain, ma robe de soie, une autre de laine bleue idéale pour l'hiver, mes sandales et mes bijoux. Je revêtis des habits d'homme chauds et confortables que m'avait donnés un ami quelques heures auparavant : des braies épaisses, une chemise de lin, deux gilets de laine l'un sur l'autre, des bottes de cuir fourré et un grand manteau de laine. Je vérifiai la présence de la petite bourse et eus une pensée cruelle pour ce pourceau de Kirondo.

Je laissai sur la table un petit papier avec ces quelques mots : « Je pars dans l'Ouest. Ne me cherchez pas ».

A la porte de la ville, les gardes ensommeillés ne réagirent pas à ma sortie au beau milieu de la nuit glacée. La nuit était claire sous la pleine lune et marcher était facile. Comme il l'avait promis, Volfeu était là. J'attachai mon sac à la selle et l'enfourchai. Je jetai un dernier regard à la ville endormie et le dragon prit son envol. Il s'éleva quelque peu et un cercle de lumière rouge intense apparut devant nous. Je fermai les yeux et quand je les rouvris, le paysage avait complètement changé pour laisser place à une forêt de pins sur un paysage vallonné. Le froid était plus vif qu'à la Tour. Volfeu se posa rapidement dans une clairière au milieu d'une forêt touffue.

« Où sommes nous ?

— A Verlande.

— Un sort de déplacement instantané. Est-il nécessaire de dépenser autant de Magie ? Je ne veux pas que tu sois épuisé trop rapidement.

— La nuit est glaciale et il y a quinze heures de vol entre Libreterre et Verlande. Et il ne s'agit pour moi que d'un tout petit peu de Magie. Je ne veux pas que tu tombes malade.

— Que de prévenance, Volfeu !

— Celui que tu cherches dort dans le grand bâtiment que tu aperçois là-bas. Il y a tant de pensées qui convergent vers lui que le trouver fût facile. En attendant le matin, tu dormiras sous mon aile »

Sous l'attache de l'aile au torse, il n'y avait pas d'écaillés. Volfeu se coucha sur l'autre côté pour me permettre de m'allonger sur lui. C'était comme s'étendre sur un tapis de cuir très doux et délicieusement tiède. Il me couvrit de son aile. Ainsi, je ne sentis pas le froid glacial et je m'endormis comme une enfant.



La commanderie était immense. Ses murs de pierre rouge ne comportaient que peu de fenêtres. Sans être une forteresse, c'était un bâtiment aisé à défendre. Habilement placée sur une hauteur dont on embrassait tout l'horizon, on y parvenait par une petite route étroite sur laquelle trois hommes auraient eu de la peine à marcher de front. La forêt aux alentours immédiats avait été coupée, sans doute pour fournir le bois de charpente et dégager l'horizon. Un heurtoir en fer était placé sur la porte. Je l'utilisai à trois reprises avant que la porte ne s'ouvrit.

« Je désire voir le haut dignitaire Loran, Monsieur »

Le sergent écarquilla les yeux. Trouver une dame seule sans monture ni bagage au lever du soleil à deux jours de tout hameau lui paraissait sans nul doute incongru.

« La hâte me fait oublier toute politesse, Monsieur. Bonjour. Je suis Néalanne de Libreterre et il est important pour moi de voir le haut dignitaire aussi rapidement que possible »

Il restait bouche bée, incapable du moindre geste et de la moindre parole. Un servent de l'Unique en robe de bure vint nous rejoindre.

« Madame » dit-il d'une voix glaciale.

« Bonjour, frère. Je suis porteuse d'informations importantes pour le haut dignitaire. Il est très important pour moi de le rencontrer.

— Notre haut dignitaire est très occupé. Et il n'est pas bien vu de laisser entrer des dames en ce lieu de recueillement.

— Frère, je me permets d'insister. Je connais Lorran. Et je suis porteuse d'informations que je ne peux livrer qu'à lui seul. Je suis envoyée par le grand conseil de l'ordre edrulain en tant qu'ambassadrice et messagère. Mon nom est Néalanne »

En un geste ample, je défis mon manteau de laine sous lequel je portais mon manteau edrulain. Le servent de l'Unique me toisa et afficha une mine sombre.

« Néalanne de Libreterre, dites-vous ? Veuillez aller vous asseoir dans cette salle. Sergent, faites-y un feu. Il ne sera pas dit que les servants de l'Unique ne savent pas recevoir un... une edrulaine avec toute la convenance nécessaire »

Ils me firent moisir pendant toute la matinée, seule dans cette petite salle, heureusement bien chauffée. Vers midi, le sergent m'apporta un grand bol de soupe et un beau morceau de pain frais que je dévorai avec un appétit féroce.

Il devait être presque trois heures de l'après-midi quand Lorran vint me rejoindre.

« Néalanne, c'est donc bien vous ! Quelle heureuse surprise de vous voir ici. Je croyais que vous aviez l'intention de retourner vers Libreterre ?

— Je suis allé à Libreterre. Bien le bonjour, Lorran.

— Je n'ose vous demander pas comment vous avez pu faire tous ces déplacements en aussi peu de temps. Vous avez donc été nommée ambassadrice ? »

Je poussai un long soupir.

« Non. Ni même messagère. Mais il me fallait absolument vous voir.

— Mon temps est précieux, Néalanne. Et je n'aime guère les mensonges.

— Loran, je ne viens pas pour badiner avec vous. Je veux vous aider dans votre assaut sur Sombrevive.

— Vous ? »

Malgré tout l'art de la diplomatie qui était le sien, sa surprise était visible. Je jouai mon va-tout.

« Rassurez-vous, je ne compte pas revêtir une cotte de mailles et partir au combat parmi vous. Vous m'avez dit avoir des soucis à obtenir l'accord de vos bailleurs de fond. Mon intention était de vous aider pour cela. S'ils sont aussi peu honnêtes que vous le pensez, il me sera aisé de trouver les preuves de leur vilénie.

— Aisé ? Nous butons depuis des mois sans trouver le moindre indice.

— Je crois disposer de moyens que vous n'avez pas.

— Ne les méprisez pas, Néalanne, ils sont redoutables.

— Vous parlez à celle qui, a deux reprises, à fait rompre l'alliance entre Kirondo et les Verougues. En matière de fourberie, ce sont de piètres joueurs face à moi.

— Vous pensez pouvoir les confondre ?

— Je n'ai aucun doute à ce sujet.

— Vous allez vous mettre en danger.

— Je dispose désormais d'un garde du corps efficace.

— Pourquoi faites-vous cela ?

— Vous l'avez vous même dit. Si on ne s'attaque pas aux sangrelins, ils nous attaqueront. Les Verougues ne nous causeront désormais que peu d'ennuis. Consacrons-nous à ces peaux-grises puantes.

— Je ne vous crois pas. J'ai besoin de connaître vos motivations réelles.

— Très bien. Les sangrelins ont fait prisonniers deux edrulains récemment. L'un d'eux est un vieux compagnon pour lequel j'ai beaucoup d'amitié. L'autre est un jeune homme extrêmement brillant que j'aime de tout mon cœur.

— J'ai eu vent de ces otages. Si un des vôtres met le pied sur Sombrevive, ils seront exécutés.

— Cela ne s'applique pas aux servants de l'Unique.

— C'est vrai. Ce n'est pas un moyen de pression suffisant. Si les sangrelins maîtrisaient quelque peu la diplomatie, ils pourraient faire pression sur nous par ce biais. Mais ils sont trop stupides pour cela. Savez-vous où ils sont ?

— Je le saurai. Je serais surprise que les sangrelins les aient emprisonnés au cœur des montagnes noires. Ils savent que nous aurions pu les attaquer avec nos dragons pendant le trajet. J'imagine qu'ils les ont enfermés au fond d'une de leurs forteresses souterraines, près de la côte. Si vous attaquez, ils les déplaceront. Et ils seront alors faciles à reprendre.

— Je vous trouve bien optimiste.

— Je crois en ma bonne étoile. Venons-en au fait, mon ami. Quel est le nom de ces pourceaux de traitres ?

— Lord Jossum, l'intendant de Bénie-Ile. C'est lui le responsable de la collecte des fonds. Il geint toujours devant la soi-disant avarice de nos fidèles. Perek, cardinal délégué auprès du sénat verougue. Celui-là n'arrête pas d'intercéder auprès du grand cardinal pour m'empêcher de réunir mes forces. Quand à notre cher grand cardinal, le pouvoir l'intéresse infiniment et l'altruisme n'est pas sa plus grande qualité, bien au contraire.

— Il a donc des points faibles sur lesquels appuyer.

— Encore faudra t'il trouver les preuves...

— Je les trouverai »

Il se tut et me regarda dans les yeux. Son visage était grave.

« Soyez prudente. Je ne veux pas vous perdre.

— Me perdre ? Suis-je donc précieuse à vos yeux, Monsieur le haut dignitaire ?

— Nous sommes gardiens des bonnes âmes de ce monde. De toutes les bonnes âmes, même celles qui ne tournent pas leurs prières vers le Dieu Unique ou qui doutent de leur vertu. Et ce monde sans Néalanne aurait moins de piquant et de saveur.

— Où serez-vous durant les semaines à venir ?

— Jamais loin d'ici. J'ai une guerre à préparer. Mais il me faudra encore plusieurs mois avant d'espérer embarquer »

Chapitre VIII

Les textes sacrés racontent que le Dieu Unique dispensa ses enseignements à ses premiers fidèles dans les Milîles, quelques quatre cent ans plus tôt. Nombreuses sont les îles qui revendiquent avoir été celle où il le fit. Bénie-Ile fût choisie par les cardinaux il y a cent cinquante ans. Elle était située à quelques lieues d'Entreville, à proximité d'une grande route maritime. Elle était aisée à défendre, avec ses hautes falaises plongeant directement dans la mer et son port naturel unique. Elle était suffisamment grande et fertile pour accueillir et nourrir des pèlerins avides de racheter leur péchés ou de prouver leur foi. Durant toute l'année, ils se succédaient en cohortes ininterrompues pour fouler ce lieu saint et venir éprouver leur foi en longues journées de prière dans les innombrables temples.

Les auberges étaient florissantes. Il y en avait de toutes sortes, depuis celles qui louaient un vague tas de paille fatiguée et un bol de gruau pour tout repas, jusqu'aux plus luxueuses. Je jetai mon dévolu sur un petit établissement tranquille et confortable, à l'écart de la rue principale, tenu par un vieux couple discret et affable.

Je n'eus pas de mal à vendre une des plus petites pierres de la bourse. Le regard ravi du marchand en disait long sur l'art avec lequel il m'escroqua mais je n'en avais cure. Je pus ainsi me faire confectionner rapidement une longue robe blanche chez un des meilleurs tailleurs de la ville.

Je me faisais passer pour une dénommée Jolasne de Solfon, veuve d'un très riche marchand borênan.

Deux heures par jour, j'allais m'ennuyer ferme dans une petite chapelle et faisais mine de prier longuement. Le reste du temps, je savourai l'excellente cuisine de mes hôtes et bavardai gentiment avec d'autres clients de l'auberge, évitant soigneusement les hommes seuls. Je faisais acte de charité envers les mendiants. Quand la dame de l'auberge loua publiquement ma foi et ma bonté, je sus qu'il était temps d'aller rendre une petite visite à ce Lord Jossum. La promesse d'un don substantiel m'ouvrit sa porte en moins de vingt-quatre heures.

C'était un petit homme bien en chair d'une politesse extrême. Je n'étais pas depuis dix minutes avec lui que je le haïssais déjà.

« Sire, c'est trop d'honneur de votre part d'accepter de recevoir une pauvre mécréante comme moi.

— Madame, c'est mon devoir. Vous venez de Borène, n'est ce pas ?

— Oui, de la baronnie de Damufar »

J'avais choisi à dessein d'évoquer la plus riche des neufs baronnies, qui étaient la partie de Borène la plus prospère. Ses mines de pierres précieuses avaient fait la fortune de nombreux individus.

« Mon défunt mari — que l'Unique l'ait en Sa Sainte Garde — était un négociant de pierres. Les meilleurs joailliers se fournissaient chez lui car il avait la réputation de trouver les plus belles. Depuis sa mort, je suis inconsolable et seule la prière me procure un léger soulagement »

Je fis perler une larme dans mes yeux.

« Excusez-moi, ce souvenir est trop douloureux.

— La femme sans son époux est bien dépourvue dans ce monde cruel. Vous a-t-il laissé de quoi vivre, au moins ?

— Un petit domaine de deux cent paysans devrait me permettre de me nourrir chichement et de subsister dans la simplicité.

— Faites-vous don d'une part substantielle des récoltes à votre prêtre ?

— Bien entendu ! » fis-je, vexée.

« Il s'agissait de ma part d'une question incongrue, madame. Je vous prie humblement de m'excuser.

— Il y a aussi quelques hostelleries dans le port que je loue. Quelques centaines de pièces d'or par an. Une peccadille »

Je le vis déglutir. Sur Borène, un journalier gagnait une pièce d'or par mois chez les employeurs les plus généreux.

« Et cette petite manufacture de soie. Elle ne me rapporte pas cent pièces d'or par an mais mon mari l'aimait. Je me vois mal d'en débarrasser. Et je n'entends rien à ces histoires d'argent.

— Une haute dame ne doit pas se consacrer à cela.

— Si seulement mon mari m'avait donné des enfants pour donner un sens à ce long chemin de pleurs que va être le reste de ma vie... Mais non, je suis toute seule désormais ! Gérer tous ces biens est un tel poids pour une pauvre veuve !

— Si vous faites don de vos biens à notre culte, il vous baillera de quoi vous assurer une existence simple mais vous ne manquerez de rien.

— Et il y a toutes ces pierres ?

— Les pierres ?

— Oui, les pierres. Diamants, rubis, émeraudes, saphirs... Que dois-je en faire ? Je n'ai pas la moindre idée de leur valeur. Je ne peux pas me rendre chez un concurrent de mon mari, il serait trop heureux de me duper »

Il passait régulièrement sa langue sur ses lèvres. Il transpirait légèrement malgré la température fraîche de la salle.

« Par le plus grand hasard, auriez-vous quelque maîtrise de ce sujet ?

— S'il était dans vos intentions de nous faire don de quelques unes de ces pierres, sachez que personne ne s'aviserait de tromper les argentiers du grand cardinal, madame. Elles ne pourraient trouver meilleur emploi.

— Serait-il possible que sa grâce m'accorde une entrevue ? Je serais tellement flattée de pouvoir lui remettre ces pierres en personne !

— Ce serait faire preuve de vanité, madame ! Le grand cardinal ne se consacre pas à de telles questions. Et il est extrêmement sollicité.

— Ha »fis-je, déçue. « Moi qui avait fait tout ce long voyage au mépris des dangers dans le seul espoir qu'il me consacre quelques instants, il va donc me falloir repartir sans avoir pu embrasser ses très saintes mains »

Je me levai et saluai mon hôte.

« Il ne me reste plus qu'à mourir. Ce monde est trop cruel pour que je puisse y vivre en paix.

— Rassoyez-vous, Madame. Il est certes exclu que vous remettiez ces pierres au très saint représentant de l'Unique en ce bas monde mais si vous faites preuve de cœur, j'intercéderai en votre faveur et je crois qu'il est possible qu'il trouve quelques secondes à vous accorder »

Je mis ma main sur mon cœur et pris mon air le plus mystique.

« Le voir, le toucher. Cela suffirait, j'en suis sûre, à me faire trouver la paix »

J'ouvrais le petit sac de cuir tout orné de perles acquis la veille, choisi un rubis de belle taille et le posai devant mon interlocuteur. Ce dernier s'empara d'une loupe, prit la pierre à l'aide d'une petite pince et la fit jouer dans la lumière. Une moue sceptique apparut sur son visage.

« Sa pureté n'est pas parfaite. Elle ne vaut guère plus de vingt pièces d'or. Je pourrais peut-être vous faire admettre à sa prochaine homélie mais il ne consent à saluer que trois ou quatre personnes à chaque fois »

Avant de venir, j'étais passé à Havredoux sur l'île d'Entreville voir Lauranna, l'ambassadrice de notre ordre en cette ville. Elle m'avait présenté à une des joaillières de l'île à laquelle j'avais montré mes pierres, lui demandant une estimation de ces dernières. J'avais été très franche avec cette dame en

lui laissant entendre qu'un mensonge de sa part me fâcherait et diminuerait ma générosité à récompenser son estimation. Habile, elle n'avait pas voulu mentir à une magicienne edrulaine. Elle avait estimé le rubis à trois cent pièces d'or. Au minimum. Je posai un saphir sur la table.

« Les saphirs se vendent mal en ce moment. N'avez-vous pas parlé de diamants ? »

— Un diamant ? Pour quelques secondes d'entrevue ?

— Madame, il s'agit du Très Saint ! Ce ne sont là que des cailloux !

— A quoi sera consacrée le fruit de la vente de ces pierres ?

— Mais à assurer nos très saintes missions : bâtir des temples, propager les Saintes Paroles dans les terres lointaines, nourrir les pauvres !

— Me voilà rassurée » Dis-je en posant un diamant.

« Il est tout petit. Vous me rendez la tâche bien difficile, Madame »

Un second diamant, un peu plus gros que le premier, vint rejoindre les trois autres pierres.

« Je crois que cela devient du domaine du réalisable, Madame »

Je fermai les yeux, joignis les mains, feignant un bonheur aux limites de l'orgasme.

« Je vais rencontrer le Très Saint ! »

— Quelques secondes, tout au plus. Une ou deux pierres de plus vous auraient sûrement valu une bénédiction... »

Deux autres diamants suivirent. Sa sueur était désormais visible sur son front. Il ouvrit un registre, prit une feuille de papier et une plume.

« Nous disons donc six pierres pour une valeur totale de cent cinquante pièces d'or. Voici votre reçu, madame. Laissez-moi l'adresse de votre auberge, je vous ferais parvenir la date et l'heure où le

Très Saint, dans son immense bonté, acceptera de vous recevoir.

— Il y aura d'autres pierres pour vous après cette entrevue.

— Vous voulez dire « pour nos saintes œuvres ».

— Bien sûr. L'émotion et la joie me font m'égarer. Comment vous remercier ?

— Œuvrer pour la très sainte gloire de l'Unique est ma seule récompense, Madame »

Il ne fût pas facile de trouver un endroit où je pouvais être seule et tranquille avec Volfeu. Au final, le plus simple fût de recourir aux services d'un pêcheur, qui me déposa dans une petite île déserte à quelques heures de voile de Bénie-Ile. Je prétextai avoir besoin de calme et de recueillement durant deux jours, justifiant ainsi qu'il reparte et me laisse. Une pièce d'or paya le voyage et fût la meilleure réponse à toutes ses questions.

Volfeu et moi étions tous les deux assis dans un creux dans les dunes, l'un face à l'autre. J'avais posé une grande assiette d'argent entre nous deux et y avait versé un peu d'eau. Bénie-Ile y apparut avant de disparaître. Puis une grande villa cossue, construite en U autour d'un bassin d'eau claire, prit sa place.

« Une maison dans laquelle il ne vit que l'été. Ces gens-là ont des maisons différentes selon les saisons, Néalanne ?

— C'est possible.

— Les pierres sont là.

— Y a t-il des hommes dans cette maison ? Des gardes ? Des serviteurs ?

— Il y a en a, oui.

— Où est elle ?

— A l'ouest de la ville. Une heure de marche pour toi, peut-être moins. Elle est isolée. Veux-tu que je t'y emmène ?

— Il y a trop de risques que tu te fasses voir. Je la trouverai. Et il me faudra trouver où il cache les pierres.

— Ne m'as tu pas dit que tu devais lui en donner d'autres après avoir rencontré le cardinal ?

— Il va pouvoir les attendre longtemps.

— Tu vas les lui donner. Et parmi celles que tu lui donneras, il y aura celle-ci »

Un petit saphir d'aspect anodin apparut au milieu de l'eau.

« Une pierre traceuse, c'est ça ?

— Tout à fait.

— Tu es décidément plein de ressources !

— Je ne fais que te donner des outils. L'artisan, ou plutôt l'artiste, c'est toi, petite magicienne. Il te faudra pénétrer dans la maison. Mais s'il te voit, il déplacera ses pierres.

— Ils ne me verront pas. Si je ne suis plus capable d'entrer dans une maison sans me faire repérer, autant revenir sur Libreterre et me faire brodeuse de manteaux.

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

— Je suis une très mauvaise brodeuse.

— Tu as bien d'autres talents que tu saurais exploiter.

— Auxquels penses-tu ?

— Tu es une source de joie. Tu es belle et spirituelle. Vivre auprès de toi est agréable.

— C'est toi qui penses cela ?

— Moi ? J'apprécie ton caractère enjoué. Quand à la beauté des bipèdes, j'ai beaucoup de mal à voir la différence entre ce que vous appelez laideur et ce que vous appelez beauté.

— Alors, qui dit cela de moi ?

— Oh, à peu près tous ceux qui t'approchent.

— Ils te l'ont dit ?

— Je n'ai pas besoin qu'ils me le disent pour le savoir.

— Ainsi, tu sais ce que tout le monde pense de chacun.

— Non. uniquement sur les bipèdes qui m'intéressent.

— Et qui sont les bipèdes qui t'intéressent ?

— Toi. Ladorne. Ferlane. D'autres que tu connais moins.

— Des femmes et des magiciennes.

— Exactement.

— Et que pensent mes frères et sœurs edrulains des deux autres ?

— Tss, tss, petite magicienne. Ne dit-on pas que la curiosité est un vilain défaut ?

— Sûrement pas sur Libreterre... Et pourquoi s'intéresser autant aux magiciennes ?

— La puissance de l'enfant d'un dragon et d'une humaine vient de la puissance de sa mère.

— Il aurait été peut-être préférable que tu t'intéresses alors aux deux autres. Leur talent magique est bien supérieur au mien.

— Qui te dit que je ne l'ai pas fait ? Il faut non seulement que la dame soit magicienne, il faut également qu'elle soit consentante et qu'elle en sache les conséquences. Toutes les conséquences. Ni l'une ni l'autre ne l'acceptait. Et toi, ne méprise pas ton pouvoir.

— Il est peut-être temps que je m'en désintéresse, au contraire »

Le silence se fit et mon gigantesque compagnon reprit au bout de quelques minutes. J'aimais sa voix, mélodieuse et douce.

« Avant, les dragons s'intéressaient aux dames de haute lignée. Nous avons compris bien tard que la Magie avait infiniment plus d'importance que le sang. A ton avis, d'où vient cette légende ridicule de princesses enlevées par des dragons ?

— Du fait que tes ancêtres s'emparaient de nobles dames contre leur gré ?

— Absolument pas. Je viens de te dire qu'il ne peut y avoir d'enfant d'une union d'un dragon et d'une dame qui ne le désire pas. Les princesses en question acceptaient parfaitement leur sort. Leurs pères ou les chevaliers de leurs pères beaucoup moins. Cela prêterait à rire si on oubliait tous ces dragons et ces imbéciles de chevaliers massacrés. C'est mon grand-père qui a découvert que l'union avec une magicienne pouvait lui donner un enfant de très grand pouvoir.

— Te souviens-tu de ta mère ?

— Oui.

— Elle est morte ?

— Petite magicienne, j'ai plus de mille ans.

— Elle te manque ? Préférais-tu quand elle était encore vivante ?

— J'étais un jeune imbécile plein de morgue. Je ne l'ai pas revue après qu'elle m'ait confié à mon père.

— J'ose espérer que notre fils se montrera plus courtois que lui.

— Ne te fais pas d'illusion, petite magicienne. Les jeunes dragons sont stupides et prétentieux. Mais je t'ai dit que je ne t'oublierai ni te dédaignerai. Tu n'as pas confiance en moi ?

— Si.

— Et pourtant tu as peur.

— Oui.

— Tout se passera bien.

— Est-ce ton désir ou est-ce une prophétie ?

— Je ne lis pas dans l'avenir. Mais les dragons ne mentent jamais, petite magicienne »

Le lendemain, le pêcheur était au rendez-vous fixé. En rentrant à l'auberge, le maître des lieux me tendit un pli recouvert du sceau de Lord Jossun. Le grand cardinal consentait à me bénir en privé le lendemain après la prière publique de dix heures.

Je m'y rendis vêtue simplement. Un foulard couvrait mes cheveux et une partie de mon visage.

Le sermon de Parrot IV fût interminable mais je n'en écoutai pas un mot. J'étais centrée sur ma Magie, faisant fi de mon environnement. Assise, les mains jointes, les yeux clos et baissés, je devais passer pour pieuse et humble. Quand le grand cardinal se tut, Lord Jossum se pencha vers moi.

« Dame Jolasne, l'heure que vous attendiez est venue »

Il me fallut quelques instants pour sortir de mon état de transe.

« Le Très Saint ne pourra vous consacrer que quelques instants, Dame. Je vous demanderai d'être brève »

Parrot IV était laid comme un pou. Petit, vouté, le cheveu rare et gras, le nez immense et busqué, les doigts crochus, il était ridicule dans sa robe trop grande brodée d'or et de pierres précieuses. Devant moi, une très vieille femme se jeta à ses pieds et embrassa le tissu de son vêtement. Le cardinal lui jeta un regard méprisant avant de lever les yeux vers moi. Jossum, qui s'était approché, lui glissa quelques mots à l'oreille. Ses lèvres se retroussèrent en ce qui devait être un sourire et qui ressemblait plus à un rictus cruel.

« Ainsi, vous êtes cette dame de Borêne si généreuse »

Sa voix était aiguë, son ton railleur et hautain.

« Je veux bien vous bénir, pêcheresse, mais sachez que vous n'échapperez pas à un sort funeste si vous ne remettez pas l'intégralité de tous vos biens à notre temple.

— Oui, Très Saint » Dis-je d'une voix de petite fille prise la main dans le pot de confiture.

— Vous n'avez rien fait pour mériter cette fortune. La garder serait indécent. En rappelant à lui votre époux, l'Unique vous envoie un message. Jurez-moi de nous remettre tous vos biens dès votre retour.

— Oui, Très Saint, ce sera une grande joie pour moi.

— Peut-être y aura t-il alors un minuscule espoir pour vous...

— Oui, Très Saint.

— Approchez, dame. A genoux, pècheresse tentatrice. Prenez ma main »

Je pris sa main entre les miennes et laissai libre cours à ma Magie. Le choc en retour fût tel que je dus serrer les dents pour ne pas hurler. Je fermai les yeux et les larmes, malgré moi, jaillirent.

« Oui, pleurez, impure. Mais sachez que toutes vos larmes, dussiez-vous pleurer jusqu'à la fin de votre misérable vie, ne rachèteront pas la plus petite de vos fautes »

Un abîme de noirceur. Un flot de haine et de rancœur. Un désir insatiable de faire souffrir que rien ne semblait capable d'assouvir. Ni les plus cruels des verougues ou des borênans que j'avais approchés, ni même Kirondo, ne recelaient une âme si tourmentée. Me voir ainsi troublée le contentait au plus haut point bien qu'il fût absolument incapable de ressentir la moindre joie sincère. Il ôta sa main ses miennes et ce fût un soulagement immense.

« Jossum, prévenez les argentiers du temple de Borêne qu'il y a une pauvre âme misérable à sauver sur leur île pour le plus grand profit de notre cause »

J'étais incapable de me relever. Je tremblai. Jossum me prit sous le bras et me souleva sans aucune délicatesse. Mes yeux noyés par les larmes ne voyaient pas grand chose et j'entendis le cardinal marmonner, comme à regret, sa bénédiction. Je fis quelques pas et sortis de la salle d'audience par une petite porte sur le côté, toujours soutenu par Jossum. Il me fit asseoir sur un tabouret et me glissa à l'oreille.

« Les pierres !

— Pardon ? » Bredouillai-je...

« Les pierres promises, Madame. Ne me faites pas attendre. Vous avez entendu le grand cardinal, vous devez nous confier tous vos biens.

— Laissez-moi un instant et veuillez-vous retourner, s'il vous plaît »

Il poussa un long soupir et se tourna. J'aurais aimé avoir une dague à lui planter entre les deux omoplates bien que cela aurait été trop doux et trop rapide pour ce serpent. Je dégrafai le haut de ma robe et sortis une petite bourse que je portais en collier.

« Les voilà, Monsieur »

Il m'arracha la bourse des mains et l'ouvrit fébrilement.

« Je me demande vraiment si ce que vous m'avez dit de votre mari est vrai, madame. Ces pierres n'ont rien d'exceptionnel. J'en ai vu maintes fois de plus belles.

— Je n'entends rien à ces choses. A mon retour sur Borêne, je remettrai tout à vos confrères.

— Notre grand cardinal aurait été heureux de vous savoir plus prodigue »

Cause toujours, mon bonhomme. J'espère que Loran te fera griller à petit feu pendant longtemps, pensai-je, perfide.

« Sur ce, je dois vous laisser »

Il tourna les talons et s'en fût. J'attendis qu'il se soit éloigné de plusieurs pas avant de l'interpeller aussi fort que je le pus.

« Ne deviez-vous pas me remettre un reçu ? »

Il s'arrêta net, comme le firent deux prêtres en robe de bure élimée qui lui jetèrent aussitôt un regard mauvais. Il se retourna. Son visage fulminait de colère contenue.

« Mais il n'a jamais été dans mes intentions de ne pas le faire, Madame.

— Je sais bien, Monsieur Jossum. Mais vous êtes si pris et il me tarde tant de repartir en mon pays natal pour faire ce que vous attendez de moi » Dis-je avec mon sourire le plus contrit.

« Je vous le ferai porter à votre auberge.

— Soyez-en remercié »

L'après-midi, je dormis un long moment. Peu avant le dîner, je descendis voir la tenancière et l'informai que je ne dînerai pas et que je souhaitais me coucher au plus tôt, prétextant une grande fatigue. Elle m'adressa son sourire le plus chaleureux.

« Voulez-vous que je vous fasse monter un petit bouillon ?

— Non merci, chère hôtesse. Je ne veux que dormir »

Je remontai dans ma chambre et revêtis ma robe bleue. C'était un vêtement passe-partout, peu serré au corps, qui avait l'immense mérite de ne pas mettre en valeur la finesse de ma taille et la rondeur délicate de mes seins. Ceux-ci, en ce début de grossesse, avaient une fâcheuse tendance à prendre une ampleur qu'ils n'avaient jamais connue. Kiron-do, qui me reprochait souvent leur taille à ses yeux ridicule (« T'as des miches de rat », me répétait-il souvent avec l'infinie délicatesse qui était sienne), aurait été fort content. Moi, c'était l'idée qu'il ne les toucherait plus jamais qui me ravissait.

Je mis un foulard terne sur mes cheveux. Un petit sort me permit de me composer un visage infiniment moins flatteur que celui qui était le mien.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Il n'y avait personne dans la rue. La fenêtre n'avait pas de vitre mais un simple volet intérieur. Le laisser ouvert n'attirerait l'attention de personne. Je sautai dans la rue et me reçut en souplesse.

La nuit tombait rapidement. J'allais vers le temple où je m'étais rendue le matin. A la porte, je conjurai rapidement et silencieusement le sort de révélation. Et là, les empreintes de Jossum m'apparurent, aussi visibles que celles qu'auraient laissés des pieds boueux sur un carrelage blanc. Je les suivis. Il s'était rendu à son office avant de ressortir et d'emprunter un cheval -dont les empreintes étaient toutes aussi visibles- pour quitter la ville par l'ouest. Je marchai une heure avant d'arriver à la maison que Volfeu m'avait montrée dans le plat d'argent.

Là, je me dissimulai dans un buisson et attendit. Ce ne fût pas long. D'une petite mesure à proximité de l'entrée principale de l'imposante demeure, un homme sortit, une lanterne à la main et un gourdin dans l'autre. Il fit le tour de la maison et rentra peu après. J'attendis à nouveau en comptant mentalement sur un rythme régulier. Un autre homme sortit au bout de dix minutes et fit la même ronde d'un pas las.

Rester immobile alors que la nuit était venue était fort désagréable. Je serrai mes bras contre moi, comptant toujours. Le rythme des rondes était toujours le même. A la fin de la dernière d'entre elles, égrenant toujours les secondes, je fis le tour de la maison. Comme je le supposai, il y avait une petite porte à l'arrière, donnant sur un vaste potager plein d'herbes folles. La serrure ne résista pas à ma Magie plus d'une minute. J'entrai, refermai soigneusement la porte et fit briller une toute petite lumière devant moi à hauteur de mon genou.

C'était une cuisine immense. Les meubles étaient recouverts de grands draps. Le lieu était totalement silencieux. Je traversai la pièce et sortis dans un couloir au sol de marbre. Les seuls humains à proximité (je n'avais pas aperçu un seul non-humain depuis mon arrivée en cette île) étaient les gardes. Marchant à pas de loup, je me dirigeai vers l'entrée et retrouvai les traces de ce cher Jossum, qui s'était rendu directement au grenier.

Le grenier était un fatras empli de vieux meubles, de vêtements élimés, de livres poussiéreux. Karg et Fronin y auraient sans doute passé quelques heures agréables. Penser à lui me fit sourire dans le noir et je dis tout bas en Libreterran, presque malgré moi « Tiens bon, petit frère ». Les traces s'arrêtaient devant un grand coffre de bois brut, qui ne portait même pas de serrure. Je l'ouvris avec d'infinies précautions, redoutant quelque mécanisme perfide susceptible de donner l'alerte ou un piège qui aura éteint mon symbole de vie en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Mais il n'y avait rien de tout cela. Le coffre était empli de linge sale. J'examinai les vêtements un à un, fouilla les poches, tâtai les coutures. Rien. Utilisant une ficelle, je mesurai le coffre à l'intérieur et à l'extérieur. Il y avait une différence de la taille de la largeur de ma main. Je m'assis, fermai les yeux et laissai mon regard de Magie traverser le fond du coffre. Et j'eus alors le souffle coupé. Des pierres précieuses par centaines, de toutes tailles. Le résultat d'années de fourberie. Combien d'infortunés pèlerins avaient été ainsi dépouillés ? Comment les hauts dignitaires de ce temple avaient-ils pu ignorer de tels agissements ? Étaient-ils complices ? Victimes de chantages douteux ? De menaces odieuses ?

Trêve de questions. Il y avait là de quoi affréter tout ce que les Folandes comptaient de bateaux pour emmener des milliers de servants de l'Unique avides d'en découdre faire du hachis de sangrelin sur Sombrevive. J'étouffai un cri de joie. Jossun, infâme porc, je te tenais !

Je me relevai, refermai soigneusement le coffre, et me dirigeai vers la porte par laquelle j'étais entrée. Avant de sortir, je jetai un œil par la fenêtre. Personne. Je sortis et refermai la porte, tous les sens aux aguets. J'avançai jusqu'à l'angle de la maison, jetai un œil et serrai les dents pour retenir mon cri. Un garde venait vers moi, à moins d'une dizaine de pas. Je me plaquai dos au mur, mes vêtements et mon visage prirent aussitôt la couleur de la pierre sur laquelle je m'appuyai. Heureusement, l'homme ne marchait pas trop près de la demeure. Il passa à moins de deux pas de moi, m'ignora complètement et tourna à l'angle suivant. Je poussai un long soupir et me laissai descendre le long du mur jusqu'à m'asseoir sur la terre froide. Il s'en était fallu de quelques secondes....

Je rentrai à la ville aussi vite que je le pus. Je rompis le sort qui changeait l'aspect de mon visage car je sentais monter en moi cette douce euphorie consécutive à l'utilisation de beaucoup de Magie en peu de temps. Les nerfs tendus mais ravie de ma

découverte, je n'avais aucune envie de dormir. Je marchais lentement sur le port avant de m'asseoir sur un banc de bois vermoulu. Il y avait une grande agitation sur les quais. De nombreux marins riaient et parlaient fort.

« Bonsoir ! »

Ici, il était forcément inévitable de croiser un individu attiré par une femme seule. Je levai les yeux et le regardai. C'était un servent de l'Unique et je reconnus immédiatement Johah de Virломbe, celui à qui nous avait confié Loran lors de mon dernier séjour borênan. Il s'assit à mes côtés, en gardant une distance raisonnable.

« Si je vous demandai ce que vous faites ici, Néalanne, il est fort probable que vous ne me répondiez pas ou alors par un vilain mensonge. Aussi me contenterai-je de vous demander comment vous allez...

— Je vais plutôt bien, merci. Et vous ? » Dis-je en souriant.

« Pas trop mal. Je suis venu me reposer quelques jours ici avant de retrouver mes frères sur Verlande. L'acheminement des prisonniers verougues vers Entreville se passait plutôt bien. Certains d'entre eux ont préféré céder aux propositions de Kirondo. Ils connaissent trop bien le châtiment qui les attend chez eux.

— La prison, les arènes, les mines... Verrou n'aime pas les perdants.

— C'est une lourde erreur. Il faut savoir pardonner. En attendant, Kirondo est fort comme il ne l'a jamais été. Son armée compte maintenant plusieurs milliers de soldats désormais bien équipés. Les vôtres ont peut-être eu tort de vouloir rembarquer si vite.

— Rassurez-vous, il en reste un nombre suffisant pour être une méchante épine dans le pied de ce rat galeux s'il s'agite trop. Et Borène n'est qu'à quelques heures de vol de nos alliés ailés.

— Il est totalement fou, Néalanne. Il se voit roi de Borène.

— Je le sais bien.

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai hélas approché de bien trop près. Vous souriez ? Vous ne le feriez pas si vous saviez ce que j'ai fait.

— Vous l'avez retourné comme une crêpe. Comme vous -ou une de vos sœurs- l'aviez fait avant la bataille des Champs Rouges »

Je restai coite. Comment avait-il pu avoir connaissance de mon rôle ?

« Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

— Ne soyez pas ridicule, Néalanne. Nous savons tout cela. Cessez de nous considérer comme des benêts abrutis. Respectez-nous comme nous, Loran ou moi, vous respectons.

— Comment le savez-vous ?

— Ce n'est pas à vous que je vais apprendre qu'il ne faut *jamais* révéler ses sources pour ne pas les tarir. Nous avons aussi nos sources d'information chez Kirondo, bien qu'aucun d'entre eux n'ait vos talents de conviction.

— Je ne m'en sers qu'à regret.

— Je n'en doute pas un seul instant.

— Ce n'est pas le cas de tous. Certains s'imaginent qu'on peut même y prendre plaisir.

— Quand je n'étais qu'un jeune et pur servent de l'Unique, je vous considérai, à l'égal de beaucoup de mes compagnons, comme la plus sale engeance qui soit. Des gens qui privilégient le coup de poignard dans le dos, qui usent et abusent de Magie, qui s'allient avec des dragons et dont les femmes perverses utilisent leurs charmes pour séduire leurs ennemis. Puis on m'envoya en ambassade sur Libreterre il y a quinze ans de cela et là, je vis les gens les plus humbles, les plus gentils, les plus tolérants, les plus accueillants et les plus beaux de toutes les Folandes. Cela me coûta même mon vœu de chasteté.

— Je ne peux y croire.

— Elle vous ressemblait, Néalanne. grande, blonde, des yeux clairs, immenses et magnifiques. Fine comme une lame. Belle et ensorcelante comme une rose. Elle était aussi douce, drôle et merveilleusement aimante. Le plus grand choc pour moi a été de réaliser que je n'avais rien perdu de mes dons après l'avoir aimée.

— Et vous êtes resté servant de l'Unique ?

— Je n'aime pas frapper les gens dans le dos »
Dit-il en souriant.

« Pourquoi me dire tout cela ?

— Vous me la rappelez. Et je sais que vous saurez tenir un secret, qui commence d'ailleurs à ne plus l'être.

— Qui donc le sait ?

— Tout un clan libreterran doit être au courant »

Nous rîmes tous les deux de bon cœur. Son visage se fit grave et il reprit.

« Loran et quelques autres frères suffisamment sages pour ne pas m'en faire reproche.

— Mais si donc ce vœu de chasteté est, comme je l'ai toujours pensé, une sinistre foutaise, à quoi bon le maintenir ?

— Car celui qui le respecte est fort. Résister au désir. Ne pas aimer. Maîtriser ses pulsions animales, même si cela nous rend fou et amer. Si un servant de l'Unique commence à prendre femme, il risque de prendre goût à la vie.

— Dites-le à vos compagnons. Vous leur rendrez un magnifique service.

— On me prendrait pour un fou. D'autres que moi ont rompu leur vœu et perdu leurs talents. L'ordre s'effondrerait. Et les Folandes ont besoin des servants de l'Unique. Mais cela changera. Loran fera le nécessaire mais ce sera sans doute sa tâche la plus difficile. Les vocations se font rares. Ce que vous autres edrulains proposez est infiniment plus attirant pour tous ceux qui veulent défendre les humbles et les petits.

— Et pourquoi ne pas retourner vivre auprès d'elle ?

— Elle n'est plus, Néalanne. Elle vivait près de la côte. Elle a été une des premières victimes des crapauds-lézards. Serait-elle encore vivante, je ne serais pas auprès d'elle. Ma mission, Néalanne. Ces foutus engagements. Le respect de la parole donnée. Toutes ces promesses qui nous entravent mieux que ne le ferait la meilleure des chaînes naines.

— Nous en avons besoin pour exister. Croiser le fer avec toute cette vilénie nous permet sans doute de mieux apprécier les quelques moments de bonheur qui nous sont donnés.

— Comme celui de notre rencontre.

— Comme celui de notre rencontre »

Nos mains s'étaient rapprochées l'une de l'autre. J'avançai la mienne jusqu'à effleurer ses doigts de mon index. Ce contact, aussi ténu soit-il, déclencha en moi un délicieux frisson qui parcourut tout mon être.

« Je suppose qu'il est exclu que nous puissions terminer la nuit ensemble ?

— Totalement, hélas.

— J'aurais simplement aimé vous serrer dans mes bras, Johah. Rien de plus. C'est triste.

— Je sais. Je dois vous laisser, Néalanne.

— Quand vous verrez Loran, dites-lui que j'en tiens un. Il comprendra.

— Que l'Unique vous protège.

— Que Lokar veille sur vous »

Je me reposai pensant la journée qui suivit. J'avais appris par hasard, lors d'une conversation avec mon hôtesse, que le grand cardinal résidait dans une demeure cossue au milieu de la ville, dans le quartier des plus beaux temples. Le lendemain matin, dispose et d'humeur canaille, je revêtis un bustier particulièrement seyant qui mettait merveilleusement en valeur ma poitrine, la finesse de ma taille, la douce ampleur de mes hanches. Je me

coiffai longuement, me maquillai et me parfumai bien trop à mon goût. Je mis une jupe ample et fendue qui me permettait, par un simple mouvement, de découvrir mes jambes jusqu'aux cuisses. Il était temps d'en savoir plus sur ce cher Parrot IV.

Je revêtis un ample manteau qui dissimulait tous mes atours aux yeux des passants et me rendis dans une boutique de thés et d'épices qui arborait fièrement sur sa devanture les mots « Fournisseur du Très Saint ». C'était mon jour de chance. La boutique était vide et le commerçant était un jeune homme bien mis de sa personne, fort élégant, qui ne put masquer son émoi lorsque j'ouvris mon manteau. De ma voix la plus suave, je lui susurrai doucement.

« J'ai une demande fort impertinente, Monsieur »

Son regard avait le plus grand mal à ne pas s'égarer sur mon décolleté.

« Nous sommes là pour satisfaire toutes les demandes de nos clients.

— Hi hi hi, » Pouffai-je. « J'adore quand on me répond cela !

— Je vous écoute »

Je posais mes coudes et mes mains jointes à plat sur le comptoir, mis mes épaules en arrière, inclinai le buste en avant. Le spectacle devait être fort agréable car il se pencha pour mieux en profiter.

« Je voudrai savoir quel délicat breuvage boit le Très Saint ?

— Il aime beaucoup notre thé noir aux épices de Takata. Une vraie merveille, soit dit en passant.

— Aux épices de Takata, dites-vous ? Rhooooo, mais n'est-ce pas ceux qui sont réputés pour accroître la vigueur des messieurs ? »

Je rougis et mis ma main devant mes lèvres.

« Quelle impertinente je fais ! Je me dis toujours « Zana, ma fille, il faut savoir tenir ta langue ». Mais non, il faut toujours que je dise des bêtises »

Je posai ma main sur son bras, prit mon air le plus désolé et lui dit d'une toute petite voix.

« Vous ne répétez mes propos à personne, n'est-ce pas ? Vous êtes bien mon ami ?

— Bien sûr, Madame.

— Mademoiselle. Alors, il est où, ce thé aux épices ?

— Le voilà » Dit-il en désignant un sac de toile.

Il l'ouvrit, mis quelques feuilles sur le bout de ses doigts et les approcha de mon nez. L'odeur était assez forte et, pour moi, très désagréable.

« Comme cela doit être bon ! Il m'en faut tout de suite !

— Bien sûr, mademoiselle. Ce thé se vend à la mesure » Me dit-il en me montrant un gobelet de cuivre. « Une pièce d'or la mesure.

— Donnez m'en deux, alors.

— Avec plaisir, mademoiselle.

— Mais dites-moi, avez-vous eu l'honneur de recevoir le Très Saint dans votre boutique ?

— Mademoiselle ! Vous n'y pensez pas ! Le grand cardinal est tellement pris !

— Qui s'occupe de lui, alors ?

— Mais ses pages, Mademoiselle, ses pages !

— Ses pages ! Comme c'est mignon ! Et peut-on en acheter un ? C'est le genre de souvenir qui ferait se pâmer de jalousie toutes mes amies sur Borène.

— Mademoiselle, vous n'y pensez pas !

— Mais je m'en occuperais comme il faut » Dis-je tout doucement. « Je suis bonne maîtresse, vous savez.

— Je n'en doute pas une seule seconde, Mademoiselle »

Je m'approchai de lui très près. Je mis mon doigt sur son menton et, le regardant dans les yeux, avec une petite moue boudeuse, lui dis à voix très basse :

« Dites-moi seulement quand il vient chercher le thé pour son maître. Je serais tellement heureuse de

pouvoir simplement en voir un. Pensez-vous, un garçon qui prépare le thé du Très Saint !

— C'est que... ses visites ne sont pas régulières.

— Quel dommage ! Voici vos deux pièces d'or, mon ami.

— Merci, Mademoiselle »

Je ressortis. Le boutiquier me raccompagna jusqu'à la porte de son établissement et me suivit des yeux. Après m'être éloignée, je me retournai et, avec une œillade appuyée, lui fit un petit signe de la main. Je rentrai à l'auberge, pris un bain brûlant pour me défaire de cette odeur de catin et me rhabillai de façon moins outrancière et beaucoup plus confortable.



On était au moi de mai. Il faisait bon. Sur Libre-terre, les fleurs des arbres et des jardins devaient donner, comme chaque année, une symphonie visuelle et odorante. Je secouai la tête pour chasser ses pensées. J'étais assise devant la maison du grand cardinal. Par chance, elle faisait face à un temple auquel menait une volée d'immenses marches. Un grand nombre de pèlerins étaient assis là. Vêtue comme eux, les cheveux recouverts d'un fichu, la tête basse, je m'efforçai d'être aussi discrète que possible.

Je passai là toute l'après midi, me levant de temps en temps pour marcher et changer de place. Vers cinq heures, un tout jeune homme, vêtu d'une tenue brodée de la feuille de chêne, sortit de la maison un panier vide à la main. J'entrepris de le suivre. Il passa chez plusieurs commerçants qui, avec beaucoup de déférence, le servirent en ignorant les éventuels clients déjà présents. Alors que je l'observai à la dérobade chez un marchand de légumes, un client le bouscula légèrement de façon involontaire. Le page eut une grimace affreuse, comme si l'homme avait appuyé sur une plaie vive.

Quand il sortit, je l'accostai et, sur un ton des plus humbles, lui demandai :

« Je vous prie sincèrement de m'excuser, Monsieur, mais je cherche la rue des tisseurs de soie »

Il eut un geste de recul. Je l'avais surpris dans ses pensées. Il avait d'immenses cernes sous les yeux et son visage était affreusement pâle.

« C'est très facile. La troisième à droite »

Feignant d'être dure d'oreille, je m'approchai de lui et posai ma main sur son poignet. Il brûlait de fièvre. J'exerçai une petite pression et murmurai le mot de commandement à son oreille.

« Verriez-vous un inconvénient à m'accompagner ? Je suis une pauvre femme de la campagne et, ici, je suis perdue. Vous seriez tellement gentil.

— Oui, bien sûr, » Dit-il presque à regret, ne réalisant sans doute pas pourquoi il ne pouvait refuser de répondre à ma demande.

Nous passâmes à un moment devant une rue très étroite et sombre. Je le pris par la main et l'y attirai doucement. Il ne protesta pas. Une fois à l'abri des passants, je pris le temps de conjurer un sort de persuasion. Non pas un simple charme comme ceux que l'on jette pour obtenir un accord sur une transaction insignifiante, mais un enchantement puissant, destiné à annihiler en lui toute volonté.

Je l'attirai contre moi et défit sa veste. Avec autant de douceur que possible, je glissai ma main sous sa chemise et touchai son dos. Je sentis plusieurs plaies purulentes.

« Qui t'a fait cela, petit ?

— Je ne peux le dire »

Ses yeux étaient fous. Je pris ses mains. C'était un garçon plein de bonté et de compassion, confronté au mal le plus abject, venant d'un être qu'il croyait pur et au dessus de tout soupçon. Il était complètement envahi par le doute et la honte. La pluie de coups qu'il avait du recevoir lui semblait sans doute la juste punition d'une faute qu'il ne comprenait pas mais qu'il ne pouvait nier, car à ses yeux son accusateur était incapable de mentir.

Je pris son visage entre mes mains et le forçai à me regarder dans les yeux.

« Quel est ton nom ?

— Mir de Malon, Madame.

— Mon nom est Néalanne, Mir. Je ne suis pas ton ennemie. Je ne veux que t'aider. Je ne sais qui t'a infligé de telles souffrances ni pourquoi il l'a fait mais je suis sûre d'une chose : tu n'as rien fait qui justifie ce sort funeste. Et celui qui t'a fait cela n'avait aucun droit de le faire »

Il se raidit brusquement.

« Je suis fautif.

— Tu ne l'es pas. Parle-moi, mon garçon, libère ta conscience.

— Je suis fautif

— Soit. Tu l'es. Et quelle est donc la faute qui justifie un tel châtement ? Une telle souffrance ?

— Le thé était trop chaud.

— Le thé de qui ?

— Du Très Saint. Il s'est brûlé les lèvres. C'est une faute impardonnable.

— Et il t'a fait battre pour cela ?

— Non, il ne m'a pas fait battre.

— Comment cela est-il arrivé alors ?

— Il m'a fait l'immense cadeau de me punir lui-même.

— Que t'a t-il fait ?

— Il m'a fouetté.

— Le grand cardinal t'a fouetté ?

— Oui

— Plusieurs fois ?

— Oui

— Et tu es le seul à subir ce sort ?

— Il fouette tous les pages. Mais c'est pour notre bien.

— Bien entendu.

— Laissez-moi partir, s'il vous plaît »

Malgré toute la puissance de mon sort, il était mort de peur.

« Va, petit »

Il s'en fût, courant presque. J'avais bien sûr, au préalable, fait le nécessaire pour qu'il ne se souvienne pas de cette rencontre.

Et de deux. Il ne restait plus que l'ambassadeur chez les Verougues.

Chapitre IX

Entreville était une petite île composée de cités farouchement indépendantes. Havredoux, la plus importante d'entre elles, était une république matriarcale millénaire, une cité de commerçants, d'artisans et d'artistes, tranquille et prospère. Il régnait dans ses rues étroites une douceur de vivre délicieuse. Beauxmats, sa rivale du sud de l'île, était une petite principauté à la richesse outrancière peuplée de crapules fortunées qui venaient y faire tranquillement fructifier le fruit de leurs rapines. C'était le centre financier le plus important des Folandes, siège de nombreuses corporations de marchands et de banques.

Quitter Bénie-Ile fût un grand soulagement et retrouver Havredoux un réel plaisir. Lauranna, notre ambassadrice, m'accueillit avec sa gentillesse coutumière.

Nous étions toutes les deux dans la petite salle de sudation de la maison qu'elle partageait avec quatre autres edrulains. Elle me massait les épaules avec une douce énergie.

« Tu es tendue, ma chère. Laisse-toi aller. Ton esprit fourmille de pensées. Accorde-lui un peu de repos.

— Plus facile à dire qu'à faire.

— Que viens-tu faire à Havredoux ? Tu peux m'en parler ?

— A Havredoux, pour le moment, je viens juste suer un peu et m'abandonner à tes mains bienveillantes. Je repars dès demain pour Beauxmats.

— Que vas-tu y faire ?

— Y trouver les preuves de la corruption de l'ambassadeur du grand cardinal auprès des ve-rougues.

— Et tu vas t'y prendre comment, ma douce ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Néalanne, c'est folie. Ces maudits banquiers ont le culte du secret chevillé au corps. Et ils em-ploient de nombreux sorciers et des gardes du corps pour faire face aux petites magiciennes trop curieuses comme toi.

— J'ai le temps. L'été doit être agréable là-bas. Nous avons des contacts en cette cité ?

— Nofer. Un banquier veuf à la retraite. Nous avons sauvé sa fille d'une maladie mortelle il y a quelques années. Il nous en est fort reconnaissant. Il ne nous trahira jamais et t'aidera dans la mesure du possible. Je le connais bien. Je t'écirai une lettre d'introduction.

— Ce serait très gentil.

— Pourquoi cherches-tu à confondre cet ambas-sadeur ?

— J'ai besoin de l'appui des servants de l'Unique. Leur apporter la preuve de la félonie de ce sinistre individu me l'assurera.

— Les servants de l'Unique ? Ces bénis-oui-oui ?

— Ces bénis-oui-oui, comme tu dis, sont la solu-tion du problème qui me mine.

— De quoi s'agit-il ?

— Là, ma chère, tu deviens trop curieuse »

Ses mains sur mes épaules accentuèrent leur pression. C'était délicieux et je fermai les yeux.

« Voilà, c'est terminé, me dit-elle après quelques instants. Mais tu as vraiment besoin de repos. Tu ne veux pas rester ici quelques jours ?

— Tu es adorable, mais non »

Je ne pouvais rester trop longtemps à Havre-doux. La maison de Lauranna abritait une porte magique vers Libreterre et je redoutai de voir surgir

à tout moment un membre du grand conseil aux questions duquel j'aurais sans doute de la peine à répondre.

« Mais dis-moi, ma douce, tes seins n'étaient pas aussi beaux la dernière fois que je t'ai vue ?

— Oh, tu dois te tromper.

— Tu n'attends quand même pas un bébé ?

— Je te dis que tu dois te tromper »

Elle avança sa main vers mon ventre. Je lui pris le poignet avant qu'elle ne puisse me toucher.

« Qu'essaies-tu de me cacher, Néalanne ?

— Des choses qu'il est inutile que tu saches, ma chère !

— Tu ne me fais pas confiance ? »

Son visage était triste, sa moue boudeuse.

« Si. Je t'ai déjà dit beaucoup de choses. Je ne te dirai rien de plus.

— Tu me fais de la peine.

— J'en suis très sincèrement désolée.

— Je ne dirais rien. A personne.

— Tu sais bien que chez nous, vouloir garder le silence ne suffit pas »

Je me séchai, m'habillai et sortis vers le quartier des herboristes. Ceux d'Havredoux étaient réputés pour la qualité de leurs produits et je trouvai sans souci de l'éphéline et de la koselte, que je pris la précaution d'acheter chez deux vendeurs différents. Fronin m'avait enseigné au hasard d'une conversation que leur mélange pouvait être redoutable.

Je revendis également deux pierres de ma bourse à la joaillière qui les avait estimées la première fois. La bourse qu'elle me tendit était lourde, de quoi couvrir plusieurs mois de séjour confortable, y compris à Beauxmats où je savais que la moindre auberge coûtait fort cher.

De retour chez Lauranna, je ressortis le thé aux épices de Tanaka et fis plusieurs mélanges de thé et des deux plantes acquises à l'instant. L'odeur du thé était suffisamment forte pour masquer celles de

l'éphéline et de la koselte. Les plantes étaient d'une couleur identique. La koselte était vendue en feuilles séchées mais il me suffisait de les piler pour les confondre avec le thé. Je notais soigneusement la proportion des quantités utilisées pour chaque mélange.

Je préparai plusieurs infusions avec les différents assortiments et une avec du thé seulement. Après les avoir servies dans différents gobelets, j'éliminai celles dont l'odeur était différente du thé seul. Je goûtai les autres. C'était absolument infect et la présence des deux autres plantes rendait le goût du thé un peu plus supportable. Mais ce n'était pas le but recherché. Il me fallait de surcroît être prudente, car je ne savais rien des dosages nécessaires pour que le breuvage fasse effet, aussi me contentai-je de goûter les boissons du bout des lèvres, en recrachant les quelques gouttes bues.

Le breuvage dont le goût me paraissait le plus proche du thé était constitué d'un mélange d'une dose de koselte, deux d'éphéline et sept de thé. Je préparai une mesure de ce mélange et l'enveloppai soigneusement dans le sac qui contenait le thé acheté au marchand de Bénie-Ile.

Je passai le reste de la journée à somnoler sur mon lit. Au moment du dîner, un des compagnons de Lauranna vint me chercher. C'était un tout jeune guerrier, un de ces adorables fauves aussi beau que musclé, blond comme les blés et merveilleusement attirant.

Il s'assit sur le lit sans y être invité et mit doucement sa main sur la mienne.

« Nous avons un peu de temps avant le repas » me dit-il avec un sourire charmeur.

Avant de rencontrer Fronin et mon tout dernier séjour sur Borène, j'aurais probablement bondi sur une telle invitation. Mais ce splendide garçon était un peu trop sûr de lui et n'était motivé que par le fait de passer -et de me faire passer- un agréable moment et je n'avais absolument aucune envie de répondre à sa proposition. Je retirai doucement ma main. Il eut la courtoisie de ne pas insister.

Dès le lendemain matin, alors que l'aube pointait à peine, je pris la première diligence vers Beaux-mats, emportant avec moi la lettre de recommandation de Lauranna pour Nofer.

Le voyage fût sans histoire et j'arrivais à Beaux-mats le soir du second jour, après une étape délicieuse à Miato, une ville kitling fort agréable. A l'entrée de la ville, je dus décliner mon identité à un garde peu aimable et prouver que j'avais les moyens de subsister. Je prétendis être Jolasne de Solfon et la vue de ma bourse de pièces d'or suffit à le convaincre de mes capacités financières. La bourse de pierres précieuses avait rejoint son emplacement habituel, bien dissimulée sous mes vêtements.

La cité était divisée en deux parties. Au bord de la mer, le port était vaste, rempli de barques de pêche et de superbes galions qui étaient autant de palais flottants. A deux kilomètres de là, perchée sur une falaise, la ville haute, ceinte d'épais remparts, se composait de demeures plus magnifiques les unes que les autres, entourées de murs épais qui dissimulaient aux yeux des passants des jardins somptueux et immenses. Même dans les plus riches des neuf baronnies, cette partie de Borêne préservée de la guerre civile, je n'avais vu autant de richesses concentrées en un si petit espace. Aux portes de la ville, un village de mesures de bric et de broc abritait une foule bigarrée de journaliers, de troubadours, de mercenaires, de prostituées, de serviteurs et d'artisans, qui ne pouvaient entrer dans la ville qu'accompagnés d'un résident permanent, lequel devait acquitter une taxe pour cela.

Je trouvai une auberge calme aux prix exorbitants à proximité de l'entrée de la ville. La chambre était fastueuse avec un immense lit à baldaquin, des tapis épais et doux et des murs tendus de soie. Une corbeille de fruits frais était à ma disposition et un immense bouquet de fleurs fraîches achevait d'en faire un lieu de villégiature charmant.

Dès le lendemain matin, je me rendis chez le sieur Nofer, ayant revêtu une robe blanche simple

au décolleté agréable mais tout à fait décent. Un joli foulard de soie multicolore tenait mes cheveux. Il faisait beau. Nofer habitait à l'autre bout de la ville, ce qui ne représentait qu'une marche d'une petite demi-heure. Les rues étaient d'une propreté irréprochable et les gens que je croisais fort courtois. Les nombreux jardins et leurs innombrables buissons fleuris diffusaient une odeur printanière délicieuse. Les murs étaient d'une blancheur absolue et me rappelèrent la Tour. Marcher était agréable et je pris mon temps. Au cœur de la ville, il y avait de nombreuses banques. Elles se ressemblaient toutes : une simple porte épaisse, une plaque dorée portant le nom du ou des propriétaires, et, postés dans la rue devant elles, deux ou trois gardes solidement armés et souvent un sorcier qui affichait ouvertement les preuves de la possession de son art sous la forme de nombreux talismans et colifichets du plus mauvais goût.

Je trouvai sans souci la maison que je cherchais. Comme pour celles qui l'entouraient, je ne vis d'abord qu'un mur d'enceinte blanc, de grands arbres fleuris et le dernier étage d'une demeure de belle taille. La porte d'entrée était dotée d'une cloche que j'agitai. Une dame bien en chair, vêtue d'une robe simple et d'un grand tablier, vint m'ouvrir avec un sourire chaleureux.

« Bonjour, madame, je désire rencontrer Sire Nofer. Je suis porteuse d'une lettre de Dame Lauranna d'Havredoux »

Elle essuya ses mains sur son tablier, prit ma lettre et me fit entrer. Le jardin ombragé était superbe. De grands buissons de lilas, de rosiers grimpants et d'hibiscus, les chants d'oiseaux, un bassin aux poissons de couleurs chatoyantes comblaient tous les sens. La dame me fit asseoir à l'ombre d'une belle tonnelle et me dit dans un borénan hésitant :

« Maître Nofer venir. Vous attendre, s'il vous plaît »

Elle entra dans la maison et je l'entendis appeler quelqu'un en une langue que je ne connaissais pas.

Bientôt, un homme d'une trentaine d'années, au visage triste et doux, vêtu d'une toge, vint me rejoindre et me salua dans un borênan sans accent.

« Je suis Aldécus Nofer, Madame, et je suis ravi de vous accueillir chez moi »

Je restai coite quelques secondes avant de me lever. Je ne m'attendais pas à un homme si jeune.

« Je suis Néalanne, libreterranne et edrulaine, et je suis heureuse de faire votre connaissance.

— Accepterez-vous une boisson fraîche ? Un jus de fruits frais ? Un thé ? Il est peut-être trop tôt pour un verre de vin ou un alcool.

— Un jus de fruits me comblerait »

Le silence se fit. Visiblement, il ne s'attendait pas à une visite et ma présence semblait le surprendre. Il me fallait rompre la glace.

« Permettez-moi de vous dire que votre jardin est un enchantement.

— Merci. Je lui consacre beaucoup de temps et de passion et je crois qu'il m'en est reconnaissant. S'occuper des arbres et des fleurs est une tâche infiniment plus gratifiante que celle de banquier.

— Je le crois également »

Il s'adressa à la dame qui m'avait accueilli dans une langue étrange qu'il me semblait n'avoir jamais entendue.

« Excusez ma curiosité, mais en quelle langue parlez-vous ? Je croyais qu'on parlait borênan sur Entreville »

Il sourit mais son sourire restait triste.

« C'est un patois du nord de Malinche. Toute ma famille et mes serviteurs sont originaires de cette région et il nous est agréable de parler notre langue natale. Cette chère Lauranna me dit que je puis vous être utile ?

— Elle le croit.

— Que puis-je faire pour vous aider ?

— Je veux savoir si un homme envers qui j'ai de très bonnes raisons de ne pas être bienveillante a un

compte ouvert dans une des banques de Beauxmats et accéder à la comptabilité de ce compte »

Il secoua la tête d'un air désolé.

« Dame Néalanne, si vous ne m'aviez pas dit que vous venez de Libreterre, je vous demanderai si vous vous moquez de moi. Ce que vous voulez savoir est tout simplement impossible à connaître. Il y a des dizaines de banques à Beauxmats, chacune avec des centaines ou des milliers de clients et toutes prêtes à tout pour dissimuler à tous leur identité. Quand à accéder aux détails des comptes, je n'ose imaginer comment cela pourrait être possible !

— Cela est pourtant indispensable. Il en va de la vie de quelqu'un à qui je tiens plus que tout.

— Dame, connaissez-vous Beauxmats ?

— Non. Je suis arrivée hier.

— La principauté à bâti sa richesse et sa réputation sur le fait que quelqu'un qui dépose des fonds dans une de nos banques est certain que personne d'indésirable ne le saura. Chacune de ses banques est une forteresse, Dame. Défendue par d'excellents guerriers et d'habiles sorciers. Vous m'avez dit être edrulaine. Savez-vous combattre ?

— Non. Mais j'ai d'autres méthodes pour neutraliser quelqu'un d'hostile.

— Vous êtes magicienne ?

— Oui.

— Les portes des banques sont solides. Elles sont toutes protégées par des sorts puissants. Les banquiers ont les moyens de se payer les services des meilleurs mercenaires. Nombre de soldats verougues trouvent à s'employer ici après dix ou quinze ans de légion. Et Beauxmats est pleine de sorciers talentueux.

— La sorcellerie n'est pas un talent.

— Peut-être, mais elle est très efficace. Ah, voici notre jus de fruits »

Il était délicieux et frais à souhait.

« C'est très bon.

— Molinha, ma cuisinière, est une véritable fée. Tout ce qui sort de sa cuisine est un véritable délice. Mais revenons-en au motif de votre venue, Dame. Pouvez-vous me dire qui est l'objet de votre ire ?

— Il s'agit d'un nommé Perek, ambassadeur du grand cardinal auprès du Sénat Verougue

— Un dignitaire religieux. Vous vous attaquez à un rude adversaire. Vous êtes sûre qu'il a un compte ouvert dans une banque de Beauxmats ?

— Sûre, je ne peux l'affirmer. Mais je suis persuadée qu'il est corrompu par les verougues. Et je sais que l'argent verougue transite toujours par ici. Je me trompe ?

— Non.

— Donc il a un compte quelque part.

— Probablement

— Vous le connaissez ?

— Non

— Vous avez sa description ? Vous saurez le reconnaître ?

— Oui. Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Imaginons que je veuille donner de l'argent à ce Perek. Une grosse somme. Il me suffit d'entrer dans une banque à Beauxmats et de dire « je désire déposer une somme de tant de pièces d'or sur le compte de Perek » et on saura ainsi dans quelle banque il a un compte.

— Il y a une centaine de banques à Beauxmats.

— A raison de quelques unes par jour, c'est l'affaire de quelques semaines.

— Ce n'est pas possible. Souvent, les gens utilisent des prête-noms. Et quand on vous aura vu entrer dans cinq ou six banques différentes, vous pouvez être sûre que vous serez repérée et que vous irez au devant de gros ennuis.

— Il me suffira d'y entrer à chaque fois sous un aspect différent. Je peux me composer autant de visages que je le désire à l'aide de ma Magie.

— Ils s'en rendront compte. Les banquiers sont admirablement solidaires quand il s'agit de protéger leurs clients.

— Les banquiers aiment l'argent ?

— On peut le dire.

— Et vous ?

— J'ai tout l'argent dont j'ai besoin pour mener la vie à laquelle j'aspire. J'ai compris depuis longtemps que l'essentiel n'est pas d'être le plus riche.

— Je peux vous faire confiance ?

— Les vôtres ont sauvé ce que j'avais de plus précieux au monde. Je vous aiderai tant que je ne mettrai pas les miens en danger. Mais je crains de ne pas pouvoir faire grand chose. Je ne suis pas magicien et j'ai la violence en horreur.

— Me permettrez-vous de prendre vos mains ?

— Vous ne me faites pas confiance ?

— Pas spontanément. J'en suis désolée mais je ne peux pas me permettre de prendre trop de risques.

— Je comprends »

Il me les tendit et je les pris. Je fermai les yeux. Je perçus d'abord l'immense douleur de la perte d'un être aimé qui l'avait profondément affecté, puis l'absence totale d'ambition et de quête de pouvoir, qualité fort rare chez un homme. Il était profondément gentil et attentif aux autres. Et il disait vrai quand il évoquait son peu d'appétit pour l'or.

Je rouvris les yeux, lâchai ses mains et, sous ses yeux quelque peu interloqués, dégrafai mon corsage pour en retirer la petite bourse pleine de pierres précieuses que je portai en collier. Je la mis sur la table et l'ouvris. Mon hôte ouvrit de grands yeux.

« Il y en a pour une fortune. Une véritable fortune !

— Oui.

— Je croyais que les vôtres méprisaient les richesses.

— Nous les méprisons. Mais pour ma mission actuelle, c'est l'arme la plus efficace.

— Comment vous êtes vous procuré cela ? Votre ordre est réputé pauvre.

— Avez-vous entendu parler de la guerre qui a eu lieu sur Borêne récemment ?

— Vaguement. On a parlé de la reddition de deux légions verougues.

— Les verougues avaient promis au seigneur de guerre Kirondo une bourse de pierres précieuses moyennant quelques... services. Cette bourse est tombée entre nos mains et je l'ai récupérée. On peut faire quelque chose avec ça ?

— Oui. Mais ce sera dangereux. Je ne prendrai pas ce risque.

— Je ne vous le demande pas. Là où j'ai besoin de vous, c'est me dire qui et combien.

— Ça, je peux le faire.

— Vous voyez que nous allons y arriver !

— Ne pêchez pas par excès d'optimisme. Et me direz-vous ce qui vous pousse à mettre en œuvre de tels moyens ?

— Un jour, oui, je vous le promets. Mais pas maintenant. Puis-je vous revoir dans les jours qui viennent ?

— Je suis votre obligé, Madame. Considérez cette maison comme la votre et revenez quand vous le jugez bon. Mais à l'extérieur de ces murs, soyez prudente et ne vous fiez à personne »

Après cette rencontre, je repassai à l'auberge, cachai mon or et mes pierres précieuses fort soigneusement, et décidai de laisser la ville et de me rendre sur le port. Ce dernier était fort animé. Je décidai de déjeuner dans une auberge de marins où je me régalai d'un poisson grillé accompagné de fèves pour un prix qui n'avait rien à voir avec celui

pratiqué dans la ville haute. Comme toujours dès que j'étais seule dans un endroit public, un homme vint vers moi et, sans y être invité, vint s'asseoir en face de moi. Mais cette fois, c'était ce que je désirai.

« Salut, mignonne ! »

Son accent était caractéristique de l'ouest. Ses cheveux noirs et frisés, son tient mat, ses yeux noirs trahissaient un Rahajidan. Sa tenue était celle d'un marin aisé ou d'un capitaine d'un petit bateau.

« Salut, mignon »

Il rit, dévoilant un sourire superbe.

« Tu cherches de la compagnie ? » Me demanda-t-il.

« Je n'ai rien contre du moment qu'elle sache se tenir avec les dames.

— Je ne suis pas un rustaud. Les filles de ta classe, ça se respecte.

— C'est tout à fait mon avis.

— Je peux t'offrir quelque chose ?

— Si ça te fait plaisir, je prendrais bien un verre de vin.

— Aubergiste ! Un verre de vin et une bière ! »

La serveuse, une jolie luronne de seize ou dix-sept ans, vint nous servir rapidement. Je notai qu'elle n'appréciait guère que mon interlocuteur s'intéresse à moi.

« Comment t'appelles-tu ?

— Zana.

— Zana ? C'est un drôle de nom. Tu viens d'où ?

— Tu es un peu trop curieux, mon ami. Et toi, quel est ton nom ?

— Je suis Shar Al-Shamid. Et je viens de la perle de Folandes, Rahajida la douce.

— Je l'avais deviné »

Le vin était bon, sans évidemment valoir ceux de ma terre natale. C'était une façon agréable de terminer ce repas.

« Et toi, que viens-tu faire ici ? »

Il écarta les deux mains.

« Que savent faire les Rahajidans ? Du commerce, ma petite, du commerce ! J'ai avec moi de superbes peaux de renards et de lynx de Forlame et de la soie de Borêne. Tu n'as pas envie d'avoir de quoi te faire un manteau ou une robe qui mettra tous les hommes à tes pieds ? Quoique tu n'en aies pas besoin, belle comme tu es.

— Merci.

— C'est rare de croiser des filles comme toi, même ici. Tu ne veux vraiment pas me dire d'où tu viens ? Borêne ? Tu es d'ici ?

— Je vais garder mon mystère.

— Et tu es intéressé par mes peaux ?

— Pas plus que ça. L'hiver est loin, maintenant.

— C'est pourquoi il faut acheter maintenant, ma belle. Je te ferais un bon prix. Dans six mois, ces peaux vaudront le double !

— Pourquoi ne pas attendre six mois alors ?

— Car d'ici là, j'aurais refait trois ou quatre ronds dans l'eau, ma belle. Alors, tu veux voir mes peaux ?

— Non.

— Et toi, que fais tu ici ? Tu as quelque chose à vendre ?

— Non.

— A acheter ?

— Pas d'avantage.

— Tu cherches un mari ? Dans ce cas, arrête tout de suite tes recherches, je suis là. Tu ne trouveras pas mieux que moi. Gentil, doux et onze mois par an sur l'océan ! Que rêver de mieux ? »

Je souris.

« Je ne cherche pas de mari.

— Tu en as déjà un ?

— Oui.

— Et cet inconscient te laisse seule dans les tavernes des ports ! Un trésor pareil. Il est fou !

— Il n'a pas le choix. Dis-moi, peut-être peux-tu me rendre service ?

— Tout ce que tu veux.

— Connais-tu un marchand de courriers qui ait des pigeons disponibles pour Verrou ? J'aurais une lettre urgente à faire partir là-bas.

— Non. Mais pour ça, il te suffit de demander à la capitainerie du port.

— Tu pourrais le faire pour moi ? Je crains qu'ils ne me posent trop de questions indiscretes.

— Houlà, ça, ce n'est pas un service, c'est du travail. Et nous autres Rahajidans ne travaillons jamais gratuitement.

— Qui parle de le faire gratuitement ? Que veux-tu en échange ? De l'or ?

— Non, quelque chose de plus agréable.

— Tu ne veux pas d'or ?

— Non. Je veux juste que tu me laisses t'inviter sur mon bateau pour t'emmener voir le coucher de soleil sur l'océan.

— Juste voir le coucher de soleil ?

— Juste voir le coucher le soleil.

— Qui me dit que tu ne vas pas m'emmener à l'autre bout des Folandes et me vendre dans un bordel quelconque ?

— Tu me prends pour un Verougue ? »

Je l'avais vexé ou il mimait fort bien l'indignation.

« Tu l'as dit toi-même, l'ami, une fille comme moi ne court pas les rues. Je dois être prudente.

— Bon, elle est où, cette lettre ?

— Elle n'est pas encore écrite.

— Quand le sera t-elle ?

— Dès que j'aurai une plume, un peu d'encre, une feuille de papier et une heure de tranquillité devant moi.

— Je te retrouve à la fin de cette après-midi. Il fait beau, le coucher de soleil devrait être superbe. On dînera de poissons grillés sur mon bateau.

— Tope là »

Je lui tendis la main et il la serra. Je gardai sa main dans la mienne un instant et le sondai. C'était bien sûr infiniment plus rapide que ce que j'avais l'habitude de faire et je ne m'étais pas préparée mais je crus ne percevoir aucune hostilité ni menace en lui. Je l'attirai, tout simplement.

« A bientôt, mignonne.

— A tout à l'heure. Et merci pour le verre de vin »



A l'attention de sa Seigneurie Perek, Ambassadeur du Très Saint auprès du Sénat Verougue.

Votre seigneurie,

Je suis Jolasne de Solfon, cousine par alliance du Baron Albrecht III de Damufar, sur l'île de Borêne.

Il y a seize mois de cela, mon époux, Ugy de Solfon, a été fait prisonnier lors d'une escarmouche entre soldats verougues et une escouade de l'armée des neuf baronnies. Je le sais vivant et très probablement prisonnier sur Verrou, car je sais que les soldats verougues, bien que nos adversaires, sont hommes d'honneur et n'essaieraient pas d'attenter à la vie d'un cousin du baron de Damufar.

Revenant d'un pèlerinage sur Bénie-Ile, l'Unique a bien voulu me donner un peu d'espoir en me faisant rencontrer un prêtre qui a daigné me prêter une oreille attentive. Ce saint homme m'a parlé en termes très élogieux de votre seigneurie et m'a assuré qu'elle ferait tout ce qui est possible pour m'aider.

Je viens donc à genoux implorer sa seigneurie de bien vouloir intercéder auprès de l'administration verougue afin de connaître les conditions de la libération de mon époux bien aimé. Ma famille n'est

pas riche mais, à force d'efforts, je suis parvenue à réunir la somme de cinq mille pièces d'or.

Il va de soi que si vous accédiez à ma demande, je jure sur ma foi de faire don à votre temple de la moitié des récoltes de nos domaines pour le reste de ma vie.

Pour faciliter nos échanges, je me suis installée dans la ville de Beauxmats, loin de l'agitation qui règne en mon pays natal

Je supplie votre seigneurie de faire le nécessaire, m'agenouille très respectueusement devant elle et prie sans relâche,

Jolasne de Solfon,

Aux bons soins de maître Hugolf, Auberge du Canard d'Or, Beauxmats.

Ugy de Solfon avait été effectivement prisonnier des verougues puis livré à Kirondo. Celui-ci l'avait, dans un de ses accès de folie furieuse et sous mes yeux, étranglé de ses mains il y a quatre mois tout en laissant croire à tous qu'il était encore vivant. Je savais qu'il serait extrêmement difficile à Perek de connaître le nom de l'épouse de cet infortuné. Si Perek était la crapule avide que m'avait décrite Loran, il mordrait à cet hameçon taillé à la mesure de sa convoitise.

Il ne me restait qu'à attendre. Le pigeon mettrait une journée pour atteindre Verrou.

Shar Al-Shamid fit effectivement ce que je lui demandai. Je le suivis avec toute la discrétion que m'autorisait ma Magie et je le vis remettre ma lettre au marchand de courriers et en acquitter le coût sans broncher. Quelques minutes plus tard, un pigeon blanc s'envolait vers Verrou, porteur de mon bel appât.

Comme convenu, je retrouvai le Rahajidan à l'auberge. Il était en pleine conversation, sur un ton assez vif, avec la petite serveuse. Cette dernière s'éclipsa à mon arrivée, non sans m'avoir décoché un regard assassin.

« Je m'en voudrais d'interrompre le début d'une belle idylle » dis-je avec un petit sourire cruel.

« Laisse. Ces filles d'auberge sont incorrigibles. Il suffit de leur parler gentiment une ou deux fois pour qu'elles considèrent que tu leurs appartiens ! Allez, viens, le coucher de soleil n'attendra pas »

Le bateau de Shar était une petite caravelle pansue, prévue pour le transport de marchandises. Ses sept marins me saluèrent avec déférence, sans me reluquer plus qu'il n'était nécessaire. Il ne leur fallut que peu de temps pour prendre le large vers l'est. Un des marins avait en charge un brasero sur lequel il prépara une belle braise. La mer était calme. Le soleil descendait sur l'horizon et la ville haute de Beauxmats, qui se détachait sur un ciel qui paraissait en feu, était magnifique.

« C'est beau, n'est ce pas ? » Dit Shar en s'approchant de moi.

« Oui »

Nous étions à l'arrière du bateau qui avait abattu ses voiles et tanguait doucement sur une mer paisible. Le marchand s'appuya au bastingage et me regarda.

« Que traites-tu avec les Verougues ?

— La libération du mari d'une amie.

— Et le tien, où est-il ?

— Il n'est pas loin.

— Que fera t-il s'il apprend où tu étais et ce que tu faisais ce soir ?

— Rien si on en reste là.

— Et toi, tu as envie d'en rester là ?

— Pour l'instant, oui. On avait dit « Juste le coucher de soleil », me semble-t-il ?

— Viens dîner »

En mangeant ces délicieux poissons grillés, je ne pouvais que me rappeler cet instant magique, un peu plus d'un an auparavant, où Fronin m'avait aidé à manger alors que je maitrisai le vent de Magie sur l'Espadon. Assise en tailleur sur un coussin confortable, je fermai les yeux et me laissai envahir par ce souvenir délicieux. Je ne prêtai plus aucune atten-

tion aux propos de Shar et à son babil de marchand. Je percevais à nouveau, comme si Fronin avait été tout proche de moi, son amour sincère et timide, sa passion émouvante et son désir maladroit. Bien malgré moi, une larme perla dans mon œil, coula le long de ma joue et vint mourir sur mes lèvres.

« Zana ! Tu pleures ? » Dit Shar en me prenant la main.

Je gardai les yeux clos et serrai les doigts du Rahajidan. Une envie soudaine de lui dire toute la vérité me prit. Mais j'avais besoin de cet homme. En d'autres temps, ce petit jeu du chat et de la souris où je ne jouai pas le rôle du rongeur m'aurait amusée. Là, il n'en était rien. Kirondo avait anéanti en moi, peut-être pour toujours, tous les petits plaisirs futiles du badinage. Je ne pus empêcher ma voix de trembler quand je répondis.

« Ce n'est rien. Un souvenir qui vient.

— A quoi penses-tu ?

— Quelque chose qu'il est difficile de raconter.

— Si tu te laissais aller dans mes bras, je te ferai oublier tout ça » Dit-il avec un sourire que je trouvai infiniment prétentieux.

« Je ne crois pas »

Je finis mon poisson et refusai les pâtisseries dé-goulinantes de miel qu'il m'offrait. L'infusion de menthe qui suivit me rappela le village de Libreterre où le bateau qui me ramenait de Borêne accostait. Je serrai les dents pour ne pas pleurer à nouveau. L'heure de mollir n'était pas encore venue.



Il se passa douze jours avant que je ne reçoive la première lettre de Perek. Je m'ennuyai ferme et commençai à désespérer jusqu'à cet instant où un jeune serviteur de l'auberge m'apporta (sur un plateau doré) le courrier suivant :

A l'attention de Dame Jolasne de Solfon,

Dame,

Votre lettre m'a vivement ému. La guerre est une catastrophe et il est impératif que nous autres, servants en ce monde de la volonté de l'Unique, fassions tout ce qui est possible pour en réduire les terribles effets.

Soyez tout d'abord rassurée. Votre époux est vivant et en bonne santé. Je l'ai même rencontré et il a été fort ému d'entendre tous les efforts que vous déployez pour lui permettre de recouvrer la liberté.

Je ne vous cache pas, hélas, que ce sera une tâche difficile. Mais aidés par la prière, nous devrions en venir à bout.

Hélas, rencontrer toutes les personnes nécessaires à cette œuvre me prend beaucoup de temps. Comme ma tâche d'ambassadeur requiert tous mes efforts, j'ai dû requérir les services de Zorkan de Kal, un juriste extrêmement qualifié. Mes très modestes subsides ne me permettant pas d'acquitter ses honoraires, je suis contraint de vous demander de me faire parvenir, à titre d'acompte, la somme de cent Amalons d'Or par lettre de crédit à son nom par l'intermédiaire de la banque du Cygne d'Argent.

Sachez que vous avez été bien avisée de faire appel à moi,

Je prie chaque jour pour la libération de votre époux,

Bien à vous,

Perek, Ambassadeur du Très Saint auprès du Sénat Verougue.

Je me rendis aussitôt à la maison d'Aldécus Nofier qui m'accueillit avec la grande courtoisie dont il ne semblait jamais se départir. Je lui présentai la lettre que j'avais écrite à Perek, dont j'avais conservé une copie et la réponse de ce dernier, en lui faisant part de tout ce que je savais.

« Quelle audace, Néalanne ! Voici une idée fort lumineuse. Vous avez désormais les preuves que vous attendiez.

— Elles ne suffiront pas, Aldécus. Il lui sera aisé de prétendre que ce sont des faux. Je connais moi-même bien des gens capables d'écrire une telle

lettre et de reproduire la signature de ce sombre individu. Tant que je ne saurais pas où ce rat dissimule le fruit de ses vilénies, on ne me croira pas. Et je veux lui faire rendre gorge.

— Je constate qu'en matière de rouerie, les edru-lains n'ont rien à envier aux banquiers Beauxma-tiens.

— Je prends cela comme un compliment.

— C'en est un.

— Maintenant, expliquez-moi. Quelle est cette histoire de lettre de crédit ? Je dois vous avouer mon inculture en ce domaine.

— C'est fort simple. Il vous suffit de vous rendre à la banque du Cygne d'Argent et de déposer ces cent pièces d'or en indiquant qu'elles sont destinées à ce Zorkan de Kal sur Verrou. La banque va faire parvenir un pli, sans doute par pigeon, à sa succur-sale de Verrou indiquant qu'elle doit verser cette somme à ce monsieur. Et ce Zorkan, qui ne doit être qu'un prête-nom ou un quelconque créancier de ce Perek, recevra ses cent Amalons sans qu'il soit nécessaire de les faire voyager. Cela vous coû-tera sans doute deux ou trois pièces d'or de plus, c'est ainsi que la banque gagne de l'argent.

— C'est aussi simple que cela ?

— Oui.

— Qu'est ce qui m'empêche de faire partir un pli imitant celui de la banque ?

— Il vous faudrait d'abord mettre la main sur le pigeon adéquat. Et ces lettres sont soigneusement codées et protégées par plusieurs sceaux et signes secrets qui attestent de leur authenticité. N'ayez aucun espoir de ce côté. D'autres y ont pensé avant vous.

— Bon. Je n'ai d'autre choix que de me fendre de cette somme, alors.

— Je le crains. Néalanne, vous m'avez dit l'autre jour que vous étiez prête à tout pour savoir où ce Perek a son compte.

— Oui.

— Vraiment prête à tout ?

— Oui. Dites-moi plutôt ce que vous avez derrière la tête.

— Je peux vous faire rencontrer quelqu'un. Demain soir, Augder Kazarooof, un des trois frères qui dirige la banque la plus prospère de Beauxmats, donne une réception dans son palais. J'y suis invité et je peux vous faire venir avec moi. Habituellement, je ne me rends jamais à ces réceptions. Mais j'irai cette fois si vous me le demandez. Vous pourrez rencontrer quelqu'un qui sera sensible à certains arguments en votre possession.

— Ma bourse de gemmes ?

— Pas celui là.

— Alors, lequel ?

— Il est d'autres choses pour lesquels certains sont prêts aux pires folies.

— J'ai peur de comprendre. Il s'agit de moi, n'est-ce pas ? »

Il baissa les yeux avant de murmurer.

« Vous avez compris »

Je tournai la tête et contemplai une magnifique rose à la robe d'un jaune éclatant.

« Cela ne finira donc jamais.

— Rien ne vous contraint à le faire.

— Et cela marchera ?

— Cela dépend de vous. Je ne connais pas l'étendue de vos talents.

— Qui est cet homme dont vous me parlez ?

— Son nom est Derhal Loomer. Tout jeune homme, d'origine inconnue, il est entré au service de Pragdon de Bor, un des hommes les plus riches de la place. Il a su gagner rapidement sa confiance, d'une façon qui a surpris tout le monde à Beauxmats. Certains disent qu'il est sorcier, ce qui expliquerait bien des choses, en particulier pourquoi il a échappé aux dizaines de tentatives d'assassinat dont il a fait l'objet et l'art avec lequel il arrive à réunir des informations compromettantes sur qui il veut.

— S'il se met à dos tout le monde, j'ai peine à croire qu'il arrive à rester vivant.

— Il est très rusé. En particulier, il est suffisamment intelligent pour ne pas s'en prendre à certains, comme les frères Kazarooof chez qui il réside en permanence désormais. Sa dernière maison a brûlé un soir d'orage, avec tous ses serviteurs à l'intérieur. On ne lui connaît qu'une faiblesse, il aime passionnément les femmes, jusqu'à la folie. Mais il a de plus en plus de mal à trouver des maîtresses...

— Et il saura me dire ce que je veux ?

— Je le crois. Mais vous devrez jouer finement et vous aurez du mal à refuser ses avances si vous voulez obtenir quoi que ce soit de sa part. Il vous faudra être belle et infiniment séduisante ce soir là, car vous n'aurez pas d'autre occasion de le rencontrer. Il ne met plus jamais le nez hors du palais Kazarooof.

— Alors, autant courir cette chance. Informez votre ami que nous viendrons à cette réception.

— Ce n'est pas mon ami. Mais je le ferais. Et, je le redis, il vous faudra être resplendissante. Vous ne serez pas la seule jolie femme présente ce soir là.

— Qui pourrait m'aider à choisir la tenue la plus adéquate pour cette soirée ?

— Korwenn, ma gouvernante. Son goût est très sûr. Et elle parle parfaitement borênan. Je lui dis que vous viendrez la voir demain matin ?

— Pourquoi pas ?

— J'admire réellement et sincèrement votre courage. Qui vous inspire tout cela ?

— Il s'appelle Fronin et il est prisonnier des Sangrelins de Sombrevive. C'est un jeune homme intelligent doté une capacité à apprendre stupéfiante. Il est doux, profondément gentil, humain et cultivé. Il est également courageux et loyal. Mais ce qui force le plus mon admiration et l'amour profond que je lui porte, c'est sa capacité à refuser la haine, alors que sa jeunesse n'a été qu'une longue suite d'abominations. Je ne peux vous expliquer le pourquoi de chacun de mes actes et vous vous demandez pro-

bablement quelle peut être l'utilité de ma traque de fidèles de l'Unique corrompus dans la libération de ce jeune homme, mais sachez que sa libération est désormais le seul et unique but de ma vie et que je ne survivrai pas à un échec.

— Il a de a chance de vous avoir comme maîtresse »

Je souris.

« Il a toujours refusé que je sois sa maîtresse. Je suis sûr qu'il m'aime, ou au moins qu'il m'a aimée, mais il n'a jamais été mon amant. Mais là n'est pas l'important pour moi. Je veux simplement qu'il soit enfin libre et heureux.

— Et pour cela vous êtes prête à tout.

— Un risque ou une vilénie de plus ne changeront pas grand chose, Aldécus. Quand il sera libre, je lui recommanderai de vous rencontrer. Vous comprendrez alors »

Korwenn était une jeune femme pétillante et agréable. Elle m'initia rapidement aux règles de la mode de cette cité. Nous choisîmes ensemble une longue robe de soie bleu clair brodée de fils d'argent et d'or, parmi celles de l'épouse défunte d'Aldécus Nofer qui en possédait un grand nombre. J'étais légèrement plus mince que la dame mais une habile retouche résolut le problème.

« Ne serait-il pas plus simple que j'en achète une à ma taille, Korwenn ?

— Vous n'en auriez pas eu le temps, Néalanne. Une robe comme celle-ci représente plusieurs semaines de travail et les tailleurs, les jours qui précèdent une grande réception comme celle à laquelle vous allez assister, sont tous débordés de travail.

— Sire Nofer ne sera pas triste de me voir porter cette tenue ?

— Au contraire, cela lui fera plaisir. N'ayez nulle angoisse à ce sujet.

— Que vont penser les gens d'ici en me voyant arriver avec lui ?

— Je pense que bon nombre de jeunes dames qui rêvent d'épouser Aldécius seront fort déçues. Attendez-vous à être l'objet de mille persiflages.

— Je devrais y survivre.

Je ne relevai pas le fait qu'elle ait appelé son maître par son prénom.

— Il va nous falloir nous occuper de vos cheveux. Les dames d'ici, ainsi que vous l'avez peut-être remarqué, ont les cheveux beaucoup plus courts que vous.

— Si je veux me différencier de celles-ci, il est sans doute préférable que je les garde ainsi.

— Vous ne pouvez pas les laisser ainsi, tombant jusqu'au bas du dos. Cela ne se fait pas. Je vais essayer quelque chose »

Elle me soumit à la torture en les coiffant longuement avant de les réunir en un chignon savant au sommet du crâne, laissant juste filer quelques mèches dans le cou, le tout tenant en place à l'aide de deux aiguilles d'argent ornées l'une d'une émeraude, l'autre d'un saphir. La robe laissant les épaules et les bras nus. Resserrée à la taille, elle était très ample sur les jambes et masquait celles-ci. Korwenn m'expliquait qu'une dame de Beauxmats ne les montrait pas.

« C'est dommage que votre peau soit aussi halée. Les dames d'ici ne s'exposent pas au soleil. Mais cela renforcera peut-être votre côté exotique. Votre blondeur resplendira au milieu de tous ces chevelures sombres, vous pouvez en être sûre. Vous êtes très belle, Néalanne. Vous aurez un grand succès.

— Merci, Korwenn. C'est à vous que je le dois.

— Je n'ai pas fait grand chose. Essayez de faire attention à votre coiffure. Je vous maquillerai peu de temps avant que vous ne partiez.

— Est-ce absolument indispensable ? Je ne goûte guère à toutes ces crèmes et onguents.

— Ce sera très discret, rassurez-vous. Et il faudra vous parfumer »

Je remis ma robe blanche et décidai de passer l'après-midi dans le jardin. Aldécus Nofer était absent et je restai assise au milieu des fleurs, me laissant envahir par leur parfum exquis, me régaland du chant des oiseaux et du ballet des papillons.

Korwenn vint me chercher et me fit choisir un parfum parmi des dizaines de flacons. Je sélectionnai une fragrance capiteuse, certes loin de mes goûts mais qui devait plaire aux mâles vulgaires que je voulais approcher. Elle orna juste mes yeux d'une touche de khôl noir profond avant de m'accompagner jusqu'au salon où mon hôte m'attendait. Il m'examina de la tête aux pieds avec un regard d'approbation.

« Cela ira ? » Demandai-je timidement.

« Vous êtes magnifique. Derhal Loomer va ramper à vos pieds en bavant, Néalanne. Soyez néanmoins prudente, vous allez voir des choses qui ne vous plairont pas »

Il était lui même vêtu d'une toge blanche rehaussée d'un fil d'or et d'un grand manteau pourpre. Il m'aida à couvrir mes épaules d'un châle de soie blanche et nous partîmes d'un pas léger vers le palais Kazarroof.

La demeure des plus riches banquiers de Beauxmats était un prodige de faste et de splendeur. Le jardin était illuminé par de nombreuses lanternes magiques. Même les nombreux gardes, presque tous verougues, avaient revêtu des tenues d'apparat impeccables. De nombreuses tentes avaient été dressées et abritaient de somptueux buffets ou d'innombrables serviteurs servaient boissons et victuailles à une foule d'invités affamés.

Je repérai également un grand nombre de sorciers au visage peu amène et plusieurs d'entre eux me dévisagèrent avec insistance. Je le fis remarquer à Aldécus.

« Ils savent que vous êtes magicienne.

— Ils perçoivent sans doute mon don sans pouvoir pour autant connaître mon niveau de maîtrise

des arts arcanes, comme je perçois leur connaissance de la sorcellerie »

Aldécus m'accompagna jusqu'à l'entrée du palais auquel menait un escalier de marbre. Il était immense et orné de fresques représentant de nombreuses scènes de chasse. Il pouvait abriter plusieurs centaines de personnes sans qu'elles se gênent. Un serviteur, après avoir lu l'invitation que lui tendit l'homme qui m'accompagnait, annonça à voix haute et claire, couvrant le brouhaha des conversations.

« L'honorable Aldécus Nofer et Dame Jolasne de Solfon »

En un instant, je sentis tous les regards converger vers moi. Nombre de femmes me jetèrent un regard assassin alors que leurs compagnons me regardaient en souriant. Un vieil homme à l'embonpoint visible, vêtu d'une ample tenue blanche et portant une fine barbe grise s'approcha de nous et étreignit Aldécus. Le malaise de ce dernier était palpable.

« Ce cher Nofer a pu s'arracher à ses roses ! Et il nous amène le plus beau des trésors, dit-il en me regardant.

— Voici Dame Jolasne de Solfon, une amie de Borène, Kazarroof. Jolasne, je vous présente Augder Kazarroof, notre hôte de ce soir.

— Permettez » Demanda t-il à Aldécus.

Sans attendre sa réponse, il passa son bras sous le mien et m'entraîna vers le buffet le plus proche, plantant là l'infortuné Nofer.

« Je vais vous faire goûter quelque chose d'exceptionnel, chère amie. Quand Kazarroof reçoit, il sait y mettre le prix »

Il m'amena jusqu'à un serviteur qui montait la garde devant une douzaine de bouteilles. Je reconnus du vin de mon pays natal. Le valet emplit deux verres de cristal et Kazarroof vida le sien d'un trait. J'humai le mien. C'était un vin liquoreux de l'extrême est, un des ces nectars extraordinaires qu'on ne trouve que sur Libreterre. Je fermai les yeux,

trepai mes lèvres et me laissai envahir par le plaisir exquis de ce breuvage.

« C'est bon, hein ? »

Cela l'aurait été bien davantage si je n'avais pas été contrainte de le déguster en compagnie d'un pourceau.

« C'est absolument délicieux. C'est fort aimable de votre part de nous en faire profiter.

— Je le réserve aux invités qui en valent la peine. Pas question de laisser ça à n'importe quel pique-assiette »

Un sorcier s'approcha de nous et glissa quelques mots à l'oreille du banquier. Le regard de ce dernier se métamorphosa. Plissant les yeux et affichant une mine sévère, il me dit à voix basse :

« Vous êtes magicienne ?

— Oh, un très vague don qui me viendrait de ma mère. Mais je ne sais faire que quelques illusions toutes justes bonnes à amuser les petits enfants.

— Je croyais qu'on brûlait les magiciens sur Borêne.

— Pas dans les neuf baronnies. Et encore moins quand il s'agit d'une cousine proche d'un des neufs barons.

— Bon. Ne croyez pas que je m'ennuie mais il me faut me consacrer aux autres invités. Passez une bonne soirée.

— Merci de votre si délicat accueil »

Et il s'en fût, courant presque sur ses jambes courtaudes. Posant mon verre, je rejoignis Aldécus qui semblait s'ennuyer ferme dans un coin de l'immense salle.

« Je ne supporte vraiment plus ces soirées » Dit-il à voix basse.

« Je suis sincèrement désolée de vous imposer d'être présent. Mais maintenant que je suis dans la place, n'hésitez pas à vous retirer.

— Pour que Lauranna m'arrache les oreilles s'il vous arrivait quelque chose ? Attendons au moins ce cher Derhal Loomer »

Nous n'eûmes pas à attendre longtemps. Entouré de deux gardes du corps armés jusqu'aux dents, l'homme le plus haï de Beauxmats fit son entrée sous les regards venimeux de la très grande part des gens présents.

L'homme n'était pourtant guère impressionnant. De petite taille, le visage rond et dégarni, il était vêtu d'un habit noir fort peu seyant. Il contempla la foule avec un sourire amusé, trouvant visiblement très drôles les réactions que sa présence suscitait. Il s'approcha du buffet, s'empara d'un verre et, d'un claquement de doigts, fit signe à un serviteur de s'approcher. Il tendit le verre au domestique et ce dernier, après un instant d'hésitation, y trempa ses lèvres avant de le rendre à celui qui lui avait tendu.

« Que fait-il ? » Demandai-je.

« Il fait goûter tout ce qu'il mange ou boit à quelqu'un d'autre.

— Quelqu'un serait assez fou pour l'empoisonner ici ? En courant le risque de tuer des innocents ?

— Certains ici passeraient toute cette foule au fil de l'épée si cela pouvait faire disparaître Loomer.

— Et il ne craint pas les poisons à effet retardé ?

— Les poisons à effet retardé ?

— Une trouvaille de nos amis verougues. Un poison qui vous foudroie quelques heures après l'avoir absorbé. Certains disent que c'est ainsi qu'ils ont eu le comte de Lanareta.

— Je ne connaissais pas cela.

— Vous me présentez ?

— Néalanne, vous voulez ma mort ? Je ne m'approcherai de ce serpent venimeux pour rien au monde.

— Et bien, il ne me reste qu'à vous souhaiter une bonne fin de soirée, Aldécus, et de vous remercier infiniment de m'avoir amené ici »

Sans lui laisser le temps de répondre, je traversai le hall et m'approchai de ma cible. Un garde du corps s'interposa, une main sur la poignée de son épée. Je lui décochai mon sourire le plus aimable.

« Je désire juste saluer Sire Derhal Loomer »

Ce dernier me dévorait littéralement des yeux, la bouche ouverte.

« Laisse passer la dame, Krog. Pour une fois que j'ai une admiratrice... »

Le garde s'effaça et je fis une révérence, inclinant le buste suffisamment longtemps pour qu'il puisse lorgner dans mon décolleté à sa guise, ce dont il ne se privât pas.

« Je suis Jolasne de Solfon, maître Loomer. J'arrive des neuf baronnies sur Borêne pour une tractation délicate et on m'a parlé de vous en des termes infiniment flatteurs.

— Je suis bien surpris de savoir que quelqu'un puisse parler ainsi de moi en dehors de cette maison.

— Ce fût pourtant le cas.

— Et qu'attendez-vous de moi, Dame ?

— Pourrions-nous l'évoquer en un lieu plus discret ? Ce que j'ai à vous demander est si... délicat.

— Bien sûr »

Il se tut et c'est à ce moment que je me rendis compte du silence qui nous entourait. Tous les regards convergeaient vers nous. Aldécus en profita pour s'éclipser en toute discrétion. Je perçus toute l'animosité des présents envers moi. En m'adressant à ce rat, j'avais franchi une frontière qu'on ne pouvait passer impunément.

« Je crois que vous venez de vous faire un tas d'amis, Dame, dit Derhal Loomer avec un sourire narquois. Que diriez-vous de laisser tous ces jaloux et ces intrigants et de nous réfugier dans un petit salon intime ?

— Cela me paraît une excellente idée »

Il me précéda dans une petite pièce au sol couvert d'épais tapis, seulement meublée de canapés bas et d'une bibliothèque bien garnie. Les murs étaient décorés de nombreuses estampes érotiques, décrivant des pratiques qui n'auraient pas déplu à Kirondo mais qui, sur Libreterre, auraient valu à leur auteur d'être mis sur le premier bateau avec l'admonestation de ne jamais revenir sous peine de se voir amputé de ses attributs virils. Je m'efforçai de cacher mon malaise.

« Cela est très ... osé, dis-je en rougissant (Au contraire de mon pauvre Fronin, je pouvais contrôler parfaitement l'éclat de mes joues).

— Ça vous plaît ?

— Pas vraiment. Je préfère un peu plus de tendresse.

— Ce vieux cochon de Kazarroof aime ça. Venez vous asseoir » Dit-il en tapotant la place à côté de lui »

Il avait choisi le canapé le moins large et je n'eus d'autre choix que de le toucher. Il m'effleura le bras du bout de ses doigts.

« Votre peau a la douceur de la pêche.

— Si nous parlions de ce qui m'amène ?

— Parlons d'abord de vous, très chère. Nous avons toute la soirée devant nous, n'est-ce pas ?

— Bien sûr »

Il posa ses lèvres sur mon épaule et y posa un petit baiser.

« J'adore votre parfum »

En même temps, sa main se posa sur ma cuisse qu'il caressa doucement.

« On ne sent rien avec ce tissu ».

Sans me laisser le temps de répondre, il commença à remonter le bas de ma robe, heureusement gêné dans sa tentative par le fait que j'étais assise. Tant mon corps que mon esprit hurlaient NON.

« N'êtes-vous pas un peu trop entreprenant, Monsieur Loomer ?

— Vous pouvez m'appeler Derhal »souffla t-il sans cesser de me toucher. « Et cessez ce jeu imbécile, petite mijaurée. Vous savez parfaitement ce par quoi il vous faut passer si vous voulez que je daigne vous écouter. Tant que vous refuserez à moi avec ces attitudes ridicules, je ne vous prêterai pas même le début d'une oreille.

— S'il en est ainsi, montrez au moins un peu de courtoisie.

— Mais je suis courtois, très chère. Je ne vous ai pas encore arraché votre robe ni même fouettée. Levez-vous et retournez-vous.

— Mais...

— Ne protestez pas. Désirez-vous que j'appelle mes gardes ? Je suis certain qu'ils apprécieraient de participer à la fête »

Je m'exécutai. Il défit rapidement les boutons de ma robe et cette dernière tomba à mes pieds. A l'exception de mes petites chaussures de cuir, j'étais désormais totalement nue.

« Sacrée belle gosse » dit-il en se passant la langue sur les lèvres, les yeux écarquillés.

Il prit son temps, me caressant longuement de ses lèvres et de ses mains. Je dois reconnaître qu'il faisait son possible pour essayer de me donner du plaisir, en pure perte. Il me fallut un immense effort de volonté pour ne pas l'étrangler. Une fois notre union consommée, il resta nu et alluma une pipe dont l'herbe empestait.

« Vous êtes bien faite mais vous n'entendez rien à l'amour. Mais bon, j'ai vu pire. Au moins avez-vous eu la décence de ne pas pleurer.

— Etes-vous disposé à m'écouter, désormais ?

— Allez-y.

— Il s'appelle Perek. Il est ambassadeur du grand cardinal auprès du Sénat Verougue. Il a un compte ouvert quelque part dans une banque de cette ville. Je veux savoir où et combien d'or est déposé sur ce compte.

— Vous me demandez de faire quelque chose qui ne se fait pas, ici, Dame... »

Il appuyait sur ce dernier mot de façon presque insultante.

« Je ne crois pas que demander à une dame de se donner quelques minutes après l'avoir rencontrée soit quelque chose qui se fasse, Sire Loomer.

— Je ne vous ai rien demandé. C'est vous qui vous êtes déshabillée devant moi comme la première catin. Je ne voulais pas vous offenser en refusant ce que vous vouliez avec autant d'insistance.

— Comment osez-vous... »

Il rit à gorge déployée.

« Allez-y, fâchez-vous. J'adore voir les colères des hautes dames de la noblesse.

— Je ne vous donnerai pas ce plaisir. Puisque vous aimez qu'on aille droit au but, je vous écoute. Quel est le prix de cette information ?

— Où résidez-vous ?

— A l'auberge du Canard d'Or.

— Et bien, je vais vous faire économiser quelque argent. Vous allez venir résider ici pour les semaines à venir. Bien sûr, vous vous plierez à toutes mes demandes, sans exception. Vous avez ma promesse que vous y allez rapidement y prendre goût.

— C'est que... j'ai à faire en cette ville.

— Vous aurez une totale liberté d'action. Vous pourrez même faire profiter quelqu'un d'autre de votre joli corps, si le cœur vous en dit. Je ne suis pas possessif »

...et il éclata d'un rire sardonique.



« Néalanne, c'est folie. Vous, dans l'ancre de ces porcs ! Je ne peux l'imaginer.

— Aldécus, je ne crois pas avoir le choix.

— Vous serez en danger.

— Infiniment moins que quand je partageai la couche de Kirondo ou d'autres de cet acabit.

— Le palais Kazarroof grouille de sorciers. Vous ne les connaissez pas, Néalanne. Ils vont vous détruire. Je ne peux l'accepter.

— C'est vous qui m'avez suggéré de prendre contact avec ce Loomer.

— Si j'avais su que cela se passerait ainsi, je ne l'aurais pas fait, soyez-en sûre. Je m'en veux terriblement.

— Ce n'est pas nécessaire.

— On raconte en ville que certaines jeunes femmes sont mortes dans le palais. Des sévices abominables. Des excès de drogues.

— N'ayez crainte. Je suis plus retorse qu'eux et je suis solide.

— Oh non.

— Je ne suis pas solide ?

— Vous n'êtes pas plus retorse qu'eux. Votre Kirondo...

— Ce n'était pas mon Kirondo.

— Ce Kirondo était sans doute plus dangereux une arme à la main mais en matière de perfidie et de cruauté, Loomer et ses amis les Kazarroof n'ont rien à envier à personne. J'ai peur pour vous, Néalanne.

— J'ai un gardien de bonne taille, Aldécus. Et je dois vous demander encore un service.

— Tout ce que vous voudrez.

— Pouvez-vous garder ma bourse de pierres précieuses ?

— Bien sûr. Vous faites bien de me la confier. Vous pouvez être certaine qu'ils fouilleront vos affaires et ils seraient capables de vous assassiner s'ils la découvraient.

— Leur cupidité n'a donc pas de limites ?

— Non.

— Je vous laisserai également mes échanges de lettres avec Perek et d'autres documents. Ainsi que mon manteau edrulain.

— Sans souci. Et cette maison vous sera ouverte aussi souvent que nécessaire »

Au lendemain de ma première rencontre avec Loomer, j'étais venu dès le matin voir Nofer. Si je lui avais annoncé que j'avais l'intention de me jeter du haut de la falaise dans la mer, son regard n'aurait pas été plus triste.

« Il n'y pas de mots pour dire ce que m'inspire votre courage, Néalanne. Il faut voir la lumière dans vos yeux quand vous évoquez Fronin. Qui ne serait admiratif devant tout ce que vous faites ? Que ne donnerai-je pas pour qu'une dame comme vous parle de moi et agisse ainsi ?

— Vous n'avez pas besoin d'aller très loin pour cela. Votre gouvernante vous est très attachée.

— Comment le savez-vous ? Vous en a t'elle parlé ?

— Non, bien sûr. Il suffit de l'entendre prononcer votre nom pour tout comprendre.

— Elle n'est pas de mon rang.

— Foutaises, Aldécus. Elle vous aime et vous l'aimez. Peut-être est-il temps pour vous de vous consacrer un peu moins aux fleurs et un peu plus aux gens. Ce serait le plus bel hommage à rendre à votre épouse disparue.

— Vous avez peut-être raison.

— Sur ce point, assurément. Encore une autre chose, Aldécus. Je vais continuer à écrire à ce cher Perek. L'aubergiste est d'accord, moyennant quelques piécettes, pour continuer à recevoir mes lettres. Reste la question de l'envoi.

— Confiez-les moi. Je ferais le nécessaire pour que chacune soit envoyée par une personne différente et en utilisant des marchands de courriers différents.

— Sans vous, je n'aurais rien pu faire. Vous avoir à mes côtés est une bénédiction.

— Vous rencontrer est un enchantement, Néalanne.

— Aldécius, je ne suis pas de votre rang. Je suis une friponne prête à tout »

Pour la première depuis que je le connaissais, il eut un sourire joyeux et son visage s'éclaira.

« Bon, je vais aller prendre l'air de la campagne quelques heures et je retournerai chez les pourceux après »

En un geste rapide mais sans violence aucune, il me prit la main au moment où je me levai.

« Soyez prudente, Néalanne »

Je portai sa main à mes lèvres et l'embrassai tout doucement.

« Merci infiniment, Aldécius Nofer. Pour toute l'aide que vous m'apportez et pour tout le reste.

— Donnez-moi vite de vos nouvelles.

— Je reviendrai vous voir très bientôt. Et n'ayez crainte. « On » veille sur moi »

Je sortis de sa maison puis de la ville. Je marchais durant une paire d'heures le long de la mer. Quand je fus suffisamment éloignée de la ville, sans même que je l'appelle, Volfeu fût là. Je lui fis part des derniers évènements.

« Cette maison où tu vas désormais vivre est pleine de sorciers, petite magicienne. Guère puissants, plus vantards que dangereux, mais nombreux.

— Je le sais.

— Je ne m'éloignerai pas.

— Que disent les gens du grand conseil de l'ordre de tes absences ?

— Cela ne leur plaît guère. Ils ont bien essayé de me mettre un sort traceur sur la queue mais ils seront bien déçus du résultat. En ce moment, vois-tu, ils doivent me chercher du côté de Wolga, dans le grand nord. Mais ils n'ont pas besoin de moi. Les verougues ont tenté d'attaquer Libreterre il y a peu de temps avec trois malheureux bateaux et ils l'ont

amèrement regretté. Après leur défaite sur Borêne, il leur faudra du temps pour reconstituer leurs forces. La plupart de tes frères et sœurs sont revenus. Je pense qu'ils vont pouvoir se reposer pendant quelque temps. Et rappelle-toi, petite magicienne, que les tiens n'ont rien à m'ordonner.

— Je le sais bien.

— Ils s'inquiètent de ton absence. Ils te cherchent.

— Je serais surprise qu'ils me viennent me chercher ici.

— Il ne faut pas oublier qui tu portes non plus. Il te faut te reposer.

— Ne crains rien, je ne l'oublie pas.

— J'ai hâte qu'il soit là.

— J'ai hâte que Fronin et Lordel soient libres »

Je tournai les talons et retournai au palais Kazarook où un domestique m'accueillit avec une politesse glacée. Mes affaires avaient été apportées dans une chambre qui n'avait rien à envier à celle de l'auberge d'où je venais. Le domestique me désigna une toute jeune fille vêtue d'une robe blanche simple qui se tenait dans un coin, assise, silencieuse, les yeux baissés.

« C'est votre esclave personnelle. Elle parle votre langue et doit vous obéir en tout. Au moindre écart de conduite, touchez m'en un mot et elle sera fouettée. Vous ne devez manquer de rien.

— Le palais dispose-t-il d'une bibliothèque ?

— Bien sûr, Dame. Il y en a même plusieurs.

— Est-il possible d'y accéder ? »

Il fût décontenancé par ma question.

« Je vais m'informer, Dame, et je vous répondrai dès que possible.

— Où prendrai-je mes repas ?

— Mais ici, Dame. Sauf quand Maître Kazarook ou Maître Loomer vous manderont.

— Cela me va.

— Puis-je me retirer, Dame ?

— Vous le pouvez »

Il s'en fût, me laissant seule avec la petite esclave.

« Peux-tu relever les yeux, s'il te plaît ?

— Dame, il nous est interdit de regarder nos maîtresses dans les yeux.

— Et moi, je t'interdis de ne pas le faire. Comment t'appelles-tu ? »

Elle releva la tête. Elle avait de beaux yeux noisette, un visage rond qui était encore celui de l'enfance, couvert de tâches de rousseur. Ses cheveux bruns étaient réunis en deux tresses qui accentuaient son côté enfantin.

« Derlone, Dame.

— D'où viens-tu ?

— De Borêne, Dame.

— De quelle partie de Borêne ?

— L'est, Dame.

— Comment es-tu arrivée ici ?

— Les soldats m'ont capturée quand j'étais toute petite, Dame. Mon dernier maître m'a vendue à Maître Kazarroof. J'espère ne pas vous décevoir, Dame.

— Cesse d'avoir peur. Je ne te veux aucun mal. Tu n'as rien à craindre de moi.

— Oui, Dame »

On me laissai accéder à la bibliothèque du palais qui était une pièce aussi magnifique que bien pourvue. J'y trouvai quantité de livres de poésie superbes qui n'avaient sans doute jamais été ouverts dans lesquels je me plongeai avec délice. Les premiers jours, je ne vis Loomer que très rapidement et ce dernier se contenta de m'embrasser à pleine bouche avant de s'éclipser. J'avais effectivement une totale liberté de mouvement et je pouvais sortir à ma guise. Je remarquai bien sûr que j'étais suivie mais je n'eus aucune difficulté, à chaque fois, à me défaire de mon poursuivant.

Je prenais mes repas seule, servie par la petite Derlone. La nourriture était délicieuse. Bien sûr, ma chambre était régulièrement fouillée.

Perek m'avait réécrit pour me faire part de la bonne réception du premier versement.

Ma grossesse m'épuisait et je me surpris à dormir plus longtemps et à avoir plus d'appétit. Mon ventre commençait à s'arrondir délicatement. Je continuai à marcher régulièrement, restant parfois dans les jardins du palais qui étaient immenses et magnifiques.

Un jour que je m'étais assise à l'ombre d'un chêne superbe, un livre de poèmes à la main, Derhal Loomer vint vers moi. La soirée débutait à peine, le temps était doux et j'étais tout simplement bien, heureuse de la quiétude du moment présent.

« Chère amie, je ne vous ai consacré que très peu de temps depuis votre arrivée » Dit-il de sa voix mielleuse.

« Cher ami, sachez que je ne m'en offusque en rien. Je vous devine fort occupé.

— Je le suis effectivement. Mais sachez que je vais vous consacrer la nuit qui vient. Faites-vous belle, elle sera agréable »

Il n'en fût rien, bien évidemment. Quand, le matin venu, je regagnai ma chambre, j'étais emplie de honte et de dégoût. Un long bain ne me soulagea en rien. Une longue séance de méditation, assise face à la fenêtre et au soleil levant, me donna un peu de paix.

Il me fallut vivre à nouveau cette triste expérience la nuit suivante. Et au matin qui suivit celle-là, je dus me rendre à l'évidence. Il n'était pas question de subir une fois de plus ses outrages. Était-ce dû à la présence du petit être qui vivait et croissait en moi ? A ma passion subite et absolue pour ce malheureux Fronin ? Je me sentais devenir folle. Certes, j'avais par le passé subi bien pis. Mais j'en avais assez et je ne voulais plus qu'on use ainsi de moi.

Au mieux, je pensai trouver un autre moyen de piéger Perek. Au pire, j'aurais livré les preuves de sa vilénie à Loran, en encourageant ce dernier à le faire assassiner, car il ne méritait rien de plus, même si je savais que le haut dignitaire ne le ferait jamais. Toujours est-il que ce matin là, dès mon retour dans ma chambre, je fis mon bagage. Il tenait dans un grand sac que je pouvais porter sans problème. Et laissant là la pauvre Derlone médusée, je franchis la porte de cette chambre, souhaitant de tout cœur ne plus jamais y remettre les pieds.

Au moment de traverser le hall, je me trouvais face à Loomer, toujours accompagné de ses deux gardes du corps au faciès de brute.

« Où allez-vous d'un pas si vaillant, Dame Jolasne ?

— Je vous abandonne, Sire Loomer. Il n'est pas question pour moi de partager une fois de plus votre couche et de subir vos assauts.

— Et vous croyez que cela est aussi simple que cela, misérable petite catin ? Que vous pouvez vous gausser de Derhal Loomer aussi facilement ?

— Je ne me gausse pas, Loomer. Je m'en vais. Vous vous trouverez une autre que moi pour vous satisfaire.

— Je vous donne une chance, une seule. Retournez immédiatement à votre chambre et peut-être que j'oublierai votre insolence. Sinon, vous le regretterez très amèrement.

— Vos menaces ne m'impressionnent pas, Loomer »

Je passai devant lui et me dirigeai vers la porte quand le sortilège me frappa de plein fouet. Une immense douleur m'envahit, comme si des centaines de lames aiguisées m'avaient frappée. Je m'effondrai en hurlant et m'évanouis avant de toucher le sol.

Quand je me réveillai, la première chose que je perçus fût le mouvement. J'étais allongé sur le sol, sur un espace étroit. Mes mains et mes pieds étaient liés et un bâillon m'empêchait de parler et gênait

ma respiration. Une souffrance lancinante parcourait mon corps. Je levais les yeux. J'étais sur le plancher d'une petite diligence, en compagnie de Loomer et de ses deux gardes assis qui lui faisaient face.

« Je crois que notre amie se réveille, Messieurs. Juste quelques instants avant la fin de notre petit voyage »

Effectivement, la diligence s'arrêta quelques minutes après mon réveil. Les deux brutes me saisirent sous les aisselles et me trainèrent dehors. Nous étions face à la mer, tout en haut d'une falaise. A quelques pas de nous, un autel de pierre noire taché de sang surplombait les flots. Tous les arbres à portée de vue étaient morts. Le sol était complètement nu, sans la moindre herbe folle. Le mal qui émanait de cet endroit était palpable et je le ressentis au plus profond de moi. J'essayai de me débattre et d'échapper à la poigne d'acier des deux brutes en pure perte.

« Inutile de vous agiter, chère amie. Vous devriez être flattée de finir ainsi. Ce n'est pas donné à tout le monde d'être offert aux dieux anciens. Soyez persuadée qu'ils apprécieront ce présent que je leur fais à sa juste mesure ! Déshabillez-là, messieurs. Avant de l'offrir en cadeau, vous allez pouvoir profiter des charmes de dame Jolasne de Solfon »

Ils m'arrachèrent ma robe en un clin d'œil et me trainèrent sur l'autel sur lequel ils m'allongèrent. Ils me détachèrent les mains et, tandis que l'un m'immobilisait la gauche, l'autre plaqua la droite sur l'autel. Je vis Loomer placer sur ma paume dressée vers le ciel un énorme clou noir de la grosseur de mes doigts. Il le frappa là l'aide d'un maillet. Je fermai les yeux sous le choc. La douleur dépassait l'insupportable. Heureusement, ils se contentèrent de m'attacher l'autre main et les pieds à des anneaux de fer scellées à la table sacrificielle.

J'essayai désespérément de me souvenir d'un sort ou d'un charme qui aurait pu m'être utile. Mais le mal était si puissant en ce lieu qu'il réduisait ma Magie à néant.

« Allez y, les gars, j'ai déjà eu l'occasion de profiter des charmes de Madame. N'hésitez-pas à lui faire mal mais laissez-là vivante »

Un des deux vint s'allonger au dessus de moi. Je fermai les yeux. La douleur de ma main était terrible. Je sentis le poids de l'homme sur moi et, soudain, plus rien, sinon un cri de peur et de surprise mêlée.

Sans faire le moindre bruit, Volfeu avait surgi et s'était emparé du violeur qu'il emporta dans les cieux. Il fit demi-tour avec rapidité en lâchant l'homme au dessus des flots. Le second garde, en un geste dérisoire, essaya de sortir l'épée de son fourreau. Le dragon passa au dessus de lui et, d'un seul coup de griffe, lui arracha la tête du corps.

Loomer s'était reculé vers la diligence mais cette dernière, emportée par les chevaux fous de terreur, s'éloignait rapidement. Volfeu se posa et prononça un mot, un seul. Mes liens et mon bâillon se rompirent et le clou qui perçait ma main disparut.

Loomer tendit le poing vers mon gardien. Je vis une pierre noire étinceler sur un anneau qu'il portait au majeur. En un éclair, Volfeu frappa de sa patte avant droite et trancha la main qui le menaçait.

« Inutile de t'essayer de t'opposer à moi, petit rat. Tu n'es tout simplement pas de taille »

Le regard fou, les yeux écarquillés, Loomer fixait le moignon sanguinolent. L'action n'avait pas duré plus de trois ou quatre secondes. Je me relevai avec difficulté. Ma main saignait à gros bouillons. Ramassant les débris de ma robe, à l'aide de ma main intacte et de mes dents, je me fis un garrot au poignet et j'enveloppai ma paume dans un ample morceau de tissu.

Volfeu pencha sa tête immense vers moi, posant très doucement son nez sur mon épaule.

« Des sorciers guère puissants, avais-tu dit ?

— Je suis très triste d'être intervenu aussi tard, petite magicienne. J'ai perdu ta trace ce matin et je ne l'ai retrouvée qu'il n'y a quelques instants.

— Au moment où je me suis réveillée dans la diligence, je pense. Je n'ai eu que ce que je mérite, Volfeu. J'ai été présomptueuse et stupide.

— Ne te blâme pas. Que veux-tu que je fasse de celui-là ?

— Je ne sais pas, Volfeu. J'ai mal. Cet endroit est horrible. Comment un lieu pareil peut-il encore exister ?

— Personne ne s'en approche plus depuis des siècles. Il faut être un sorcier ou voué au mal pour pouvoir le faire.

— Ne peux-tu rien faire pour le détruire ?

— Cette pierre est à l'épreuve de mon feu. Seul un très grand mage pourrait la détruire »

Je regardai Loomer, toujours tétanisé et immobile.

« Peux-tu faire le nécessaire pour qu'il réponde en disant la vérité à mes questions ?

— N'est-il pas plus urgent de s'occuper de ta blessure, petite magicienne ?

— Quelques minutes, mon tout beau »

Je m'approchai de lui. La tête me tournait et je frissonnai.

« Avez-vous réussi à savoir quelque chose au sujet de Perek ? »

Il me regarda, incrédule, comme si ma question était totalement déplacée ou ridicule. Et, sans doute à sa propre surprise, il ouvrit la bouche et me répondit :

« Je n'ai rien fait, catin. Je n'en ai jamais eu l'intention. Pourquoi l'aurais-je fait ? »

Je fermai les yeux, laissant la colère m'envahir.

« Fais-en ce que tu veux, Volfeu »

Le dragon ouvrit la gueule, un flot de flammes en jaillit, grillant le sorcier comme une feuille sèche jetée dans un feu. Une odeur abominable de viande carbonisée me saisit à la gorge.

« C'est immonde ! Tu ne pouvais pas le croquer, tout simplement ?

— Je n'ai pas faim. Et je digère mal les sorciers. Qu'allons nous faire pour te soigner ?

— Peux-tu m'emmener chez Lauranna à Havre-Doux ? Je ne vois pas quoi faire d'autre. J'ai très mal, Volfeu. Ne peux-tu rien pour moi ?

— Je ne suis pas guérisseur, petite magicienne. Viens, ne perdons pas de temps »

Volfeu n'était pas sellé. Je m'installai tant bien que mal sur son cou et il s'envola. Il usa bien sûr d'un sort de déplacement instantané et nous amena à proximité d'Havredoux, dans une forêt. Là, comme dans un rêve, je le vis se transformer en humain. Il m'enveloppa d'un grand manteau blanc sorti on ne sait d'où, me prit dans ses bras et je m'évanouis à nouveau.

Chapitre X

« Tu es sûre que tu ne souffres pas ?

— Je t'assure que je ne sens rien, Lauranna. Tu as fait de l'excellent travail.

— Que s'est-il passé ?

— Tu ne le sauras pas.

— Qui est le père de l'enfant que tu portes ?

— Je te laisse le deviner.

— Qu'as-tu fait à Beauxmats ?

— Je ne m'en souviens plus.

— Qui était cet homme qui t'a amené ici pour repartir sans même que nous nous en rendions compte ?

— J'étais évanouie et je ne vois pas de qui tu parles.

— Te moques-tu de moi ?

— Oui, un peu.

— Tu pourrais au moins m'être reconnaissante.

— Mais je te suis infiniment reconnaissante, ma chère. Vraiment. Mais je ne te dirai rien de plus que tu n'aies besoin de savoir.

— Je suis l'ambassadrice de l'ordre à Havredoux. Je dois savoir ce qui se passe sur cette île.

— Et bien, pose la question à tes informateurs »

Furieuse, elle sortit de la chambre en claquant la porte. Je sortis ma main de sous les draps. La paume était toujours bandée et je parvenais à bouger légèrement les doigts. J'étais épuisée. J'avais perdu beaucoup de sang et une magicienne comme

moi, même de petit pouvoir, ne pouvait ressortir intacte d'une confrontation avec un lieu comme celui qui avait failli être celui de ma fin. Un frisson glacé me parcourut. Mourir ainsi...

La porte s'ouvrit et fit place à un homme qui me sourit.

« Firbon ! » Dis-je en lui ouvrant les bras.

Il vint vers moi, s'agenouilla et me prit dans les siens en me serrant avec tendresse. Immédiatement, je ressentis toute l'ampleur de son amitié et de sa profonde humanité se déverser en moi. Je fermai les yeux pour mieux profiter de cet instant de grâce. Firbon avait été mon amant le plus régulier. Sans jamais avoir échangé aucun serment comme le font bien des couples, y compris sur notre île, nous avons toujours été heureux de nous revoir et de faire l'amour. Il était doué et superbe, attentif à mon plaisir, doux et passionné. Il était également plein d'humour, courtois, attentionné et sensible. Si l'on m'avait demandé de choisir un époux pour la vie avant d'avoir rencontré Fronin, mon choix se serait porté vers lui sans une seconde d'hésitation.

« Mais que fais-tu là ? On m'avait dit que tu étais prisonnier des Verougues sur Verlande. T'es-tu évadé ?

— Cela n'a pas été nécessaire, ma tendre amie. Ils m'ont libéré il y a trois semaines. Garder Ledane leur suffit. Je suis en train d'organiser mon retour pour Libreterre.

— Tu as l'air en pleine forme.

— Je le suis. Ils m'ont bien traité. Ces Verougues ne sont pas comme les autres. Crois-le ou non, j'ai presque regretté de devoir les quitter. Kernak est un homme remarquable. Si tous étaient comme lui, nous pourrions vivre tranquillement sur Libreterre sans avoir à nous occuper de rien.

— Comment va la petite Ledane ?

— Elle tient le choc. Sais-tu ce qu'il y a entre elle et Fronin ?

— Oui

— Il lui manque énormément. Mais elle est courageuse et forte. Elle a trouvé une apprentie et à commencé à lui apprendre l'art de la guérison. Et toi ? »

J'hésitai un instant. Firbon était homme de confiance mais il était également un maître et je ne pouvais pas tout lui dévoiler.

« Heu, je suis un peu fatiguée.

— Ce n'est pas tout à fait ce que je te demande, mon amour.

— Je ne peux rien te dire.

— Même à moi ?

— Même à toi.

— Quelle folie es-tu en train de commettre ?

— Rien de mal, sois-en sûr.

— Lauranna m'a dit que tu es enceinte. Comment un tel miracle est-il possible ?

— Je ne sais pas.

— Moi, je le sais. J'ai appris que Volfeu a été très peu présent en Libreterre ces dernières semaines. La première fois qu'il le fait depuis la guerre de libération, en plus de trente ans.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler...

— Lodelle. Markiane. Silane. Daline. Dois-je t'en citer d'autres ?

— Qui sont-elles ? Tes dernières conquêtes ?

— Ne me prends pas pour un abruti, Néalanne ! Tu sais parfaitement de qui je veux parler.

— Oui. De magiciennes edrulaines qui ont perdu leur pouvoir.

— Et comment l'ont-elles perdu ?

— Je ne sais pas.

— Après avoir eu un enfant. Enfant qui a également disparu quelques mois après sa naissance. Et la disparation de cet enfant a précédé de quelques mois la présence d'un dragonneau supplémentaire parmi les jeunes. Arrête de faire ta pimbêche et dis-moi plutôt pourquoi tu as fait cela ? »

Je soupirai.

« Parce qu'il le fallait. J'ai besoin de Volfeu. Ce qui m'est arrivé il y a cinq jours près de Beauxmats le prouve.

— Tu n'as pas le droit de prendre un dragon à ton service exclusif »

J'explosai et ma propre colère me surprit.

« On a pas le droit de laisser Fronin et Lordel où ils sont sans rien faire ! »

Ma rage retomba aussi vite qu'elle était venue.

« Et merde ! Voilà que je n'arrive même plus à me contrôler. Il est décidément plus que temps que je passe à autre chose... » Dis-je à voix basse.

« C'est donc cela.

— Je n'ai rien dit.

— Fronin et Lordel sont au fond de la mine de Kroff. Gardés par trois cent sangrelins armés jusqu'aux dents et deux démons majeurs. Tu n'imagines quand même pas que nous n'y avons pas pensé ?

— Tu en es sûr ? Tu m'as l'air bien informé.

— Je tiens l'information de Ladorne.

— Ladorne est ici ?

— Oui.

— Dans cette maison ?

— Non. Je crois qu'elle est partie rencontrer le conseil des représentants. Ceux qui dirigent cette ville.

— Pourquoi est-elle là ?

— Officiellement pour rencontrer ces gens. En vérité pour te voir et t'interroger. Elle est inquiète... »

Je me levais brusquement. La tête me tourna aussitôt et Firbon, se dressant prestement, me soutint.

« Firbon, je ne peux pas rester ici.

— Tu n'iras pas loin dans cet état et dans cette tenue »

J'étais en effet toujours nue. Dans un coin de la petite chambre, mes petites chaussures de cuir m'attendaient patiemment mais elles étaient mon seul vêtement présent dans la pièce.

« Donne moi ta chemise, Firbon.

— Non.

— Je t'en prie, mon amour. Pour Fronin et Lordel.

— Je ne peux pas te la donner comme cela. Je ne peux pas permettre qu'on dise que je suis ton complice.

— S'il te plaît.

— Il ne faut quand même pas te faire un dessin ! Tu es magicienne, est-il besoin de te le rappeler ?

— Enlève-là d'abord. Ce sera plus facile.

— Si tu veux »

Il ôta sa chemise et m'aida à l'enfiler. Elle arrivait à mi-cuisse. Je remontai les manches. Je n'étais certes pas un modèle d'élégance et mes jambes étaient un peu trop visibles mais je respectai les règles de la plus élémentaire pudeur. Je pris Firbon dans mes bras et l'embrassai longuement. C'était absolument délicieux et un frisson merveilleux parcourut tout mon être. Il se détacha de moi et s'assit. Qu'il était beau ! Je caressai sa joue.

« Merci, mon amour.

— Prends garde à toi, Néalanne.

— Une dernière chose, Firbon. Vous savez tout depuis le début, n'est-ce pas ?

— On ne peut rien te cacher. Le grand conseil a décidé : Pas d'alliance avec les servants de l'Unique pour le moment. Ladorne avait voté pour cette alliance. Tu dois donc comprendre que te soutenir ouvertement provoquerait un sacré désordre. Si chaque edrulain commence à faire ce qu'il veut... Attends-toi néanmoins à être sévèrement punie quand tu reviendras sur Libreterre.

— Punie ?

— Tu as désobéi mais pas trahi. Tu ne subiras donc pas le sort des traîtres. Mais il y a une prison à la Tour. Le régime n'est pas des plus sévères et elle ne sert que très rarement. Tu devras sûrement y passer quelques années ou au moins quelques mois. Et devoir rendre ton manteau, bien sûr, avant d'être sans doute ensuite exilée sur la côte nord ou ailleurs. File, maintenant.

— Au revoir, mon amour »

Je conjurai le sort d'endormissement. Ce fût facile étant donné qu'il ne m'opposa aucune résistance. Il s'effondra sur le matelas. Dans son sommeil, il était encore plus beau.

Je sortis par la fenêtre. Ma chambre était, comme par hasard, au rez-de-chaussée. En marchant dans les ruelles animées et gaies d'Havredoux, je souris intérieurement et me sentis envahie de joie et de paix. Les miens ne m'avaient pas trahie. Et si me donner à quelqu'un que je n'aimais pas me répugnait désormais totalement, le désir, cette magnifique pulsion de vie, ne m'avait pas abandonnée.



Cette fois-ci, Volfeu se contenta de voler calmement entre Havredoux et Beauxmats. L'été était bien là et voler était un plaisir. Le soleil brillait intensément dans un ciel sans nuage. Pour éviter les zones trop peuplées, le dragon prit la direction de l'ouest au dessus de la forêt d'Aluna, désormais peuplée par les elfes réfugiés de Sombrierive, avant de se diriger vers le sud. Il fit halte à deux reprises pour me permettre de me reposer et de trouver des fruits sauvages pour me restaurer. J'étais fatiguée comme après mon infortunée rencontre avec le crapaud-lézard et je fis une courte sieste réparatrice, allongée avec délice sur le père de mon enfant.

Le dragon me déposa à quelques minutes de marche de la porte de la ville, derrière un bosquet où il pouvait se poser sans être vu. J'approchai de l'entrée de la ville et un garde m'arrêta.

« On n'entre pas, gueuse !

— Mais je suis déjà entrée à plusieurs reprises, monsieur le garde. Je suis Jolasne de Solfon, noble borênane.

— Et moi je suis le roi de Malinche. File avant que je ne me mette en colère »

Déconfite, je retournai vers Volfeu et lui fis part de la situation.

« Peux-tu lancer un sort de déplacement immédiat sur moi ?

— Non. Tu te retrouverai n'importe où dans la ville. Peut-être dans une maison. Peut-être même dans un mur et tu mourrais immédiatement. Il y a un autre moyen plus simple et infiniment moins dangereux. Je vais te rendre invisible et silencieuse.

— Tu peux faire ça ?

— Bien sûr ! Te moques-tu de moi, petite magicienne ?

— Mais le premier sorcier venu va s'en rendre compte.

— Pas si c'est moi qui lance le sort.

— Combien de temps fera t-il effet ?

— Au moins une heure.

— Mais, Volfeu, voilà la solution à tous mes problèmes ! Il me suffit de suivre Perek et de voir dans quel endroit il se rend pour tout savoir de lui.

— Bien sûr.

— Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt, bougre de dragon abruti !

— Me l'as-tu demandé ?

— Je t'ai dit que je voulais savoir où ce serpent de Perek planque son or. J'ai donc subi tout ce que m'a fait Loomer pour rien !

— Pas pour rien. Ce rat ne nuira plus à personne.

— Ça me fait une belle jambe. Et surtout une belle main ! Et ce sort, est-il possible de faire le

nécessaire pour le stocker dans un objet afin de le lancer plus tard ?

— Oui. Cela s'appelle un objet enchanté. Tu as pourtant été à l'école, petite magicienne. Tu devrais savoir tout cela.

— Combien de temps te faut-il pour préparer ces objets ?

— Un ou deux jours. Et il me faut du calme que je n'ai pas ici. Je dois donc retourner sur Libreterre et en revenir. Deux jours de voyage. Je te demanderai donc de rester en sécurité pendant quatre jours.

— Pourquoi ne pas gagner du temps en usant de Magie pour te déplacer, Volfeu ?

— Car j'aurais besoin de tout mon pouvoir pour faire ce que tu veux. Et que rien ne presse. Resteras-tu ici ?

— J'irai chez Aldécus Nofer.

— Excellente idée. Et surtout n'en bouge pas.

— Promis.

— Dans l'immédiat, tu dois entrer dans cette ville. Alors, assieds-toi, sois calme et ne fais plus un geste »

La conjuration du sort lui prit quelques instants. Puis il s'envola, prenant la direction du sud-est. Je passai sous le nez du garde et entrai dans Beaux-mats au moment où une pluie torrentielle survint. Devant la porte du jardin d'Aldécus, de l'autre côté de la rue, mal cachés devant une porte cochère, deux hommes semblaient veiller. La porte était fermée à clé mais ne me résista pas plus de quelques secondes. Je l'ouvrais légèrement, me glissai rapidement dans le jardin et la refermai derrière moi. J'espérai que ma rapidité à agir et la pluie torrentielle qui gênait la vue les empêcheraient de se rendre compte de quelque chose. J'aperçus de la lumière au rez-de-chaussée, sans doute dans le salon de réception. La porte de la maison n'était pas close et j'entrai. Je dégoulinai d'eau et, à l'endroit où je me tenais immobile, tendant l'oreille, une petite flaque se forma rapidement à mes pieds. J'avancai

vers le salon. Là, assis tendrement l'un face à l'autre, les mains jointes, Aldécus et Korwenn échangeaient des mots doux. Je ressortis de la pièce, me rendit visible et frappai à la porte.

« Oui ? » Fit la voix d'Aldécus

« C'est moi » Répondis-je d'une petite voix.

Ils se levèrent en même temps. Un grand soulagement se lisait sur leurs visages.

« Néalanne ! » Firent-ils de concert.

« Vous êtes vivante ! » Dit Aldécus

« Mais vous êtes toute trempée ! Et vous êtes blessée » Dit Korwenn. « Venez vous approcher du feu, vous devez avoir très froid. Et qu'avez-vous fait de vos robes ?

— Derhal Loomer a disparu, Néalanne. Le savez-vous ? » Reprit Aldécus.

Ils me firent asseoir près du feu. Korwenn s'agenouilla à mes pieds et m'ôta mes chaussures. Aldécus s'empara d'un plaid sur un fauteuil et en couvrit délicatement mes épaules.

« Quel bonheur de vous voir saine et sauve ! Nous redoutions le pire. Où étiez-vous durant ces six jours ?

— J'étais à Havredoux. Mais peut-être est-il nécessaire de commencer depuis le début. Vous aviez raison, Aldécus, quand vous disiez redouter le pire. Non pas à propos de la perfidie de Loomer et des Kazarooft, mais au sujet du danger que je courais. La rumeur disait vrai, Loomer était un sorcier de la pire engeance. Il a essayé de me sacrifier aux dieux anciens.

— Et alors ?

— Il est presque parvenu. Ma main droite en porte le témoignage. Heureusement, quelqu'un est intervenu et a occis Loomer et ses deux gardes.

— Loomer est mort ?

— Autant qu'on peut l'être, Aldécus.

— Mais c'est la meilleure nouvelle qu'on ait entendu dans cette maison depuis la guérison de ma

filles ! Néalanne, la moitié de Beauxmats va chanter vos louanges si cela s'apprend !

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie que cela s'ébruite. Avez-vous repéré les deux hommes qui surveillent la porte de votre jardin donnant sur la rue ?

— Oui. Des sbires de Kazarooft. Je ne peux pas les chasser.

— Aldécus, je vais être contrainte de vous demander l'hospitalité. Je dois rester cachée pendant au moins quatre jours et je ne vois pas d'autre endroit où le faire dans cette ville.

— Aussi longtemps que vous le désirerez, Néalanne. Ce sera une joie et un honneur.

— Vous êtes le plus fidèle des amis, Aldécus

— Je ne peux rien refuser à quelqu'un qui m'apporte la nouvelle de la mort de ce serpent.

— Je n'y suis pour pas grand chose.

— Et qui est le valeureux qui a envoyé ce monstre en enfer ? Un edrulain ?

— Pas tout à fait. Un de nos alliés précieux.

— Que ne donnerai-je pour l'êtreindre en frère ! S'il veut revendiquer son exploit, il sera riche demain.

— Je crois que les richesses de ce bas-monde ne l'intéressent guère. Mais soyez sûr qu'il sera récompensé un jour d'une façon qui le comblera » Dis-je en me caressant discrètement le ventre.

« Vous revoir est une grande joie, Néalanne. Si cela n'était pas aussi inconvenant de ma part, je vous embrasserais volontiers.

— Ne vous gênez surtout pas pour moi »

Il s'exécuta en déposant une petite bise sur ma joue. Korwenn nous regardait de façon bienveillante, visiblement ravie de voir l'homme qu'elle aimait heureux.

« Je vais m'occuper de faire préparer votre chambre. Et peut-être apprécierez-vous un bon bain chaud avant de dormir ?

— Avec plaisir, Korwenn.

— Je reviens tout de suite »

Elle sortit de la pièce sous le regard attendri d'Aldécus.

« Mais dites-moi, Néalanne, comment êtes-vous entrée ? Je n'ai pas entendu la cloche et j'ai demandé que la porte soit close tous les soirs.

— Elle l'était. Mais il faut un peu plus qu'une simple serrure pour m'arrêter. Je suis désolée, Aldécus, mais il me fallait être discrète. Rassurez-vous, j'ai refermé derrière moi.

— Ne vous excusez pas, Néalanne. Vous avez bien fait »

Je défis la bande de ma main et la jetai dans le feu. Comme je m'y attendais, la blessure était parfaitement saine mais la cicatrice était abominablement laide. Toute ma paume était d'une affreuse couleur noire et ma main était déformée comme celle d'une vieille sorcière.

« Cela doit être très douloureux.

— Absolument pas, Aldécus. Lauranna a fait le nécessaire pour que cela ne le soit pas. Mais je crains qu'il ne me faille porter une mitaine à cette main pendant quelque temps »

Nous nous tîmes un long moment. Puis la gouvernante entra et annonça que la chambre et le bain étaient prêts. Je la suivis à l'étage dans une chambre simple dotée d'un bon lit recouvert d'un édredon de plumes. Dans un coin, un grand baquet rempli d'eau chaude m'attendait...



A l'attention de Dame Jolasne de Solfon,

Dame,

Je suis fort heureux de vous apprendre que la libération de votre cher époux n'a jamais été aussi proche. Dans quelques semaines, je prendrai le bateau et pourrai vous rencontrer dans la ville libre de Francité, à l'est de Borène, pour prendre posses-

sion de la rançon. Sitôt celle-ci remise aux autorités verougues, votre mari sera un homme libre.

Malgré mon insistance et toute l'habileté de négociateur de Zorkan de Kal, je suis néanmoins au regret de vous informer qu'elle a été fixée à la somme de 5700 pièces d'or. J'espère très vivement que vous pourrez disposer de cette somme.

J'attends avec impatience votre accord pour cette transaction.

Je suis comblé que mes prières aient été entendues,

Bien à vous,

Perek, Ambassadeur du Très Saint auprès du Sénat Verougue.

Ma réponse ne tarda pas.

A l'attention de sa Seigneurie Perek, Ambassadeur du Très Saint auprès du Sénat Verougue

Votre Seigneurie,

Votre dernière lettre a été une immense joie au milieu de l'océan de malheur dans lequel je me débats depuis plusieurs mois.

En vendant mes derniers bijoux qui étaient dans ma famille depuis six générations, je suis parvenue à réunir la somme nécessaire. Je vous donne donc mon accord pour la transaction évoquée dans votre dernier courrier.

Soyez béni entre tous.

Je remercie du fond du cœur votre Seigneurie, m'agenouille très respectueusement devant elle et prie sans relâche,

Jolasne de Solfon,

Aux bons soins de maître Hugolf, Auberge du Canard d'Or, Beauxmats.

Pendant cet échange de courriers, Volfeu était revenu de Libreterre où il avait fort bien travaillé. Il me fit parvenir cinq petites billes de verre que je découvris sur ma table de nuit au réveil. Pour avoir déjà usé de ce type d'enchantement, je savais qu'il suffisait d'en briser une dans mes mains pour deve-

nir totalement invisible, silencieuse et inodore. Je décidai d'évaluer la puissance du sortilège et pus ainsi entrer à ma guise dans la banque Kazarooof, consulter les livres de comptes par dessus l'épaule des caissiers et même suivre un riche marchand lors d'un entretien avec un des frères banquiers. Les sbires de Kazarooof montaient toujours la garde devant la maison d'Aldécus et cela m'importunait.

Je me procurai une belle dague et pénétrai à nouveau dans la banque Kazarooof, suivant Augder à l'heure de son arrivée. J'entrai ainsi à sa suite dans son bureau, passant entre les deux sorciers qui montaient la garde dans le couloir. Une fois la porte refermée, je lâchai sur le vieux banquier un puissant sort d'endormissement préparé durant la nuit et il sombra dans un profond sommeil. Je l'attachai sur son fauteuil, le bâillonnai, m'assis en tailleur sur son bureau face à lui et, d'un claquement de doigts, le réveillai. Ses yeux écarquillés témoignèrent de sa peur quand il me vit. J'avais revêtu mon manteau edrulain et jouais négligemment avec la dague.

« Bonjour, Augder Kazarooof.

— ...

— Je crois savoir que vous me cherchez. Comme vous êtes trop impoli pour m'envoyer une invitation en bonne et due forme, je suis contrainte de venir jusqu'à vous. Vous voulez sans doute savoir ce que ce scorpion de Loomer est devenu ? »

Il hocha la tête.

« Il est mort, Kazarooof. Grillé par mon dragon comme un vulgaire fêtu de paille. Nous autres, edrulains, n'aimons guère qu'on essaie de nous sacrifier sur un autel consacré aux dieux maudits. Si vous allez là il a l'habitude de faire subir ce sort à d'autres infortunées, je ne doute pas que vous trouviez son corps. Maintenant, il m'appartient de décider ce que je vais faire de vous. J'hésite. Soit je vous plante cette dague dans le cœur, soit je vous laisse en vie. Je veux bien croire, dans ma très grande magnanimité, que vous ne saviez rien des convictions religieuses de votre invité »

Il approuva avec empressement.

« Ne vous moquez pas de moi, Kazarroof. Quelqu'un comme vous ne s'allie pas à un Loomer sans savoir tout de lui. Mais pour le moment, je vous propose de faire la paix entre nous autres et votre famille. Oubliez-moi, Kazarroof. Laissez ce pauvre Nofer tranquille. Il n'a pas d'autre choix que de m'aider. Demandez à vos imbéciles de gardes de le laisser et de me laisser tranquille. Dans le cas contraire, si moi ou un de mes alliés devaient être importunés par vos gens, je peux vous assurer qu'il ne restera plus un seul Kazarroof vivant à la fin de cette année et que leur mort sera tellement abominable qu'elle fera frémir les pires sorciers jusqu'au fin fond des Folandes. A l'échelle de notre ordre, je ne suis qu'une toute petite magicienne de rien du tout. Et pourtant, je suis en face de vous et vous êtes totalement à ma merci. Je suis passé au travers de vos ridicules défenses magiques, de vos prétendus sorciers et de vos mercenaires verougues. Imaginez un seul instant ce que pourraient faire quelques maîtres et quelques dragons. Faisons-nous la paix, Kazarroof ? »

Il acquiesça sans une seconde d'hésitation.

« Je vais vous détacher, Kazarroof. Vous allez me raccompagner à la porte de votre établissement comme vous le feriez avec un de vos fidèles et bons clients. Rassurez-vous, je vais plier mon manteau. Je ne ferais pas l'affront à mon ordre de faire croire à tous les gens présents ici que nous traitons avec des crapules de votre espèce »

Je défis son bâillon. La peur dans son regard était visible. Je le détachai, pliai mon manteau sous mon bras et lui désignai la porte du menton. Il me précéda et je passai entre les sorciers interloqués. A proximité de la porte donnant sur la rue, je le regardai et lui dit à voix basse :

« Ne me trahissez pas, Kazarroof. Vous n'avez pas idée du plaisir qui serait le mien de revenir ici et m'occuper de vous *définitivement*.

— Je ne ferais rien qui vous soit préjudiciable.

— Vous parlez avec sagesse. Peut-être, finalement, allez-vous mourir de mort naturelle.

— Peut-être serait-il possible de convenir d'un arrangement financier pour régler définitivement ce petit différend ?

— Je vous savais grossier, Kazaroorf. Ne soignez pas vulgaire de surcroît »

Puis, parlant à voix haute :

« Et bien, Sire Kazaroorf, c'est un réel plaisir de conclure un accord avec vous »

Je lui tendis la main qu'il refusa de serrer et il inclina légèrement le buste, avant de dire d'une voix glacée :

« Nous sommes au service de nos clients, Dame »



Je pris la route du port et m'achetai quelques vêtements simples mais de bonne facture. Ma grossesse était désormais visible, même si elle pouvait encore passer auprès de ceux qui ne me connaissaient pas pour un léger excès d'embonpoint et je choisis donc des tenues amples et confortables. Je pris le temps de déjeuner sur le port et revins chez Aldécius en début d'après-midi, en passant par l'auberge du Canard d'Or où une lettre de Perek m'attendait. Il me donnait rendez-vous à Francité dans trois semaines.

Les sbires de Kazaroorf avaient disparu de la rue où ils se tenaient jusque là et je m'en réjouis. Mon bluff avait donc porté ses fruits. Après le retour de Volfeu, J'avais proposé à Aldécius et Korwenn de retourner à l'auberge mais leur douce insistance et la chaleur de leur hospitalité me convainquirent de rester avec eux.

A l'aide d'Aldécius, je vendis quelques gemmes de ma bourse et déposai le fruit de la vente dans une petite banque dirigée par un de ses amis, qui me remit une lettre de créance en contrepartie du dépôt. Volfeu et moi passâmes de longs jours à

enchanter ce document afin de retrouver facilement qui le porterait. Le dragon était un mage exceptionnel et sa connaissance de la Magie ne semblait pas avoir de limite. Conjurier les sorts les plus complexes ne semblait le fatiguer en rien.

Vint le jour de mon départ pour Francité. Le voyage fût sans histoire. Volfeu n'utilisa pas cette fois-ci de sort de déplacement instantané, prétextant une envie de voler. Nous survolâmes donc l'océan puis le nord-est de Borêne avant d'arriver en vue de Francité à la nuit tombante. Je dormis contre Volfeu et, comme à chaque fois où je le fis, mon sommeil fût paisible et réparateur. Au matin, j'entrai dans la ville.

Francité était une ville qui n'avait de libre que le nom. Conquise par les verougues depuis plus de vingt ans, dirigée par un conseil fantoche totalement soumis à l'envahisseur, elle pullulait de soldats. Par chance, nombre de borênanes de cette région étaient aussi blondes que moi et je pouvais sans souci me faire passer pour l'une d'entre elles. J'avais revêtu une robe toute simple que j'avais quelque peu déchirée et salie, coiffé mes cheveux en un chignon informe et je faisais tout mon possible pour paraître triste et peu attirante. Je marchai les yeux baissés, rasant les murs. Perek m'avait donné rendez-vous dans un temple à proximité du port que je trouvai facilement. J'y entrai et aperçus deux hommes. L'un d'eux portait les attributs d'un prêtre de l'Unique et m'accueillit avec un bon sourire. Le second, un homme âgé tout de noir vêtu, grand et ascétique, me regarda en fronçant les sourcils qu'il avait fort broussailleux. Je m'en approchai.

« Bonjour, Sire. Seriez-vous Sire Perek ?

— Oui, Dame. Et vous êtes Jolasne de Solfon ?

— Oui. Je suis heureuse de vous rencontrer, votre seigneurie.

— Parlez à voix basse, je vous prie. Je n'ai aucune confiance en ce prêtre.

— Que faire, alors ?

— Il y a une petite chapelle à un quart de lieue au nord de la ville. Retrouvez-moi y ce soir à la nuit tombée. Laissez-moi maintenant »

Je me rendis immédiatement à l'endroit évoqué. C'était une sourcière idéale. La chapelle était sise dans un petit renforcement de terrain et entourée de bois. Aucune habitation n'était bâtie à proximité. L'intérieur était spartiate : un petit autel faisant face à une demi-douzaine de bancs de bois. Il n'y avait qu'une seule porte et des fenêtres minuscules ne permettant pas le passage de qui que ce soit. Je soupirai avant de retourner vers Volfeu et de lui exposer la situation.

« Tu vas te jeter tête baissée dans un piège, petite magicienne

— Pas du tout. J'ai parfaitement compris leurs intentions.

— Il n'est pas trop tard pour faire marche arrière...

— Alors que nous touchons au but ? Pas question, mon tout beau.

— Je ne veux pas que tu prennes des risques. Tu portes mon fils.

— Ça, je ne risque pas de l'oublier. Il se fait chaque jour de plus en plus présent.

— Est-ce difficile pour toi ?

— Absolument pas. Mis à part que j'ai besoin de plus de sommeil, je trouve cette sensation plutôt agréable. J'ai hâte d'en finir avec tout ces prêtres corrompus pour trouver le temps d'en profiter vraiment.

— Et où iras-tu ? Ton ami Firbon a été clair. Si tu retournes sur Libreterre, tes frères te jetteront en prison.

— Ne me protégeras-tu pas ?

— Je ne tuerai pas d'edrulains pour le faire.

— Les Folandes ne manquent pas d'endroits paisibles.

— Ils te cherchent, petite magicienne. Ils finiront par te trouver. Je ne pourrai pas te dissimuler à leurs recherches éternellement.

— N'aie crainte. J'ai une idée à ce sujet »

Le soir venu, je me rendis à la chapelle. L'endroit était calme et paisible. Nous étions au cœur de l'été et une jolie lumière provenant du soleil couchant baignait l'intérieur du petit temple. Un bouquet de fleurs fraîches avait été posé sur l'autel depuis ma venue et leur parfum était délicieux. Je posai le bâton que je m'étais taillé dans l'après-midi dans un coin obscur où il était peu probable qu'on ne le voie, m'assis face à la porte et attendit.

Il vint à l'heure de la nuit. Il ne se signa pas à son entrée et vint se placer en face de moi en restant debout, posant la lanterne qu'il portait sur le banc en face de moi.

« Sire Perek, quelle joie ! Pourrais-je un jour assez vous remercier ?

— Mes actes ne sont guidés que par la volonté de servir l'Unique, Dame.

— Quand reverrai-je mon époux ?

— Dès que les fonds seront disponibles, j'enverrai un pigeon. Vous allez pouvoir rentrer chez vous, Dame. Ce ne sera plus long maintenant. Mais nous devons faire vite. Il ne faut pas que l'on nous voit »

Je lui tendis la lettre de change. Il l'examina longuement à la lumière de sa lanterne.

« Cela me paraît parfaitement convenir.

— Sire Perek, j'espère que vous ne mettez pas en doute ma bonne foi ?

— Pas une seconde, Dame. Mais ces maudits banquiers de Beauvmats auraient pu abuser une faible et pauvre femme comme vous. Je vais donc vous laisser. Attendez quelques minutes avant de sortir. Priez notre dieu de m'avoir mis sur votre chemin.

— Laissez-moi vous dire merci, votre Seigneurie.

— Nul besoin, Dame, nul besoin »

Il ne put s'empêcher de sourire. Je souris également.

« Adieu, Dame.

— Au revoir, votre Seigneurie

— Au revoir ?

— La vie est pleine de surprises, votre seigneurie. Peut-être me donnera t-elle l'occasion de vous revoir ?

— Qui sait ? Je vous souhaite tout le bonheur possible, Dame.

— Merci mille fois, votre Seigneurie »

Et il s'en fût. Je laissai filer quelques secondes et me dirigeai vers la porte que j'ouvris. Il y avait là deux hommes, grands et forts, le crane rasé, vêtus d'habits de cuir et armés d'épées et de dagues.

« Doucement, la donzelle. Je crois qu'on a demandé d'attendre un peu, me dit le premier avec un horrible accent verougue.

— Comment osez-vous me parler ainsi. Je suis une noble de Borêne, espèce de goujat ! »

Il partit d'un grand rire sinistre et sans joie et s'approcha de moi. Je me reculai dans la chapelle et il me suivit.

« Si tu veux bien être gentille, peut-être que tu ne souffriras pas trop, la donzelle... »

Il tendit la main vers moi et je brisai une des billes magiques de Volfeu. Je disparus aussitôt à ses yeux et pris mon bâton à deux mains.

« Hé, où es-tu, la donz... Oups !!! »

Avec un plaisir sauvage et une violence dont je ne me serais jamais crue capable, je le frappai à hauteur de la tempe. Il s'effondra sur un banc qui se brisa dans sa chute. Le second porta la main à son épée et je lui assénai un coup sur le poignet. Un craquement terrible retentit. Je le touchai une deuxième fois à l'épaule avec la même force. Me déplaçant aussi vite que possible -la Magie de Volfeu me rendait totalement silencieuse-, je vins me placer dans son dos et l'atteignis une troisième fois au

genou. Sa jambe plia sous lui. En un geste dérisoire, il vint placer ses mains sur son crâne. J'assé-
nai alors deux nouveaux coups sur son flanc.

« Pitié ! »

Son cri mit fin à ma folie. Je me rendis visible.

« As-tu seulement épargné une seule fois une de
tes victimes ? De combien de morts d'innocents es-
tu responsable ? Ce cri que tu viens de pousser, ne
l'as tu jamais entendu, maudit Verougue ?

— Ne me tuez pas, je vous en supplie !

— Tais-toi »

Je jetais un regard vers son compagnon. Il ne
respirait plus. Dans ma longue vie d'aventurière et
d'edrulaine, j'avais été indirectement responsable,
du fait des nombreux complots et trahisons auxquels
j'avais participé, de la mort de dizaines et peut-être
de centaines d'hommes. Mais c'était la première fois
que je tuais de mes mains, de façon totalement
gratuite car il m'aurait été facile d'échapper à ces
deux là sans combattre.

Je fermai la porte de la chapelle derrière moi et
me dirigeai vers la ville. Il faisait nuit noire et j'aper-
çus bientôt la lanterne de Perek au loin. Il marchait
vite et je compris que je ne le rattraperai pas. Je
m'assis, fermai les yeux, calmai ma respiration sac-
cadée et les battements de mon cœur. J'ouvris les
lèvres et prononçai « Volfeu » à voix très basse.

Je ne restai pas longtemps seule car il vint à moi
rapidement.

« Tu es bouleversée, petite magicienne.

— J'ai tué un homme, Volfeu.

— Qui ?

— Un mercenaire verougue au service de Perek.
Ils étaient deux. Ils étaient là pour me tuer et m'au-
raient sans doute violée au préalable.

— Tu n'as fait que de te défendre, alors, petite
magicienne.

— Oui, bien sûr. Et eux ne faisaient que leur tra-
vail et il était légitime à leurs yeux de me tuer. Je

suis leur ennemie, après tout. Là, j'ai joué de chance, j'ai été la meilleure... »

Une première larme coula de mon œil gauche, suivie rapidement d'une deuxième.

« Cela fait soixante ans que nous sommes en guerre contre eux. Quand cela cessera t'il, Volfeu ? Ce pauvre type avait peut-être une femme, des enfants, qui le pleureront et voudront le venger demain, comme moi je venge les miens tués par je ne sais quelle folie ! Mais cela ne m'apporte rien, Volfeu ! Ni soulagement, ni joie, ni paix !

— Accepterais-tu donc de vivre dans un monde dominé par les Verougues ?

— Non, bien sûr. Mais je suis si lasse, Volfeu, de toute cette violence et de toute cette vilénie dont je suis capable.

— Il me semble entendre des gens venir, petite magicienne. Viens, il ne faut pas qu'ils nous découvrent.

— Qu'ils nous découvrent donc ! J'en ai assez de fuir et de me cacher.

— Petite Magicienne, je n'hésiterai pas à combattre ceux-là. Il y aura donc d'autres morts et celles-là n'auront aucune utilité...

— Pourquoi as-tu toujours raison ?

— Quand tu auras comme moi plus de mille ans et que tu te laisseras guider par ton esprit plutôt que par tes émotions, peut-être commenceras-tu à acquérir un peu de raison, petite magicienne »

Je montai sur son cou et il s'éloigna. Quelques secondes plus tard, nous survolâmes une patrouille de la garde munie de flambeaux que je n'avais pas vue venir. Il se posa peu après, ayant mis une demi-lieue de distance entre eux et nous. Je pleurai désormais à chaudes larmes.

« Ou dois-je t'emmener, petite magicienne ? Qui te consolera ?

— Je ne sais pas, Volfeu. J'aimerais retourner vers Lorán mais je ne me sens pas la force d'affronter tous ces imbéciles autour de lui.

— Rien de plus facile, petite Magicienne.

— Il me faut garder les deux dernières billes dont tu me fis don, Volfeu. Je ne dois pas les gaspiller pour moi.

— Nul besoin de billes. Je suis a côté de toi pour conjurer toute la Magie nécessaire... »



Il faisait chaud et lourd sur Verlande. La nuit était noire. Les servants de l'Unique avaient bâti à proximité de la côte un port et un chantier naval entouré d'un grand nombre de tentes. Volfeu m'en désigna une gardée par deux hommes.

Je me glissai sans souci parmi les sentinelles. Je sentis une Magie différente de la mienne et de celle de mon ami dragon à l'œuvre dans ce camp mais elle ne m'affecta pas ni ne révéla ma présence. J'entrai dans la tente en passant sous la toile, à l'opposé de la porte.

Je fis apparaître une minuscule lumière sur un brin de bois ramassé avant mon entrée. Loran dormait paisiblement, aussi nu que possible, allongé sur une simple couverture. Le drap avait glissé à ses pieds. Je l'en bordais comme j'eus fait avec un enfant avant de lui toucher l'épaule. Il ouvrit les yeux et s'assit rapidement, prenant garde à que le drap couvre son intimité.

« N'ayez pas peur, Loran. Je ne vous veux aucun mal.

— Néalanne ? Comment êtes-vous entrée ?

— Peu importe. J'avais grand besoin d'un ami.

— Les gardes ne vous ont pas vue ?

— Je n'étais pas visible.

— Nos prêtres m'ont dit avoir conjuré de puissants charmes de protection.

— Je ne viens pas pour vous agresser, Loran. Cette Magie de protection ne se met pas en œuvre car ce qui la sous-tend connaît mes intentions. Un peu comme si un piège ne se déclenchait que si un prédateur passait dessus et ne fonctionnait pas sur

un animal paisible. C'est très puissant, très subtil, je l'avoue.

— Il n'y a pas que Lokar qui soit source de Magie »

Je m'agenouillai près de lui et pris sa main entre les miennes. Un flot de bienveillance, semblable à celle d'un père ou d'un grand frère, totalement dépourvu de désir ou de convoitise, me submergea aussitôt. Un merveilleux sentiment de calme m'envahit et je fermai les yeux.

« Néalanne, tout va bien ?

— Faites silence, s'il vous plaît. Ce qui passe par votre main m'est infiniment plus doux que tout ce que vous pourriez me dire »

Nous restâmes ainsi un moment qui me sembla fort long. Puis j'ouvrai les yeux doucement. Il me souriait avec bonté.

« Que passe t-il donc par ma main ?

— Vous le savez bien. Pourquoi n'est ce donc pas vous qui êtes grand cardinal ?

— Vous avez approché Parrot IV ?

— Oui et ce fût fort désagréable. Ce sinistre individu n'a plus grand chose d'humain.

— Je n'en doute pas une seule seconde. Mais, hélas, trop peu des miens sont prêts à se dresser contre lui »

Je lui racontai tout ce que j'avais appris sur Parrot, Jossum et Perek. Je lui fis part également du fait que ce dernier se dirigeait vers Beauxmats où il arriverait dans sept ou huit jours.

« C'est un travail magnifique, Néalanne. Un important concile doit avoir lieu à Bénie-Ile. Ils seront présents. Jeter les preuves de leur vilénie aux yeux de Jossum et de Perek me mettra en position de force pour obtenir tout l'or dont j'ai besoin pour affréter les bateaux nécessaires.

— Il faut se débarrasser de Parrot IV.

— Je me vois mal lui planter ma lame dans le cœur, quelque soit le plaisir que j'en retirerai. Puisse l'Unique me pardonner de tenir de tels propos.

— Puisque votre dieu existe, Loran, ainsi qu'en témoigne toute cette Magie à l'œuvre autour de vous, comme l'atteste cette force intérieure qui vous anime, comment peut-il tolérer qu'un tel homme dise parler et agir en son nom dans les Follandes ?

— Qui vous dit qu'il la tolère ?

— Parrot est en vie et puissant.

— Non, puisque vous allez nous en débarrasser.

— Je n'ai rien dit de cela.

— Alors, arrêtez de le penser aussi fort quand vous tenez ma main »

J'étouffai un rire de joie.

« Et que vous dit d'autre ma main ?

— Que l'enfant que vous portez mérite que vous vous reposiez et que vous lui accordiez désormais toute votre attention. Et qu'il est urgent pour vous de trouver quelqu'un qui vous aime autant que vous le méritez et qui saura apaiser ce cœur si meurtri et cette âme qui s'est trop usée à force de se frotter à l'ignominie. Vous avez besoin de paix, Néalanne, sous peine de sombrer dans la folie.

— Ne voulez-vous donc pas être celui là ?

— Néalanne, ce n'est pas le rôle que l'Unique veut me voir jouer »

Je baissai les yeux. Le silence se fit. Sa gêne était palpable mais sa foi était plus solide qu'un roc.

« Pourquoi suis-je toujours amoureuse de ceux qui ne veulent pas de moi ?

— Vous n'êtes pas amoureuse de moi, Néalanne. Vous vous accrochez à ma main comme un naufragé attrape celle tendue par son sauveteur. Ne m'avez-vous pas parlé de ce jeune homme brillant que vous aimiez ?

— Tout comme vous, il ne m'est pas destiné.

— L'imbécile ! Me dites-vous que vous êtes en train de risquer votre vie, votre raison et votre âme pour quelqu'un qui ne vous accorde pas d'attention ?

— N'est-ce pas que vous faites tous les jours, monsieur le servent de l'Unique ? »

Il rit à son tour, se tut et regarda vers l'entrée de la tente.

« Si mes gardes m'entendent rire, ils vont penser que je suis fou.

— Quand aura lieu ce concile ?

— Dans vingt jours.

— Je vous ferai signe alors. Lâchez à la face de ce monstre de Parrot tout ce que je vous ai dit à son propos. Il n'y résistera pas.

— Je vous trouve bien optimiste.

— Je sais ce que je dis. Une dernière chose, Lorran. Lordel et Fronin sont emprisonnés dans la mine de Kroff.

— La mine de Kroff ? C'est à deux lieues de la baie de Makil. Un endroit pas plus mauvais qu'un autre pour débarquer.

— Il y a trois cents sangrelins et deux démons majeurs pour les garder.

— Deux démons ! Je n'aime pas ça...

— Volfeu vous aidera si je le lui demande.

— Volfeu ? Le dragon doré ? Je croyais qu'il refusait de quitter Libreterre.

— Il ne me le refusera pas.

— Ce sera un allié précieux. Mais que comptez-vous faire pour vos compagnons prisonniers ? Dès notre attaque, les sangrelins vont les emmener ailleurs !

— A ce moment, ils seront obligés de remonter à la surface. Ils ne pourront pas utiliser une trop grosse escorte car ils devront jeter toutes leurs forces contre vous.

— Attendez-vous au moins à qu'il y ait au moins trente. Peut-être plus.

— Ils trouveront maille à partir. Ayez confiance. Merci, Loran.

— Merci ! Mais de quoi, Néalanne ? C'est à moi de vous être infiniment reconnaissant.

— D'avoir tendu votre main à une naufragée.

— Je vous retrouverai sur Bénie-Ile. Emmenez-vous Johah de Virlombe ?

— Bien sûr. C'est un des meilleurs. Et il a toute ma confiance.

— Dites-lui de se promener sur le port tous les soirs vers sept heures. Il sera notre intermédiaire.

— N'essayez pas de me l'arracher. J'ai besoin de lui.

— J'ai déjà essayé. J'ai échoué. Il est solide.

— Vous êtes une canaille, Néalanne. La plus merveilleuse canaille des Folandes. Filez maintenant. Que l'Unique vous bénisse, mon enfant, qu'il vous protège de tous vos démons et fasse que vous trouviez la paix. Si possible loin de mes hommes car vous allez finir par m'en prendre un, séductrice ! »



« Son bateau arrive, petite magicienne. Ça va être à toi de jouer »

En revenant à Beauxmats, je décidai de ne pas m'installer dans la ville. Je savais par Volfeu que les miens me cherchaient et qu'ils ne seraient pas tous aussi bienveillants que l'avait été Firbon à Havredoux. Aussi je m'étais bâti un abri sommaire dans la forêt proche de la ville. Le dragon avait lancé tous les sorts de protection nécessaires pour éviter la venue d'éventuels passants.

L'été était magnifique. Je me laissai vivre au rythme lent de la nature et trouvai cela délicieux. Une renarde et ses renardeaux avaient élu domicile avant moi dans la petite clairière où j'avais trouvé refuge et il ne fût pas difficile, à l'aide de Magie, de les convaincre que je ne leur voulais aucun mal. Regarder les petits jouer était un ravissement dont

je ne me lassai pas. Le reste du temps, je cherchais les plantes comestibles pour me nourrir, dormais et méditais, laissant peu à peu la paix regagner mon esprit.

A l'appel de Volfeu, je me dirigeai vers le port. La caravelle, aux armes de l'Unique, accosta. Perek fût le premier à descendre et j'entrepris de le suivre. Cet imbécile marchait vite et il était difficile pour moi de ne pas le perdre. La foule entre le port et la ville était dense. Si cela me permettait d'être moins facilement repérable, c'était également une gêne pour avancer. Il prit donc de l'avance et je crus le perdre un instant. Par chance, il fût arrêté par les gardes à l'entrée de la ville. Je choisis ce moment pour me rendre invisible et le rejoindre.

Je ne fus guère surprise de le voir entrer dans la banque Kazarooft où il déclina sèchement son identité, exigeant d'être reçu par Soner Kazarooft. Soner était le plus jeune des frères, un jeune homme timide que je n'avais qu'aperçu lors de mon très bref séjour chez les banquiers. Il apparut rapidement, salua le religieux félon et, après s'être muni d'un livre de comptes que lui tendit un employé, l'invita à le suivre dans son bureau, dont il ferma soigneusement la porte à clé derrière eux. Ils s'assirent en face l'un de l'autre et Perek, d'un geste plein de mépris, tendit la lettre de change que je lui avait remise.

« 5 700 pièces d'or ? Jolie somme, Sire.

— Je n'ai que faire de vos commentaires.

— Cela porte le solde de votre compte en notre établissement à 12 742 pièces d'or.

— 12 742, dites-vous ?

— Oui.

— La demeure que nous évoquions lors de notre dernière rencontre est-elle toujours en vente ?

— Oui.

— 6 000 pièces d'or ?

— Vous avez une excellente mémoire

— Et vous m'assurez que mon nom ne figurera pas sur la transaction d'achat ?

— Lors de l'achat, on vous demandera votre nom, bien sûr. Vous pourrez alors donner n'importe quelle identité, personne ne s'avisera de vérifier.

— Et quel intérêt pouvez-vous me servir sur la somme restante ?

— Le même qu'aujourd'hui, soit entre trois et quatre cent pièces d'or par an, de quoi vous assurer une existence très confortable, même à Beauxmats. Sans toucher au capital, bien sûr, et sans considérer ce que votre connaissance de la diplomatie pourra vous faire gagner ici.

— Et pour organiser cette opération dont vous m'avez parlé ?

— Il suffit de verser dans la soupe de l'équipage du bateau qui vous ramènera le contenu d'une petite fiole qu'on vous remettra. Nos amis vous récupéreront, vous déposent quelque part sur la côte et se paient par la revente du bateau et de sa cargaison quelque part dans les Milîles. Ils vous verseront par notre intermédiaire la moitié du produit de la vente. Il vous suffira pour cela de prendre contact avec notre correspondant sur Bénie-Ile.

— Comment devrais-je m'y prendre ?

— Dites-nous simplement que vous voulez le contacter et lui le fera.

— Vous ne négligez aucune précaution.

— C'est la base de la réussite dans ce métier. Dois-je lui demander d'entrer en contact avec vous ?

— Oui.

— Vous ne le regretterez pas. Vivre à Beauxmats est très agréable, Sire »

Je me penchai au dessus de l'épaule du banquier quand il ouvrit le livre de comptes qu'il avait emmené avec lui. Le compte était ouvert au nom de Gamor à Lanareta. Ce livre puait la sorcellerie. J'avais en entrant ici l'intention de m'en emparer

mais quitter la banque en le prenant aurait sans doute signé mon arrêt de mort.

Perek avait visiblement hâte de quitter cet endroit. Sitôt le livre refermé, il se leva et, après avoir froidement salué son interlocuteur, se leva et se dirigea vers la porte. Le jeune Kazarroof se leva et l'ouvrit.

J'avais désormais toutes les pièces en main. Il était donc désormais possible pour moi de quitter Beauxmats mais je ne pouvais le faire sans dire au revoir à Aldécus et Korwenn. Je me rendis donc chez eux.

Je les trouvai sous la tonnelle. Leurs visages étaient graves et tristes.

« Que se passe t-il, mes amis ? » Leur demandai-je

« Quelqu'un est venu ce matin. Un edrulain, comme vous »

Je m'étais à peine assise mais me relevai aussitôt. Solban, un puissant magicien membre du grand conseil, apparut à mes yeux, sortant du néant à quelques pas de moi.

« Bonjour, petite sœur.

— Bonjour, grand frère.

— Tu m'as donné bien du mal pour te retrouver, Néalanne. Je ne te savais pas si douée en Magie.

— Je suis pleine de surprises.

— Je vais te demander de me suivre.

— Où comptes-tu m'emmener ?

— Sur Libreterre, évidemment. Pour y répondre de tes méfaits.

— Mes méfaits ? Je n'œuvre que pour libérer Fronin et Lordel.

— Tu prends des initiatives que tu n'as pas à prendre. Tu t'allies aux servants de l'Unique. Tu te sers de Volfeu alors que sa place est sur Libreterre.

— J'en paie le prix »dis-je en posant la main sur le ventre. « Et mon alliance n'est qu'un échange de services. Je n'ai pas engagé l'ordre en le faisant.

— Si Fronin et Lordel meurent du fait de ton action, tu en porteras la responsabilité.

— Si vous ne faites rien de plus que ce vous faites aujourd'hui, leur mort est certaine. Après que vous ayez brisé le cœur de ce pauvre Fronin en envoyant celle qu'il aimait tout droit dans une geôle verougue, je pense que vous pouvez être fiers de vous.

— Il savait les risques qu'il prenait.

— Il n'avait qu'une aspiration, disparaître dans cette opération.

— C'était son choix.

— Solban, cette conversation m'ennuie au plus haut point. Je t'ai connu sentencieux mais là, maître, tu deviens pontifiant. Pénible même. Je vais donc aller chercher mon manteau et le reste de mes affaires, embrasser Aldécius et Korwenn et aller faire de ce que j'ai à faire.

— Va chercher ce qui est à toi »

Notre conversation avait eu lieu en Libreterran. Mes hôtes nous regardaient, conscients qu'elle n'avait rien d'aimable.

« Aldécius, m'autorisez-vous à rassembler mes affaires ? Ce que j'ai à faire à Beauxmats est terminé. J'aurais apprécié de prendre le temps de vous dire au revoir et de vous remercier mais je crains que cet individu ne m'en laisse pas le temps.

— Que vous veut ce sire, Néalanne ?

— Solban est un membre du grand conseil. Un de nos chefs, en quelque sorte. Il vous a parlé ?

— Non. Il n'a rien dit. Juste qu'il vous recherchait. Avez-vous commis une faute ?

— A ses yeux, oui »

Solban s'approcha.

« Néalanne a agi sans notre accord »

Son borênan était parfait. Les langues ne sont jamais un obstacle pour un puissant mage.

« N'ayez nulle crainte. Elle sera jugée en toute impartialité. Elle n'encoure que quelques mois,

peut-être un ou deux ans de prison, mais rien de plus. Nos lois sont peu sévères.

— Elle a agi par amour » intervint Korwenn. « Et vous allez la mettre en prison ? Mais pourquoi ?

— Ce serait trop long à expliquer. Et impliquerai des révélations que je ne peux vous faire. Vous êtes un allié précieux, Aldécus Nofer, et vous n'avez rien à vous reprocher »

J'entrai dans la maison, montai à ma chambre et rassemblai rapidement mes vêtements. Quand je sortis, Korwenn s'était approchée d'Aldécus qui l'avait prise dans ses bras. La gouvernante essayai en vain de plaider ma cause.

« Vous n'avez pas le droit de l'arrêter dans cette maison ! »

Elle était visiblement émue et je la sentais prête à fondre en larmes.

« Korwenn, votre sollicitude est merveilleuse. Mais ce cher Solban est plus têtu qu'un âne même si l'animal est sans doute plus équitable et sympathique que lui.

— Tes sarcasmes ne t'aideront pas, Néalanne.

— Tu crois vraiment que tu vas m'emmener à Libreterre ?

— Tu te crois capable de m'en empêcher ?

— Moi non, Solban, mais lui, oui ! »

Le ciel s'obscurcit brusquement. Tous levèrent la tête. Volfeu était au dessus de nous, en vol stationnaire.

« N'ayez pas peur. C'est Volfeu, mon garde du corps. Aldécus, vous m'avez dit vouloir étreindre celui qui a tué Loomer. C'est l'occasion ou jamais de le faire.

— Cette bête est monstrueuse » Lâcha Korwenn au bord de l'évanouissement.

« Ce n'est pas une bête, Korwenn. C'est le plus vieux et le plus sage dragon des Folandes et il est magnifique. Il est très gentil, même si ce terme s'applique assez mal à quelqu'un comme lui. Il ne

vous fera aucun mal. Je suis désolé d'avoir été contraint de l'appeler mais Solban est assez puissant pour m'amener à Libreterre d'un claquement de doigts »

Le mage libreterran ne disait rien.

« Tu ne pourras pas toujours te cacher. Volfeu ne te protégera pas toujours. Pourquoi fais-tu cela, ami Volfeu ?

— Car elle a payé le prix. Sa cause est juste et cela m'amuse de le faire.

— Tu t'es donnée à lui ? » Me dit le vieux maître avec un regard méprisant.

« Vous allez avoir un dragon de plus à vos côtés dans quelques années, Solban. Tu devrais t'en réjouir, non ?

— Vous... vous... vous avez... vous vous êtes... »

Korween était aussi blanche qu'un linge, ses yeux étaient écarquillés et ses lèvres tremblaient.

« Pas sous la forme qu'il a actuellement, Korwenn. Rassurez-vous, c'était infiniment plus doux et agréable qu'avec Loomer. Aldécus, je suis sincèrement désolé, mais Volfeu va se poser. Certains de vos rosiers risquent de ne pas l'apprécier »

Je sortis la bourse de pierres précieuses de mon corsage.

« Quand à cela, je n'en ai plus l'usage. Utilisez-là pour de bonnes œuvres, Aldécus. J'ai confiance en vous. Partez vivre à Havredoux, vous y serez plus heureux qu'ici. Là-bas, personne ne vous reprochera d'épouser Korwenn.

— Néalanne, je ne peux accepter.

— D'épouser Korwenn ?

— Non, bien sûr » Dit-il en souriant.

« Donc il n'y a plus rien à dire de plus. Mon seul regret est qu'il est peu probable que je puisse assister à votre mariage. Mais vous savez bien que je ne sais pas me tenir en société... »

Korwenn avait repris des couleurs et regardait, comme hypnotisée, celui qu'elle chérissait. Son visage rayonnait de bonheur.

« Vous allez nous manquer, Néalanne.

— Adieu, cher Aldécus. Adieu, chère Korwenn. Soyez heureux. Un immense, un très grand merci à vous. Solban, un tout petit au revoir sera suffisant pour toi. Je sais hélas que nous allons nous retrouver plus vite que je ne le souhaite. Une dernière chose : Tu devrais t'intéresser de près aux frères Kazarroof, ils emploient des sorciers peu recommandables et sont complices de pirates des Milîles. Plutôt que de me mettre inutilement des bâtons dans les roues, tu trouveras là des adversaires à ta mesure. Avec moi, tu perds ton temps.

— Je n'en suis pas sûr. Les frères Kazarroof, dis-tu ?

— Leur banque est à deux rues d'ici. Je te ferais un rapport dès que j'aurais quelques heures devant moi. Tu vois, je reste une petite edrulaine bien obéissante. Mais ne leur envoyez pas d'espionne, ils se tiennent encore plus mal avec les dames que Kirondo. Embrasse cette chère Ladorne pour moi. Volfeu, pose-toi, mon tout beau. Mais sache que ce monsieur tient infiniment à ses fleurs et sois aussi délicat que possible.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit le dragon. Si nous voyageons ensemble par Magie, il n'y a pas de risque de te matérialiser au mauvais endroit. Solban, ne sois donc pas si courroucé. Colère et Magie font mauvais ménage... »



Il me restait une dizaine de jours avant le concile qui devait avoir lieu à Bénie-Ile. Je me rendis donc à Solker, la province verougue sur Verlande ou Ledane était tenue en otage. Je fus surpris par ce que je trouvais. Au contraire des terres borénanes aux mains des Verougues que j'avais pu parcourir, celle-ci était prospère, paisible et les gens y étaient heureux et accueillants. Je pris mes quartiers en

louant une chambre à une vieille dame adorable qui prenait un grand plaisir à répondre à mes questions. Je m'étais présentée sous ma vraie identité, masquant néanmoins le fait que j'étais libreterranne et edrulaine.

Mon hôtesse ne tarissait pas d'éloges sur le bon gouverneur Kernak et ses soldats qui étaient tous « fort bien élevés, se comportant toujours de façon très digne ». Les quelques personnes rencontrées pendant mes longues promenades me tinrent les mêmes propos et me confortèrent dans le choix qui était le mien.

Le matin du neuvième jour, je me fis donc belle. Mais là, il n'était nullement question de tricher et d'apparaître comme quelqu'un d'autre que moi. Je revêtis ma robe de soie favorite et laissai mes cheveux dénoués sur mes épaules. Je pris mon manteau edrulain plié sous mon bras et me rendit au château de Kernak. Ce dernier, une solide forteresse austère dominant la principale ville de la province, n'était qu'à quelques minutes de marche de là où j'avais élu domicile.

Arrivé en vue des portes du château, je fus heureuse de voir que les gardes étaient verlandais et non verougues. Je revêtis mon manteau et m'approchai d'eux. Ils me regardèrent avec crainte.

« Messieurs, je vous salue. Je suis Néalanne, edrulaine et je désire être reçue par Sire Kernak pour lui faire part d'une proposition de la plus haute importance »

Ils ne me firent attendre que quelques minutes. Un jeune page à l'habit impeccable vint me chercher. Je traversai la cour du château sous les regards des soldats. Je croisai un jeune officier verougue qui, à ma grande surprise, me sourit avec chaleur.

Kernak me reçut dans une petite salle à l'ameublement simple, composé d'une grande table entourée d'une paire de bancs. Un panier de fruits, un bouquet de fleurs fraîches, un autre de fleurs séchées, un cruchon et quelques gobelets en terre y étaient posés. Le gouverneur était vêtu fort simple-

ment d'une grande tunique blanche et de sandales toutes simples. Ses mains étaient dépourvues de toute bague. Son visage était typiquement verougue avec sa peau halée, son nez d'aigle et ses yeux sombres. Ses cheveux gris étaient coupés très courts à l'instar des soldats de son peuple. C'était, ainsi que je m'y attendais, un bel homme. Son salut fût courtois et il me regarda un long moment avant de prendre la parole.

« Bonjour, Dame.

— Bonjour, Sire Kernak. Je suis heureuse de vous rencontrer. Un de nos amis communs m'a dit beaucoup de bien de vous...

— Nous avons des amis communs ?

— Un dénommé Fronin »

Il eut un sourire à l'évocation de ce nom.

« J'entends beaucoup parler de ce brillant jeune homme depuis quelque temps.

— Par la petite Ledane ?

— Exactement.

— N'est-il pas temps de permettre à ces deux là d'être ensemble ?

— Les savoir loin l'un de l'autre m'attriste en effet. Venez-vous prendre sa place ?

— C'est la proposition que je m'apprêtais à vous faire.

— Il va falloir m'en dire un peu plus sur vous.

— Mon nom est Néalanne.

— Cela, je le sais déjà.

— Je suis libreterranne. J'ai trente neuf ans.

— J'ai du mal à le croire.

— C'est pourtant la vérité. Mes parents et toute ma famille ont disparu pendant ce que nous appelons la guerre de libération et je suis la fille adoptive de Ladorne que vous avez rencontré, je crois.

— Votre mère est-elle informée de votre démarche ?

— Non, mais je suis sûre qu'elle consentira à ma présence ici.

— Êtes-vous guérisseuse ?

— Hélas non. Pour être franche, je suis un tout petit peu magicienne...

— Et vous êtes prête à passer quelques années dans ces murs ? Loin des vôtres ?

— Je suis ici depuis une semaine, Sire, et je trouve la région plaisante et ses habitants fort aimables. Donc, pour répondre à votre question, je crois que oui, je suis prête à le faire. Ne s'agit-il pas de garantir la paix ?

— C'est cela. Et au delà de la paix, de montrer à votre peuple et au mien qu'edrulains et Verougues peuvent vivre ensemble. Votre sort ne sera pas celui d'une prisonnière. Vous êtes notre invitée et cette maison sera un peu la vôtre.

— C'est ainsi que je l'entends.

— Pourquoi faites-vous cela, Dame ?

— Je suis très attachée à Fronin. Le savoir malheureux loin de celle qu'il aime me brise le cœur. Je ne peux consentir à les voir séparés plus longtemps.

— C'est fort louable.

— Et je suis lasse de la guerre. J'aspire au repos. Ici, je pourrais le trouver tout en œuvrant pour la paix. Que rêver de mieux ?

— Le repos ? Parmi ceux que vous considérez probablement comme vos ennemis ?

— Fronin m'a parlé de vous, Sire Kernak. Je suis persuadé que nous arriverons à vivre ensemble et peut-être même à devenir amis.

— Je vous trouve bien optimiste...

— J'ai croisé en venant ici un jeune et bel officier. Je portais mon manteau et il a donc vu que j'étais edrulaine. Et pourtant il m'a sourie très gentiment.

— Il devait s'agir de Jokil. Il adore les jolies femmes et se moque de leur origine. Et s'il aime les conquêtes féminines, il a horreur de la guerre. Je

me suis toujours demandé ce qu'il fait dans l'armée et comment il est devenu officier.

— Il en faudrait plus à son image. Nos combats y perdraient en douleur ce qu'ils gagneraient en piquant.

— Si vous restez parmi nous, attendez-vous à l'affronter...

— S'il est adversaire courtois, c'est une perspective qui ne m'effraie pas.

— Tous mes hommes sont, chacun à leur façon, fort atypiques. Il y a ici des gens qui sauront vous faire apprécier les Verougues, Dame. C'est pour cela que je les ai choisis.

— Tout cela est fort bien. Néanmoins, il est une information fort importante dont je dois vous faire part.

Je mis la main sur mon ventre.

« J'attends un enfant qui sera probablement là au début de l'an prochain. Il ne restera que quelques mois, peut-être un an, avec moi avant de repartir dans la famille de son père.

— Vous accepterez de vous séparer de votre enfant ?

— Oui.

— Les libreterrans sont décidément des gens étonnants. Après avoir séparé l'époux et la femme, voilà que je séparerai l'enfant et la mère. Cela ne me plaît guère, Dame Néalanne.

— Il en sera ainsi.

— Je ne vois pas d'opposition à ce que votre mari vienne vous rejoindre.

— Le père de cet enfant n'est pas mon mari. Je n'ai d'ailleurs pas d'époux. Pour tout vous dire, Sire Kernak, mon cœur est à prendre »

Il sourit avant de redevenir sérieux

« Vous êtes sûre que le départ de cet enfant ne le brisera pas ?

— Absolument certaine. Cet enfant n'est pas le fruit de l'amour mais d'un ... arrangement mutuel.

Je prête mon ventre à son père et ce dernier est à mon service durant le temps de la grossesse.

— Je croyais les Libreterrans altruistes.

— Mais ils le sont, sire Kernak, ils le sont. Sachez néanmoins que le père de cet enfant est un Libreterrann très particulier. Et que là où vous voyez un accord sans doute sordide à vos yeux, je ne vois qu'un échange de bons procédés. Mais restons en là sur ce sujet. Je veux simplement votre parole sur le fait que vous laisserez partir cet enfant quand son père viendra le chercher.

— Vous l'avez »

Il se tut et me regarda un long moment, les yeux dans les yeux. Je les baissai la première avant de les relever.

« Acceptez-vous l'échange, Monsieur le gouverneur ?

— Je l'accepte.

— Merci infiniment. Me serait-il possible de voir Ledane ?

— Bien entendu. Quand désirez-vous que l'échange ait lieu ?

— Je dois repartir quelques jours. Après, je reviendrai et Ledane pourra partir.

— Comment regagnera t-elle le Logran ?

— Vous voulez dire « Libreterre » ?

— Oui.

— Le père de mon enfant se chargera de tout.

— Elle va être très heureuse.

— Pas autant que moi...



J'arrivai à Bénie-Ile quelques heures avant Loran et les siens. Revoir Johah fût un immense plaisir et, indifférente aux regards peu amènes des passants, je me jetai dans ses bras dès que je l'aperçus. A mon grand plaisir, il ne me repoussa pas.

« Néalanne, vous êtes incorrigible. Dans une heure, tout cela arrivera aux oreilles de Loran et il va être obligé de faire semblant de me rappeler mes devoirs de servant de l'Unique.

— Je suis lasse de toute cette comédie, Johah. L'heure du dernier acte a sonné et il est temps de faire tomber les masques.

— Loran m'a tout dit, Néalanne. Vous avez pris des risques insensés.

— Fronin et Lordel vont être libres, les sangrelins vont prendre une sévère correction et nous allons vous débarrasser de quelques crapules qui souillent le nom de votre dieu. Cela valait bien la peine d'affronter un sorcier et même de coucher avec lui, quelque soit le dégoût que cela m'inspire aujourd'hui »

Nous nous séparâmes et commençâmes à marcher le long du quai.

« Le concile est prévu pour demain en fin d'après-midi, Néalanne.

— Ce qui me laisse le temps d'agir.

— J'ai peur de ce que vous allez faire, Néalanne.

— Moi pas.

— Vos méthodes ne sont pas très nobles.

— Ce sont les vôtres qui sont désuètes, Johah. Et la fin importe plus que les moyens.

— Je crains que vous ayez quelques difficultés à m'en convaincre.

— Je ne vais même pas essayer. Johah, une fois le concile terminé, demandez à Loran de me rejoindre sur la plage de l'Ours, à l'est de la ville.

— Seulement si vous me promettez de nous le laisser.

— N'ayez crainte. Il est bien trop fort pour moi. Je veux juste lui dire au revoir et merci.

— Vous repartez à Libreterre ?

— Je n'y serais pas la bienvenue, pour bien des raisons qu'il serait un peu long d'expliquer maintenant. Mais j'ai trouvé un endroit paisible et magni-

fique pour les années à venir où je pourrais être heureuse, où les beaux garçons sont légion et où ils ne sont pas tenus par un serment de chasteté idiot »

Il rit à gorge déployée.

« Adieu, Johah. N'hésitez pas à retourner sur Libreterre.

— Au revoir, Néalanne. Vous rencontrer fût un plaisir.

— J'aurais aimé que vous me connûtes plutôt que de simplement me rencontrer, Johah »

Il rougit légèrement.

« Filez.

— Un petit baiser, peut-être ?

— Même pas.

— Que Lokar vous protège, espèce d'idiot vertueux.

— Que l'Unique veille sur vous, vile aguicheuse amoral »

Je m'éloignai de lui à reculons. Il souriait et son sourire était un enchantement. Puis je tournai les talons et écrasai une larme, mais c'était une larme de bonheur. Il me fallait maintenant redevenir sérieuse et attentive. Je sortis de la ville et trouvai un buisson accueillant sous lequel je pris quelque repos. A la nuit tombée, je me vêtis de braies courtes et d'une chemise sans manches. Il était hors de question de porter des vêtements amples et peu adaptés à ce que je m'apprêtais à faire. L'air était doux. Je brisai une des deux dernières billes de Volfeu et me dirigeai vers la maison de ce cher Parrot.

Les fenêtres de l'étage laissaient filtrer de la lumière. Ainsi que je m'y attendais, la porte d'entrée était solidement fermée. La rue était vide de gens. Je frappai le heurtoir avec force. Quelques secondes plus tard, le judas s'ouvrit et j'aperçus un œil féroce. Un grommellement suivit, la porte s'ouvrit pour faire place à un garde énorme. Il s'avança d'un pas dans la rue, jeta un regard à droite puis à gauche et

cracha un juron bien senti. J'entrai dans la maison et me dirigeai vers la cuisine.

A mon grand désespoir, un jeune cuisinier récurait une marmite en sifflotant. Sur le mur derrière lui, il y avait plusieurs étagères couvertes de pots en terre ou en verre. Pour ajouter à ma chance, aucun d'entre eux ne portait d'inscription. Je décidai de ne m'intéresser qu'aux plus petits et, avec d'infinies précautions, les ouvrit les uns après les autres en gardant un œil sur le marmiton qui continuait son travail. Parfois, il cessait de siffler pour pousser un bâillement. Je fus tenté à plusieurs reprises de l'endormir mais, sachant qu'il serait sévèrement puni, ne le fit pas.

Malheureusement, j'eus beau ouvrir tous les pots, je ne trouvai pas de thé. Le jeune serviteur acheva de nettoyer la marmite, la rangea dans un placard, éteignit la lanterne et se dirigea vers la porte qui donnait vers la rue. J'ouvris très légèrement la fenêtre de la cuisine, qui donnait dans une ruelle perpendiculaire à la rue principale, et le suivis dans le couloir. Le garde, toujours assis près de la porte d'entrée, lui ouvrit. Je lui emboitai le pas dans la rue. Nous étions en période de nouvelle lune et il faisait fort sombre. Je m'assis en face de la fenêtre de la cuisine et attendis.

Lutter contre le sommeil fût difficile. Je comptai mentalement, récitai des poèmes à voix très basse, pensai à Fronin, Lordel, Volfeu, Firbon, Ladorne. Je ris intérieurement en pensant au camouflet que le dragon avait infligé au vieux Solban. Malgré toutes ces pensées, je m'endormis et me réveillai quand quelqu'un entra dans la cuisine et alluma la lanterne. Je me levai en silence et poussai légèrement la fenêtre qui était restée ouverte.

Un page ouvrait à l'aide d'une petite clé un placard dans lequel j'aperçus un service à thé. Je n'hésitai pas une seconde. Un sort rapidement conjuré l'immobilisa en un instant. Je me hissai dans la cuisine, prit le pot à thé dans le placard, le sentis. Il s'agissait bien du fameux breuvage aux épices de Tanaka. J'en renversai le contenu dans le petit sac

que je portai à la ceinture et le remplaçai par la préparation que j'avais réalisé à Havredoux. Au moment de reposer le pot là où je l'avais pris, une goutte de sang tomba sur le carrelage.

J'avais conjuré un sort qui figeait le temps pour le jeune page. C'était un charme puissant que je n'avais pas préparé et qui me laissait toute liberté d'action pendant quelques dizaines de secondes. Mais je ne pouvais user d'une Magie aussi forte sans en subir moi-même les conséquences. Je sentis en effet les murs tourner et une deuxième goutte de sang tomba sur ma main. Ma vue se troublait et je me mis à trembler. Me pinçant le nez, j'enjambai l'appui de la fenêtre dont je tirai les battants derrière moi. Je m'assis sous la fenêtre, fermai les yeux et rompis mon sort. J'entendis des bruits de vaisselle, le sifflement de l'eau bouillante et les pas du page s'éloigner. Indifférente au sang qui coulait de mon nez et tachait ma chemise, je souris intérieurement et dit à voix basse en Libreterran :

« Loran, c'est à vous de jouer... »

Yordenn

Chapitre XI

Il y avait là Parrot IV, grand cardinal, Jossun, intendant de l'île, Perek, cardinal délégué auprès du sénat verougue et Sire Loran, haut dignitaire de l'ordre des servants de l'Unique, mon seigneur et maître, aux côtés duquel je tenais le rôle d'écuyer, de secrétaire particulier et de scribe. Le grand cardinal prit la parole le premier. C'est un petit homme, au profil d'aigle, connu dans toutes les Folandes pour son interprétation très stricte des textes sacrés.

« Messieurs, je vous remercie d'être présents. Sire » Dit-il en se tournant vers mon maître « Je vous suis particulièrement reconnaissant d'être venu de Verlande pour cette importante réunion. Avez-vous fait bon voyage ?

— La mer est clément en cette saison, Excellence, et il est toujours agréable de revoir Bénie-Ile et de pouvoir se recueillir en ce lieu saint.

— Avez-vous des nouvelles de Sombrevive ?

— Pas très bonnes, hélas. Je peine à réunir une flotte suffisamment importante pour amener les quinze compagnies que j'ai réunies sur Verlande. Vous comprendrez qu'il serait maladroit de débarquer en plusieurs fois. Les rapports récents parlent d'une horde d'au moins deux mille sangrelins dans le nord de l'île.

— Deux mille ! Que l'Unique ait vos valeureux en sa sainte garde !

— Nous prions tous pour cela, Excellence. Mais toutes nos prières ne serviront pas à grand chose si

je ne trouve pas rapidement du vilain or pour payer ces maudits capitaines de galères qui ne comprennent rien à notre sainte mission.

— Nous nous entretiendrons de tout cela tous les deux, Sire. Jossum n'a pas son pareil pour obtenir de nos fidèles pèlerins qu'ils contribuent à notre cause sacrée »

Jossum, un gras marchand aux doigts boudinés couverts de bagues, s'inclina avec un sourire fielleux à l'évocation de son nom. Je me demandai depuis toujours comment un tel homme avait pu gagner la confiance du grand cardinal...

« Mais l'heure n'est pas à cette question. Je veux que nous parlions de Libreterre et des edrulains. Perek a des informations importantes à nous confier qui requièrent toute notre attention. Perek, nous vous écoutons.

— Merci, excellence. Il y a trois mois de cela, trois galères verougues ont essayé de s'emparer d'un petit port situé au nord-est de Libreterre. Une seule en est revenue, avec à peine la moitié de son équipage et de nombreux blessés à son bord »

Je notai l'imperceptible sourire sur les lèvres de mon maître.

« Depuis combien d'années les Verougues essaient-ils de prendre pied à nouveau sur Libreterre ? Nous nous sommes toujours tenus à l'écart de cette guerre ! En quoi ce nouvel incident nous concerne t'il ?

— Laissez Perek achever, Sire » Dit le grand cardinal d'un ton cassant.

« Merci, Excellence. Ce qu'il y a d'étrange, pour ne pas dire effrayant, est que les galères ont été attaquées en pleine mer par des dragons.

— Je ne vois là rien de très inquiétant. Tout le monde sait qu'il y a encore des dragons sur Libreterre.

— Ceux-ci étaient montés, Sire. De la même façon que vos braves chevauchent leurs destriers. Et ils l'étaient par des edrulains ! »

Un grand silence accueillit cette phrase. Le grand cardinal le rompit en parlant d'une voix forte.

« C'est une monstruosité, une abomination sans nom. Nous ne pouvons tolérer cela. Il est temps de ramener ces gueux de libreterrans à la juste raison.

— Nous n'avons pas à nous mêler de cette guerre. Nous avons toujours évité d'intervenir dans les conflits où les deux protagonistes vénéraient celui vers lequel se tournent nos prières.

— Puis-je faire remarquer au haut dignitaire que les libreterrans ne vénèrent pas l'Unique mais ce ... Lokar ! Ce dieu impie vers lequel se tournent de plus en plus d'esprits faibles partout dans les Folandes ! » Dit Perek avec un sourire mauvais.

« Dieu impie, peut-être, mais qui a su donner à ceux qui le vénèrent suffisamment de force et de courage pour repousser la meilleure armée des Folandes hors de leur île.

— Vous en réjouissez-vous, Loran ?

— Je ne peux que déplorer que des gens en nos îles tournent leurs prières vers d'autres que notre seigneur. Quand au fait de voir repousser les Verougues, mes vœux de servant de l'Unique m'obligent à toujours dire la vérité : oui, je me réjouis que les Verougues aient été chassés du Logran.

— Comment pouvez-vous oser affirmer cela ?

— Les Verougues : des conquérants qui font commerce d'esclaves, alors qu'il est écrit « d'âmes tu ne feras commerce sans mettre la tienne en péril ». Tout leur est bon pour s'enrichir et s'enrichir encore, lever des armées pour conquérir toujours plus de colonies ! Et s'il ne fallait retenir qu'une seule chose positive de cette guerre, ce serait l'apparition des edrulains. Sans eux, que seraient devenus les elfes de Sombrevive ? C'est le sacrifice des cent edrulains à la passe des Roches Rouges qui a pu leur donner le temps d'embarquer vers Entreville. Dois-je vous rappeler, Sire Perek, qu'ils ont tenu une semaine à un contre cinquante ?

— La position stratégique de l'endroit s'y prêtait, d'après ce qu'il a été écrit. Je ne doute pas un seul instant que vos preux eussent fait de même.

— Je n'ai également aucun doute à ce sujet. Mais dois-je rappeler à vos excellences qu'il m'a fallu attendre plus de trois mois qu'elles consentent à me permettre d'embarquer mes preux vers Sombre-rive ? Et qu'il était bien trop tard quand nous sommes arrivés ! »

Le poing de Parrot IV s'abattit avec force sur la table.

« Il suffit, Loran. Vos insinuations dépassent toutes les bornes !

— Il ne s'agit en rien d'insinuations, Excellence, mais de réalités. Il m'est interdit par les règles de l'ordre de déplacer d'une île à une autre plus d'une compagnie sans l'accord de l'intégralité du grand conseil des servants de l'Unique. Grand conseil dont vous êtes membre, Excellence.

— Je n'allais pas sacrifier à la légère nos preux, Loran. Vous me semblez bien impulsif pour un haut dignitaire !

— Ma colère est légitime, Excellence. Il est écrit dans nos règles « Pour les bonnes âmes tu donneras ta vie » !

— Il ne s'agit que d'elfes, Loran. Ces ... êtres qui ne croient en rien, incapables de veiller à leurs frontières, paresseux et hédonistes. Ils n'ont pas d'âme. Ils ne savent pas se battre. Ils ne méritent pas le sacrifice d'un seul de nos vaillants servants de l'Unique, intervint Perek.

— Leurs talents sont nombreux. Leurs artisans sont habiles et leurs artistes incomparables. Ils ne savaient plus se battre, certes, mais ils réapprennent vite. Les derniers sangrelins qui ont attaqué Roc-Fer en ont fait l'amère expérience. Je suis sur que dans quelques années, ils seront à la pointe de la reconquête de Sombre-rive. J'aimerais en dire autant de vos amis verougues, Perek. Ils n'ont versé, malgré leurs immenses fortunes, que quelques fifrelins pour la reconquête de Sombre-rive. Et lors de la dernière

campagne de recrutement, combien avons-nous recruté de gens de Verrou, Monsieur Perek ?

— Je... Je l'ignore.

— Cinq : Dont deux opposants politiques dont les familles ont été massacrées, un bâtard abruti, résultat de l'union consanguine d'un sénateur et de sa fille, qui récurera les écuries jusqu'à la fin de sa vie car il est bien trop stupide pour faire quoi que ce soit d'autre et deux espions promptement démasqués que je me suis dépêché d'envoyer sur Borêne où j'espère bien les voir passer rapidement par le fil de l'épée d'un seigneur de guerre ou d'un de leurs compatriotes.

— Et combien de vos amis libreterrains, Sire ? »
Demanda fielleusement Perek

« Aucun. Et je préfère les voir devenir de bons edrulains que de mauvais servants de l'Unique. Par contre, les échanges sont fructueux avec Libreterre. Ils nous enseignent de nouvelles techniques de combat, rien n'échappe à leurs espions et nos blessés les plus graves ont été promptement remis sur pied après être passés entre les mains de leurs guérisseurs.

— Nous ne sommes pas là pour parler des Verrougues, Messieurs. Je vous rappelle que ces gens que vous appelez vos amis montent désormais des ... dragons ! »

Si un impudent avait laisser tomber culotte et posé un étron devant notre grand cardinal, ce dernier n'eut pas affiché une moue plus horrifiée.

« Des dragons, Loran, des dragons ! Ces créatures abominables tout droit sorties des neuf enfers. Que devons-nous faire ?

— Je vous écoute, Excellence.

— Vous êtes le bras armé de l'Unique, Loran.

— Ces dragons s'en sont-ils pris à des innocents ? Ont-ils attaqué des villages ? des navires marchands ? Non. Je me bats contre des menaces directes, comme les sangrelins de Sombrevive. Quelle que soit votre animosité envers ces créa-

tures, je ne risquerai mes soldats que lorsqu'ils constitueront un danger pour nos fidèles.

— Ils le seront, un jour ou l'autre.

— Ce jour là, nous serons là.

— Comment osez-vous me désobéir, Loran ? »

Les yeux du grand cardinal étaient écarquillés par la colère, ses lèvres serrées tremblaient.

« Je ne suis pas votre obligé, ni votre vassal, ni votre subordonné, Excellence. Et quand bien même le serais-je, je serais bien curieux de savoir comment il me serait possible de m'en prendre aux edrulains. Vous me voyez demander à mes preux de s'attaquer à ceux qui hier étaient à leurs côtés face aux sangrelins, face aux grandes compagnies de Borêne, face aux pirates du grand nord ?

— Vos paroles sont celles d'un traître !

— Les vôtres tournent à l'insulte, Excellence. J'attends d'un grand cardinal un peu plus de mesure »

Le grand cardinal se leva brusquement, renversant le lourd siège où il s'était assis. Le doigt brandi vers mon seigneur et maître, il fulmina :

« Loran, je vous ferais fouetter !

— Comme vous faites fouetter les pages à votre service au moindre faux pli dans vos robes ou pour un thé servi un peu trop chaud ou trop froid, Excellence ? En y prenant souvent part vous-même et en retirant le plus vif plaisir ? »

Parrot bafouilla quelques mots incompréhensibles. Son visage devint rouge, puis violet. S'appuyant à la table, il mit une main contre son cœur, aspira de l'air et s'effondra comme une masse.

Perek se leva et se précipita vers lui.

« Il ne respire plus. Loran, par l'Unique, imposez-lui les mains. Notre grand cardinal est en train de mourir !

— Je ne vois là qu'une manifestation de notre divin seigneur qui a puni Parrot de sa cruauté. Pour vous, Perek, je me contenterai de vous voir partir

vers les mines de sel de Verlande. Après, bien sur, que vous m'avez signé cette lettre de créance pour permettre à notre trésorier de retirer les quelques milliers de pièces d'or qui dorment dans un coffre de la banque des Frères Kazarook à Beauxmats. Un coffre ouvert au nom de votre frère, un pauvre épiciier de Lanareta, soit dit en passant. Car si nous sommes astreints à la pauvreté et à l'abstinence, j'en attends autant, sinon plus, d'un cardinal. Cet or pourrait bien me payer quelques affrètements entre Verlande et Sombrevive. Quand à vous, Jossun... »

Sire Loran affichait un sourire sinistre, comme celui que j'avais vu sur son visage lors de la bataille des Monts Noirs, quand nous avions su si bien mettre en déroute et occire jusqu'au dernier un fort parti sangrelin.

« Vous allez suivre ce bon Perek dans les mines où un travail physique vous allégera quelque peu, pour votre plus grand bien. Et nous remettre les pierres précieuses qui dorment dans le double fond du coffre de chêne où vous rangez votre linge sale dans le grenier de votre demeure d'été. Je vais vous faire accompagner par quelques uns de mes hommes, pour m'assurer que vous n'en oubliez pas une seule. Ne dites rien, Jossun. N'accroissez pas votre discrédit. Je serais trop heureux de passer ma fidèle épée au travers de votre bedaine. Sur ce, messieurs, je vous quitte et vous laisse avec Johah de Virlobe et Honorin de Mesline, mes fidèles lieutenants qui attendent derrière cette porte et vous accompagneront là où je vous demande d'aller. Moi, j'ai à faire... Viens, mon écuyer !

Je suivis mon maître jusqu'à sa modeste chambre à la caserne à quelques rues d'ici. Là, il se défit de son grand manteau blanc, sortit d'un coffre deux longues capes noires munies d'un ample capuchon et m'en tendit une.

« Maître, où allons nous ?

— Fais silence, jeune homme. Il est temps pour toi d'apprendre que les plus belles victoires se gagnent parfois en laissant l'épée au fourreau ! »

Nous sortîmes de la caserne par une porte dérobée et nous dirigeâmes vers la sortie nord de la ville. La porte était gardée par des frères de l'ordre qui nous laissèrent passer sans nous arrêter. Nous marchâmes une bonne heure pour atteindre une plage. Là, assise sur un rocher, une dame revêtue d'un manteau blanc superbement brodé, attestant de sa condition d'edrulaine, semblait nous attendre.

Loran fit glisser son capuchon, découvrant ainsi son visage, m'invita d'un geste à faire de même et s'approcha de la dame. Elle était blonde avec un beau visage lumineux. Elle adressa à mon maître un doux sourire, celui de quelqu'un qui retrouve un vieil ami.

« Bonsoir, Loran.

— Je suis hélas au regret de vous informer que le grand cardinal n'est plus. Il n'a pas supporté l'exposition de ses vices devant deux de ses conseillers. Son cœur était aussi fragile que vous me l'aviez dit.

— N'importe qui absorbe un mélange d'éphéline et de koselte a le cœur fragile.

— Quand à ces maudits chiens corrompus, ils n'ont même pas essayé de protester. Vos informations étaient précises, Néalanne. Le temps qu'ils élisent un nouveau grand cardinal, je vais enfin avoir les mains libres pour mener mes preux vers Sombreive.

— Je m'en réjouis.

— Si vos amis sont encore vivants, ils seront bientôt libres.

— Ils le sont. Même les sangrelins ne sont pas assez stupides pour laisser mourir un maître edrulain, pour une fois qu'ils en tiennent un prisonnier. Il vaut trop cher à leurs yeux »

La dame sourit. Elle se leva et s'approcha de moi.

« Qui est ce jeune homme, Loran ?

— Yordenn, mon écuyer. Il vient de Mina Roka »

En un geste très doux, elle me caressa la joue de son index.

« Tu es très beau, Yordenn. As-tu prononcé tes vœux ? »

Je me sentis rougir. Les yeux et le sourire de cette diablesse étaient magnifiques et semblaient me promettre mille délices que ma condition de servant de l'Unique m'interdisait même d'imaginer.

« Oui, Madame, » réussis-je à articuler tant bien que mal.

Elle leva les yeux au ciel et soupira.

« Quel gâchis ! » Dit-elle en souriant.

A son tour, mon maître éclata de rire.

« Néalanne, vous êtes décidément incorrigible !

— Oui, mon ami »

Son visage se fit soudain grave et triste. Il n'en était que plus beau.

« Vous débarquerez là où vous avez promis de le faire, Loran, n'est-ce pas ?

— Sur ma vie et sur mon honneur, je m'y engage, Néalanne.

— A bientôt peut-être, mon cher ami. Prenez soin de vous.

— Où partez-vous ?

— A Solker, sur Verlande.

— Vous ne voulez pas assister à la libération de vos amis ?

— J'aurais vraiment aimé être là mais je ne le puis. Certains des miens n'ont guère apprécié ce que j'ai fait et ils me le reprochent. Ils ont même l'intention de me jeter au fond d'une cellule s'ils me mettent la main au collet. Le fait d'être edrulain, même au sein de notre grand conseil, n'empêche pas d'être parfois idiot et borné.

— Je plaiderai votre cause.

— Merci, Loran, une fois de plus.

— Soyez assuré de ma profonde reconnaissance, Néalanne »

Elle se retourna, face aux rochers. Elle étendit les bras et, d'une voix forte, appela « Volfeu ! ».

La lune nous fût soudain masquée tandis qu'une odeur acre envahit nos narines. Une gigantesque créature, mi-oiseau, mi-reptile, surgit d'on ne sait où et se posa sur la plage. Une peur panique m'envahit. Je reculai et la poigne d'acier de mon maître se referma sur mon poignet. A mots couverts, il me souffla à l'oreille.

« Tu n'as rien à craindre tant que tu ne fais pas l'imbécile ! »

A l'endroit où son cou, plus épais qu'un chêne centenaire, rejoignait son torse, une sorte de selle était installée. La dame s'y installa. Le dragon s'envola. En quelques battements d'ailes, rapide comme un faucon, il ne fût plus qu'un point filant sur l'océan.

« Personne ne me croira jamais, dis-je, interdit.

— Et personne n'aura à le faire, jeune homme, car tu vas garder ta langue. Viens, Sombrevive nous attend ! » Dit mon maître en se retournant vers la ville.

Il se mit à marcher d'un pas rapide et je le rattrapai.

« Maître...

— Oui, Yordenn ?

— Si j'ai bien compris ce qu'a dit cette dame, Parrot est mort empoisonné.

— Disons plutôt que l'Unique a fait le nécessaire, par le biais de cette femme courageuse, pour que sa divine parole soit désormais répandue dans les Folandes par des gens dignes de ce nom.

— Il était alors légitime de l'empoisonner ?

— Légitime, non. Mérité, oui.

— Je ne comprends pas »

Sire Loran s'arrêta et me fit face.

« Yordenn, tu n'es pas devenu mon écuyer uniquement grâce à ta connaissance de l'étiquette. Tu es un bon servent. Tu te bats avec courage et habi-

lité. Ton cœur est pur. J'ai de très grandes ambitions pour toi, mon garçon, et je peux te prédire que si tu ne succombes pas à un trait sangrelin ou aux charmes d'une friponne comme l'adorable peste que tu viens de croiser, il est très probable que tu atteignes un haut rang dans notre ordre. Ecoute-moi et retiens mes paroles. Il est parfois impératif de recourir à des actions que notre condition nous interdit de réaliser. Dans ce cas, nous n'avons pas le choix : il faut savoir les faire faire par d'autres. Et c'est ce que Néalanne vient de réaliser pour nous.

— En échange de quoi ?

— De notre aide pour attaquer Sombrevive en un point précis qui contraindra les sangrelins à amener à la lumière leurs deux otages edrulains, permettant à leur amis de les sauver.

— Ne l'aurions-nous fait si elle l'avait simplement demandé ? Bien que différents de nous, les edrulains sont nos frères.

— Probablement Mais l'Unique n'a t-il point dit « Toute action courageuse et louable mérite d'être accomplie » ? Et dans ce monde cruel, il faut savoir donner mais aussi recevoir. C'est là toute la différence entre les preux et les idiots »



Le soleil se couchait. Suivant mon maître comme son ombre, je parcourais à sa suite le champ de bataille. Nous avons fait grand massacre de sangrelins et seuls quelques uns d'entre eux avaient échappé à notre furie.

Les démons n'avaient offert que peu de résistance aux épées enchantées de Sire Loran et de sa garde rapprochée et au feu du dragon doré qui avait été à nos côtés durant toute cette journée. Une fois ces deux là renvoyés dans les enfers qu'ils n'auraient jamais dû quitter, défaire les sangrelins avait été aisé. Nos charges impétueuses avaient brisé leurs rangs et balayé leur résistance.

Le haut dignitaire laissait libre cours à sa joie, félicitant nos preux. Nos pertes étaient peu sévères.

Sans perdre une minute, nous avons commencé à ériger un fort pour attendre de pied ferme les contre-attaques de nos ennemis.

Il marchait lentement, tenant sa monture épuisée par la bride. Je le suivais à quelques pas. Au cours de cette journée, j'avais tué mes deux premiers sangrelins et il m'avait chaleureusement félicité. Bien que m'étant efforcé de le suivre de près, j'étais incapable de dire combien d'ennemis étaient tombés sous sa lame de fer et de magie. Loran était devenu haut dignitaire par son charisme mais aussi par son habilité au combat.

« Maître, on vient... »

De la forêt où s'étaient enfuis les rares sangrelins qui nous avaient échappé, apparut une petite troupe. Il y avait une vingtaine d'hommes ou de créatures bipèdes. Tous portaient des manteaux blancs et verts. L'un d'entre eux, le plus grand, portait quelqu'un dans ses bras.

« N'aie crainte, vaillant écuyer. Je crois qu'il s'agit de nos amis edrulains. Portons-nous à leur rencontre et accueillons-les comme il se doit »

En nous approchant, je pus distinguer qu'il y avait parmi eux plusieurs taurins, kitlings et lou-phommes. Un des hommes était vêtu de haillons crasseux et son visage était couvert d'une barbe longue et mal taillée. Un des taurins portait un autre homme vêtu de loques sales. Une jeune femme de petite taille aux yeux vairon, habillée en homme, tenait la main de ce dernier.

« Salut à vous, frères edrulains. Avez-vous pu arracher à ces maudits sangrelins les prisonniers qu'ils détenaient ? »

Ce fût l'homme en haillons qui prit la parole.

« Bonsoir, servants. Lordel est mon nom. Bien que ma tenue ne le montre pas, maître edrulain je suis. Fronin mon ami, que porte Ronan, était des sangrelins avec moi otage. Nous sommes libres ce soir et nous vous en remercions.

— J'en suis très heureux, Maître Lordel. J'espère que notre ami Fronin n'est pas trop mal en point »

L'homme dans les bras du Taurin fit un signe à ce dernier qui le posa sur le sol avec une infinie délicatesse. Ses vêtements en loques laissaient apparaître de vilaines cicatrices sur son torse et ses épaules. La jeune femme qui le tenait par la main l'aida à se tenir debout. Elle le couvrait du regard avec un amour infini.

« Les sangrelins ne sont pas les hôtes les plus délicats qui soient, messieurs. Je suis en effet épuisé au point de ne pouvoir marcher. Rien que n'effaceront quelques semaines de repos, rassurez-vous. Je suis heureux que ce cauchemar s'achève et je vous remercie du fond du cœur de votre aide.

— Vous êtes donc Fronin ?

— Oui.

— Il vous faut savoir que votre amie Néalanne est pour beaucoup dans le fait que nous sommes ici ce soir. Elle a fait preuve d'un très grand courage et d'une habileté prodigieuse pour nous aider à rendre cette opération possible »

Le regard de Fronin se tourna vers la jeune femme qui le soutenait. Cette dernière sourit.

« Oui, je le sais. Notre dette à son égard est immense.

— J'ai ouï dire que votre grand conseil avait l'intention de la punir pour tout ce qu'elle a fait. Je compte sur vous pour lui dire que ce serait là une bien fâcheuse décision »

Une grande femme aux cheveux noirs, au teint mat et dont le visage était défiguré prit alors la parole.

« Tous ceux qui sont ici partagent votre opinion, Sire. Si notre grand conseil prenait une telle décision, je pense que nous serions nombreux à rendre nos manteaux.

— Peut-être apprécierez-vous un peu de repos, frères. Nous allons nous rendre à notre camp et vous offrir de quoi vous restaurer et soigner vos blessures »

Le taurin reprit Fronin dans ses bras. La jeune femme le tenait toujours par la main en lui souriant. Voyant mon regard quelque peu surpris par cette attitude, la dame qui avait parlé me dit à voix basse.

« Cette jeune femme est Ledane et elle est l'épouse de Fronin. Elle nous a rejoint hier avec Volfeu en provenance de Verlande. Elle est naturellement très heureuse de revoir celui qu'elle aime.

— Je croyais qu'il n'y avait plus d'edrulain sur Verlande.

— Il y en avait au moins une. Elle était l'otage des verougues et la garante de la paix. Néalanne a pris sa place, lui permettant de nous rejoindre et de participer au combat qui a vu la libération de nos frères.

— Fût-ce difficile, Dame ?

— Non. Il n'y avait que quarante sangrelins. Nous avons commencé par rendre Fronin et Lordel invisibles avant de lâcher sur eux flèches et sorts. Certains de nos camarades étaient dissimulés de l'autre côté du chemin sur lequel nous les avons attaqués. Quand les survivants ont voulu nous charger, ils ont été pris à revers par ceux-ci.

— Nous en avons juste laissé un vivant, histoire qu'il puisse raconter aux autres qu'on ne prend pas impunément des edrulains en otage »

Celui qui avait parlé était un kitling de petite taille à la voix aiguë, dont l'armure de cuir était couverte de sang séché qui n'était visiblement pas le sien.

« C'était effectivement déloyal. Quarante sangrelins contre vingt edrulains dont une moitié de maîtres. Mais il n'était pas question de prendre le moindre risque. Et ici, tout s'est bien passé ? »

C'était un louphomme immense qui venait de parler. Les servants de l'Unique n'acceptaient que des humains dans leurs rangs. Peut-être nous privions-nous ainsi de camarades valeureux.

« Le dragon doré nous a bien aidés. Les deux démons nous auraient donné du fil à retordre sans lui »

Loran et moi laissèrent les edrulains une fois dans notre camp pour continuer notre inspection de nos troupes. Quand nous les retrouvâmes à la nuit tombée, nous fûmes surpris de voir que Lordel et Fronin avaient repris figure humaine. Ils étaient tous deux rasés de frais et propres. Fronin dormait, enroulé dans un manteau edrulain, la tête posée sur la cuisse de la jeune femme qui lui caressait les cheveux avec tendresse. Le kitling et la grande dame qui m'avaient parlé étaient également là, contemplant la scène avec ravissement.

« Comment va t-il ? Demanda Loran

— Il a perdu beaucoup de forces. Grâce à ses pouvoirs de guérisseur, il a pu soigner Lordel des blessures que ce dernier a pu subir. Mais personne n'a pu le soigner, lui...

— Il s'en sortira. Ledane va veiller sur lui mieux qu'une chatte sur ses chatons » Dit le kitling.

La jeune femme au regard étrange acquiesça en souriant.

« Un de nos bateaux va amener nos blessés sur Roc-Fer dès demain. Il va de soi qu'il y a une place pour ce jeune homme et pour vous, Lordel.

— Je vais bien, servant de l'Unique. Et ici je veux rester. Quelques comptes à régler avec sangrelins.

— Nous allons tous rester avec vous. D'autres frères et sœurs, d'autres dragons vont nous rejoindre. Il est temps de mater ses maudits sangrelins comme nous l'avons fait avec les Verougues sur Borêne l'hiver dernier » Dit le louphomme.

« Je pense que cette alliance pourrait se montrer efficace » Dit Loran avec un grand sourire. « Mais ne m'avait-on pas dit que votre conseil ne voulait pas d'une alliance avec nous ?

— Nous ne sommes pas censés appliquer les mauvaises décisions de notre conseil » Dit le kitling.

« En tant que haut dignitaire, je devrais m'indigner devant cette rébellion. En tant que servant de l'Unique, je suis heureux que vous et vos dragons soient avec nous dans les semaines à venir.

— Pour revenir à notre ami Fronin et à vos blessés, il n'est peut-être pas nécessaire de les emmener sur Roc-Fer pour les soigner. La jeune Ledane ici présente est bonne guérisseuse. Farnelle est une autre guérisseuse fort habile. Ne prenez pas de risques. Les sangrelins vont vous mener la vie dure sur la mer. Vous ne devriez pas envoyer un bateau seul. Vos navires sont trop gros et trop lourds pour échapper à ceux de nos ennemis »

Fronin

Chapitre XII

Trois jours avaient passé depuis que Lordel et moi avions retrouvé la lumière du soleil et la liberté. J'avais l'impression d'avoir passé tout ce temps à dormir, ne m'éveillant que pour me nourrir et surtout étreindre mes frères et mes sœurs et embrasser ma douce Ledane. Tous étaient là : Ferlane, Étoile, Solkar, Firbon. Il ne manquait que Néalanne dont Ledane m'avait conté les exploits, depuis le sacrifice de sa Magie jusqu'à l'échange d'otages qui avait permis la libération de mon aimée, et Feu Follet qui reposait à jamais sur cette terre.

J'avais rapidement repris figure humaine, me débarrassant avec plaisir de ma barbe et de mes cheveux grouillant de vermine. Ledane avait soigné les innombrables plaies de mon corps et, plus que tout, celles de mon âme s'étaient volatilisées sous la chaleur de son sourire.

« Et peux-tu m'expliquer, tête de mule, ce qui t'a pris de te joindre à cette maudite expédition sur Sombrevive ? » Me demandait-elle ce matin là, alors que nous prenions le premier thé sous un ciel bleu magnifique.

« Je ne sais plus, Ledane. Loin de toi, je me sentais mourir.

— Et tu as décidé de venir le faire ici.

— Quitte à mourir, autant le faire en étant utile.

— Et as-tu un seul instant pensé à moi ?

— Je n'arrêtais pas d'y penser »

Étoile vint s'asseoir avec nous.

« Déjà une dispute ? Ça vaut bien la peine de prendre tous ces risques et de venir s'ennuyer en compagnie de tous ces servants de l'Unique grincheux, tiens.

— Il y en a de bien mignons pourtant » Dit Ledane avec des yeux fripons.

J'en eus le souffle coupé.

« Ledane ! Tu ne vas pas te mettre à parler comme Néalanne, tout de même !

— Ne suis-je pas un peu libreterranne, mon doux Fronin ?

— Non, tu n'es pas libreterranne. Et je te rappelle que je t'ai connu plus jalouse qu'une tigresse sur Forlame.

— Autres lieux, autres mœurs, mon très cher.

— Ces edrulaines me rendront fou » Dis-je en soupirant.

« Hola, pas de généralisation hâtive, jeune homme » Dit Étoile.

Nous rîmes tous les trois de bon cœur.

« Hé bien, on s'amuse ici » dit Firbon en nous rejoignant. « Ledane, c'est un réel plaisir de te voir enfin sourire. Fronin, Volfeu désire te parler.

— Moi ?

— Oui, toi.

— Où est-il ?

— Sur la plage. Il a demandé que tu viennes seul »

Il m'aida à me relever. Ledane me tendit ma canne. Ma cheville gauche, malgré ses bons soins, restait fragile et douloureuse. Claudiquant, je suivis le maître edrulain jusqu'à l'océan.

« Avons-nous des nouvelles de Libreterre, Firbon ?

— Pour ne rien te cacher, jeune homme, Lordel s'y est rendu la nuit dernière avec Volfeu. Il a rencontré le grand conseil. L'entrevue a été orageuse. Je crois que Solban et lui ont échangé quelques insultes. Lordel a dit que si son manteau était en-

core en sa possession, il le lui aurait jeté à la face. Mais là n'est pas le plus important. Ladorne est revenue avec lui et, avec elle, une dizaine de dragons et autant de maîtres qu'ils peuvent en porter.

— Ladorne est venue ici malgré l'opposition du grand conseil ?

— Ladorne a décidé de ne plus faire partie du grand conseil... C'est la première fois que cela arrive depuis la création de l'ordre. Or, les textes fondateurs sont précis sur ce point. Le conseil ne peut fonctionner que s'il siège à l'unanimité de ses sept membres.

— Et alors ?

— Alors, Ladorne doit être remplacée. Or, les membres du grand conseil sont désignés par l'assemblée des maîtres edrulains, qu'il faut donc réunir. Cette dernière ne peut prononcer une décision que si elle siège avec au moins la moitié de ses membres. Or, depuis cette nuit, il y en a, avec l'arrivée de ceux qui nous ont rejoint ici et depuis la libération de Lordel, exactement trente un ici, sur Sombrevive. Moffenn est quelque part dans les Milîles, Tolian est resté sur Borêne pour garder un œil sur Kirondo, Syllion, Gertuain et Korf sont sur Terra Furiosa, Lauranna est restée à Havredoux qu'elle ne doit quitter sous aucun prétexte et Flamme sur Litrun. Ce qui nous fait, professeur ?

— Trente-huit ?

— Bravo. Combien y a t-il de maîtres edrulains vivants à ce jour ?

— Heu... Quatre-vingt ?

— Un peu plus avec les trois nominations qui ont suivi la guerre sur Borêne. Quatre-vingt trois exactement. Ce qui fait qu'il en reste sur Libreterre ?

— Quarante cinq.

— Si on considère la petite dizaine éparpillés un peu partout dans l'île, y compris dans l'est lointain et en considérant que tous les dragons qui pourraient aller les chercher sont désormais ici, l'assem-

blée ne peut réunir que trente cinq personnes. Ses décisions n'ont donc aucune validité.

— Mais la décision de ne pas s'allier avec les servants de l'Unique reste valable.

— Elle signifie simplement que le grand conseil n'engagera pas l'ordre à leurs côtés. Mais chacun garde son libre-arbitre, jeune edrulain. Nos principes sont absolus sur ce point.

— Mais alors, si je vous suis bien, pourquoi Néalanne doit-elle être punie ? Elle n'a fait que suivre son libre arbitre et faire ce qu'elle jugeait bon.

— Elle a détourné Volfeu de Libreterre et Solban pense qu'elle a engagé l'ordre auprès des servants de l'Unique.

— Volfeu est libre et Loran témoignera qu'elle a agi en son nom.

— Je le sais bien.

— Solban ne doit pas être très content.

— Je crois qu'il doit être fou de rage. Il fait partie de ceux qui ont vécu la guerre de libération. Pour lui, seule la défense de Libreterre importe. Il ne comprend pas ce que nous faisons ici.

— Ne devons-nous pas combattre l'oppression partout dans les Folandes ?

— Si. Je crois simplement que Solban -et les trois autres membres du conseil qui se rangent à son avis- ont une vision un peu restrictive de ce terme. Nous voilà arrivés, jeune homme. Je vais t'attendre ici »

Volfeu était allongé sur le sable, ses ailes immenses étendues. A mon approche, il se redressa et s'assit comme l'eut fait un chat, repliant ses ailes.

« Bonjour, grand petit homme. Ainsi, c'est donc toi le jeune Fronin.

— Bonjour, Volfeu »

Il me regarda en silence, un rien amusé.

« Es-tu heureux en ce jour, grand petit homme ? Ressens-tu de la joie ?

— Oui, Volfeu. Mais je suis indigne d'être appelé ainsi.

— Celui qui est capable de justifier de grands sacrifices ne peut être que grand.

— Je n'ai rien demandé à quiconque. Si Néalanne était devant moi, j'hésiterai entre me jeter à ses pieds par gratitude ou la tancer pour tout ce qu'elle a fait...

— Ne le méritais-tu pas ?

— Ce n'est pas à moi d'en juger. Et puisque vous le savez aussi bien que moi, je crois que non. Je n'ai qu'une piètre opinion de moi, Volfeu.

— Et tu as tort, grand petit homme. Tu as survécu à la haine de l'ennemi de ton père, à celle de ton père, au mépris des Verougues, à la cruauté imbécile des sangrelins... et tu ne ressens toujours pas de haine, Fronin ?

— Non. Est-ce cela qui me fait « grand » ?

— Non. Tu es grand car tu pousses ceux qui t'aiment à de grands actes.

— Pourquoi a t-elle fait cela, Volfeu ? Elle a perdu sa Magie, elle perdra l'enfant que vous lui avez fait et elle ne peut même pas revenir vers le pays qui est le sien et qu'elle aime.

— C'est à elle de répondre, grand petit homme. Je ne le comprends pas plus que toi. Trop de sentiments humains me sont étrangers. Je suis simplement heureux d'avoir un fils. Je suis heureux que toi et le grand homme de guerre soient libres. Et je suis heureux de la défaite de ces maudits sangrelins. Et pour en revenir à Néalanne, elle reviendra sur Libreterre et elle a pleuré de joie en te sachant libre.

— Alors que je l'ai repoussée lors de notre dernière rencontre.

— Elle ne t'en garde nulle rancune, sois-en persuadé.

— Dès que je serais rétabli, j'irai la voir.

— Je t'amènerai à elle. Avant, nous devons nous amuser un peu avec les sangrelins.

— Je ne goûte guère à ce genre de jeu, Volfeu !

— Ils sont aussi méprisables que les insectes qui grouillent sous nos pieds.

— Si nous pensons cela, la guerre ne prendra jamais fin. Une fois que nous aurons écrasé leurs guerriers, irons-nous dans leurs mines passer par le fil de l'épée femmes et petits, Volfeu ?

— Je ne tuerai pas d'enfants.

— Et quand ils seront adultes, ils deviendront vos ennemis, Volfeu.

— N'as-tu jamais pensé que c'est la lutte contre le mal qui nous tient à distance de lui ?

— La frontière entre le bien et le mal est infiniment plus ténue et subtile que vous ne le croyez.

— Auras-tu toujours d'aussi nobles pensées quand tu atteindras deux ou trois siècles ?

— Nous en reparlerons alors »

Il se tut et continua à me regarder, un rien moqueur, un rien hautain.

« Va, grand petit homme.

— A bientôt, Volfeu »

Sur le chemin du retour vers le camp, j'interrogeai Firbon.

« Ils vous ont réellement bien traité, Firbon ?

— Tu veux parler des Verougues de Solker ?

— Oui

— Je t'assure que oui. Kernak a du réunir autour de lui tous les Verougues qui le sont par erreur. Ils ne sont pas cupides, ils ne sont pas méprisants et ils ont un réel souci des gens qui les entourent. Quand ils m'ont capturé, j'avais peur, Fronin. Je pensai qu'ils allaient me torturer abominablement. Ils ont laissé Ledane me soigner et m'ont traité plus comme leur hôte que comme leur prisonnier.

— Il n'y a donc pas de crainte à avoir pour Néalanne »

Il rit.

« C'est pour les Verougues que tu dois avoir peur, Fronin. Cette diablesse les fera tous ramper à ses pieds »

Son rire s'éteignit et il détourna les yeux, regardant la mer.

« Elle me manquera.

— Elle me manquera aussi. Volfeu dit qu'elle reviendra sur Libreterre un jour.

— Dans quelques années, sans doute. Il va falloir l'attendre... »

Durant les trois mois qui suivirent, les sangrelins, chaque fois plus nombreux, nous attaquèrent à quatre reprises. La dernière bataille fût difficile. La perte de Rougesang, tué par un démon ailé que seule Ladorne réussit à terrasser, nous rendit à l'évidence. L'heure de la reconquête de Sombrevive n'avait pas encore sonné.

J'avais durant ces trois mois exercé mon art de guérisseur avec bonheur et efficacité, soignant les blessures les plus graves. J'étais même parvenu à guérir, sans même m'évanouir, un coup mortel reçu par le jeune écuyer de Loran. Les autres guérisseurs edrulains me témoignèrent vivement leur admiration.



Nous étions ce matin sur la plage, assistant au départ des bateaux des servants de l'Unique et des nôtres. Il neigeait et le ciel était gris. Face à nous, l'Espadon nous attendait. Il y avait là Lordel, Ladorne, Firbon, Loran, Yordenn et moi. Ladorne, que son combat avec le démon avait épuisée, était soutenue par Lordel qui la serrait contre lui. Il avait été convenu de débarquer sur Entreville et de traverser l'île jusqu'à Havredoux pour nous permettre d'utiliser la porte magique de l'ambassade et éviter ainsi un long voyage en mer que les tempêtes hivernales auraient rendu difficile.

Volfeu veillait sur notre embarquement en faisant de grands tours dans le ciel.

« Malgré le fait que nous devons quitter cette île maudite, je suis heureux, amis edrulains » Dit Loran. Nous avons bien saigné ces maudits sangrelins. Vos guérisseurs ont su réduire nos pertes à un niveau supportable. Josselot VI, le nouveau grand cardinal, est sensible au danger que représente cette engeance maudite et a engagé une grande campagne de recrutement de servants de l'Unique dans toutes les Folandes. Mais ce qui me réjouit plus que tout, c'est de voir que notre alliance a fonctionné à merveille.

— Nous serons toujours avec vous sur Sombre-
rive, Loran » Dit Ladorne d'une voix faible. « Fer-
lane, qui me remplace au grand conseil et qui doit
l'avoir rejoint au moment où je vous parle, fera plier
les récalcitrants, soyez en sûr. Quatre maîtres et un
dragon reposent sur cette terre. Si cela ne leur fait
pas comprendre le danger que constituent les san-
grelins, c'est à désespérer »

D'autres maîtres avaient rapidement rejoint les
premiers venus nous aider sur Sombre-
rive. Une assemblée réunissant soixante d'entre eux avait pu
ainsi se tenir ici. Elle avait choisi Ferlane pour suc-
céder à Ladorne et nous nous en réjouissions tous.
La magicienne était sage et puissante et la force de
son verbe ne faisait pas de doute.

« Il faudra également que nous réglions le cas de
Kirondo, reprit-elle. Il est désormais impératif que
Borène ait à nouveau un seul roi car elle doit être
forte. Il ne sert à rien de l'avoir presque débarrassée
des verougues pour qu'elle soit demain la proie des
sangrelins. Et il est hors de question que ce souve-
rain soit ce fou de Kirondo.

— De Kirondo je vais m'occuper désormais » Dit
Lordel.

« Quand te reposeras-tu, mon aimé ? » Lui dit
Ladorne en Libreterran. « Tu as été prisonnier des
sangrelins pendant plus de sept mois et tu as été à
la pointe de tous les combats livrés ici. Tu dois aller
avec Ferlane sur Libreterre pour témoigner. De
plus, je ne fais plus partie du conseil. Je vais pou-
voir enfin être un peu disponible pour ceux que

j'aime et il est peut-être temps que nous nous consacrons enfin un peu l'un à l'autre.

— N'y a-t-il pas rien d'autre de plus important, Ladorne ?

— Tu nous as ramené Fronin de Borêne. Il sera un jour le meilleur guérisseur des Folandes. Ton action désespérée sur Sombrevive et celle de Néa-lanne ont été à l'origine d'une alliance précieuse avec les servants de l'Unique, alliance qui nous permet enfin d'espérer le retour de la paix dans les Folandes. Oui, aujourd'hui, je crois qu'il n'y a rien de plus important, mon cher Lordel. N'avons-nous pas assez donné ? Firbon s'occupera à merveille de Kirondo.

— Donne-moi cinq autres maîtres et je ne lui donne pas trois mois à partir du jour où je mettrai le pied sur Borêne, Ladorne.

— Je ne peux rien te donner, Firbon. Je n'en ai plus le pouvoir. Comme le veulent nos lois, je suis redevenue aujourd'hui une simple edrulaine. Mais je te laisse convaincre tes frères et sœurs. Je n'ai pas un seul instant de doute sur le fait que tu en trouveras quelques-uns prêts à t'accompagner et à débar-rasser les Folandes de ce rat galeux »

Elle se tourna vers Lordel et se serra un peu plus contre lui, lui parlant à voix basse. Firbon et moi nous éloignâmes de façon à ne plus entendre leur conversation. Loran et Yordenn nous suivirent.

« Je vais être très indiscret, messieurs, mais il m'a semblé entendre Ladorne prononcer le nom de Kirondo » Dit Loran.

« Je crois que nous parlerons très bientôt de ce fou au passé, Loran » Répondit Firbon.

« Voilà une nouvelle que j'ai hâte d'entendre »

La traversée jusqu'à Entreville, quoique courte, fût éprouvante. Nous ne réussîmes qu'à rejoindre Port Vaillant, le grand port de la côte ouest d'Entreville, qu'après quatre jours de traversée au milieu des flots déchainés et sous des vents contraires.

Ladorne était bien sûr encore plus harassée qu'à notre départ. Loran demanda à un de ses amis, un

ancien servant de l'Unique devenu capitaine de la garnison du port, de l'accueillir chez lui afin qu'elle trouve un peu de chaleur et de repos. Firbon, Lordel et moi furent les hôtes des servants de l'Unique au sein de leur commanderie. Ils nous firent bon accueil et, tandis que la tempête se déchaînait alentour, il était agréable d'être entre quatre murs solides et à proximité d'un bon feu.

Quatre jours passèrent ainsi sans que les vents ne se calment. Un soir, un jeune servant de l'Unique, visiblement fort apeuré, vint nous trouver.

« Le dragon doré vous réclame, Messieurs. Il est dans la cour »

Nous nous précipitâmes dehors. Volfeu se tenait droit dans la tempête, indifférent au vent et aux rafales de neige glacée.

« Mon fils va venir au monde cette nuit, amis. Je veux que Ladorne soit aux côtés de Néalanne pour l'enfantement.

— Ladorne n'est pas en état de supporter un tel voyage, Volfeu » Dit Lordel.

« Qui te parle de voyager ? Les distances n'existent pas pour moi, grand homme de guerre. L'instant qui suivra celui où elle sera ici, nous serons à Verlande »

Lordel se tourna vers moi, le regard interrogateur.

« Que veut-il dire exactement ?

— Je crois qu'il fait allusion à un sort de déplacement instantané.

— Il sait faire ça ?

— Je crois que peu de domaines de Magie lui échappent, Lordel.

— Je vais la chercher »

Et, nous tournant le dos, il se dirigea vers la porte de la commanderie.

« Dois-je venir, Volfeu ? J'ai un peu d'expérience dans l'art de mettre les enfants au monde.

— Grand petit homme, les dames libreterrannes disent que la naissance est affaire de femmes. Partez vers Havredoux dès que le temps sera plus clément. Vous retrouverez Ladorne là-bas.

— Ne pourrais-tu pas l'amener sur Libreterre, Volfeu ?

— A la minute où mon fils sera là, grand petit homme, il est hors de question que je l'abandonne une seule minute. Sous forme de bébé humain, les jeunes dragons sont très vulnérables et plus d'un sorcier serait prêt aux pires folies pour obtenir une simple goutte de leur sang »

Ladorne nous rejoignit quelques minutes plus tard.

« Écartez-vous, hommes » Dit Volfeu d'une voix forte. « Et priez vos dieux pour que tout se passe bien »

Quelques secondes après que nous ayons obéi au dragon, la magicienne et lui disparurent à nos yeux en un éclair de lumière rouge aveuglante.

Nous ne dormîmes guère cette nuit là. Firbon et Lordel prièrent toute la nuit. Incapable de me joindre à eux, je me contentai de penser à Néalanne.

Le matin suivant, la tempête avait cessé. Le ciel était bleu et le vent léger. Une belle couche de neige recouvrait la campagne. Rien ne s'opposait plus à notre départ pour Havredoux. Nous primes place dans une diligence tirée par six robustes chevaux et, confortablement installés, partîrent pour Havredoux. Les quatre journées de voyage se passèrent sans souci. Nous étions silencieux, inquiets et impatients. A l'arrivée à Havredoux, le sourire de Lauranna nous ôta toutes nos craintes.

« C'est un bébé superbe, mes amis. J'ai reçu un faucon il y a deux jours. Néalanne va aussi bien que possible. Ladorne nous rejoindra dans quatre ou cinq jours »



Je ne vis pas passer les mois qui suivirent. Le conseil m'interrogea pendant plusieurs jours sur les sangrelins. Il me fallut raconter tous les sévices que Lordel et moi avions subi alors qu'il m'aurait été infiniment plus agréable de les oublier. J'insistai sur l'immensité de leurs cités souterraines et témoignai que leurs champignonnières et les sources souterraines leurs permettaient de pouvoir tenir des sièges infinis.

« Sous terre, ils sont invincibles. Aucun animal ne pourra nous aider. Fronin les a vus creuser des galeries d'une centaine de pieds dans la roche en quelques jours. Leurs cités sont de vrais labyrinthes. S'y engager pour les combattre serait une folie. Et ils sont des milliers sur Sombrevive. Le seul moyen de les empêcher de nous nuire est de les vaincre à plusieurs reprises jusqu'à qu'ils comprennent qu'il est vain de vouloir s'en prendre aux gens de la surface. Si nous les laissons faire, ils seront demain à Borêne ou à Litrun » Résuma Ferlane.

« Où ils se trouveront face aux Verougues. Il y a peut-être là l'occasion de se défaire de nos vieux ennemis.

— La vengeance t'aveugle, Solban » Répondit Ferlane. « Les Verougues ne sont désormais plus le problème. Le sénat vient de refuser de nouveaux crédits aux généraux. Ils n'ont pas reconquis les provinces perdues sur Borêne. Verlande est calme. Ils reculent à Terra Furiosa et une centaine des nôtres sont partis à Litrun renforcer la résistance. Par contre, nous devons désormais tourner nos forces face aux sangrelins. Avec l'aide des servants de l'Unique et peut-être celle des Borênans ou des Malinchois si cela est possible ! »

Le débat fût interminable. Solban finit par démissionner quand deux membres du conseil, initialement opposés à l'alliance avec les servants de l'Unique, se rangèrent sous la bannière de Ferlane et acceptèrent la signature d'un traité d'aide mutuelle avec eux. Soran, un maître guerrier favorable à l'alliance, fût élu pour le remplacer.

Les mois qui suivirent, les verougues lâchèrent sur nos côtes de nombreux crapauds-lézards, nous interdisant de quitter la Tour autrement qu'accompagnés par une solide escorte. La destruction de la forteresse du Mont Santaux, au sud de Verrou, qui était l'ancre des alchimistes créateurs de ces monstruosités, mit un terme à ces attaques. Néanmoins, elles me contraignirent à rester à la Tour pendant plus d'un an. Je consacrai ce temps à accroître mon pouvoir et particulièrement à rechercher comment faire disparaître les cicatrices. Je connus quelques jours de gloire quand je réussis à ôter celles du visage de Ferlane mais, à mon grand désarroi, je fus incapable d'enseigner à quiconque, y compris à Ladorne, comment j'y parvenais.

Bien sûr, je reçus un nouveau manteau. Ni Ledane ni moi ne dument se consacrer à des missions hors de Libreterre. Je pus ainsi passer beaucoup de temps auprès d'elle, devenue enseignante de Magie, et je trouvai même celui de retourner à la bibliothèque voir Maître Karg et parler de notre passion commune durant de longs et délicieux après-midis. Je pus aussi mettre au propre mes notes sur les ranatoks et rédiger deux petits livres, le premier décrivant ce peuple étrange et adorable et leur coutumes, le second traitant de leur langage si particulier.

« C'est un travail remarquable » M'avoua Ferlane à qui je soumis ces ouvrages. « Sais-tu ce qui est le plus terrible dans le fait d'être au grand conseil ?

— La difficulté à prendre des décisions ? A trouver l'intérêt commun ?

— Non, pour moi, c'est de devoir passer tout ce temps à la Tour ou en ambassades. Que je donnerai-je pas pour pouvoir retourner passer un été en compagnie de ces chers ranatoks !

— N'est-ce pas vous qui parliez de liberté à Ledane, ce jour où nous partîmes pour Borêne en espérant délivrer ma mère ? »

Elle sourit.

« Certes. J'ai accepté de rejoindre le conseil et donc de la sacrifier quelque peu. Peut-être que, telle Ladorne, je redeviendrai un jour une simple edrulaine. Ce jour là, je m'en irai à Forlame dans l'heure qui suivra, sois-en certain ! »

Volfeu revint huit mois après la naissance de son fils. Quelques semaines passèrent et les edrulains les plus proches des dragons nous annoncèrent qu'ils avaient aperçu un nouveau dragonneau blanc magnifique. Volfeu me fit appeler un matin d'automne.

« La mère de mon fils m'a fait promettre de ne pas la délaissier. Même si je sais qu'elle n'est pas malheureuse là où elle est, je veux aller la voir pour lui dire que la métamorphose est désormais achevée et que notre fils sera un très grand et très beau dragon. Mais cette visite lui sera infiniment plus agréable si tu viens avec moi, grand petit homme »

Ledane estimait devoir rester auprès de ses apprentis et n'avait guère envie de retourner à Solker. Je la sentis un peu craintive à l'évocation de cette rencontre.

« Je ne peux pas ne pas aller la voir, Ledane. Pas après tout ce qu'elle a fait pour moi et pour toi. Et j'ai envie de lui dire ma gratitude.

— Tu en as été très amoureux, Fronin.

— Je ne peux le nier.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, tu es là, mon amour.

— Demain, je ne serais pas avec toi, Fronin.

— Ledane, je te l'ai dit à plusieurs reprises. Oui, j'ai été amoureux de Néalanne. Oui, mon sentiment à son égard est fort. Mais tu es celle que j'ai choisie, ma douce. Et pas un instant, je ne l'ai regretté depuis ce jour où ce pauvre Rougesang nous révéla notre passion.

— Néalanne est très belle.

— Tu l'es aussi. Aie confiance, mon amour. Même si c'est difficile.

— Aime-là si tu le veux, Fronin. Après tout, je n'ai pas à t'interdire de lui donner de la tendresse. Mais reviens-moi, je t'en supplie »

Je me tus et la regardai dans les yeux jusqu'à que l'inquiétude sur son visage se dissipe et laisse place à son plus beau sourire. Sur mon ton le plus sentencieux, réprimant à grand peine le fou-rire qui venait, je lui dis alors :

« Ledane, oublies-tu que je suis et reste un gentilhomme borênan ? »

Remerciements

Tout d'abord, un grand merci à mes correcteurs pour tout le temps qu'ils m'ont consacré : Arlette, Dominique (malgré ses remarques assassines qui m'ont aidé à prendre conscience du très long chemin qui me reste à parcourir pour devenir un vrai écrivain) et Mathieu. Dès que j'ai trouvé la route pour Libreterre, promis, je vous invite !

Merci aussi à mes relecteurs : François, Katell, mon fils Louis (parfois un peu trop impatient), J.O (bien que j'attende toujours ses remarques à ce jour, t'exagères, J.O !), WhiteRaven.

Merci à Loïc pour son aide salutaire, rapide et efficace pour la réalisation de la couverture de ce livre.

Merci à tous ceux qui m'ont encouragé et manifesté un tant soit peu d'intérêt (fut-il feint, mais donnez toujours, c'est tellement agréable) pour ce projet, avec une mention toute particulière au jeune Hun de Troie, à Pascal (Childéric), ma fillote Cian, Thomas l'exilé (et ses conseils typographiques que je respecterai pour mon prochain livre, promis) et aux membres des forums de l'Ours et des Trolleurs.

Merci à Alexandre (Kobayashi) pour m'avoir permis de lui emprunter les sangrelins, les kitlings, l'Unique, les taurins et pour enflammer notre imagination avec ses créations ludiques.

Merci enfin à Isabelle, ma douce compagne, pour m'avoir laissé tranquille durant tout le temps passé sur ce livre et pour tout simplement être là.

Je ne remercie pas mes chats pour leur horripilante habitude de venir s'allonger sur le clavier ou de s'installer entre ce dernier et l'écran.

Et enfin, merci à vous de me lire.

La phrase "L'humour est la politesse du désespoir" que dit Fronin à Néalanne est, selon Wikipédia, attribuée selon les auteurs à Achille Chavée, Oscar Wilde, Georges Duhamel, Boris Vian, et parfois même, bien qu'elle ne soit pas du tout de son style, Pierre Dac.

Dans les Folandes, il est néanmoins acquis que c'est Fronin qui l'a dit en premier...

Les aventures de Fronin et Néalanne continueront. Vous n'imaginez quand même que je vais les laisser tranquilles et heureux là où ils sont, vivant un bonheur paisible et ennuyeux (pour nous, pas pour eux !) dans des Folandes presque en paix !

Vous pouvez les retrouver, en même temps que d'autres histoires ayant pour cadre les Folandes, sur mon blog <http://folandes.blogspot.com>.